

@

RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE



TOME XVII
(1962)

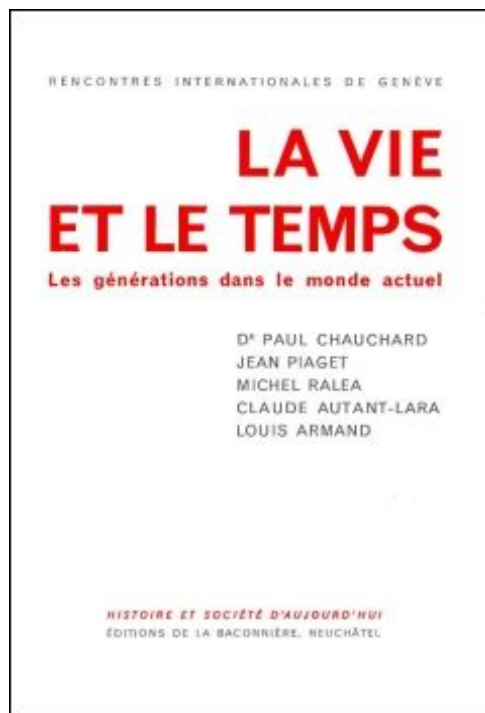
LA VIE
ET LE TEMPS

Les générations dans le monde actuel

Dr Paul CHAUCHARD — Jean PIAGET
Michel RALEA — Claude AUTANT-LARA
Louis ARMAND

La vie et le temps

Édition électronique réalisée à partir du tome XVII (1962) des Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres Internationales de Genève. Les Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1962, 328 pages. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.



Promenade du Pin 1, CH-1204 Genève

La vie et le temps

deuxième de couverture

La crise du monde contemporain et le problème des générations. Problème de la vieillesse : Un Européen d'aujourd'hui a autant de chance d'atteindre 70 ans que son aïeul d'il y a quelques siècles en avait d'arriver à 35 ans. Le nombre des personnes âgées augmentant toujours, quel peut être leur rôle ? Une vie entière est parfois nécessaire pour devenir un maître dans certaines activités. Les connaissances allant toujours en se compliquant, l'âge créateur, dans certains domaines, reculera toujours davantage. Or, bien des « plus de 40 ans » font l'amère expérience d'être considérés « trop vieux » pour certains emplois.

Problème de l'émancipation de la femme : Si la femme a été conduite dans notre société industrielle à une activité professionnelle, elle a dû revendiquer dès lors une égalité sociale la consacrant comme personne autonome.

Problème de la jeunesse : La tension entre la jeunesse et l'âge mûr est aujourd'hui particulièrement aiguë. Nombre d'influences contrecarrent chez les jeunes celles de la famille et de l'école. Leur opposition n'est-elle pas le symptôme d'une situation anormale ? Symptôme d'une disponibilité qui dévie, faute d'emploi et de point d'appui.

En bref, jamais le monde n'a été aussi héraclitéen, c'est-à-dire soumis à la loi d'un incessant devenir. Force est d'admettre que les anciennes règles de vie cèdent le pas à un certain probabilisme, et de se livrer à un effort d'imagination et d'invention. Effort indispensable pour que naisse une pensée à la hauteur des nouvelles exigences.

TABLE DES MATIÈRES

(Les tomes)

[Avertissement](#) – [Introduction](#)

DISCOURS D'OUVERTURE : [André CHAVANNE](#). [Louis MAIRE](#).

*

[Paul CHAUCHARD](#) : [Temps et nature humaine : les bases biologiques](#).
Conférence du 4 septembre.

PREMIER ENTRETIEN PUBLIC : [Le dynamisme de la vie](#). Le 6
septembre.

[Jean PIAGET](#) : [Le temps et le développement intellectuel de l'enfant](#). Conférence
du 6 septembre.

DEUXIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Le temps du développement
psychologique](#). Le 8 septembre.

TROISIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Sciences normatives et éducation](#).
Le 8 septembre.

[Michel RALEA](#) : [Le problème des générations et la jeunesse d'aujourd'hui](#).
Conférence du 10 septembre.

QUATRIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Jeunesse en crise](#). Le 11 septembre.

[Claude AUTANT-LARA](#) : [La jeunesse et le cinéma](#). Conférence du 11 septembre.

CINQUIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [La Nouvelle Vague](#). Le 12 septembre.

[LOUIS ARMAND](#) : [La technique entre la vie et le temps](#). Conférence du 13
septembre.

SIXIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Technique et éducation](#). Le 14
septembre.

ENTRETIEN PRIVÉ : [Le temps des romanciers](#). Le 8 septembre.

ENTRETIEN DE CLÔTURE : [Le bilan](#). Le 14 septembre.

*

[Index](#) : [Participants aux conférences et entretiens](#).

@

La vie et le temps

AVERTISSEMENT

@

Les Rencontres Internationales de Genève ne prennent aucune résolution, ne lancent aucun message, ne définissent aucune revendication. Elles se sont attribué un rôle plus modeste, mais profondément humain : celui de mettre l'accent, aux moments décisifs, sur les véritables besoins des hommes. Il y a des thèmes qui appellent l'action ; encore doivent-ils être proclamés pour ne pas être oubliés.

C'est pourquoi les R.I.G., plus que jamais, jugent nécessaire de publier en un volume annuel les conférences et les entretiens de leurs décades.

Les textes des conférences sont publiés ici *in extenso*. Ils sont suivis du compte rendu sténographique de tous les entretiens, allégés de certaines digressions et adaptés à une lecture suivie.

Dans l'index alphabétique placé à la fin du volume, le lecteur trouvera les noms des participants aux entretiens avec la référence de leurs interventions.

@

La vie et le temps

Le Comité d'organisation des Rencontres Internationales de Genève est heureux de pouvoir exprimer ici sa gratitude à ceux dont l'appui généreux lui a permis d'assurer le succès de ces XVII^{es} R.I.G., et tout particulièrement à l'UNESCO et aux autorités cantonales et municipales de Genève.

La vie et le temps

INTRODUCTION

@

p.009 Lorsqu'on évoque la crise du monde contemporain, l'on s'entend souvent rétorquer : « L'humanité est toujours en crise, toutes les époques ont été « de transition »...

Cette manière de désamorcer la question, signe d'un confort intellectuel qui ne veut pas être ébranlé, n'est qu'une échappatoire. En réalité, notre situation est sans précédent dans l'histoire, étant engendrée par des conditions radicalement nouvelles : les progrès sans répit des sciences et des techniques. C'est dire que les problèmes qu'elle suscite ne peuvent être résolus par comparaison ou référence à ceux d'une période quelconque du passé. A la véritable mutation des sociétés humaines que nous vivons, impossible d'opposer une fin de non-recevoir. Il arrive qu'un homme puisse tirer de son ressentiment à l'égard du présent, ou de sa nostalgie du passé, l'inspiration d'une œuvre d'art ; mais il est certain qu'une attitude négative ne peut avoir pour effet, sur le plan collectif, que d'entraver et de freiner l'invention des moyens propres à harmoniser les structures sociales avec les nouvelles conditions de vie.

Pour 1962, les RIG ont choisi d'aborder la situation de notre temps en considérant plus spécialement le problème des générations. Problème éternel en un sens, puisque le sentiment courant a toujours distingué dans l'existence individuelle trois phases successives, de croissance, d'équilibre et de décrépitude (la « courbe » ou les « âges » de la vie). Les biologistes d'aujourd'hui voient les choses d'une manière moins schématique, mais ils sont loin d'être d'accord sur la manière dont le temps influe sur la vie. Le cycle vital exprime-t-il un rythme biologique fondamental, une loi inéluctable ? La civilisation le modifie-t-elle et dans quelle mesure ?

Si la « courbe » vitale s'impose partout à l'observation humaine, son interprétation varie évidemment à travers les âges. Certains peuples primitifs ne voient la vieillesse que sous l'aspect d'un déchet et d'un fardeau, au point de supprimer les gens âgés ; ailleurs, elle est objet de dédain et de pitié. En revanche, dans nos civilisations, l'homme d'âge a en principe toujours été entouré du respect qui va à ce qu'il représente en dépit d'un fréquent déclin corporel, de force morale et intellectuelle, de richesse de vie et d'expérience.

La vie et le temps

« Les grandes affaires, dit Cicéron, ne se traitent ni par la force, ni par la vitesse, ni par l'agilité, mais bien plutôt par la prudence, l'autorité, les bons avis qui se trouvent à un degré supérieur dans la vieillesse. »

p.010 On peut se demander si la vieillesse normale et propre aux « bons avis » trouve encore sa place naturelle dans notre société, où trop de personnes âgées vivent de regrets. La question se pose aujourd'hui avec d'autant plus d'acuité que l'hygiène et la médecine, malgré le caractère par ailleurs meurtrier de la vie moderne, ont sérieusement accru la longévité moyenne. Un Européen qui naît aujourd'hui a autant de chances d'atteindre 70 ans que son aïeul d'il y a quelques siècles en avait — ou que le natif de certaines régions du monde en a maintenant — d'arriver à 35 ans. Et le nombre des personnes âgées augmentant toujours dans notre civilisation, quel peut être leur rôle dans les conjonctures présentes ?

Il semble évident tout d'abord que la prolongation générale de la vie humaine impose de reconsidérer la courbe des carrières, de se dégager du schéma traditionnel et caduc d'un système d'existence comme stéréotypé, allant de l'acquisition d'un métier à son exercice jusqu'à l'âge, conventionnellement admis, de la retraite. Ne serait-ce déjà que parce que la complexité des techniques fait que les années de jeunesse sont devenues insuffisantes pour l'apprentissage, et qu'une vie entière est parfois nécessaire pour devenir un maître dans certaines activités. Les connaissances allant toujours en se compliquant, on peut conjecturer que l'âge créateur, dans certains domaines, reculera toujours davantage. La vieillesse est une notion très relative. Il est de toute manière indéniable que la vigueur de l'esprit est plus tenace que celle du corps, puisque l'histoire atteste que nombre d'hommes de tout premier plan ont gardé jusqu'à l'extrême vieillesse, dans des spécialités très différentes, l'intégrité de leur pouvoir créateur. Or, dans notre société actuelle, bien des « plus de quarante ans » font l'amère expérience d'être considérés « trop vieux » pour nombre d'emplois, du fait que — paradoxal revers des progrès sociaux — de compliquées prescriptions en matière d'assurances jouent contre eux.

Un autre aspect nouveau de la vie sociale est constitué par l'émancipation de la femme, phénomène essentiel qui oblige, lui aussi, à se libérer de beaucoup d'idées toutes faites. La femme se trouve aujourd'hui dans une situation plus

La vie et le temps

radicalement neuve que l'homme. Car si elle a d'abord été conduite dans notre société industrielle à une activité professionnelle, parfois par nécessité, pour compléter les revenus insuffisants de la famille, elle a aussi été conduite à revendiquer dès lors une égalité sociale consacrant sa reconnaissance comme personne autonome. Il est impensable désormais que la femme puisse être ramenée à sa condition d'antan.

Reste encore le problème de la jeunesse : s'il est évident que ses préoccupations découlent de certaines circonstances propres à tel ou tel pays, cette diversité n'exclut pas une certaine tendance générale et commune, qui tient au caractère même de notre époque. Et si l'on dénonce parfois trop promptement l'existence d'un conflit des générations, il apparaît bien cependant que la tension naturelle entre la jeunesse et l'âge mûr est aujourd'hui particulièrement aiguë, du fait que nombre d'influences — radio, cinéma, télévision, disque, automobile — accompagnent et souvent contrecarrent chez les jeunes celles de la famille et de l'école, alors que les adultes ont partiellement échappé à cet équipement qui, de nos jours, conditionne la jeunesse dès la naissance. Le vocabulaire à la mode chez certains jeunes reflète bien cette ^{p.011} tension. On est en droit de se demander si leur opposition — et souvent leur révolte — sous une forme apparemment stérile, n'est pas le symptôme d'une situation anormale. Symptôme d'une disponibilité qui dévie, faute d'emploi et de points d'appui. Et la question dès lors ne s'impose-t-elle pas : comment orienter les forces jeunes, quelle visée offrir à leurs espoirs rentrés ? Tâche impérieuse, puisque l'on voit trop souvent les jeunes en quête de satisfactions toutes négatives, et qu'il est assurément vain de vouloir moraliser.

En bref, jamais comme aujourd'hui le monde n'a été si terriblement héraclitéen, c'est-à-dire soumis à la loi d'un incessant devenir. Force est de s'adapter à l'instabilité des choses, d'admettre que les anciennes règles de vie cèdent le pas à l'incertitude et à un certain probabilisme, et de se livrer à un effort d'imagination et d'invention. Effort indispensable pour que naisse une pensée à la hauteur des nouvelles exigences.

@

La vie et le temps

PAUL CHAUCHARD né à Paris en 1912, est docteur en médecine et docteur ès sciences depuis 1939. Il dirige actuellement le Laboratoire de neuro-physiologie de l'excitabilité à l'École pratique des Hautes Etudes, et enseigne la psycho-physiologie à l'École de psychologues praticiens. Elève de Louis Lapicque, ses recherches portent spécialement sur le rôle du temps dans le fonctionnement nerveux (chronaxie) et plus généralement sur la physiologie de la conscience (cf. *Le cerveau et la conscience*). Loin d'être un savant enfermé dans sa spécialité, le Dr Chauchard est un esprit ouvert à la problématique philosophique et son ouvrage : *L'être humain selon Teilhard* témoigne de l'admiration qu'il voue à la pensée du P. Teilhard de Chardin. Il estime en particulier que la connaissance biologique comparée des animaux et de l'homme redonne ses droits à une morale universellement valable, et peut servir ainsi à l'instauration d'un nouvel humanisme. Le spiritualisme réaliste du Dr Chauchard lui permet d'entretenir un dialogue amical tant avec les biologistes matérialistes qu'avec les marxistes. Le Dr Chauchard est également l'auteur de très nombreuses publications dans la collection *Que sais-je ?*

TEMPS ET NATURE HUMAINE : LES BASES BIOLOGIQUES ¹

@

p.013 Organisme vivant, l'homme n'est pas une petite portion statique de l'espace subissant les assauts destructeurs d'un temps extérieur à lui. Parce qu'il est dynamisme actif, du chimisme de sa matière vivante à son activité volontaire, il n'existe que dans la succession des instants : il n'est pas structure, il est structuration. Les trois dimensions de l'espace inscrites en lui par la pesanteur agissant sur son oreille interne, et spécialement ses trois canaux semi-circulaires, sont inséparables des mouvements qu'il y exécute en se déployant dans cette quatrième dimension qu'est le temps.

L'homme vit dans l'espace-temps, l'homme est conscient de l'espace-temps, l'homme a le devoir, non de subir, mais d'utiliser correctement l'espace-temps conformément à sa signification. Arrêter le temps, ce rêve de qui ne veut pas vieillir ou disparaître,

¹ Conférence du 4 septembre 1962.

La vie et le temps

ce serait précisément mourir à la vie d'ici-bas, accéder à l'éternité, qui n'est pas temps ininterrompu, mais présent qui ne passe point. Etre d'espace-temps vivant dans l'espace-temps, l'homme est marqué dans sa chair par le temps comme par l'espace. L'unité individuelle de son organisme supérieur surimposée aux milliards de ^{p.014} ses cellules repose sur une intégration unificatrice et harmonisatrice dont le grand responsable est le centre régulateur hypothalamique, siège des automatismes inconscients du moi : il assure le maintien d'une organisation, c'est-à-dire la permanence d'une structure malgré les événements, les changements, le déroulement du temps où il doit réaliser dialectiquement sa nature en se spiritualisant.

La nature temporelle de l'homme

1. La première relation évidente de l'homme et du temps, c'est qu'il vit dans un monde temporel dont il subit les changements avant même d'en être conscient. Ce temps qui coule autour de nous, il est surtout marqué par les rythmes naturels, la succession des jours et des nuits, celle des saisons, la périodicité lunaire. C'est ce qui a servi culturellement d'instrument de mesure du temps, la journée de vingt-quatre heures, le mois, l'année. Renonçant à l'imprécision de l'observation directe du phénomène astronomique, nous avons su construire des appareils qui nous renseignent objectivement sur la durée. Grâce à notre intelligence, nous sommes plus conscients du temps que l'animal ; nous y vivons comme lui.

Mais cet écoulement rythmé du temps extérieur ne nous reste pas étranger. Notre vie est différente le jour et la nuit, en été et en hiver : notre corps va donc prendre des habitudes qui inscriront en

La vie et le temps

nous le rythme externe pour en faire un rythme interne organique. Le plus important est le *rythme nycthéméral*, le fait que la plupart de nos fonctions organiques, par exemple le rythme cardiaque, la température, le métabolisme général, la sécrétion urinaire, présentent une oscillation au cours des vingt-quatre heures avec un minimum nocturne. En général, la nuit nous dormons. C'est aussi une habitude : nous avons besoin de dormir pour reposer notre cerveau ; comme l'homme primitif doit cesser son activité dans le noir, il utilise la nuit pour assurer son besoin de sommeil. Aussi le rythme nycthéméral a-t-il d'abord été pris pour un rythme endogène de veille-sommeil : on rapportait au sommeil le ralentissement nocturne. En fait, il se manifeste inchangé sur le sujet qui repose la nuit sans dormir. Loin que le sommeil soit la cause du rythme ^{p.015} nycthéméral, il en est la conséquence : le sommeil nocturne de l'adulte est un rythme nycthéméral résultant d'une habitude prise dans l'enfance : le nourrisson qui a besoin de plus de sommeil dort n'importe quand de façon polycyclique ; par la suite, en même temps que son besoin quantitatif est réduit, il se pliera à l'usage des adultes de dormir la nuit. Ce faisant, il favorisera son sommeil car celui-ci étant un freinage organique sera meilleur au moment où l'habitude du repos nocturne a déjà mis l'organisme en veilleuse. C'est ce qui explique que le sommeil de jour, même au calme, est moins reposant. Il n'est pas seulement psychologiquement inhabituel, il est désaccordé du cycle organique, un cycle où le balancement entre l'ortho- et le parasympathique (Hess) joue un grand rôle.

Ce problème des rapports des cycles nycthéméraux et du sommeil a soulevé beaucoup de recherches, l'initiateur étant Henri Héron dont la thèse de 1912 sur le sommeil marqua le début de

La vie et le temps

l'ère moderne expérimentale du sommeil, en même temps qu'elle conduisit son auteur à devenir le grand spécialiste de la psychophysio-physiologie du temps. Cet exposé lui doit beaucoup ainsi qu'à son élève et continuateur Paul Fraisse ¹. Citons également l'Américain Kleitman. C'est d'abord la question de l'inversion du rythme nyctéméral : puisqu'il s'agit d'une habitude, on peut la changer, mais, comme elle est profondément inscrite en nous, c'est très long, avec des différences individuelles. Celui qui doit dormir le jour commence par conserver son freinage nocturne, ce qui est défavorable et au sommeil diurne et à l'activité nocturne. Dans les premières expériences décisives de Piéron et Toulouse en 1907, l'inversion progressive ne fut complète qu'au bout de 30 ou 40 jours de travail nocturne. Aujourd'hui, le problème rebondit avec les déplacements rapides en avion d'est en ouest et inversement, où on se trouve brusquement transporté dans des conditions horaires avec leurs conséquences sociales (sommeil, alimentation) différentes de celles auxquelles on était habitué : ce dépaysement non seulement de la conscience, mais des automatismes organiques, est un facteur important de fatigue nerveuse. Qu'en sera-t-il dans la fusée p.016 cosmonautique qui échappera complètement aux rythmes terrestres : c'est une préoccupation de la médecine de l'espace quand elle songe au confort des passagers de l'engin touristique de demain.

Ces rythmes nyctéméraux se retrouvent dans la série animale et chez les végétaux : les plantes vertes subissent un changement complet de leur chimisme entre le jour et la nuit en raison de la photosynthèse. On connaît les positions dites de sommeil des

¹ *Psychologie du temps*, Presses Universitaires de France, 1957.

La vie et le temps

feuilles et des fleurs qui sont dues à des changements de turgescence en rapport avec les fluctuations de l'activité chimique. Il est possible de constituer une horloge de Flore en groupant les fleurs qui se ferment à des heures différentes de la journée. Nous renvoyons pour les détails à l'excellent petit ouvrage de A. Reinberg et J. Ghata¹.

A côté des rythmes nycthéméraux, il en est à plus longue périodicité. Ainsi l'influence des saisons si importante sur les arbres de nos pays, ou sur le cycle sexuel des animaux où la période de rut du printemps est déclenchée par l'action de la lumière sur l'hypophyse (J. Benoit). Ce sont les rythmes sélénien de la sexualité de vers marins qui se reproduisent à la pleine lune. C'est le rythme des marées auquel continue à obéir un certain temps l'animal en aquarium. Rappelons les migrations saisonnières de nombreux animaux ou la mise en hibernation par déterminisme neuro-hormonal complexe de certains autres. Chez l'homme, le rythme cardiaque, la pousse des poils, le pH sont plus bas en hiver. L'excrétion urinaire de potassium accrue au printemps est maxima vers 16-20 h en mars-avril et vers 8-12 h en septembre-octobre. On a étudié les variations saisonnières des maladies, de la force physique, des caractères des enfants en fonction de leur mois de naissance. L'analyse statistique révélerait que les génies de l'humanité ont été conçus le plus souvent en avril et meurent en mai !

2. La parenté de l'homme et de l'univers dont il est issu fait que notre activité organique n'est pas seulement modulée par les rythmes extérieurs. Elle est elle-même le siège de nombreux

¹ *Rythmes et cycles biologiques*, collection « Que sais-je ? »

La vie et le temps

rythmes vitaux qui ne sont pas secondairement acquis comme le sommeil. C'est le battement de notre cœur, le rythme de notre respiration, le ^{p.017} cycle sexuel féminin, une vraie horloge personnelle évidemment variable et subjective. Ce sont là les rythmes évidents, mais ils ne font que traduire la rythmicité fondamentale de la matière vivante particulièrement importante dans le système nerveux : réponse rythmée des messages sensoriels où l'intensité excitante est chronologiquement codée en fréquence d'impulsions, rythmes réguliers de l'électro-encéphalogramme au repos traduisant la synchronisation des ensembles neuroniques, une activité analogue, disait Adrian, sur le cerveau d'un prix Nobel et le ganglion nerveux d'un cafard ! Il existe un rapport certain entre cette propriété et la mémoire : le cerveau est apte à reproduire rythmiquement certaines structurations (*cyclochronie*).

Nos conceptions mêmes des rapports de la matière vivante avec le temps ont beaucoup changé. Autrefois, la matière vivante était considérée sous un aspect statique : on décrivait ses structures, sa composition ; on avait tendance à tout localiser durablement dans l'espace sans faire intervenir le temps. C'est ainsi, par exemple, qu'en ce qui concerne les rapports du cerveau et de la pensée, on voulait souvent faire de la pensée une sécrétion matérielle isolable dans les neurones, conception d'un grossier matérialisme que personne ne peut plus soutenir aujourd'hui. Ceux qui alors le refusaient, avaient tendance à faire du cerveau une machine actionnée de l'extérieur par l'âme spirituelle. Nous savons aujourd'hui que les rapports entre cerveau et pensée sont bien plus étroits puisqu'on ne saurait les séparer comme la sécrétion de l'organe ou l'ouvrier de la machine ; il s'agit de relations

La vie et le temps

fonctionnelles. La pensée résulte d'un fonctionnement d'ensemble du cerveau et n'existe pas (ici-bas) en dehors de ce fonctionnement. Le cérébral est l'aspect organique, la condition fonctionnelle du psychisme quel que soit en lui-même celui-ci. Qu'est-ce à dire fonctionnel, sinon que le temps y participe : le fonctionnel, ce n'est pas le spatial matériel, c'est le *spatiotemporel*. L'anatomie décrit dans l'espace les structures du cerveau : elles n'ont d'intérêt pour le physiologiste et ne servent que quand elles sont activées par les messages des sens et qu'entre de multiples possibilités anatomiquement réalisables s'organisent à chaque instant de façon autorégularisée des connexions nouvelles. Non plus des ^{p.018} structures, mais des structurations, des mosaïques, des édifices transitoires assurant les fonctions : tout est spatiotemporel, variable d'un instant à l'autre, le temps constituant vraiment la quatrième dimension de l'édifice en marche. C'est ce que concevait l'étude pavlovienne du cerveau et qu'enregistre directement aujourd'hui l'électro-encéphalographie.

Ce qui oppose le cerveau à un centre élémentaire comme la moelle et marque sa supériorité, c'est précisément que les schèmes spatio-temporels de la moelle sont relativement fixes, décelables à l'avance dans l'étude physiologique des structures. Au contraire, le cerveau a une infinie possibilité de structurations dont aucune n'est obligatoire et réalisée à l'avance dans les structures : il ne s'agit pas de réflexes, mais de *réflexes conditionnés*, où le temps intervient beaucoup plus puisque les structurations dépendent de l'histoire antérieure du cerveau, sont en rapport avec les coïncidences de coexistence qui ont donné sa signification à un signal d'abord indifférent, le cerveau ayant le pouvoir de se restructurer identiquement quand resurgissent ou sont imaginées

La vie et le temps

des situations identiques. Ce pouvoir de restructuration, c'est cela la mémoire dont nous ignorons encore presque tout.

On sait qu'en neurochirurgie on peut, en excitant une zone voisine du lobe temporal, sur le patient éveillé, faire resurgir des souvenirs : il croit qu'on lui fait entendre un disque, ne se rendant pas compte que cette chanson qu'il reconnaît, l'électricité l'a reconstruite dans sa tête où elle existait à l'état de possible virtuel qu'il fallait incarner dans l'instant en rétablissant les schèmes spatio-temporels correspondants.

Cet aspect fonctionnel du réseau cérébral pensant, on le retrouve dans le fonctionnement de la matière vivante : nous n'avons aucun atome en propre. Toutes nos structures sont des structurations, une même forme, une même architecture imposée à des éléments changeants. Le temps fournit les éléments et la vie, l'hérédité, la cellule donne le cadre où ils s'intégreront : un mur inchangé quand toutes les briques se renouvellent sans cesse, soit un matérialisme fonctionnel bien différent du solide matérialisme d'autrefois, où la constitution élémentaire semblait indépendante du temps. Comme tout ^{p.019} ceci s'accorde, rappelons-le sans insister, avec l'*hylémorphisme* réaliste d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, à condition de ne pas faire de la forme un principe statique de structure, mais l'interprétation métaphysique de la constance qui sous-tend le dynamisme temporel.

Ces structurations organiques sont encore plus temporalisées : en effet, le temps n'y est pas que succession fluctuante, il intervient dans l'architecture qui n'est pas uniquement la juxtaposition d'éléments plus ou moins actifs, un dynamique d'intensités, mais qui est mosaïque d'éléments accélérés et d'éléments ralentis. La mesure de la constante de temps de

La vie et le temps

l'excitabilité (chronaxie) permet de chiffrer le temps de nos cellules, de voir que nous sommes faits d'éléments de rapidité très différente et dont la rapidité est variable, la surexcitation étant accélération et l'inhibition ralentissement. C'est L. Lapicque qui, grâce à la chronaximétrie, a été l'initiateur de cette *chronologie cellulaire* trop négligée aujourd'hui, notamment dans l'étude de l'harmonie des structurations nerveuses, et qui montre à quel point le temps est une dimension de notre nature.

3. De tous ces détours temporels internes, que résulte-t-il ? C'est que l'organisme trouve automatiquement en lui une certaine possibilité de connaître le temps ou même, sans atteindre ce niveau de conscience — car ce qu'on a appelé notre *horloge interne* n'est pas quelque chose qu'on lit avec la précision d'une horloge extérieure —, de régler dans le temps ses comportements d'une façon assez satisfaisante, même sans possibilité d'accès à la connaissance objective du temps astronomique. De multiples expériences de l'ordre des réflexes conditionnés, des réactions de dressage, établissent que même l'animal a le pouvoir, non de connaître le temps, mais de régler sa conduite sur le temps. Les animaux les plus variés manifestent leur agitation quand vient l'heure à laquelle ils sont accoutumés à recevoir leur nourriture, en dehors de tout signe extérieur. Les abeilles ont pu être dressées à venir chercher leur nourriture toutes les 21 heures, ce qui ne peut se fonder que sur une appréciation interne du temps. Quand la température externe, donc aussi la température de l'insecte s'abaisse, l'animal est en retard, car son horloge interne est ralentie. Des abeilles dressées à réagir à l'heure ^{p.020} de Paris, si on les transporte en avion à New York, gardent l'heure de Paris et ne suivent pas le nouvel horaire. De nombreux animaux, insectes ou

La vie et le temps

oiseaux peuvent repérer les points cardinaux d'après le soleil, en appréciant donc les variations de celui-ci dans la journée. En cas de décalage créé entre horloge interne et temps véritable, l'animal se trompe en suivant les indications internes. On peut dresser des animaux à des périodicités complexes (nourriture 15 s, pause 30 s, nourriture 15 s pause 90 s) : ils manifestent leur agitation au moment où ils devraient recevoir la nourriture suivant le rythme appris. Dans les réflexes conditionnés retardés, l'animal est dressé à différer sa réaction un certain temps après le signal. Une même horloge interne existe chez l'homme, comme le montrent par exemple les expériences de François. Si on demande à un sujet de frapper sur une clé à la cadence subjective de trois coups à la seconde, puis qu'on lui donne la fièvre par diathermie, on constate une accélération de la cadence dont le sujet n'est pas conscient. Signalons encore la possibilité de se réveiller à une heure donnée ou le fait qu'un sujet isolé, sans aucun moyen d'apprécier le temps, ne commet pas de trop grosses erreurs, en se fondant notamment sur son besoin de sommeil. Cependant, cette connaissance du temps exige un fonctionnement cérébral correct. Ce n'est pas que le froid ou le chaud qui perturbent l'horloge interne, mais aussi le sommeil : dans le rêve, nous apprécions très mal le temps : toute une longue histoire prend place entre un signal extérieur qui s'immisce dans le rêve et le réveil qu'il provoque de suite. Les médicaments hallucinogènes peuvent modifier notre subjectivité au temps : on a l'impression que le temps va très vite ou au contraire très lentement. Ce dépaysement du temps est un des facteurs de l'étrangeté attirante du monde hallucinatoire : il serait intéressant que la psychochimie et la psychophysiologie en précisent les mécanismes. Attention et distraction modifient aussi notre

La vie et le temps

appréciation du temps, or ces phénomènes s'accompagnent d'accélération ou de freinage cérébral.

4. Mais il est une autre cause de subjectivité qui nous mure dans notre temps personnel. Qu'elles semblent longues les années de la jeunesse, qu'il s'accélère notre rythme de vie quand il s'approche de ^{p.021} sa fin ! Ceci semble lié, d'après Lecomte du Nouy¹ au *temps physiologique* plus rapide chez le jeune : et cet auteur a pu apprécier ce temps par la vitesse de cicatrisation bien plus rapide chez le jeune et qui se réduit avec l'âge parallèlement à l'aptitude du sérum à favoriser la croissance des cultures de tissus d'après les expériences de Carrel. Le temps extérieur est fixe, mais nous le connaissons subjectivement avec notre temps personnel, variable d'un animal à l'autre en fonction de la durée de son cycle vital et de la place où nous nous situons dans ce cycle. La mort² est le destin naturel de l'être supérieur pluricellulaire qui laisse la place à ses descendants, ce qui renouvelle l'espèce. Chez l'unicellulaire ou la cellule en culture, ce qu'on a appelé l'immortalité n'est d'ailleurs pas celle de l'individu qui à un moment se divise en deux nouveaux, mais celle de toute la matière vivante dont rien ne meurt : il n'y a de cadavre que par accident, un accident heureusement fréquent sans quoi l'expansion de la vie serait effarante. Si l'être supérieur a une durée limitée de vie, c'est qu'il est fait pour vivre un temps qui est variable avec l'espèce, les petits animaux à métabolisme actif ayant la vie plus courte. L'homme est à ce point de vue privilégié. Il existe un rapport entre les divers caractères chronologiques du cycle vital :

¹ *Le temps et la vie*, Gallimard, 1936.

² P. CHAUCHARD, *La Mort*, collection « Que sais-je ? ».

La vie et le temps

la durée de grossesse, la durée de croissance, l'âge de la puberté, la durée de vie. Ainsi l'être vivant n'entre pas en rapport seulement avec le temps de ses rythmes internes et le temps extérieur, mais le temps est sa mesure, la peau de chagrin d'un dynamisme limité, l'être temporel est temporaire. La vieillesse n'est que le stade terminal normal (si on en élimine la pathologie) du cycle vital, mais l'embryon avec la réduction de son taux de multiplication et de croissance par rapport à l'œuf et au germe est déjà en voie de vieillir. Pour reculer la mort naturelle, il faudrait modifier le cycle vital : des rats sous-alimentés à croissance ralentie vivent plus vieux. Un être vivant ne se définit pas seulement par une existence limitée dans le temps, une usure naturelle ; on ne saurait simplement le diviser entre une période de réalisation et de croissance dynamique et un état adulte statique ^{p.022} s'interrompant dans une détérioration sénile. Il n'y a pas de période statique, mais un dynamisme vital qui conduit sans interruption de la conception à la mort, avec au début un équilibre où les gains l'emportent, puis ils équivalent aux pertes, enfin c'est l'usure qui l'emporte. Mais il n'y a pas de stabilité. L'être vivant n'est pas, il est toujours en devenir, mais ce devenir est guidé par l'hérédité, cet organe de programmation, cette machine à copie que nous avons dans le noyau de toutes nos cellules. Un guidage qui exige que le milieu fournisse les éléments convenables à la machine à copier pour son travail et pour sa vie. Le devenir normal de l'être vivant, c'est de réaliser correctement les divers stades de son cycle vital, s'épanouir puis se détruire dans le temps. Mais ce devenir peut manquer et le temps, plus ou moins tôt, consacre l'échec de l'être¹, sa mort, son vieillissement précoce, ses

¹ *L'homme devant l'échec*, Spes.

La vie et le temps

monstruosités. Nous ne sommes pas uniquement ce que permettait notre hérédité à la conception : il y a plusieurs manières d'être soi-même qui dépendent du milieu où se réalise diversement, ou échoue non moins diversement, cette hérédité.

Un tel dynamisme de réalisation ou de destruction dans le temps est commun à tous les vivants, mais l'homme est ici un cas particulier. Malgré tout, l'animal est relativement statique. Etre adulte n'est pas pour lui un problème : il suffit que les conditions biologiques de la croissance soient correctes, évitant les monstruosités, pour qu'automatiquement se réalise un état adulte normal. Il en est tout autrement de l'homme, dynamique à un tout autre degré. Pour lui le temps est infiniment plus créateur, formateur ou déformateur, le passé bien plus présent à l'avenir. Jusqu'à la naissance tout est voisin de l'animal, mais après, la maturation cérébrale ne se fait correctement qu'en milieu social humain, nécessaire du point de vue affectif (hospitalisme, refoulements) et intellectuel (enfants-loups, enfants isolés qui deviennent idiots, impossibilité de réaliser pleinement les possibilités héréditaires en cas de déficience culturelle du milieu de la jeune enfance). L'erreur du racisme est d'attribuer à la nature les déficiences ou les retards de la culture. Par rapport à ^{p.023} l'animal, l'homme au début est un retardé en état d'infériorité à cause de la déficience des automatismes instinctifs qui, chez lui, doivent être suppléés par le cerveau supérieur, la raison. Précisément sa nature biologique lui donne le temps d'apprendre : le singe est pubère et adulte vers 6 ou 7 ans avec un cerveau achevé rapidement. L'enfant n'a son cerveau achevé anatomiquement que vers 7 ans et n'est mûr physiologiquement que vers 20 ans. Dire comme certains pédagogues qu'il est une

La vie et le temps

plante qui pousse dans un milieu est minimiser l'utilisation formatrice du temps pour l'homme. Il ne doit pas recevoir des usages bons ou mauvais sur l'art de satisfaire ses besoins, il doit apprendre à être homme, c'est-à-dire à se former une conscience apte à la maîtrise et la vraie liberté de qui choisit le bien, seule utilisation correcte du cerveau¹. Chez lui, la longue enfance est suivie de l'adolescence, ce décalage entre puberté et état adulte dont nous sommes loin d'avoir compris la signification pour l'accès à la maîtrise de soi et à la maturation de l'affectivité. Que de temps perdu pour la formation, parce qu'on croit que cette formation est un luxe au lieu d'y voir une nécessité de la réalisation psychobiologique de l'être humain au cours de son cycle vital. D'ailleurs ce rêve de l'enfant d'être enfin arrivé, c'est-à-dire adulte, de ne plus avoir à apprendre, à faire effort, est un préjugé, car le dynamisme de l'homme dans le temps est tel qu'il doit toujours s'efforcer de monter s'il ne veut pas déchoir, et ceci jusqu'à la fin de sa vie où la vieillesse n'est que le dernier stade, positif lui aussi, malgré ses inconvénients, de la maturation ; l'achèvement de l'être dans le temps, au moment où celui-ci va lui manquer, ce qui logiquement devrait suggérer que tout ne peut être fini. La spiritualisation, qui est information, a besoin du temps que lui fournit la matière, mais le spirituel n'est en lui-même ni temporel ni temporaire.

Bien plus créateur (ou destructeur) dans le cycle vital chez l'homme, le temps va avoir chez lui un rôle encore plus grand. Pour l'animal, il n'y a qu'une histoire individuelle, et c'est à peine une histoire que cette croissance biologique. Pour l'homme, il y a

¹ P. CHAUCHARD, *Biologie et Morale*, Marne.

La vie et le temps

l'Histoire, c'est-à-dire le progrès culturel de génération en p.024
génération. L'homme, de par son supercerveau, est le seul être
social qui ne soit pas ancré dans des mœurs figées mais qui soit
susceptible de progrès social. Prolongeant sur un autre plan
l'évolution biologique, dynamique de réalisation de la nature,
montée vers le plus grand cerveau, celui de l'homme, l'Histoire,
comme l'a bien vu le grand biologiste mystique Teilhard de Chardin,
trouve son sens dans une meilleure utilisation de cet organe pour
un progrès de conscience et de liberté. Pour la construction de
l'homme toujours nouveau de demain, notre liberté sait à quoi se
fixer si elle veut bien utiliser le temps. Il s'agit de progresser dans
l'épanouissement de l'homme et non de régresser vers sa
dépersonnalisation. Ce que nous devons être est inscrit en nous,
mais il nous faut le découvrir et le réaliser toujours mieux.

Nous avons besoin d'une philosophie biologique du temps et de
ses rapports avec la nature humaine. Nous oscillons entre deux
erreurs, affirmer le temps totalement créateur d'un homme
toujours nouveau, déraciné du passé, négliger le rôle du temps et
affirmer que l'homme est, a été et sera toujours le même. Dans un
cas baptiser progrès tout changement, dans l'autre nier le progrès
et s'occuper à défendre et conserver ce qu'il faudrait découvrir et
épanouir. Le temps n'est pas créateur *ex nihilo* : il n'est pas le
théâtre où n'importe quoi sort de rien, mais la scène où peut
s'épanouir mieux ou se détruire ce qui était appelé à être de par
l'hérédité, hérédité de chaque homme présente dans les gènes de
l'œuf, nature humaine du premier homme issu de la mutation
hominisante et qui, pleinement homme, aussi homme que nous de
par son cerveau et ayant les mêmes aptitudes, ne pouvait par
insuffisance culturelle les épanouir autant que nous qui, de même,

La vie et le temps

sommes encore très au-dessous des pleines possibilités humaines.

Nous voyons ainsi combien le temps importe à la nature de l'homme. Celui-ci, bien plus que l'animal, va en prendre conscience. Mais il ne se rend pas assez compte combien le temps est une réalité de sa chair, combien le temps l'a marqué et le marque, contribuant à le faire ce qu'il est, assez autre peut-être de ce qu'il aurait pu être. Le temps, c'est le dynamisme même de notre être en évolution constante, c'est la présence de tout notre passé dans notre ^{p.025} présent, à notre insu même. Prendre conscience du temps, ce n'est donc pas connaître le cadre extérieur de notre vie, mais jeter un regard sur la réalité même de notre être.

La conscience du temps

L'animal vit dans le temps et utilise pour un comportement mieux adapté ses possibilités biologiques et psychologiques élémentaires de connaissance du temps. Il est dans l'instant immergé dans l'action à cause du manque de transcendance de sa maîtrise rudimentaire. Mais il est dans l'instant avec tout son être formé par les habitudes de la vie passée s'appliquant à défendre une vie actuelle qui est le garant de l'avenir. Ce n'est pas enlever à l'homme, où objectivement tout est d'une autre nature, que de mettre en lumière tout ce qui humblement est en germe chez l'animal (qui n'est en rien l'animal-machine de Descartes). Il existe des automatismes élémentaires de mémoire, qui se présentent à tous les niveaux — on peut conditionner un unicellulaire —, mais qui dans le cas de l'animal supérieur sont au service d'un niveau supérieur de conscience qui comporte la reconnaissance des situations.

La vie et le temps

L'homme, lui, de par son pouvoir réflexif, peut s'élever au-dessus de l'action, organisant ses souvenirs en un passé vécu et se souciant de prévoir et d'assurer l'avenir. C'est la partie la plus humaine du cerveau, la zone préfrontale, qui joue ici le rôle prépondérant : c'est le cerveau de l'inquiétude humaine. Le malade qu'une inquiétude pathologique paralysait peut ainsi être rééquilibré par la psycho-chirurgie (lobotomie) ou par le recours moins dangereux, car ne comportant pas une mutilation définitive, aux médicaments tranquillisants, mais au prix d'une incontestable diminution. Il est plus maître de lui parce qu'il n'est plus la proie d'impulsions pathologiques incoercibles, mais en fait il n'a plus la possibilité de la vraie maîtrise, qui est utilisation correcte du temps, souci d'un avenir à assumer par une décision actuelle appuyée sur une expérience passée. On observe déjà de telles réactions de désintérêt chez le singe lobotomisé, qui semble avoir perdu la mémoire, alors qu'il ^{p.026} ne se soucie pas de l'utiliser. Konorski a montré que si on dresse un chien ayant entendu un premier signal à ne réagir qu'à un second plus tardif, l'animal normal n'oublie pas, entre temps, même on le distrait. Au contraire le chien lobotomisé reste devant la sonnerie y centrant son attention et attendant la seconde sonnerie. Si on le distrait, il ne saura plus que faire quand cette sonnerie retentira.

L'organisme est dans le temps ; c'est le cerveau qui nous permet de le connaître et de l'utiliser. Le cerveau préfrontal constitue l'instance supérieure de la réflexion et du jugement. Il a pour fonction de coordonner et d'utiliser les fonctions des deux autres parties du cerveau qui lui sont subordonnées. C'est d'une part le cerveau instinctif et affectif du rhinencéphale branché sur l'hypothalamus : la centrale de la vie organique et des

La vie et le temps

comportements à son service, le cerveau qui est à l'origine de nos besoins. Responsable de l'unification organique, il assume un niveau inconscient d'un moi qui se situe affectivement dans l'espace et le temps. Mais d'autre part, comme tout ce qui est dans l'intelligence, ce qui est relatif au temps nous vient principalement par la voie des sens et est donc l'apanage du cerveau noétique sensori-moteur. C'est par les données de nos sens que nous sommes renseignés sur le temps et insérés consciemment dans le temps. L'appréciation des successions et des changements, des durées, des rythmes, repose sur la coordination cérébrale des ondes d'influx, messages des nerfs sensoriels et sensitifs. Chacun de nos principaux sens fournit ainsi une contribution particulière qui, confrontée avec celle des autres sens, arrive à faire naître en nous, à côté de l'image spatiale de notre corps et de la distinction de nous-mêmes et du monde extérieur, la notion d'écoulement du temps. Piéron a particulièrement étudié ces aspects chronologiques des sensations¹.

« Un homme, écrit Piéron, qui se trouverait soustrait aux influences sociales et aux périodicités astronomiques, isolé au fond d'une mine, par exemple, ne trouverait guère d'appui pour des évaluations temporelles de quelque amplitude, la croissance des cheveux ou des ongles ne donnant que des indications bien vagues, et, en dehors du rythme menstruel chez la femme pubère, les périodicités manifestées par le besoin de manger ou de dormir, engendrées par les alternances solaires ou sociales, s'effaçant après une persistance mnémonique p.027

¹ *La sensation, guide de la vie*, Gallimard, 1955.

La vie et le temps

assez courte, ne permettraient plus de repérages internes. Les estimations sensorielles directes du temps se limitent à des durées extrêmement brèves de l'ordre des minutes ou des heures, fondées sur des activités ayant occupé le temps, activités physiques ou mentales, dont le rendement quantitatif, les effets de fatigue, fournissent des éléments, à côté de repères divers, parmi lesquels jouent les rythmes physiologiques montés sur des périodicités extérieures (quand reviennent par exemple au moment des repas les contractions de l'estomac qui se traduisent sous la forme de la faim). Ces évaluations interprétatives sont le plus souvent fort incertaines et une heure d'attente ou d'ennui est singulièrement surévaluée par rapport à une heure de distraction ou de plaisir. Nous ne savons plus bien, en général, utiliser les ressources de notre organisme, que nous n'interrogeons guère quand nous disposons de pendules et de montres, pour estimer des temps représentant des fractions plus ou moins importantes d'un cycle nyctéméral. Mais il nous reste la capacité d'évaluation directe des durées brèves pour lesquelles la consultation d'appareils de mesure du temps devient beaucoup plus délicate. »

Envisageons brièvement quels sont les aspects sous lesquels se présentent les appréciations sensorielles temporelles immédiates.

« Il y a, nous dit toujours Piéron, deux manifestations fondamentales de la capacité discriminative, l'une qui comporte différenciation du simultané et du successif, avec perception de l'ordre et évaluation de l'intervalle ou

La vie et le temps

des différences d'intervalle entre les événements successifs constituant des expériences sensorielles hétérogènes, l'autre qui implique distinction entre l'instantané et le durable, avec estimation de la durée ou des différences de durée d'un événement homogène engendrant un processus sensoriel uniforme. »

Entre ces deux aspects extrêmes se place l'appréciation du changement, comportant succession d'états différents avec ^{p.028} estimation des vitesses ou des différences de vitesses caractérisées par des intervalles de temps entre deux étapes du changement ou des durées de variation dans la marge d'une amplitude donnée pour un processus représentant une unité sensorielle.

Enfin la combinaison répétitive de durées et d'intervalles donne naissance à la discrimination et à l'évaluation de périodicités, de leur fréquence, ainsi qu'aux perceptions quantitatives de rythme.

Pour l'organisme psychophysique, il y a plusieurs temps et leur unification intellectuelle, qui est principalement œuvre sociale, fait oublier cette hétérogénéité fondamentale ; les discriminations les plus fines sont fournies par le sens auditif.

Il existe une acuité temporelle qui permet de distinguer deux sensations comme étant successives et non simultanées ; elle est bonne pour deux sensations concernant le même sens, mais bien plus imprécise quand il s'agit de la confrontation de deux sens différents. Dans ce cas, deux événements simultanés peuvent être perçus décalés dans n'importe quel ordre. La succession de deux sons identiques atteignant chacun une oreille différente est reconnue pour un intervalle d'environ 2 millièmes de seconde.

La vie et le temps

Dans le domaine tactile, le seuil de distinction pour des stimulations en des points voisins ou symétriques est de l'ordre du centième de seconde ; il est du dixième seulement pour la vue.

Il y a une durée spéciale pour laquelle cesse l'impression d'instantané ; elle est de 12 centièmes de seconde pour les sensations visuelles, de 1 à 5 pour les auditives. On note dans certaines conditions une unité de temps psychologique pour laquelle on a l'impression de durée normale, tandis qu'au-dessous on a l'impression de bref ou au-dessus de long ; ce temps varie avec les individus en rapport avec le rythme du pouls et certaines activités motrices ; il existe un « tempo » préférentiel caractérisant la rapidité de chacun. C'est en moyenne une durée d'une demi-seconde qui ne paraît ni trop brève ni trop longue. Outre l'influence signalée de la température, notons l'influence bien connue de deux facteurs d'ordre psychologique : au cours d'un effort, on surestime la durée ; dans la détente consécutive, on la sous-estime.

^{p.029} Les caractères temporels de l'excitant influencent l'intensité de l'excitation. La loi d'excitabilité d'un récepteur sensitif vis-à-vis de son excitant spécifique ressemble à la loi d'excitabilité électrique générale. C'est-à-dire que, au-dessous d'une certaine durée d'excitation, la sensation demandera une intensité d'autant plus grande qu'on diminue la durée. Les divers sens diffèrent entre eux par la valeur de cette durée minima dans l'échelle des durées ; il y a des sens rapides comme le tact ou l'audition et des sens lents à stimulation chimique parmi lesquels la vue. La sensation évolue dans le temps ; elle n'atteint son intensité théorique correspondant à celle de l'excitant qu'après un délai où elle commence par la dépasser, puis, à la longue, il y a adaptation : la

La vie et le temps

sensation décline, bien que l'excitant se maintienne ; elle peut même disparaître. Après suppression de l'excitation, la sensation persiste un certain temps en s'affaiblissant.

Qu'il s'agisse de l'audition d'un concert ou d'une représentation cinématographique, toujours les conditions chronologiques de nos sensations jouent un rôle fondamental. Les manifestations du temps sont extraordinairement variées, et c'est sous bien des déguisements que le psychophysiologiste, en particulier, doit dépister le temps. La portée d'un phare à éclipses n'est pas due uniquement, comme on pourrait le croire, à la puissance de son feu ; elle diminue si les éclats deviennent assez brefs : la durée acquiert ici une signification spatiale. Quand deux feux d'inégale puissance s'allument, si le plus faible s'allume le premier, il pourra n'être perçu qu'en second.

Comme tous nos sens, le sens du temps est donc un sens imparfait, très subjectif, source de nombreuses illusions ; l'être vivant en évolution dans le temps de sa naissance à sa mort corrige les indications de son chimisme interne souvent inexactes par la réception des renseignements temporels extérieurs, arrivant ainsi à une connaissance du temps suffisante pour les besoins de son existence. N'est-il pas cependant remarquable que le cerveau humain, qui a formé ce sens du temps anthropomorphe, arrive, par le raisonnement abstrait, à juger sa valeur objective et à rechercher ce que doit être réellement le temps ?

L'utilisation morale du temps

p.030 Notre cerveau primitif nous fournit le sentiment confus (cénesthésie) de notre dynamisme vital, source de notre sens interne du temps. Notre cerveau noétique nous conduit à la

La vie et le temps

chronologie plus précise de nos sensations et à la connaissance synthétique et culturelle du temps extérieur où nous projetons l'image de notre corps. Notre cerveau préfrontal utilise tous ces éléments pour une vie réfléchie où le présent prépare l'avenir d'après l'expérience du passé. La question qui se pose à nous est : que faire du temps, comment ne pas le perdre, ce temps précieux qui ne cesse de s'écouler avec nous vers des lendemains où nous ne serons plus ? Faut-il regretter le passé, faut-il jouir de l'instant qui passe, faut-il se soucier de l'avenir ? Il nous semble que notre réflexion sur la signification du temps dans la nature de l'homme fournit la réponse. Le temps est l'élément indispensable de notre formation, mais celle-ci ne va pas de soi. Il y a une bonne utilisation du temps qui consiste à toujours grandir, mûrir, s'humaniser, utiliser mieux son cerveau vers plus de conscience et de liberté, donc se spiritualiser, cette utilisation correcte de la chair dans une ascèse épanouissante qui repousse les tentations naturelles de dénaturation des faciles et fausses spontanéités qui ne sont qu'inhumain laisser-aller. Il y a une mauvaise utilisation du temps ; c'est celui qui ne sert pas à grandir, c'est celui qui nous entraîne à diminuer.

Dans le monde, l'être vivant marche à contre-courant : il est créateur d'organisation, il tend à diminuer l'entropie qui, dans les transformations physiques, ne fait qu'augmenter, mais ceci dans l'obéissance aux lois de la thermodynamique, au prix d'une déperdition d'énergie. Utiliser le temps à favoriser cette progression vers le plus organisé, c'est l'employer convenablement ; système destiné à accroître l'organisation, mettre sa volonté au service de la désorganisation, c'est cela proprement perdre le temps, son temps, celui de l'humanité, celui

La vie et le temps

du monde. Développant dans une perspective teilhardienne une conception cybernétique et thermodynamique de l'utilisation du temps, P. Idatte écrivait ¹ :

« Le temps peut se ^{p.031} dégrader... Tout le problème est de l'organiser et la façon dont ce problème est résolu donne son style à la vie, sinon un sens. Considérons dans le même intervalle de temps un homme actif et un homme inactif par paresse ou par indifférence. Pour ce dernier, le temps s'écoule en lui sans but et se confond avec une sensation purement cénesthésique. On peut dire qu'il se contente de vieillir. Pour l'actif, c'est au contraire le rythme même de la création. Son repos, consciemment ou non, est en lui aussi orienté. Quand il se repose, c'est en vue de la tâche à faire, même si celle-ci n'est pas encore nettement spécifiée ; il se repose *avant* l'action. L'indifférent, le paresseux n'agit que quand il le faut et pour pouvoir se reposer *après*. »

Teilhard de Chardin a défini ce qui est à la fois le secret de l'équilibre humain et du bonheur, conséquence d'une utilisation correcte du cerveau qui y parvient de mieux en mieux à mesure qu'il se complexifie (sens de l'évolution), en même temps que règle du dynamisme de maturation de celui qui veut être toujours plus homme et plus adulte, plus dans le vrai sens de l'histoire, qui n'est pas un automatisme, mais le difficile devoir de construire une société personnaliste pour l'épanouissement des personnes. C'est la triple règle : « se centrer sur soi, se décentrer sur l'autre, se surcentrer sur un plus grand que soi ».

¹ Cours de l'INSA, Lyon, 1961.

La vie et le temps

Vraie signification du temps dans un univers qui n'est pas cosmos, mais cosmogénèse, où se déroule l'évolution complexifiante de la matière puis de l'humanité, que cette route partie du multiple éphémère qui s'achemine vers l'unité durable dans une convergence des éléments grâce à une interattraction de nature affective. Car cette règle s'exprime aussi : *être d'abord*, et qu'est-ce qu'être, sinon s'aimer, c'est-à-dire vouloir son bien, son perfectionnement ; ensuite, aimer, le devoir d'amour étant la loi de l'équilibre social ; et enfin, pour ceux qui accèdent jusque-là, devoir d'adorer, de reconnaître la vraie raison pour laquelle l'univers « chargé d'amour dans son évolution » monte du multiple vers l'un, dans une montée du temporel à l'éternel.

Au moment où science et technique peuvent à volonté remanier l'homme, où J. Rostand ou A. Huxley marquent leur ^{p.032} anxiété, nous avons le moyen de reconnaître objectivement le vrai progrès — valeur commune scientifique en dehors de toute position philosophique ou religieuse *a priori*. Progresser, c'est comprendre la signification du temps dans la construction de l'homme qui doit réaliser une nature qui est un donné dont toutes les possibilités ne sont pas épanouies, qui ne doit pas imprudemment la détruire. Notre ignorance est la grande cause des déséquilibres actuels et en particulier de la fatigue nerveuse. Dans l'homme, tout n'est pas statique et passé, auquel cas le temps perd sa signification ; mais le temps perd tout autant son sens si on tombe dans l'erreur inverse de nier le donné de la nature et de vouloir baptiser progrès tout ce qui bouge. Pour une authentique « prospective », il faut partir de ce qu'est l'homme, de ce qui serait progrès et de ce qui serait régression. L'homme doit devenir de mieux en mieux ce qu'il était appelé à être dès l'origine, ce qui était dans ses possibilités,

La vie et le temps

s'il est fidèle à la signification de son être. En lui la vie accède à la conscience réfléchie, il doit la mettre au service de la montée d'amour, de l'*amorisation*.

Dans un simplisme naïf, nous voulons toujours opposer statique et dynamique, ce qui est et ce qui devient, le temps et l'éternité ; la vérité comme toujours est dans un niveau supérieur de synthèse. Nous ne sommes pas dans un dynamisme immanent où tout se transforme sans signification. Nous sommes dans un monde qui a un sens. Sous les changements incessants des atomes qui constituent la matière vivante, nous avons appris à voir la forme inchangée. Cette forme, elle est imposée dès l'origine par la structure héréditaire. Tout ce qui lui permet de mieux informer est progrès, tout ce qui déforme et dénature est régression. En l'homme, les particules sont la matière, mais la forme, c'est l'esprit qui informe le corps, c'est-à-dire en fait une unité organisée et non une poussière d'atomes. L'esprit transcendant ne devient réalité humaine d'ici-bas qu'en s'incarnant, c'est-à-dire en s'immergeant dans l'immanence, dans la présence active à une organisation. Le transcendant isolé est superstructure inutile, l'immanent séparé se perd dans un dynamisme incohérent ; la vérité est dans l'union de l'immanent et du transcendant, non pour faire déchoir le transcendant, mais pour faire ^{p.033} monter l'immanent et lui donner son vrai sens de moyen de spiritualisation.

Cette dialectique du transcendant et de l'immanent, quand il s'agit du temps, elle s'appelle éternité et temporalité. Le vrai sens du temps est, par l'information spiritualisante, de nous conduire vers cette stabilité de l'éternel dont nous avons la nostalgie. La bonne utilisation humaine du temps, c'est ainsi de faire mûrir

La vie et le temps

homme et humanité pour les préparer à la gloire, cette superamorisation par le Dieu d'Amour. Perspective de foi, mais qui se base sur une œuvre commune de promotion humaine, ce « front spirituel commun d'avancée humaine » que réclamait de toute son âme, pour notre salut charnel et spirituel, temporel et éternel, le R. P. Teilhard de Chardin.

@

La vie et le temps

JEAN PIAGET est né à Neuchâtel en 1896. Il témoigna d'une rare précocité scientifique en écrivant dès 16 ans un certain nombre d'études de zoologie. A 21 ans il obtint le grade de licencié ès sciences naturelles, et, l'année suivante, celui de docteur avec une thèse sur la répartition des mollusques dans les Alpes valaisannes. Mais le zoologiste devait céder le pas au psychologue à la carrière prestigieuse. Successivement chef de travaux à l'Institut Rousseau et privat-docent à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève, professeur de psychologie et de philosophie des sciences à l'Université de Neuchâtel, de psychologie générale à l'Université de Lausanne, de sociologie et de psychologie expérimentale à l'Université de Genève, il fut nommé par appel à la Sorbonne, en 1952, professeur titulaire de psychologie génétique. Jean Piaget, qui est actuellement co-directeur de l'Institut des Sciences de l'Éducation à Genève, en même temps que professeur de psychologie expérimentale à la Faculté des Sciences, a reçu maintes distinctions étrangères.

M. Piaget a été un novateur. Ses recherches, d'une originalité et d'une rigueur exceptionnelles, ont été consacrées essentiellement à la découverte systématique de l'évolution mentale de l'enfant.

De nombreux livres de Jean Piaget sont désormais classiques : *La naissance de l'intelligence chez l'enfant* ; *La représentation de l'espace chez l'enfant* ; *Le développement de la notion du temps chez l'enfant* ; *Le jugement moral chez l'enfant* ; *Le langage et la pensée chez l'enfant* ; *La représentation du monde chez l'enfant* ; *La psychologie de l'intelligence*, etc.

Plus tard, Jean Piaget s'est intéressé particulièrement aux questions d'épistémologie : *Introduction à l'épistémologie génétique*, *Traité de logique*, *Essai sur les transformations et opérations logiques*. Il est le fondateur à Genève du Centre d'épistémologie génétique, qui groupe des chercheurs de tous les pays.

LE TEMPS ET LE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL DE L'ENFANT ¹

@

p.035 Dans le cadre intitulé : *La Vie et le Temps. Les générations dans le monde actuel*, le comité des Rencontres a voulu faire une place au développement de l'enfant, développement qui est, en effet, un processus temporel par excellence. Je m'efforcerai de fournir quelques données nécessaires à la discussion sur ce problème.

¹ Conférence du 5 septembre 1962.

La vie et le temps

Plus précisément, je retiendrai deux points du programme général. Le premier point, c'est le rôle nécessaire du temps dans le cycle vital. Tout développement — psychologique comme biologique — suppose la durée, et l'enfance dure d'autant plus longtemps que l'espèce est supérieure ; l'enfance d'un petit chat, l'enfance d'un ^{p.036} poussin durent beaucoup moins que l'enfance du petit de l'homme parce que le petit de l'homme a beaucoup plus à apprendre. C'est ce que je m'efforcerai de vous démontrer.

Il y a un second point que j'aimerais également traiter ce soir, formulé dans la question : Le cycle vital exprime-t-il un rythme biologique fondamental, une loi inéluctable ? La civilisation le modifie-t-elle et dans quelle mesure ? Autrement dit, y a-t-il des possibilités d'accélération ou de ralentissement de ce déroulement temporel ?

I

Pour traiter ces deux points, je n'envisagerai que le développement proprement psychologique de l'enfant, par opposition à son développement scolaire, ou à son développement familial, c'est-à-dire que j'insisterai surtout sur l'aspect spontané de ce développement, et encore le limiterai-je au développement proprement intellectuel, cognitif.

On peut en effet distinguer deux aspects dans le développement intellectuel de l'enfant. D'un côté, ce qu'on peut appeler l'aspect psycho-social, c'est-à-dire tout ce que l'enfant reçoit du dehors, apprend par transmission familiale, scolaire, éducative en général ; et puis, il y a le développement qu'on peut appeler spontané, que j'appellerai psychologique, pour abrégé, qui est le développement de l'intelligence elle-même : ce que

La vie et le temps

l'enfant apprend par lui-même, ce qu'on ne lui a pas appris, mais ce qu'il doit découvrir tout seul ; et c'est cela essentiellement qui prend du temps.

Prenons tout de suite deux exemples : Dans une collection d'objets, par exemple un bouquet de fleurs où vous comptez six primevères et six fleurs qui ne sont pas des primevères, découvrir qu'il y a plus de fleurs que de primevères, que *le tout dépasse la partie*. Ceci paraît tellement évident que personne n'aura l'idée de l'apprendre à un enfant. Et pourtant, comme nous le verrons, il lui faudra des années pour découvrir des lois de ce genre.

Autre exemple banal : la transitivité. Si une baguette, comparée à une autre, est égale à cette autre, et si cette seconde est égale à ^{p.037} une troisième, est-ce que la première — que j'aurai cachée sous la table — est égale à la troisième ? Est-ce que $A \text{ égal } C$ si $A \text{ égal } B$ et $B \text{ égal } C$? De nouveau, c'est d'une évidence totale pour nous ; on n'aura pas idée d'apprendre cela à un enfant. Or il lui faudra à peu près sept ans, comme nous le verrons, pour découvrir des lois logiques de cette forme.

C'est donc l'aspect spontané de l'intelligence que je m'en vais étudier, et c'est le seul dont je parlerai, parce que je ne suis que psychologue et non éducateur ; et ensuite, parce qu'au point de vue de l'action du temps, c'est précisément ce développement spontané qui constitue la condition préalable évidente et nécessaire pour le développement scolaire, par exemple.

Dans nos classes, à Genève, c'est vers 11 ans seulement qu'on commence à apprendre la notion de proportion aux élèves. Pourquoi pas plus tôt ? Il est évident que si l'enfant pouvait la comprendre plus tôt, les programmes scolaires auraient situé

La vie et le temps

l'initiation aux proportions à l'âge de 9 ans ou même de 7 ans. S'il faut attendre 11 ans, c'est que cette notion suppose toutes sortes d'opérations complexes. Une proportion est un rapport entre rapports. Pour comprendre un rapport de rapports, il faut d'abord comprendre ce que c'est qu'un rapport ; il faut d'abord constituer toute la logique des relations, il faut ensuite appliquer cette logique des relations à la logique des nombres. Il y a là un vaste ensemble d'opérations qui restent implicites, qu'on ne distingue pas au premier abord, et qui sont voilées sous cette notion de proportion. Cet exemple vous montre entre cent autres possibles comment le développement psycho-social est subordonné au développement spontané et psychologique.

II

Je me limiterai donc à celui-là et je partirai d'emblée d'un exemple concret. Il s'agit d'une expérience que nous avons faite depuis longtemps à Genève et qui est la suivante. Vous présentez à l'enfant deux boulettes de pâte à modeler, de 3 ou 4 centimètres de diamètre. L'enfant vérifie qu'elles ont le même volume, le même _{p.038} poids, qu'elles sont pareilles en tout, et vous demandez à l'enfant de transformer en saucisse une des boulettes, ou bien de l'aplatir en galette, ou de la partager en petits morceaux. Puis, vous lui posez trois questions.

Première question : Est-ce que la quantité de matière est restée la même ?

Bien entendu, vous emploierez le langage de l'enfant ; vous direz par exemple : est-ce qu'il y a la même quantité de pâte une fois qu'on a changé la boulette en saucisse ? Ou bien : y a-t-il plus ou moins de pâte qu'auparavant ?

La vie et le temps

Quantité de matière, conservation de la matière... Chose extraordinaire, ce n'est que vers 8 ans en moyenne que ce problème est résolu, par 75 % des enfants. Ce n'est donc qu'une moyenne. Si vous faites l'expérience sur vos propres enfants, vous aurez naturellement un âge plus précoce car vos enfants sont certainement avancés par rapport à la moyenne. Mais pour la moyenne, c'est 8 ans...

Seconde question : Est-ce que le poids est resté le même ?

Et vous présentez au sujet une petite balance. Si je mets la boulette sur un plateau et sur l'autre la saucisse, étant entendu qu'elle est issue de la boulette par un simple changement de forme, est-ce que le poids va être le même ?

La notion de la conservation du poids n'est acquise que vers 9 ou 10 ans ; vers 10 ans par 75 % des enfants, c'est-à-dire à deux ans de décalage par rapport à l'acquisition de la notion de substance.

Troisième question : Est-ce que le volume est resté le même ?

Pour le volume, comme le langage est une affaire difficile, vous emploierez un procédé indirect. Vous allez immerger la boulette dans un verre d'eau ; faire constater que l'eau monte, parce que la boulette prendra sa place. Vous demanderez ensuite si la saucisse immergée dans le verre d'eau va prendre la même place, c'est-à-dire fera monter l'eau de la même façon ?

Ce problème-là n'est résolu qu'à 12 ans, c'est-à-dire qu'il y a de nouveau un décalage de deux ans par rapport à la solution du problème de la conservation du poids.

^{p.039} Voyons rapidement les arguments de ceux qui n'ont pas la notion de la conservation ou de la substance, ou du poids, ou du

La vie et le temps

volume. L'argument est toujours le même. L'enfant vous dira : avant, c'était rond, puis vous avez allongé la pâte. Du moment que vous l'avez allongée, il y en a plus. Il regarde une des dimensions, il oublie l'autre ; ce qui est frappant dans ce raisonnement, c'est qu'il considère la configuration du départ, la configuration d'arrivée, mais il ne raisonne pas sur la transformation elle-même. Il oublie qu'une chose a été transformée en l'autre ; il compare la boulette témoin au départ, l'état d'arrivée et il répond : mais non, c'est plus long ; par conséquent il y a plus.

Il découvre ensuite que c'est la même substance, la même quantité de matière. Mais il vous dira : c'est plus long et c'est quand même plus lourd — avec les deux ans de décalage dont je parlais, et avec les mêmes arguments.

Voyons quels sont les arguments qui permettent d'arriver à la notion de la conservation. Ils sont toujours les mêmes, au nombre de trois.

Premier argument, que j'appellerai l'argument d'identité. L'enfant vous dit : mais on n'a rien ôté, rien ajouté ; par conséquent, c'est la même chose ; la même quantité de pâte. Et vers 8 ans, il trouve si extraordinaire qu'on lui pose une question aussi facile, qu'il sourit, lève les épaules, sans se douter qu'il aurait donné une réponse contraire l'année précédente. Il vous dira donc : c'est la même chose, parce que vous n'avez rien ôté ni ajouté. Mais quant au poids ; c'est plus long, par conséquent plus lourd. Et l'argument précédent revient.

Second argument : c'est la réversibilité. L'enfant vous dit : vous avez allongé la pâte, vous n'avez qu'à la remettre en boulette et vous verrez que c'est la même chose.

La vie et le temps

Troisième argument : la compensation. L'enfant vous dit : on a allongé, c'est entendu, il y a plus ; mais en même temps c'est plus mince. La pâte a gagné d'un côté, mais elle a perdu de l'autre, par conséquent cela se compense, c'est la même chose.

Ces faits si simples nous permettent de faire tout de suite deux constatations relatives au temps, en distinguant dans le temps deux ^{p.040} aspects fondamentaux : la durée, d'un côté, puis l'ordre de succession des événements de l'autre, la durée n'étant que l'intervalle entre les ordres de succession.

1° *Le temps est tout d'abord nécessaire comme durée.* Il faut attendre 8 ans pour la notion de conservation de la substance ; 10 ans pour celle du poids, et cela pour 75 % des sujets. Et tous les adultes n'ont pas acquis la notion de la conservation du poids. Spencer, dans son *Traité de sociologie*, raconte l'histoire d'une dame qui voyageait avec une valise allongée de préférence à une valise carrée, parce qu'elle pensait que ses robes étalées pesaient moins que les robes pliées dans la valise carrée.

Quant au volume, il nous faut donc attendre 12 ans. Cela n'est pas spécial à Genève. Ces expériences que nous avons faites entre 1937 et 1940 à Genève ont été reprises en France, en Pologne, en Angleterre, aux Etats-Unis, au Canada, en Iran et même à Aden, sur les bords de la Mer Rouge, et partout on a retrouvé ces stades. Mais en moyenne on n'a trouvé aucune avance par rapport à nos petits Genevois qui sont même dans un rang honorable, comme nous le verrons par la suite. C'est-à-dire que c'est un âge minimum, sauf bien entendu pour certains milieux sociaux sélectionnés, par exemple des classes de bien-doués.

Peut-on accélérer une telle évolution par l'apprentissage ? C'est

La vie et le temps

la question que s'est posée un de nos collaborateurs — un psychologue norvégien, M. Jan Smedslund — à notre Centre d'épistémologie génétique. Il s'est efforcé de hâter l'acquisition de la notion de la conservation du poids moyennant un certain apprentissage — au sens américain du terme — c'est-à-dire par renforcement externe, par lecture du résultat sur la balance, par exemple. Mais il nous faut d'abord comprendre que cette acquisition de la notion de conservation suppose toute une logique, tout un raisonnement qui porte sur les transformations elles-mêmes, et par conséquent sur la notion de réversibilité, cette réversibilité qu'invoque l'enfant lui-même quand il arrive à la notion de conservation. Puis surtout, cette notion de conservation suppose la transitivité ; un état A de la boulette étant égal à un état B, l'état B étant égal à un état C, l'état A sera égal à l'état C. Il y a corrélation entre ces diverses ^{p.041} opérations. M. Smedslund a commencé par vérifier cette corrélation et il a trouvé une corrélation très significative, sur les sujets étudiés, entre la notion de conservation d'un côté et celle de transitivité de l'autre. Il s'est ensuite livré à ces expériences d'apprentissage, c'est-à-dire qu'il a montré à l'enfant, après chaque réponse, le résultat sur la balance, en lui faisant constater que le poids était bien le même. Après deux ou trois fois, l'enfant a constamment répété : Ce sera toujours le même poids, ce sera de nouveau le même poids, etc.

Il y aura ainsi apprentissage du résultat. Mais ce qui est plein d'intérêt, c'est que cet apprentissage du résultat se borne à ce résultat, c'est-à-dire que quand M. Smedslund a passé à l'apprentissage de la transitivité (ce qui est une autre affaire, la transitivité faisant partie de l'ossature logique qui mène à ce résultat), il n'a pas pu obtenir d'apprentissage pour ce qui est de

La vie et le temps

cette transitivité, malgré les constatations répétées sur la balance de $A=C$, $A=B$ et $B=C$. Autre chose est donc d'apprendre un résultat et autre chose est de former un instrument intellectuel, de former une logique, nécessaire à la construction d'un tel résultat. On ne forme pas un instrument nouveau de raisonnement en quelques jours. Voilà ce que prouve cette expérience.

2° L'autre constatation fondamentale que nous allons tirer de cet exemple des boulettes d'argile, c'est que *le temps est nécessaire également en tant qu'ordre de succession*. Nous avons constaté que la découverte de la notion de conservation de la matière précède de deux ans celle du poids ; et celle du poids précède de deux ans celle du volume. Cet ordre de succession a été retrouvé partout ; il n'est jamais inversé, c'est-à-dire qu'on ne trouve pas un sujet qui découvre la conservation du poids sans avoir la notion de la substance, tandis qu'on trouve toujours l'inverse.

Pourquoi cet ordre de succession ? C'est que, pour que le poids se conserve, il faut bien entendu un substratum. Ce substratum, cette substance, ce sera la matière. Il est intéressant de noter que l'enfant commence par la substance, car cette substance sans poids ni volume n'est pas constatable empiriquement, perceptivement ; c'est un pur concept, mais un concept nécessaire pour en arriver ensuite à la notion de conservation du poids et du volume.

^{p.042} L'enfant commence donc par cette forme vide qu'est la substance, mais il commence par là parce que sans cela il n'y aurait pas de conservation du poids. Quant à la conservation du volume, il s'agit d'un volume physique et non pas géométrique,

La vie et le temps

comportant l'incompressibilité et l'indéformabilité du corps, ce qui, dans la logique de l'enfant, supposera sa résistance, sa masse, et par conséquent son poids, puisque l'enfant ne distingue pas le poids et la masse.

Cet ordre de succession montre que, pour qu'un nouvel instrument logique se construise, il faut toujours des instruments logiques préalables ; c'est-à-dire que la construction d'une nouvelle notion supposera toujours des substrats, des substructures antérieures et cela par régressions indéfinies, comme nous le verrons tout à l'heure.

III

Cela nous conduit à la théorie des stades du développement. Le développement se fait par paliers successifs, par stades et par étapes, et nous distinguerons quatre grandes étapes dans ce développement que je m'en vais vous décrire brièvement.

Premièrement, une étape qui précède le langage et que nous appellerons celle de l'intelligence sensori-motrice, avant 18 mois environ.

Deuxièmement, une étape qui débute avec le langage et qui conduit jusque vers 7 ou 8 ans, que nous appellerons la période de la représentation, mais pré-opératoire, dans un sens que je définirai tout à l'heure. Ensuite, entre 7 et 12 ans, à peu près, nous distinguerons une troisième période que nous appellerons celle des opérations concrètes, et finalement, après 12 ans, les opérations propositionnelles ou formelles.

Nous distinguerons donc des étapes successives. Ces étapes, ces stades, notons qu'ils sont caractérisés précisément par leur

La vie et le temps

ordre de succession fixe. Ce ne sont pas des étapes auxquelles on puisse assigner une date chronologique constante. Au contraire, les âges peuvent varier d'une société à l'autre, comme nous le verrons à la fin de cet exposé. Mais l'ordre de succession est constant. Il est toujours le même, et cela pour les raisons que nous venons ^{p.043} d'entrevoir, c'est-à-dire que pour arriver à un certain stade, il faut avoir passé par des démarches préalables. Il faut avoir construit les pré-structures, les sub-structures préalables qui permettent d'avancer plus loin.

Nous aboutissons donc à une hiérarchie de structures qui se construisent dans un certain ordre d'intégration et qui, chose intéressante, paraissent d'ailleurs se désintégrer dans l'ordre inverse, au moment de la sénescence, comme les beaux travaux du Dr Ajuriaguerra et de ses collaborateurs semblent le montrer dans l'état actuel de ces recherches.

Décrivons très rapidement ces stades, dans le but de montrer pourquoi le temps est nécessaire, et pourquoi il faut tellement de temps pour en arriver à des notions aussi évidentes, aussi simples que celles que j'ai prises comme exemple.

IV

Commençons par la période de l'intelligence sensori-motrice. Il y a une intelligence avant le langage, mais il n'y a pas de pensée avant le langage. Distinguons à cet égard l'intelligence et la pensée. L'intelligence, c'est la solution d'un problème nouveau pour le sujet, c'est la coordination des moyens pour atteindre un certain but, qui n'est pas accessible d'une manière immédiate ; tandis que la pensée, c'est l'intelligence intériorisée et s'appuyant non plus sur l'action directe, mais sur un symbolisme, sur

La vie et le temps

l'évocation symbolique par le langage, par les images mentales, etc., qui permettent de représenter ce que l'intelligence sensori-motrice, au contraire, va saisir directement.

Il y a donc une intelligence avant la pensée, avant le langage. Prenons un exemple. Je présente à un enfant une couverture ; sous celle-ci, et sans qu'il l'ait vu, j'ai glissé un béret basque. Après quoi, je présente à l'enfant un objet, nouveau pour lui, un jouet quelconque qu'il ne connaît pas, qu'il veut saisir ; et puis je le cache sous la couverture. A un certain niveau, il va soulever la couverture pour trouver l'objet, mais il ne voit pas l'objet ; il ne voit que le béret basque. Il va immédiatement soulever le béret basque et ^{p.044} trouver l'objet en question. Cela n'a l'air de rien mais c'est un acte d'intelligence très complexe. Il suppose premièrement la permanence de l'objet. Nous verrons tout à l'heure que la notion de permanence n'est pas innée, mais exige au contraire des mois pour se construire. Cela suppose la localisation de l'objet — qui n'est pas donnée tout de suite, car cette localisation suppose à son tour l'organisation de l'espace. Cela suppose ensuite des relations particulières dessus-dessous, etc. Il y a donc toute une construction dans cet acte d'intelligence qui paraît si simple. Mais un acte d'intelligence de cette sorte peut se construire avant le langage et ne suppose pas nécessaire la représentation ou la pensée.

Pourquoi cette période de l'intelligence sensori-motrice dure-t-elle si longtemps, jusque vers 18 mois ?

Autre manière de poser la même question : pourquoi l'acquisition du langage est-elle si tardive par rapport aux mécanismes invoqués ? On a parfois ramené le langage à un pur système de conditionnement, de réflexes conditionnés. Si tel était

La vie et le temps

le cas, il y aurait acquisition du langage dès la fin du premier mois, parce qu'il y a déjà des premiers réflexes conditionnés au début du second mois. Pourquoi faut-il attendre 18 mois ? Nous répondons que le langage est solidaire de la pensée et suppose donc un système d'actions intériorisées et même suppose tôt ou tard un système d'opérations. Nous appellerons « opérations » des actions intériorisées, c'est-à-dire exécutées non plus matériellement, mais intérieurement et symboliquement, et des actions qui peuvent être combinées de toutes les manières ; en particulier, qui peuvent être renversées, qui sont réversibles, au sens que j'indiquais tout à l'heure.

Or, ces actions qui constituent la pensée, ces actions intériorisées, il faut apprendre d'abord à les exécuter matériellement ; elles exigent d'abord tout un système d'actions effectives, d'actions matérielles. Penser, c'est par exemple classer, ou ordonner, ou mettre en correspondance ; c'est réunir, ou dissocier, etc. Mais toutes ces opérations, il faut d'abord les avoir exécutées matériellement en actions pour être ensuite capable de les construire en pensée. C'est pourquoi il y a une période sensori-motrice si longue avant le langage ; c'est pourquoi le langage est si tardif, relativement au ^{p.045} développement. Il faut un long exercice de l'action pure pour construire les substructures de la pensée ultérieure.

Et pendant cette première année, il se construit précisément toutes les substructures ultérieures : la notion d'objet, celle d'espace, celle de temps, sous la forme des séquences temporelles, la notion de causalité, bref les grandes notions dont la pensée se servira ultérieurement, et qui sont élaborées, mises en œuvre par l'action matérielle, dès son niveau sensori-moteur.

La vie et le temps

Donnons deux exemples. 1° La notion de *l'objet permanent*. Au premier abord, rien n'est plus simple. Le philosophe Meyerson pensait que la permanence de l'objet était donnée dès la perception, qu'il n'y a pas moyen de percevoir un objet sans le croire permanent. Le bébé nous détrompe sur ce point. Prenez un bébé cinq ou six mois après la coordination de la vision et de la préhension, c'est-à-dire quand il commence à pouvoir saisir les objets qu'il voit. Présentez-lui un objet qui l'intéresse, par exemple cette montre. Vous la posez devant lui sur la table, et l'enfant tend la main pour saisir l'objet.

Vous recouvrez l'objet d'un écran, d'un linge par exemple. Vous verrez que l'enfant retire simplement la main si l'objet n'est pas capital pour lui, ou bien se met en colère si l'objet a un intérêt particulier pour lui, par exemple s'il s'agit de son biberon. Mais il n'a pas l'idée de soulever l'écran et de chercher l'objet derrière. Et ce n'est pas parce qu'il ne sait pas déplacer un linge sur un objet. Si vous placez le linge sur sa figure, il saura très bien l'enlever tout de suite, tandis qu'il ne sait pas chercher derrière pour trouver l'objet. Tout se passe donc comme si l'objet, une fois disparu du champ de la perception, s'était résorbé, avait perdu toute existence, n'avait pas encore acquis cette substantialité dont nous avons vu tout à l'heure qu'il faut huit ans pour qu'elle parvienne à sa propriété de conservation quantitative. Le monde extérieur n'est qu'une série de tableaux mouvants qui apparaissent, disparaissent, dont les plus intéressants peuvent réapparaître quand on s'y prend bien (par exemple, en poussant des cris avec assez de continuité s'il s'agit d'une personne dont le retour est désiré). Mais ce ne sont que des tableaux mouvants sans substantialité, sans permanence et surtout, sans localisation.

La vie et le temps

p.046 Deuxième étape : vous verrez l'enfant soulever l'écran pour trouver l'objet caché derrière. Mais le contrôle suivant montre que tout n'est pas acquis pour autant. Vous placez l'objet à la droite de l'enfant, puis le cachez, il va le chercher ; ensuite vous le lui reprenez, puis vous le passez très lentement sous ses yeux et le placez à sa gauche (il s'agit cette fois d'un bébé de 9-10 mois). Le bébé ayant vu disparaître l'objet à sa gauche, vous le verrez chercher immédiatement à sa droite, là où il l'a trouvé une première fois. Il n'y a donc ici qu'une semi-permanence, sans localisation. L'enfant va chercher là où l'action de chercher a réussi une première fois, et indépendamment de la mobilité de l'objet.

2° Qu'en est-il de l'espace ?

Là, de nouveau, nous voyons que rien n'est inné dans les structures et que tout doit être construit peu à peu et laborieusement. En ce qui concerne l'espace, tout le développement sensori-moteur est particulièrement important et intéressant au point de vue de la psychologie de l'intelligence. Au départ, en effet, chez le nouveau-né, il n'y a pas un espace en tant que contenant, puisqu'il n'y a pas d'objet (y compris le corps propre qui n'est naturellement pas conçu comme un objet). Il y a une série d'espaces hétérogènes les uns aux autres, et tous centrés sur le corps propre. Il y a l'espace buccal, décrit par Stern. La bouche est le centre du monde pendant longtemps, et Freud a dit bien des choses sur ce point. Puis il y a l'espace visuel ; mais en plus de l'espace visuel, il y a l'espace tactile, il y a l'espace auditif. Et ces espaces sont tous centrés sur le corps propre d'une part, l'action de regarder, de suivre des yeux, l'action de porter à la bouche, etc., mais sont incoordonnés entre eux. Donc une

La vie et le temps

poussière d'espaces égocentriques, pourrait-on dire, non coordonnés et ne comprenant pas le corps propre à titre d'élément dans un contenant.

Tandis que dix-huit mois plus tard, ce même enfant aura la notion d'un espace général qui englobe toutes ces variétés particulières d'espaces, comprenant tous les objets devenus solides et permanents, y compris le corps propre, à titre d'objet parmi les autres, les déplacements se coordonnant et pouvant se déduire et se prévoir relativement aux déplacements propres.

^{p.047} Autrement dit, pendant ces dix-huit mois, il n'est pas exagéré de parler d'une révolution copernicienne (au sens kantien du terme). Il y a là un retournement total, une décentration totale par rapport à l'espace égocentrique primitif.

J'en ai assez dit pour vous montrer que dix-huit mois sont bien peu pour construire tout cela et qu'en réalité ce développement est singulièrement accéléré pendant cette première année. C'est peut-être la période de l'enfance où les acquisitions sont les plus nombreuses et les plus rapides.

V

Je passe maintenant à la période de la représentation pré-opératoire. Vers un an et demi, deux ans, un événement considérable se produit dans le développement intellectuel de l'enfant. C'est alors qu'apparaît la capacité de représenter quelque chose au moyen d'autre chose, ce qu'on appelle la fonction symbolique. La fonction symbolique, c'est le langage, d'une part, système des signes sociaux par opposition aux symboles individuels. Mais en même temps que le langage, il y a d'autres

La vie et le temps

manifestations de la fonction symbolique. Il y a le jeu qui devient symbolique : représenter quelque chose au moyen d'un objet ou d'un geste. Jusque-là, le jeu n'était qu'un jeu d'exercices moteurs, tandis que vers un an et demi, par exemple, l'enfant commence à jouer. Un de mes enfants faisait circuler un coquillage sur une boîte de carton en disant : « Miaou », parce qu'un moment auparavant, il avait vu un chat sur un mur. Le symbole était évident dans ce cas-là, l'enfant n'ayant pas d'autre mot à sa disposition. Mais ce qui est nouveau, c'est de représenter quelque chose au moyen d'autre chose.

Troisième forme de symbolisme : ce peut être une symbolique gestuelle, par exemple dans l'« imitation différée ».

Quatrième forme : ce sera le début de l'image mentale ou imitation intériorisée.

Il existe donc un ensemble de symbolisants qui apparaissent à ce niveau et qui rendent possible la pensée, la pensée étant, je le répète, un système d'action intériorisé et conduisant à ces actions p.048 particulières que nous appellerons des « opérations », actions réversibles et actions se coordonnant les unes aux autres en des systèmes d'ensemble dont nous dirons quelques mots tout à l'heure.

Il se présente ici une situation qui soulève de la manière la plus aiguë le problème du temps. Pourquoi les structures logiques, pourquoi donc les opérations réversibles que nous venons de caractériser, pourquoi la notion de conservation dont nous parlons tout à l'heure, n'apparaissent-elles pas dès qu'il y a langage et dès qu'il y a fonction symbolique ? Pourquoi nous faut-il attendre huit ans pour acquérir l'invariant de substance, et davantage pour les

La vie et le temps

autres notions, au lieu qu'elles apparaissent dès qu'il y a fonction symbolique, c'est-à-dire la possibilité de penser, et non plus simplement d'agir matériellement ? Pour cette raison, fondamentale, que les actions qui ont permis certains résultats sur le terrain de l'effectivité matérielle ne peuvent pas être intériorisées sans plus et d'une manière immédiate, et qu'il s'agit de réapprendre sur le plan de la pensée ce qu'on a déjà appris sur le plan de l'action. Cette intériorisation est en réalité une nouvelle structuration ; c'est non pas simplement une traduction, mais une restructuration, avec un décalage qui prend un temps considérable.

Je donnerai un exemple : c'est le groupe des déplacements qui, dans l'organisation sensori-motrice de l'espace, constitue un résultat final fondamental. Ce que les géomètres appellent un groupe de déplacements, c'est par exemple que l'enfant devient capable, en circulant dans son appartement ou dans son jardin quand il saura marcher, de coordonner ses allées et venues, de revenir au point de départ — c'est la réversibilité — ou de faire des détours pour arriver à un même point par des chemins différents — ce sera l'associativité du groupe des déplacements. Bref, il va coordonner ses déplacements en un système total qui permet le retour au point de départ.

Or, ce groupe des déplacements est acquis dès un an et demi environ, sur le plan sensori-moteur. Mais cela signifie-t-il que le bébé saura se représenter en image mentale, ou par le dessin, ou par le langage, les déplacements qu'il sait effectuer matériellement ? Pas du tout. Parce que se déplacer est une chose et tout autre chose d'évoquer par la représentation les mêmes déplacements.

La vie et le temps

p.049 Nous avons fait jadis, avec ma collaboratrice Szeminska, une expérience pleine d'intérêt pour nous, sur des petits enfants de 4 et 5 ans qui, à une époque où il y avait moins de circulation à Genève, allaient tout seuls de la maison à l'école et rentraient tout seuls de l'école à la maison, deux ou quatre fois par jour. Nous avons essayé de leur faire représenter le trajet qu'ils suivaient entre l'école et la maison non pas par le dessin, parce que cela aurait été trop compliqué, ni par la parole, ce qui eût été plus difficile encore, mais au moyen d'un petit jeu de construction. Nous avons un ruban bleu pour l'Arve, un carton vert pour la plaine de Plainpalais, nous représentions l'église du bout de la Plaine, le Palais des Expositions, etc., et l'enfant devait placer les différents édifices par rapport à sa maison, par rapport à l'école. Eh bien, ces enfants de 4 et 5 ans savaient suivre le chemin pour aller à l'école mais ils ne pouvaient le représenter ; ils en donnaient en quelque sorte une représentation motrice. L'enfant disait : Je pars de chez moi, je vais comme cela (geste), puis comme cela (geste), puis je fais un contour comme cela, puis j'arrive à l'école.

Mais aller poser des bâtiments et faire le chemin, c'est une toute autre affaire. Une chose est de se débrouiller dans une ville étrangère où on vient d'arriver et de s'y retrouver au bout de quelques jours, et autre chose est d'en évoquer le plan, si on n'a pas un plan de la ville à sa disposition. Qu'une même action soit exécutée matériellement ou évoquée en pensée, il ne s'agit pas en réalité de la même action. Le développement n'est pas linéaire : il faut une reconstruction. C'est ce qui vous explique qu'il y a toute une période, qui dure jusque vers 7 ou 8 ans, où ce qui a été acquis au niveau sensori-moteur ne peut pas être continué sans plus, mais doit être réélaboré au niveau de la représentation,

La vie et le temps

avant d'aboutir à ces opérations et à ces conversations dont nous parlions tout à l'heure.

VI

J'en arrive maintenant au niveau des opérations concrètes, autour de 7 ans en moyenne dans nos civilisations. Mais nous verrons ^{p.050} qu'il y a des retards ou des accélérations dus à l'action de la vie sociale. Autour de 7 ans, nous constatons un tournant fondamental dans le développement de l'enfant. Il devient capable d'une certaine logique ; il devient capable de coordonner des opérations, dans le sens de la réversibilité, dans le sens du système d'ensemble dont je donnerai un ou deux exemples à l'instant. Cette période coïncide avec les débuts de l'école primaire. Ici de nouveau je pense que c'est le facteur psychologique qui est décisif. Si ce niveau des opérations concrètes était plus précoce, on aurait fait débiter l'école primaire plus tôt. Or, cela n'est pas possible avant qu'ait été atteint un certain niveau d'élaboration dont je vais essayer de donner maintenant les caractéristiques.

Les opérations de la pensée, notons-le tout de suite, ne sont pas identiques, à ce niveau-là, à ce qu'est notre logique à nous, ou à ce que deviendra la logique de l'adolescent. La logique de l'adolescent — et notre logique — est essentiellement une logique du discours. C'est-à-dire que nous sommes capables — et l'adolescent le devient dès 12 ou 15 ans — de raisonner sur des énoncés verbaux, propositionnels ; nous sommes capables de manipuler des hypothèses, de raisonner en nous plaçant au point de vue d'autrui, sans croire aux propositions sur lesquelles nous raisonnons. Nous sommes capables de les manipuler d'une manière formelle et hypothético-déductive.

La vie et le temps

Cette logique, nous le verrons, met encore beaucoup de temps à se construire. Avant cette logique-là, il faut passer par un stade préalable, et c'est ce que j'appellerai la période des opérations concrètes. Cette période préalable est celle d'une logique qui ne porte pas sur des énoncés verbaux, mais qui porte uniquement sur les objets eux-mêmes, les objets manipulables. Ce sera une logique des classes, parce qu'on peut réunir les objets tous ensemble ou en classes ; ou bien ce sera une logique des relations parce qu'on peut combiner les objets suivant leurs différentes relations ; ou bien ce sera une logique des nombres parce qu'on peut dénombrer matériellement, en manipulant les objets ; mais si ce sera donc une logique des classes, relations et nombres, ce ne sera pas encore une logique des propositions. Et néanmoins, nous avons affaire à ^{p.051} une logique, en ce sens que pour la première fois, nous sommes en présence d'opérations proprement dites, en tant que pouvant être inversées — comme par exemple l'addition qui est la même opération que la soustraction, mais en sens inverse. Et puis, c'est une logique en ce sens que ces opérations sont coordonnées, groupées en systèmes d'ensemble, qui ont leurs lois en tant que totalités. Et il faut insister avec beaucoup de vigueur sur la nécessité de ces structures d'ensemble pour l'élaboration de la pensée.

Par exemple, un nombre n'existe pas à l'état isolé. Ce qui est donné, c'est la suite des nombres, c'est-à-dire un système organisé qui est l'unité plus l'unité, et ainsi de suite. Une classe logique, un concept n'existe pas à l'état isolé. Ce qui est donné, c'est le système total qu'on appellera une classification. De même, une relation de comparaison « plus grand que... » n'existe pas à l'état isolé ; c'est une partie d'une structure d'ensemble qu'on

La vie et le temps

appellera la sériation, qui consiste à ordonner les éléments suivant la même relation.

Ce sont ces structures qui se construisent à partir de 7 ans, et c'est à partir de ce moment que les notions de conservation deviennent possibles.

Prenons deux exemples de ces structures d'ensemble. 1° *La sériation*. Vous donnez à l'enfant une série de baguettes de différentes tailles et vous lui demandez de les ordonner depuis la plus petite jusqu'à la plus grande. Bien entendu, l'enfant saura faire cela avant 7 ans, mais d'une manière empirique, c'est-à-dire par tâtonnements, ce qui n'est pas une opération logique. Tandis qu'à partir de 7 ans, l'enfant devient capable d'un système. Il va comparer les éléments entre eux, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le plus petit, qu'il pose sur la table ; ensuite il cherchera le plus petit de ceux qui restent et il le posera à côté du premier ; et ensuite le plus petit de tous ceux qui restent et il le posera encore à côté du second. Chaque élément étant à la fois plus grand que tous ceux qui sont déjà posés et plus petit que tous ceux qui restent : vous voyez là un élément de réversibilité.

Cette opération, qui est modeste, est acquise autour de 7 ans, sur le plan des longueurs. Si vous traduisez cette opération en termes de pur langage, elle devient beaucoup plus compliquée. Dans les ^{p.052} tests d'intelligence de Burt, qui sont si riches en opérations logiques, il y a le test suivant, que j'ai étudié jadis avec grand intérêt. Il s'agit de trois petites filles qui diffèrent par la couleur de leurs cheveux, et on demande de deviner quelle est la plus foncée des trois. Edith est plus claire que Suzanne et elle est en même temps plus foncée que Lili. Laquelle est la plus foncée des trois ? Vous voyez qu'il faut un petit raisonnement qui n'est

La vie et le temps

pas immédiat, même chez l'adulte, pour trouver que c'est Suzanne et non Lili. Chez l'enfant, il faudra attendre 12 ans pour que ce problème soit résolu, parce qu'il est posé en termes d'énoncés verbaux. Il n'y a pourtant là rien de plus que la sériation dont je parlais tout à l'heure, mais une sériation verbale qui est autre chose que les opérations concrètes que je suis en train de vous décrire.

2° *La classification.* Celle-ci n'est acquise qu'autour de 7-8 ans, si vous prenez comme critère de la classification l'inclusion d'une sous-classe dans une classe, c'est-à-dire la compréhension du fait que la partie est plus petite que le tout. Cela peut paraître extraordinaire et c'est pourtant vrai. Vous donnez à l'enfant des fleurs qui comprennent six primevères et six autres fleurs. Vous lui demandez : Est-ce que toutes les primevères sont des fleurs ? Réponse : Naturellement, oui. Est-ce que toutes les fleurs sont des primevères ? Réponse : Naturellement, non. Y a-t-il sur cette table plus de primevères ou plus de fleurs ? L'enfant va regarder et dire : Il y a plus de primevères ; ou bien : C'est la même chose, parce qu'il y en a 6 d'un côté et 6 de l'autre.

— Mais enfin, tu viens de me dire que les primevères sont des fleurs. Est-ce qu'il y a plus de fleurs ou plus de primevères ?

Eh bien, les fleurs, c'est ce qui reste après les primevères ; ce n'est pas l'inclusion de la partie dans le tout, c'est la comparaison d'une partie avec l'autre partie.

Cela est intéressant comme symptôme des opérations concrètes. Notez qu'avec des fleurs, ce problème est résolu vers 8 ans. Mais si vous prenez des animaux, la solution vient plus tard. Vous demandez à un enfant : est-ce que tous les animaux sont

La vie et le temps

des oiseaux ? Certainement pas. Il y a les escargots, les chevaux... Est-ce que tous les oiseaux sont des animaux ? Certainement.

— ^{p.053} Alors, si tu regardes par la fenêtre, est-ce qu'il y a plus d'oiseaux ou plus d'animaux ?

— Je n'en sais rien. Il faudrait aller les compter.

Impossible donc de déduire l'inclusion de la sous-classe dans la classe simplement par la manipulation du « tous » et du « quelques ». Et ceci, probablement parce que les fleurs peuvent être rassemblées en bouquets. Il y a là une opération concrète facile, tandis qu'aller faire des bouquets d'hirondelles, cela devient plus compliqué ; ce n'est pas manipulable.

VII

J'en viens enfin aux opérations formelles, vers 12 ans, et avec comme palier d'équilibre 14-15 ans.

Il s'agit d'une dernière étape, au cours de laquelle l'enfant devient capable de raisonner et de déduire, non plus seulement sur des objets manipulables, comme ces bâtons à ordonner, ces nombres d'objets à rassembler, etc., mais devient capable de logique et de raisonnements déductifs, sur des hypothèses, sur des propositions. Il y a toute une nouvelle logique, tout un ensemble d'opérations spécifiques qui viennent se superposer aux précédentes et qu'on peut appeler la logique des propositions. Celle-ci suppose en effet deux caractères nouveaux très fondamentaux. D'abord une « combinatoire », tandis que jusque-là tout se faisait de proche en proche, par emboîtements successifs, alors que la combinatoire relie n'importe quel élément à n'importe quel autre. Il y a donc là un caractère tout nouveau, qui repose sur

La vie et le temps

une sorte de classification de toutes les classifications, ou de sériation de toutes les sériations. La logique des propositions supposera, d'autre part, la combinaison en un système unique des différents groupements qui jusque-là reposaient soit sur la réciprocité, soit sur l'inversion, sur les différentes formes de réversibilité (groupe des quatre transformations : inversion, réciprocité, corrélativité, identité). Nous sommes donc là en présence d'un achèvement qui, dans nos sociétés, ne se constate que vers 14 ou 15 ans, et qui prend tellement de temps parce que, pour en arriver là, il faut passer par toutes sortes d'étapes dont chacune est nécessaire à la conquête de la suivante.

VIII

^{p.054} Jusqu'ici, j'ai cherché à montrer le rôle nécessaire du temps dans le développement intellectuel de l'enfant. Dans les quelques minutes qui me restent, je vais parler de l'autre question que nous nous étions posée au début de cet entretien, à savoir : s'agit-il là d'un rythme inéluctable, ou bien y a-t-il des variations possibles sous l'effet de la civilisation ou sous l'effet des sociétés dans lesquelles vit l'enfant ?

Deux réponses peuvent être données : la réponse de fait et la réponse d'interprétation théorique. Mais les réponses de fait sont malheureusement inséparables de l'interprétation théorique, parce qu'un fait n'est rien en lui-même s'il n'est pas interprété et que l'interprétation ici est toujours délicate.

L'état de fait. Nous trouvons bien entendu des accélérations par rapport aux âges que je vous ai indiqués. Il y a des individus bien doués, mieux doués que d'autres. Il y a des génies, de temps en temps. Il y a donc des accélérations, mais ces accélérations sont-

La vie et le temps

elles le résultat d'une maturation biologique plus rapide ? Ceci est fort possible, car il y a des rythmes très différents dans la croissance individuelle. Ou bien est-ce un effet de l'éducation, de l'exercice, etc ? Vous voyez ici que le fait brut ne permet pas de répondre et qu'il faut une interprétation.

On trouve, d'autre part, des accélérations collectives dans certaines classes sociales, dans certains milieux. Mais ici de nouveau, s'agit-il d'une sélection de bien doués, ou d'une action proprement sociale ?

En fait, ce qu'on trouve, surtout dans les études comparatives qu'on a bien voulu faire, dans toutes sortes de pays, sur ces sortes de résultats, ce sont des retards étonnants par rapport aux âges que nous avons donnés. Par exemple, les psychologues canadiens, qui ont repris ces épreuves en détail et d'une manière très standardisée, trouvent à Montréal à peu près les mêmes âges qu'à Genève. Mais en reprenant les mêmes études comparées à la Martinique, ils ont obtenu quatre ans de retard dans les réponses données à tous nos problèmes. Il s'agissait pourtant d'enfants scolarisés d'après le ^{p.055} programme français d'enseignement primaire, qui va jusqu'au certificat d'études primaires. Malgré cela, les petits Martiniquais ont quatre ans de retard dans l'acquisition des notions de conservation, de déduction, de sériation...

Mais ici, de quoi s'agit-il ? Ce retard relève-t-il d'un facteur de maturation, autrement dit, d'un facteur racial ? Cela paraît bien peu probable parce que psychologiquement on n'a jamais rien trouvé de semblable. Ou s'agit-il d'un facteur social, c'est-à-dire d'une certaine passivité dans le milieu social adulte ? Les psychologues que je vous cite (A. Pinard, M. Laurendeau, C. Boisclair) seraient plutôt orientés vers cette seconde direction, en

La vie et le temps

fournissant à cet égard toutes sortes d'indices. L'un des instituteurs des enfants examinés avait beaucoup hésité, avant de choisir son métier, entre la vocation d'instituteur et une autre possible, celle de sorcier... Or, un milieu adulte sans dynamisme intellectuel peut être cause d'un retard général dans le développement des enfants.

D'autre part, des recherches ont été faites en Iran. A Téhéran, on a trouvé à peu près les mêmes âges qu'ici ; mais chez des analphabètes de la campagne, à quelques heures de cette ville, on constate un retard de deux ans et demi, et ceci d'une manière à peu près constante. L'ordre de succession reste le même, mais avec décalages.

Voilà donc l'état de fait : il y a des variations dans la vitesse et la durée du développement. Comment les interpréter ? Le développement dont j'ai essayé de dresser un tableau très schématique et très succinct, peut s'expliquer par différents facteurs.

J'en distinguerai quatre.

Premier facteur : l'hérédité, la maturation interne. Ce facteur doit certainement être retenu à tous les points de vue, mais il est insuffisant parce qu'il ne joue jamais à l'état pur ou isolé. S'il intervient partout un effet de maturation, il reste indissociable des effets de l'exercice de l'apprentissage ou de l'expérience. L'hérédité n'est donc pas un facteur qui agisse à lui seul ou qui soit isolable psychologiquement.

Deuxième facteur : l'expérience physique, l'action des objets. Il constitue de nouveau un facteur essentiel, qu'il n'est pas question p.056 de sous-estimer, mais qui, lui aussi, est insuffisant. En

La vie et le temps

particulier, la logique de l'enfant n'est pas tirée de l'expérience des objets : elle est tirée des actions qui s'exercent sur les objets. Ce qui n'est pas du tout la même chose, c'est-à-dire que la part de l'activité du sujet est fondamentale et là, l'expérience tirée de l'objet ne suffit pas.

Troisième facteur : la transmission sociale, le facteur éducatif, au sens large. Facteur déterminant, bien entendu, dans le développement, il est à lui seul insuffisant, pour cette raison évidente que pour qu'une transmission soit possible entre l'adulte et l'enfant, ou entre le milieu social et l'enfant éduqué, il faut qu'il y ait assimilation par l'enfant de ce qu'on cherche à lui inculquer du dehors. Or cette assimilation est toujours conditionnée par les lois de ce développement partiellement spontané dont je vous ai donné des exemples.

Rappelons à cet égard l'inclusion de la sous-classe dans la classe, la partie plus petite que le tout. Le langage contient une quantité de cas dans lesquels l'inclusion est marquée d'une manière tout à fait explicite par les mots eux-mêmes. Mais cela n'entre pas pour autant dans l'esprit de l'enfant tant que l'opération n'est pas construite sur le plan des actions intériorisées. Par exemple, j'ai étudié jadis — et c'était de nouveau un test de Burt — un test dans lequel il s'agissait de déterminer la couleur d'un bouquet de fleurs, étant donné l'énoncé suivant : Un garçon dit à ses sœurs : quelques-unes de mes fleurs sont des boutons d'or. (J'avais même simplifié en disant : Quelques-unes de mes fleurs sont jaunes.) La première des sœurs répond : Alors ton bouquet est jaune, il est jaune tout entier ; la seconde répond : Une partie de tes fleurs sont jaunes ; la troisième répond : Aucune des fleurs n'est jaune.

La vie et le temps

Les petits Parisiens — c'était une recherche faite à Paris — répondaient jusqu'à 9 et 10 ans : « Les deux premières ont raison parce qu'elles disent la même chose. La première disait : Tout ton bouquet est jaune, et la seconde : Quelques-unes de tes fleurs sont jaunes. C'est la même chose ; cela veut dire qu'il y a quelques fleurs et qu'elles sont toutes jaunes. » Autrement dit, le génitif partitif, la relation de partie à tout, n'était pas comprise par le langage, faute de structuration de l'inclusion.

p.057 Je veux parler d'un quatrième facteur, que j'appellerai le facteur d'équilibration. Du moment qu'il y a déjà trois facteurs, il faut déjà qu'ils s'équilibrent entre eux ; mais de plus, dans le développement intellectuel, il intervient un facteur fondamental. C'est qu'une découverte, une notion nouvelle, une affirmation, etc., doivent s'équilibrer avec les autres. Il faut tout un jeu de régulation et de compensations pour aboutir à une cohérence. Je prends le mot « équilibre », non pas dans un sens statique, mais dans le sens d'une équilibration progressive : dans le même sens où, hier, M. Chauchard nous disait : il n'y a pas de structure statique ; il n'y a que des structurations. L'équilibration, c'est la compensation par réaction du sujet aux perturbations extérieures, compensation qui aboutit à la réversibilité opératoire, au terme de ce développement.

L'équilibration me paraît le facteur fondamental de ce développement. Nous comprenons alors, à la fois la possibilité d'accélération, et en même temps l'impossibilité d'une accélération qui dépasse certaines limites.

La possibilité d'accélération est donnée dans les faits que je vous indiquais tout à l'heure ; mais théoriquement, si le développement est avant tout affaire d'équilibration, parce qu'un

La vie et le temps

équilibre peut se régler plus ou moins rapidement suivant l'activité du sujet, il n'est pas réglé automatiquement comme un processus héréditaire qui serait subi de l'intérieur.

Si nous comparons aux jeunes Grecs du temps où Socrate, Platon, Aristote inventaient les opérations formelles ou propositionnelles de notre logique occidentale, nos jeunes contemporains qui doivent assimiler, non pas seulement la logique des propositions, mais tout l'acquis de Descartes, Galilée, Newton, etc., il faut bien faire l'hypothèse d'une accélération considérable dans le cours de l'enfance jusqu'au niveau de l'adolescence.

L'équilibre prend du temps, c'est entendu, mais l'équilibration peut être plus ou moins rapide. Il n'empêche que cette accélération ne peut pas être augmentée indéfiniment, et c'est par là que je conclurai. Je ne crois pas qu'il y ait même avantage à chercher à accélérer le développement de l'enfant au-delà de certaines limites. L'équilibre prend du temps et ce temps, chacun le dose à sa manière. ^{p.058} Trop d'accélération risque de rompre l'équilibre. L'idéal de l'éducation, ce n'est pas d'apprendre le maximum, de maximaliser les résultats, mais c'est avant tout d'apprendre à apprendre ; c'est d'apprendre à se développer et d'apprendre à continuer de se développer après l'école. Par conséquent, s'il y a accélération possible, je ne pense pas qu'il soit souhaitable de la pousser au-delà de certaines limites.

Je suis au terme des quelques remarques que je voulais faire sur le rôle du temps dans le développement psychologique de l'intelligence de l'enfant. J'ai le sentiment le plus vif de l'insuffisance de mon exposé, qui était beaucoup trop schématique et trop sommaire pour être démonstratif. Heureusement que les conférences, dans cette institution des Rencontres, sont suivies

La vie et le temps

d'entretiens et de discussions, c'est-à-dire que vous pourrez vous-mêmes, dès demain, ajouter tout ce que je n'ai pas dit dans le trop court exposé de ce soir.

@

La vie et le temps

MICHEL RALEA né en 1896 à Bucarest, fit des études de lettres et de droit à l'Université de Paris, où il obtint les titres de docteur dans les deux facultés en 1922 et 1923. Actuellement professeur de philosophie à l'Université de Bucarest et membre de l'Académie roumaine, M. Ralea préside l'Institut pour les Relations culturelles avec l'étranger. L'œuvre scientifique du philosophe roumain porte sur des problèmes historiques et méthodologiques : *L'idée de révolution dans les doctrines socialistes* (1923) ; *Proudhon et l'idée de progrès* (1922) ; *L'explication de l'homme* (1948) ; *Cele două Franțe (Les deux France)* (1956).

Député, ministre, diplomate de la République populaire de Roumanie entre 1946 et 1952, M. Ralea est également membre permanent du Conseil mondial de la Paix, vice-président de l'Association internationale des hommes de science et vice-président du Comité national roumain pour l'UNESCO.

LE PROBLÈME DES GÉNÉRATIONS ET LA JEUNESSE D'AUJOURD'HUI ¹

@

p.059 Je dois tout d'abord exprimer mes remerciements au Comité des Rencontres Internationales de Genève de m'avoir choisi parmi les conférenciers de la XVII^e session. Nous avons tous écouté avec un vif intérêt le point de vue de l'éminent biologiste qu'est le Dr Chauchard, puis les considérations du grand professeur Piaget. Permettez-moi, dans ce débat sur le Temps et la Vie, d'envisager le problème des générations dans la perspective de la sociologie et de m'arrêter notamment sur une question qui me semble être du plus grand intérêt, à savoir le problème de la jeunesse, de son comportement, de ses tendances, de son avenir. En effet, dans nombre de pays, la jeunesse traverse une crise dont la gravité est évidente. Les signes en sont inquiétants, depuis les bizarreries de langage ou d'accoutrement jusqu'à la délinquance. On parle souvent, comme vous le savez, de « blousons noirs », de « tricheurs », de « teddy-boys » constitués en bandes. Aux yeux

¹ Conférence du 10 septembre 1962.

La vie et le temps

des jeunes, les hommes de quarante ans passent déjà pour des vieux. Ils reçoivent (le plus souvent, j'espère, par plaisanterie) le nom d'« amortis » et de « croulants ». On assiste, aujourd'hui encore, à une confusion entre certaines extravagances d'adolescents et des courants esthétiques comme la ^{p.060} peinture non figurative, la littérature sans sujet, le cinéma sans action — et tout cela est compris, pêle-mêle, dans la formule de « nouvelle vague », où la jeunesse est supposée jouer un rôle déterminant.

Cette façon confuse d'envisager le problème tient, en grande partie, au fait que l'on a pris comme point de départ un problème qui, à mon avis, est un faux problème : celui de la génération. Cette notion est loin d'être scientifique, car elle est un concept temporel où justement la durée, les dimensions temporelles ne sont pas établies. Aujourd'hui, comme au temps d'Hérodote, on fixe parfois la génération à 30 ans. Mais d'autres l'évaluent à vingt, et même à dix ans. Encore faut-il se demander où commence cet intervalle de temps. A la naissance ? Ou, plus logiquement, à partir d'un âge où l'on puisse raisonner, à seize ans par exemple, ou — pourquoi pas — à vingt-cinq ? Tout cela est fort imprécis.

Mais il y a plus. Une génération n'est jamais homogène. Un fils d'ouvrier et le fils d'un lord, sous prétexte qu'ils ont tous les deux 18 ans, ne se sentiront nullement liés par une solidarité de génération. Sans doute existe-t-il une génération jeune qui, biologiquement, a à peu près les mêmes caractères. Mais parce que biologiques, ces caractères sont très généraux, ils peuvent donner les résultats les plus opposés, produire des martyrs ou des filous, de jeunes SS ou des maquisards. Il n'y a pas qu'une seule « jeune génération » au sein d'une société, mais bien plusieurs, les unes progressistes, d'autres conservatrices, avec toute une série

La vie et le temps

de catégories intermédiaires. L'idée de génération, les anciens la complétaient par celle de continuité et par la célèbre image des « courses au flambeau ». De nos jours elle est plutôt un concept de littérateurs, lancé par des écrivains-philosophes, tels que Victor Giraud, Taine, Paul Bourget, Ibsen, etc. Et, ces derniers temps, on s'en est servi comme d'une diversion, pour la substituer au concept bien réel de la lutte des classes. Il existe sans doute un sentiment de « contemporanéité ». Mais l'on se sent contemporain non parce qu'on a le même âge, mais parce qu'on vit le même moment historique, parce qu'on est témoin des mêmes événements importants. En somme, adultes et vieillards reflètent tous la mentalité de leur société et les ^{p.061} changements qui s'y produisent. Ces mouvements, on peut et on doit les étudier directement dans la structure et les superstructures de la société respective. Point n'est besoin de passer par des chaînons intermédiaires, tels que l'âge, le sexe, la région géographique, etc. Ces facteurs exercent, sans conteste, une certaine influence, mais elle est toujours *secondaire*. Et il est méthodologiquement incorrect de vouloir résoudre un problème aussi grave et complexe que la crise de la jeunesse contemporaine en se fondant *principalement* sur le *secondaire*. Si l'on veut comprendre, et mieux encore, trouver des solutions, il convient de rechercher les causes non pas généralement biologiques ou psychologiques, mais proprement sociologiques.

Ces causes sont multiples et diverses, surtout dans les pays d'Occident, car dans ceux de l'Est de l'Europe le problème de la jeunesse n'est pas un problème de penseurs bien intentionnés, mais une question d'Etat et une préoccupation systématique.

Un rapport présenté par la Commission nationale suédoise à

La vie et le temps

l'occasion de la 4^e Conférence régionale des commissions nationales européennes pour l'UNESCO, arrivait aux conclusions suivantes :

« Nous avons tendance à considérer qu'une fois leur scolarité terminée, les jeunes gens ont suffisamment de maturité pour prendre place dans le monde des adultes. En fait, non seulement ce monde leur est étranger, mais il leur est violemment hostile. L'apparition de la puberté chez les jeunes garçons et les jeunes filles coïncide souvent avec leur première prise de contact avec le milieu ou avec la société au sens large. Il lui faut non seulement subir dans son organisation les bouleversements hormonaux qui marquent cette période, mais aussi s'adapter à un monde nouveau dont les coutumes, les habitudes et les valeurs diffèrent de celles qu'il (ou qu'elle) a connues jusqu'alors... Notre société se transforme si rapidement que l'ambiance intellectuelle que l'enfant trouve à la maison est souvent fort différente de celle qu'il trouve à l'école, différente aussi de celle que connaît l'adulte au travail. L'individu est donc contraint à s'adapter en quelques années à une succession de milieux radicalement différents. »

Dans un autre rapport, que le Directeur du BIT a consacré à ce sujet, il est dit notamment : p.062

« L'inadaptation de la jeunesse à la vie de la collectivité s'est manifestée avec beaucoup de netteté. La délinquance juvénile et autres formes de comportement antisocial, telles que la création de bandes de « blousons

La vie et le temps

noirs » qui se livrent souvent aux pires violences, se répandent à un rythme alarmant. »

L'auteur du rapport estime que l'inadaptation ne se passe pas dans les classes pauvres, mais au contraire surtout dans les milieux aisés. Comme le chef de la police métropolitaine de Londres le disait dans son dernier rapport annuel, à propos de la forte augmentation des délits d'une certaine gravité commis par les jeunes gens,

« cet accroissement de la criminalité est d'autant plus troublant que la disparition de la véritable misère n'a aucun effet dans ce domaine. Bien au contraire, certains progrès matériels récents semblent s'accompagner de troubles sociaux qui affectent la jeunesse plus que tout autre secteur de la collectivité... En d'autres termes, les faits récents montrent que toute une série d'autres influences jouent un rôle non négligeable dans cet ensemble d'éléments économiques, sociaux et culturels qui, dans n'importe quel pays, déterminent la forme que prend le comportement des jeunes... Les jeunes gens tiennent, de toute évidence, à se faire une place au soleil et jouir d'une certaine considération. S'ils ne peuvent y parvenir par leur travail et par les relations qu'ils entretiennent avec autrui, c'est-à-dire de façon positive, ils ont une certaine tendance à rechercher une consécration que l'on pourrait qualifier de négative, en recourant à un comportement antisocial qui peut aller du simple manque de politesse aux violences et aux crimes de certaines bandes... Enfin, certains signes semblent

La vie et le temps

indiquer que de nombreux adolescents souhaitent moins la sécurité que l'aventure. Tels sont les faits. »

Essayons donc d'en découvrir les causes. Elles sont, comme nous l'avons déjà dit, multiples et diverses. Au premier plan se place la crise de la famille, de la « vie de famille ». A notre époque, les deux parents doivent travailler. Ils sont donc absents de la maison ; ils n'ont pas le temps de s'occuper de leurs enfants. Dans beaucoup de pays industriels les enfants sont élevés dans des crèches ou des foyers de préscolarité. Du coup, l'ambiance sentimentale, les relations d'affection entre parents et enfants sont diminuées. Les ^{p.063} enfants commencent déjà à gagner leur vie, ce qui les rend plus indépendants vis-à-vis de l'autorité paternelle ou maternelle. L'école pourrait ici intervenir pour créer une atmosphère sentimentale entre camarades d'une part, entre élèves et adultes, de l'autre. Cela par toute une série de moyens : sports, distractions, plaisirs esthétiques, discussions sur des sujets intéressant les jeunes par leur contenu de conquête, de victoire de la science, de sentiments noblement humains. Une réforme de l'enseignement appropriée à ces buts pourrait présenter les devoirs civiques de façon à éveiller l'intérêt des enfants et le sentiment de leur propre importance. Les Nations Unies ont adopté sur la proposition de la Délégation roumaine une résolution en faveur d'une éducation sociale des jeunes gens qui les fasse combattre les attitudes fascistes, racistes, réactionnaires et fortifier une conception de vie fondée sur les idées de paix, de respect mutuel et de collaboration entre peuples, de coexistence pacifique et d'horreur de toute propagande militariste et colonialiste. Dans beaucoup de pays un tel enseignement existe, mais il a un caractère formel et insuffisant ; dans d'autres pays il

La vie et le temps

n'existe pas du tout. L'enfant et l'adolescent doivent être élevés dans le mépris du militarisme, du bellicisme et de la haine raciale.

Quant aux programmes scolaires, on observe une tendance en faveur des sciences exactes : physique, mécanique, chimie, qui attirent de plus en plus la jeunesse. Cela est dû en premier lieu aux découvertes sensationnelles de la science actuelle, qui sont, très naturellement, objet d'étonnement et d'admiration pour les jeunes gens. Ajoutons-y l'idée que l'enseignement scientifique « paye » davantage, qu'il est matériellement plus avantageux que l'humanisme et que, par conséquent, il permet plus facilement de trouver une fonction mieux rémunérée. Nombre de savants et pédagogues, désireux de trouver des solutions à la crise de la jeunesse, sont persuadés qu'une réforme dans le sens d'un développement de l'enseignement des sciences aiderait certainement à résoudre le problème. Toutefois, il faut remarquer qu'un enseignement qui négligerait ou combattrait l'humanisme serait une erreur. Les sciences humaines ont une valeur éducative considérable, et il convient de leur conserver leur place dans les écoles.

^{p.064} Considérons maintenant notre problème du point de vue démographique. Un rapport récent de l'ONU nous apprend que jamais l'humanité n'a connu un tel rythme de croissance. De 1925 à 1950 la population du globe a augmenté de 30%, et dans les 25 années qui suivront, de 1950 à 1975, on peut prévoir une nouvelle augmentation de 30 %. A la fin du siècle, il y aura 6,2 milliards d'habitants sur notre planète, un accroissement donc de 60 % en un quart de siècle. La population juvénile s'accroît environ d'un tiers ; en Amérique du Nord, de 50 % ; en Afrique, en Asie et en Amérique du Sud de 30 à 45 %. Il est évident que le placement

La vie et le temps

des jeunes gens rencontrera alors des difficultés grandissantes. Dès maintenant le chômage chez les moins de 20 ans a doublé par rapport à celui des adultes. Aux Etats-Unis, la proportion est de 2 à 1, et dans les pays faiblement industrialisés le rapport est encore plus inquiétant. En Inde, où le chômage général était en 1953 d'environ 7 %, le chômage des moins de 28 ans s'élevait à 20 %. Une situation pire encore se rencontre en Guyane britannique, où le chiffre se monte jusqu'à 40 %. A Cuba, cette catégorie de chômeurs atteignait, en 1957, 20 % selon le Rapport du Directeur général du BIT. Dans ces conditions, l'état d'esprit de la jeunesse ne peut être que pessimiste, sinon désespéré. Et il ne s'agit pas seulement d'un chômage « quantitatif ». Les jeunes gens n'ont pas fréquemment accès aux professions pour lesquelles ils ont une vocation. Ils doivent se contenter de tout métier, quelque éloigné que celui-ci soit de leurs goûts, préparation et aptitudes. Car ce ne sont pas ces aptitudes et goûts qui procurent aux jeunes des emplois mieux payés, mais bien le caprice des gains réalisés par le patron. De cette façon, leur apprentissage technique, loin d'être une condition favorisante, devient une source d'amertume. Ajoutons à cela que la jeunesse a depuis longtemps été élevée dans le mépris du travail manuel. D'où un certain arrivisme, assez fréquent, et la chasse à une profession intellectuelle. Il existe aussi certaines difficultés internes dans le choix d'une carrière, telles que la grande distance entre le lieu du travail et le domicile, l'espoir d'un avancement rapide, les traditions professionnelles de la famille, l'exemple d'autres collègues, etc. Enfin, certains perfectionnements techniques, notamment l'automation dans l'industrie, posent ^{p.065} également le problème du choix d'un travail approprié. Devant cette foule de difficultés, le jeune travailleur est

La vie et le temps

poussé vers la boisson, consolation et remède apparent à ses déficits psychologiques et insuffisances morales.

Dans le rapport que j'ai mentionné sur la situation de la jeunesse en Suède, M. Lars Graby et le Dr Erland Sundström écrivent à propos des effets du chômage sur la jeunesse :

« L'expérience nous a appris que le chômage entraîne des conséquences catastrophiques pour les jeunes, tant sur le plan social que du point de vue moral... C'est pourquoi toute action sociale en faveur de la jeunesse suppose une politique économique qui non seulement assure le plein emploi mais aussi permette d'agir dès que la situation se détériore ».

Le chômage sème dans l'esprit du jeune homme l'idée de son *inutilité sociale*, l'idée que ses efforts et, éventuellement, son talent n'ont aucun sens, ne comptent pas socialement. De là, un certain isolement vis-à-vis de la collectivité, une attitude antisociale, anarchiste ou tout au moins récalcitrante et rebelle.

En outre, ajoute le rapport des spécialistes suédois,

« le travail est une activité créatrice. Tout être humain éprouve le besoin de *s'exprimer*, désir particulièrement impérieux s'il s'agit de chercheurs, d'inventeurs, d'artistes. Le travail peut, certes, être moins original chez ceux dont la tâche est la répétition. Toutefois, même chez ceux-ci, l'impulsion créatrice se fait souvent sentir. Une société évoluée a donc le désir d'éliminer ce qui est obstacle à l'expression de la personnalité et de favoriser l'épanouissement de l'instinct créateur. »

Certains spécialistes pensent avoir trouvé un rapport entre la

La vie et le temps

crise morale de la jeunesse et les difficultés actuelles du *logement*. Le problème est d'une grande acuité pour les jeunes mariés, comme aussi d'ailleurs pour les autres. Un foyer domestique est une base d'existence, d'intimité, de chaleur ; un refuge devant les petites déceptions et les menus tracasseries de la vie quotidienne. Etre à la charge d'autrui, ou bien se trouver tout simplement dans la rue, à la belle étoile, cela constitue sans doute une forte cause de dépression, de manque de confiance en la société où l'on est né et où l'on doit ^{p.066} vivre. On y perd la foi en l'avenir de cette société ; on commence à douter de la possibilité d'une collaboration créatrice au sein de la communauté.

D'autre part, l'attitude des adultes, des hommes mûrs et des vieux est souvent malveillante, sans compréhension psychologique et injuste envers les aspirations de la jeunesse. La plupart des adultes ne font que collectionner les faits antisociaux commis par les jeunes, faits qui au fond ne sont que les effets naturels de l'attitude même, inamicale ou incompréhensive, de ces accusateurs. Et cela crée un abîme entre les deux âges. Il est des sociétés où des changements radicaux se sont produits, qui ont montré aux jeunes quel rôle important pouvait leur revenir dans cette œuvre d'instauration des nouvelles conditions de vie. Ne vivant pas dans de pareilles sociétés, les jeunes se découragent et tombent dans un état d'esprit nihiliste, propre à tous ceux auxquels la société refuse accueil et travail.

Certes, à toutes ces causes s'ajoutent d'autres complémentaires, mais non moins importantes. Même si les jeunes gens ont réussi à se faire embaucher, ils trouvent souvent un travail exténuant et abrutissant, sans vacances et sans loisirs. Dans leur peu de temps libre, ils sont si fatigués qu'ils préfèrent se

La vie et le temps

reposer physiquement que cultiver leur intellect. Toutefois, le désir d'enrichir leur personnalité demeure, et l'impuissance à le faire renforce leur pessimisme et leur mauvaise humeur.

J'ajouterai enfin que l'une des causes les plus graves du désarroi des jeunes, c'est *la psychose de guerre*. A notre époque, où les armes atomiques peuvent, à tout instant, déclencher une catastrophe terrestre et engendrer la mort de millions d'êtres humains, l'avenir apparaît illusoire et incertain. Les jeunes reflètent peut-être mieux et plus vite que les adultes, dans ce miroir sensible qu'est leur conscience, l'inutilité de tout effort de se réaliser et de penser à l'avenir. Le plus souvent, ce manque de perspectives, cet horizon bouché, annulé par les menaces d'une nouvelle guerre se cristallisent dans un sentiment de spleen et d'angoisse qui fait rechercher aux jeunes gens les jouissances de l'heure présente. Combien de fois la jeune génération ne sombre-t-elle pas dans un *carpe diem* suscité par l'inquiétude ou le désespoir ?

^{p.067} Or, il est de notre devoir, à nous gens adultes, de redoubler d'efforts pour que la jeunesse soit, une heure plus tôt, délivrée de cette menace qui pèse sur nous tous. Il me semble donc logique et salubre pour la formation de ces jeunes, qui représentent l'humanité de demain, que les gouvernements de tous les pays se mettent d'accord pour sauver la paix, par un désarmement général et complet, et redonner ainsi aux humains, jeunes ou vieux, leur raison d'être et d'espérer.

Des remèdes partiels, des solutions palliatives ont été et sont encore tentés dans certains pays. Mais ils n'envisagent qu'un côté du phénomène, et d'ailleurs ne cherchent qu'une amélioration réduite et formelle. L'attention et la bienveillance envers la

La vie et le temps

jeunesse prend la forme modeste d'articles pathétiques et de discours enflammés, ne dépassant que bien peu leur caractère purement verbal.

Le souci du drame de la jeunesse devient, sans doute, de jour en jour plus fort, mais ne mène, pour le moment, à rien d'autre qu'à des déclarations, des études statistiques et parfois à de faibles mesures d'ordre pratique.

Un des premiers remèdes sérieux serait l'étude du problème par les vastes institutions culturelles et politiques qui groupent tous les gouvernements du monde et une partie des associations non gouvernementales à caractère international, telles que l'ONU et l'UNESCO. Après de longs efforts, ces institutions ont inscrit à leur programme la nécessité de trouver des solutions au problème de la jeunesse, la nécessité d'obtenir des informations, d'instituer de larges enquêtes sur la diffusion et les dimensions de la crise en différents pays. L'UNESCO a commencé une pareille action, en consultant les commissions nationales pour l'UNESCO sur l'état de la question, ses causes et les remèdes à appliquer. La plupart des pays ont répondu à cet appel, mais des réformes d'ordre pratique n'ont pas encore été accomplies. Et il est heureux que les Nations Unies aient inscrit à l'ordre du jour pour la XVII^e session de l'Assemblée générale qui s'ouvrira d'ici peu de temps, la question de l'éducation des jeunes selon les idéaux de paix, de respect mutuel et de compréhension entre les peuples.

^{p.068} Les réponses fournies par les Etats membres de l'UNESCO et qui se trouvent consignées dans le rapport de M. René Maheu, Directeur général par intérim de l'UNESCO, ne regardent que des aspects de détail et les mesures proposées y sont trop partielles. C'est une *réforme de l'enseignement* qui serait particulièrement

La vie et le temps

efficace. Une réforme conçue à la lumière du problème de cette crise de la jeunesse. Les programmes devraient contenir, pour chaque matière enseignée, des explications informatives, d'ordre sociologique, sur les causes et le développement actuel du problème de la jeunesse. Cela donnerait à la jeunesse le sentiment, à la fois ambitieux et modeste, de sa propre importance et l'amènerait à recevoir comme un bienfait, et non comme un pensum, les idées humanistes, l'horreur de la guerre, l'amour de la fraternité et de la communauté pacifique, le mépris du chauvinisme, le dégoût du racisme et de l'exploitation coloniale. D'autre part, un véritable baume appliqué à la crise de la jeunesse serait un enseignement fondé sur la nécessité et l'utilité des hommes plus âgés, qui apportent toute leur richesse d'expérience et de réflexion. On y expliquerait qu'une société vraiment saine doit joindre l'enthousiasme à l'expérience, et l'élan à la sagesse.

Cependant devant la crise de la famille, les jeunes gens ne peuvent pas vivre seuls. Partout, spontanément, ils se rassemblent en des associations de jeunesse. Ces groupes — comme d'ailleurs tout ce qui touche à la jeunesse — sont des armes à double tranchant. C'est-à-dire que, convenablement orientées, ces associations peuvent exercer sur leurs membres une juste et bienfaisante influence. Il est bien connu qu'à un certain âge l'influence des camarades est plus efficace que celle des parents. C'est pourquoi ces associations doivent être intelligemment contrôlées. Leurs dirigeants doivent, à leur tour, bien connaître leur rôle et leur noble responsabilité. La jeunesse trouve par ailleurs une grande source de profits moraux dans sa participation à la vie syndicale, qui la familiarise à la fois avec les questions professionnelles et avec les postulats de la vie collective. De

La vie et le temps

même, l'adhésion aux grands groupements internationaux de jeunesse, tels que la « Fédération mondiale de la Jeunesse démocratique » ou l'« Union internationale des Etudiants ». Les p.069 conférences et festivals mondiaux font connaître aux jeunes gens l'âme de tous les peuples et les accoutument à une mentalité fraternelle et antiraciste, à une solidarité entre tous les êtres humains. Il faut recommander à ces réunions l'habitation en commun, car la communauté de logement amène une meilleure entente et engendre de nombreuses amitiés nouvelles entre des hommes venant des quatre coins du monde. Longtemps après leur séparation, ces jeunes qui ne se sont connus qu'un instant, entretiennent une correspondance durable et affectueuse.

On dit que les voyages forment la jeunesse. Répétons encore qu'en cela aussi il s'agit d'un double tranchant. Les voyages ont un potentiel moral immense, mais à condition qu'ils soient bien dirigés. Il en est de même des bourses, que les Etats devraient s'offrir mutuellement. Et plus efficace encore sont les « chantiers volontaires à l'étranger ». L'esprit producteur et le travail en commun y engendrent une forte fraternité. Les résultats obtenus dans ce domaine par certains pays s'y avèrent comme excellents.

Les loisirs, les congrès, les vacances à l'étranger ou dans le pays, ont des effets au moins tout aussi positifs que le travail en commun. Les jeunes gens ont besoin de distractions, d'agréments, de détente. Au cours de ce temps libre, les parents auront des contacts plus fréquents et donc une influence plus forte sur leurs enfants. Les loisirs doivent être intelligemment organisés. Dans les associations sportives on acquiert le sens de l'honneur, de la droiture, de la solidarité, de la camaraderie et, enfin, le sens de la réussite. Les compétitions, internationales aussi bien que

La vie et le temps

nationales, engendrent une riche connaissance réciproque et des liens d'amitié durables. A cette information mutuelle, d'homme à homme, s'ajoute celle, plus générale, par la radio, la télévision, les concerts et les traductions d'œuvres appartenant à toutes les langues du monde.

L'emploi des « mass media » au service de la compréhension internationale et de la paix générale doit, de notre avis, devenir un de nos grands objectifs à atteindre.

Les « remèdes » que nous avons mentionnés sont relativement faciles à réaliser. Ils n'exigent que quelques fonds à dépenser, une attention de l'éducateur soutenue et une affectueuse bienveillance. p.070 Il n'en est point ainsi lorsque les réformes à accomplir se heurtent à des difficultés économiques, à des insuffisances matérielles. Car ces inconvénients tiennent de la structure même de la société.

Tel, par exemple, le chômage, qui chez les jeunes gens sévit autant et même plus que chez les adultes. Et c'est un exemple typique où le mal n'est pas un effet, où il n'est pas le produit d'un certain comportement de la jeunesse. La jeunesse le subit, comme tout le monde, car le chômage est un phénomène de structure, le résultat du fonctionnement de la société comme tel, par conséquent il est directement lié au régime social. Et, comme je l'ai déjà dit, le chômage est l'une des causes les plus graves de la crise de la jeunesse. Tant que le chômage persiste, la crise de la jeunesse demeure elle aussi, et les mesures prises restent peu efficaces. La crise ne peut être traitée en elle-même, mais il nous faut remonter à sa cause première.

Ainsi, le problème de la jeunesse n'est pas un problème de

La vie et le temps

génération, mais un problème de structure. La crise ne fait que refléter des phénomènes qui agitent la société tout entière, avec ses individus appartenant à tous les âges. Les jeunes gens sont une partie organiquement constitutive de la communauté. Ils ne peuvent être traités à part. Les mêmes problèmes qui tourmentent la société dans son ensemble agitent aussi la jeune « génération ».

Sans doute, le remède définitif se trouverait-il dans le changement de la structure même de la société. Il faut cependant, dans certains pays, se contenter de remèdes provisoires. Seulement, là aussi, des mesures générales doivent préalablement être prises. Il faut, dans certains pays où la crise de la jeunesse est plus aiguë, il faut que cesse ce condamnable mépris que les adultes professent à l'égard des jeunes gens. Ils leur disent durement de travailler et leur rappellent qu'ils jouissent d'un bon temps qu'eux n'avaient pas connu pendant leur jeunesse, passée pendant et entre deux affreuses guerres. Car il est au moins curieux de voir ce renversement du droit aux reproches. Ce sont les jeunes qui auraient droit à accuser les vieux d'avoir laissé faire ces deux affreuses guerres, de ne pas s'y être vaillamment opposés. Et puis, les jeunes, n'en ont-ils pas du tout souffert eux-mêmes ?

p.071 Revenons un instant au problème biologique et aux troubles inhérents à la puberté. Dans certains pays on signale une débauche et une incontinence sexuelle inquiétantes. Mais ne voit-on pas que ce qui est très grave ici, c'est l'aspect social, la tournure morale que ces faits de biologie prennent aujourd'hui ? C'est évidemment d'une fausse conception de l'amour qu'il s'agit. Substituer à l'amour-passion, l'amour-conquête et la prouesse physique, c'est communiquer à cette activité une monotonie

La vie et le temps

désespérante qui trouve un faux correctif en des excès et des aberrations aussi ennuyeuses que l'ennui même qu'elles voulaient écarter. Dans les pays socialistes, la « morale prolétarienne » n'est pas une simple formule. Elle se traduit par des règles respectées et par des sanctions juridiques. Le problème biologique de la puberté est, dans la crise qui nous occupe, lui aussi un phénomène de contenu ; c'est le reflet d'une certaine structure générale de la société.

Mais je ne voudrais pas laisser à mes auditeurs le sentiment d'un pessimisme irréductible. Les tristes exploits des « blousons noirs » ne caractérisent qu'une partie de la jeunesse, une minorité qui, parce qu'elle est voyante et bruyante, impressionne davantage. La jeunesse d'aujourd'hui est désorientée, mais point déchue. Elle est encore disponible pour recevoir la bonne parole. Bien plus. A une vaste réunion qui a récemment eu lieu à Caen, on a constaté que plus d'un tiers des élèves de lycée étaient des éléments d'élite, profondément sages, moraux et épris de leurs études. Une élite de plus d'un tiers est de quoi nous rassurer un peu sur la possibilité d'atténuer la crise, même sans changer partout la structure sociale.

C'est en ce sens que vont les conclusions de la présente communication. Tout d'abord, il faut écarter une certaine calomnie qu'on répand à l'adresse de la jeunesse actuelle. On en fait des monstres, aussi bien sur le plan sexuel que sur le plan du droit pénal. En certains pays, les adultes ont cessé d'aimer leurs jeunes contemporains. Il faut que cet amour revienne et qu'on s'efforce à comprendre ces jeunes cœurs et aussi à se faire comprendre d'eux. Dans les pays de l'Est de l'Europe, cet amour prend la forme manifeste d'un accès massif des jeunes à des postes de

La vie et le temps

responsabilité et à des études scolaires et universitaires prolongées et approfondies. On y redit ^{p.072} tous les jours que l'espoir de la société de demain est en eux, et on le prouve par des faits. On conserve envers les jeunes toute la sévérité qu'exige leur qualité de débutants dans l'art de conduire, mais aussi toute l'estime requise. Et dans ces relations d'amitié, d'amour et de compréhension il faut distinguer un certain aspect très important. Il s'agit du devoir des adultes de *détromper* la jeunesse d'aujourd'hui victime d'une mystification génératrice de malheur. Voici ce que dit Nikita Krouchtchev à ce sujet :

« Une certaine propagande répand sur le compte des jeunes gens d'aujourd'hui des inventions en les appelant *génération perdue* et en les présentant comme des êtres apolitiques. »

En effet, dans certains pays les adultes veulent que la jeunesse soit aussi apolitique que possible. Car toute l'histoire universelle a prouvé que, lorsque la jeunesse se met à faire de la politique, c'est surtout une politique généreuse, humanitaire qu'elle choisit. Les annales des révolutions le prouvent. On s'efforce alors d'entretenir la jeunesse dans l'idée qu'elle n'est pas faite pour la politique, mais pour le plaisir, la vitesse, les coups d'audace, les aventures, etc., pour un souverain et présomptueux mépris de tous les problèmes de morale sociale. De là, le diagnostic de « génération perdue » qui maintient la jeunesse dans l'indécision et l'apathie. En détrompant la jeunesse, en lui inculquant que loin d'être naturellement apathique, elle est vouée à jouer un rôle historique brillant, on lui redonne confiance en elle-même et on refait d'elle ce qu'elle ne devrait jamais cesser d'être : l'espoir du genre humain.

La vie et le temps

Je voudrais terminer, Mesdames et Messieurs, par une suggestion à la fois très générale et très concrète. On sait que, dans les pays socialistes, l'enseignement a été transformé de fond en comble, à ce point qu'il nous serait impossible d'en donner ici une description tant soit peu détaillée. Indiquons-en la ligne générale, ses principaux objectifs, car ils sont en liaison étroite avec le problème de la crise de la jeunesse. Nos réformateurs se sont efforcés d'effacer une foule d'antagonismes, de divorces et d'incompatibilités qui gênaient la marche des écoles d'ancien type. On a voulu effacer la différence entre le travail intellectuel et le travail manuel, entre la culture générale et l'apprentissage de spécialités, entre la science théorique ^{p.073} et la qualification professionnelle, entre la culture scientifique et la participation à la production, entre la connaissance objective et l'éducation artistique, entre l'enrichissement du bagage intellectuel et la formation du goût personnel et de la sensibilité esthétique, entre le cabinet du savant et l'usine, les champs, l'atelier, le chantier, en un mot, entre le savoir et le savoir-faire, et cela dès les premières classes et jusqu'à la fin de la vie. On a voulu et on a réussi à réunir dialectiquement les avantages de la brièveté des études à ceux de leur prolongation indéfinie. On a créé des types d'enseignement qui en quelques années forment des ingénieurs, des constructeurs, des médecins, des chefs de production — rapidité qui n'implique pas la superficialité, puisque d'autre part l'homme socialiste est un écolier perpétuel. « Apprenez, apprenez toujours, apprenez sans répit », disait Lénine. Mais c'est encore lui qui exigeait qu'on apprenne vite, qu'on mette les bouchées doubles, qu'on rattrape le plus tôt possible le temps perdu, qu'on puisse fournir tout de suite des cadres, à la fois intellectuels et producteurs. L'homme

La vie et le temps

socialiste est un écolier qui se dépêche, à l'instar des jeunes, et en même temps un écolier perpétuel qui aura toute sa vie quelque nouvelle chose à apprendre, à l'instar des vieux et des sages. Du coup, on aura donc résolu, par l'enseignement, l'opposition jeunesse-vieillesse, en purgeant ce dernier vocable de son sens péjoratif. L'homme socialiste, quel que soit son âge, demeure un apprenti de la vie, de la science, du beau, prolongation qui communique aux jeunes ce souci de l'expérience indéfiniment accumulée qui caractérise les vieux. Ainsi, sur le plan de l'enseignement, on aura résolu dialectiquement *l'antithèse des âges*.

Et ce ne sont pas là de simples paroles. Ce nouveau système d'enseignement n'est pas un plan, mais une réalité. Il existe, il fonctionne par mille rouages et s'enrichit sans cesse de procédés pédagogiques concrets. Par surcroît, il appartient à ces réformes d'être universellement valables, pouvant être adoptées même par des sociétés à régime social différent. C'est là un aspect qui contribuera substantiellement, sinon à résoudre tout à fait, du moins à atténuer la crise de la jeunesse contemporaine.

@

La vie et le temps

CLAUDE AUTANT-LARA est né à Luzarches en 1901 d'un père architecte et d'une mère comédienne. Passé par l'École des Beaux-Arts, il devient décorateur, de théâtre d'abord, de cinéma ensuite. Collabore avec L'Herbier et René Clair. Réalise quelques courts-métrages d'avant-garde, notamment *Construire un feu*, sur écran « large » d'après le procédé du professeur Chrétien, utilisé plus tard pour le cinémascope, puis passe deux ans à Hollywood. Dès 1935, Claude Autant-Lara commence véritablement sa carrière de cinéaste commercial, avec *Ciboulette* et une série de films qui s'inscrivent dans la « période rose » du réalisateur. *Le Diable au corps* (1947) inaugure une nouvelle période, plus engagée. Il réussit une satire féroce avec *L'Auberge rouge* (1951), adapte Stendhal dans *Le Rouge et le Noir*, se lance dans des recherches esthétiques avec *Marguerite de la nuit* (1955), plaide en faveur de l'objection de conscience avec *Tu ne tueras point* (1961). Soucieux de soutenir la liberté dans sa profession, Autant-Lara poursuit une lutte assidue contre la censure.

LA JEUNESSE ET LE CINÉMA ¹

@

p.075 Je tiens tout d'abord à exprimer ma gratitude aux dirigeants des Rencontres Internationales pour l'honneur qu'ils m'ont fait en me demandant de venir vous parler, ce soir, de mon métier, le cinéma, comme je tiens à vous remercier d'être venus, aussi nombreux, pour entendre le cinéaste que je suis, plus à l'aise lorsqu'il s'exprime en films qu'en paroles...

Mais ce qui, entre autres attraits, m'a décidé à venir, c'est l'aventure qui m'arrive actuellement, aventure qui est fort loin, je crois, d'être terminée, et qui m'a semblé en relation assez étroite avec le thème convenu : le cinéma et la jeunesse.

C'est que la jeunesse est concernée directement par le thème de cet *Objecteur*, ou si vous voulez, ce *Tu ne tueras point*, dont vous allez entendre tout à l'heure les trois poèmes qui, tout au long du film, en sont le seul commentaire musical.

¹ Conférence du 11 septembre 1962.

La vie et le temps

Jeunesse du héros, un très jeune objecteur de conscience, jeunesse du monde, que ce film tend à préserver et alerter sur les dangers réels qui menacent son avenir.

Tout film, au départ, est une aventure, une grande aventure. Mais les aventures de celui-ci semblent dépasser nettement la normale.

p.076 Il s'agissait là, évidemment, d'un sujet assez insolite, peut-être même un peu aride, mais combien passionnant : un trouble de conscience chez un garçon de 20 ans, c'est plus que respectable — c'est émouvant.

C'était donc une matière dramatique.

Mais surtout, sur un plan moral, c'était un sujet s'inscrivant dans la ligne de ce que doit aborder un cinéaste digne de ce nom, et risquer un tel film m'est apparu, professionnellement, comme un devoir impérieux auquel il était, en conscience, impossible de se dérober.

Ce n'était certes point un film facile, un film à la mode, un film combatif, peut-être, mais généreux sans nul doute, et dans le temps que nous vivons, utile absolument, pour ne pas dire : nécessaire.

Las ! Le voilà plus combattu que jamais aucun de mes films ne l'a été, et pourtant on ne les a guère épargnés ces films dont, je puis le dire, presque aucun n'aura été projeté sur les écrans dans l'état où il est sorti de mes mains¹. Mais celui-ci, c'est en

¹ Mon record ? J'avais remis à la Société F.L.F. un grand film romantique dont la durée était de 3 heures 24 minutes. Ce même film est sorti dans un pays de langue française, légèrement retravaillé par la censure locale : il ne durait plus, très exactement, que 55 minutes.

La vie et le temps

totalité, et partout, que l'on veut empêcher sa vision.

Ce soir, nous avons justement projeté, avec les Rencontres Internationales, de vous le montrer. Hélas ! on nous a fait savoir, sans fard, que sa projection dans ce pays était... déconseillée.

Déconseillée ? Diable ! Qu'est-ce que cela veut dire : « déconseillée » ? Je n'aime point cela. J'avoue que je préfère un bon arrêt, bien juste, comme dit Molière, une interdiction — bien franche — à ce « déconseillée » qui sent son Basile d'une lieue.

Ce que je déplore ? — mais ce n'est pas la première fois — ce sont les conditions de ce « déconseil », car j'aimerais savoir si les déconseilleurs savent et connaissent ce qu'ils déconseillent ?

J'ai toutes bonnes raisons de croire qu'ils condamnent sans voir. Et honnêtement, peut-on condamner quelqu'un ou quelque chose, sans avoir eu, au moins, l'élémentaire probité de le voir ou de l'entendre ?

^{p.077} Mais si ma tristesse est vive de ne pouvoir vous le montrer ce soir, ce film, croyez bien que j'ai saisi l'origine exacte de ce « dé-conseil » qui n'est point spontané, mais qui est dû principalement à la manifestation, à longue distance, d'une hargne, d'une rogne et d'une grogne bien connues, et qui voudraient bien l'étouffer, ce film, l'achever proprement, et même malproprement.

Tout en regrettant encore de ne pouvoir tenir ma parole, nous nous contenterons, si vous voulez bien, ce soir, des trois poèmes, à la place du film, et en nous étonnant ensemble de ce que l'on puisse ainsi dicter, ordonner — de l'étranger — que tel ou tel spectacle puisse ou ne puisse pas être vu...

La vie et le temps

PREMIER POÈME

Pourquoi donc irai-je encore à la guerre
Après ce que j'ai vu, avec ce que je sais ?
Où sont-ils, à présent, les héros de naguère ?
Ils sont allés trop loin, chercher la vérité
Quel que soit le printemps les cigognes reviennent
Tant de fois, le cœur gros, je les ai vu passer
Elles berçaient pour moi des rêveries anciennes
Illusion d'un enfant dont il n'est rien resté.
Les fleurs de ce printemps se fanent sur les tombes
De tous ceux qui jamais ne reverront l'été
Sur leurs noms inconnus, le silence retombe
Nul ne saura plus rien de ce qu'ils ont été.
Toutes les fleurs sont mortes au fusil de nos pères,
Bleuets, coquelicots, d'un jardin dévasté.
J'ai compris maintenant ce qu'il me reste à faire :
Ne comptez pas sur moi si vous recommencez !

Pourtant, je l'affirme, il ne s'agit là nullement d'un film politique. Je n'aime pas la politique, et la diplomatie encore moins ! La politique m'a toujours fait l'effet d'un théâtre. On joue une pièce, mais nous ne sommes point dans la salle : nous sommes loin, dans une rue voisine et nous n'entendons que les bribes du spectacle, de ^{p.078} vagues échos de ce qui se passe sur la scène. Quant à la diplomatie, je l'exècre. Quand je dis quelque chose, ce n'est jamais en pensant à autre chose ou en pensant secrètement à un troisième objectif : je dis une chose parce que je la pense, et c'est tout. Mais ce que je pense, je voudrais bien avoir le droit de le dire.

Or c'est manifeste, on ne le donne pas, ce droit, ni à moi, ni à d'autres, d'ailleurs, qui sont également dans mon cas. Car d'autres films — je n'ai point la vanité de me croire le seul point de mire —

La vie et le temps

sont ainsi violemment contrés par les forces malignes et silencieuses qui jugulent et qui bâillonnent — dans des pays qui font pourtant tapageusement profession de foi de la liberté — l'expression cinématographique.

Et c'est la censure, l'horrible, la hideuse censure qui, on le voit, prétend étendre ses tentacules même au-delà des frontières...

*

Le danger du cinéma, son péché originel au regard des dirigeants, vient d'abord de sa force de persuasion, de ce qu'il est indiscutablement le moyen le plus sûr d'amener les divers éléments d'une population, à propos d'événements politiques ou sociaux donnés, à une prise de conscience réelle de ses responsabilités, et, partant, à une efficacité véritable dans les affaires publiques et la marche du monde. Or cela n'est point de leur goût.

Il découle de tout ceci, ce qui se confirme de jour en jour, d'ailleurs, qu'il ne peut exister librement, au cinéma, que la pensée autorisée. Mais de voir une société organisée, et qui se dit démocratique, en venir à employer, dans l'ombre, et sur une telle échelle, maintenant, des procédés relevant des sociétés proprement « arbitraires » donne à douter de sa force. Car ce n'est pas autre chose qu'un mythe de sécurité qui la pousse à mettre son emprise sur une zone comme la zone de culture, qui par essence devrait être la plus libre et pour elle, surtout, sacrée.

Quand un système politique quelconque décrète que telle opinion, telle idée n'est pas bonne à entendre, et empêche le citoyen de l'exprimer librement, c'est qu'elle va vers cet « autoritarisme » qui, pour ma part, me déplaît, et qui a porté un nom — effacé — dans l'histoire.

La vie et le temps

p.079 Il y a là, sous l'aspect cinématographique, une crise de la liberté de l'esprit qui, par l'étouffement de l'expression — les divers courants d'opinion ne se tolèrent plus les uns les autres et en viennent ainsi à vouloir s'empêcher mutuellement de s'exprimer — rejoint une crise de la liberté sociale tout court.

En tout cas, pour le cinéaste qui a, de son métier, ou de sa fonction, de sa position sociale, comme de ses responsabilités morales, une idée haute et juste, il ne saurait être question de plier l'échine devant de si haïssables impératifs : je suis bien décidé, quant à moi, à ne pas modeler mon opinion, ni la soumettre, à une police d'Etat.

C'est que le cinéma n'est pas qu'un art... Son importance sur l'évolution des esprits est capitale. Et le rôle du film n'est point uniquement d'assurer des digestions paisibles. Par les capitaux déplacés, les efforts déployés et le talent, souvent, un film est, devrait être, un fait important et une manière de constat social — qu'il est parfois, malgré lui, d'ailleurs. L'audience considérable dont il jouit lui crée justement des devoirs. Il est donc normal, souhaitable même, qu'il puisse participer à la vie des sociétés, dans des conditions honorables, s'exprimer comme une grande personne sans que son expression, ni son évolution, soient canalisées — *manu militari* — dans telle ou telle orientation plaisant au pouvoir établi. Sinon, le cinéma ne remplit plus son rôle social. Et son dépérissement, sa défaveur, — son déclin — sont dès lors inexorablement inscrits dans un tel état de choses. Car c'est compter sans la réaction du spectateur qui, n'y trouvant plus ni intérêt suffisant, ni aliment à sa curiosité, préférera chercher ailleurs ses distractions. Il a bien raison. Mais il est à croire que les « princes qui nous gouvernent », dans l'effroi que

La vie et le temps

leur cause soit une information honnête, soit une expression libre, sur les problèmes de l'heure, préfèrent envisager froidement, comme une chose normale, le pire pour l'un des arts contemporains les plus efficaces, que le laisser parler directement aux foules son vrai langage.

Oui, tandis que les arts traditionnels : peinture, musique, par exemple, pataugent dans l'extravagance depuis bientôt quarante ans, et sont livrés à des fumistes, fourvoyés volontairement dans des abstractions divagantes, dûment exploités par des coquins ^{p.080} et des marchands de tableaux, un art existe, le plus important de ce temps, et le plus représentatif, le plus riche encore d'inestimables possibilités et d'influence qui se trouve peut-être à la veille d'un injuste déclin avant la lettre, pour des raisons entièrement, totalement artificielles.

Tant d'incohérence, dira-t-on ?

Que non ! Je me refuse à arrêter là un raisonnement où l'incohérence n'est pour rien. Il n'y a ni incohérence, ni hasard dans le monde moderne, dans ce monde où il ne se passe que ce qui doit s'y passer, ce que l'on veut qu'il s'y passe. Bien au contraire, tout cela est fort cohérent. Si l'on recherche, par la voie de ce qu'on empêche de divulguer, quelles sont les intentions et quels sont les véritables buts poursuivis par nos maîtres, vers quels pensers conformes à leurs vues, vers quelles destinées ils veulent exactement mener le citoyen-spectateur dont ils prennent tant de soin que même ses distractions sont étudiées, pesées, triées, passées au crible et au peigne fin...

Or, de mon côté, pleinement conscient de l'importance sociale de mon métier comme du rôle imparti au cinéaste, j'estime que

La vie et le temps

celui-ci a non seulement le droit mais le devoir d'observer son temps, de le refléter — ce qui est le propre de l'œuvre d'art — et de le commenter en abordant, à son gré, tous les problèmes du jour, comme tel autre le fait par la plume, et que nul n'a le droit de l'en empêcher.

Le simple but de l'homme est d'être heureux. Et le simple but du plus social de tous les arts, le nôtre, est de contribuer à former ce bonheur, à y participer, à le construire.

Le premier des devoirs de cet art fraternel est donc de préserver aussi l'homme du malheur, d'écarter de lui les fléaux, de faire rayonner pour lui et la Paix et la Liberté.

Et si nul film n'a provoqué autant de haine, de violentes interventions — et de puissantes pressions — que cet *Objecteur*, il ne faut pas s'y tromper, c'est qu'il y est pris position fougueusement en faveur de cette Paix et de cette Liberté — actuellement si menacées.

*

^{p.081} Ce qui importe, dans la vie, c'est avant tout de savoir de quel côté on a décidé de se ranger. Du côté de la facilité, des complaisances, des complicités, ou du côté de l'honnêteté, du risque et de la vérité.

Si les arts vivent, bougent et avancent, et font avancer, ce n'est ni aux marchands ni aux gouvernants qu'ils le doivent, mais bien aux créateurs intègres et passionnés. Oui, je suis pour cette sorte de fanatisme professionnel qui jette tout au brasier de la profession.

Dans un monde un peu fatigué, ayant déjà vu pas mal de

La vie et le temps

choses, où l'on se blase facilement, tout ce qui est passionné, exalté, me semble seul, aujourd'hui, d'un intérêt prodigieux.

Ainsi, les cent cinquante objecteurs de conscience qui remplissent encore nos geôles, avec leur foi touchante et périmée, leur sublime sacrifice de leurs plus belles années pour la seule cause de la Fraternité Universelle, m'apparaissent comme un merveilleux symbole, et comme la fine fleur de la jeunesse française : celle qui est mue par un idéal dévorant et véritablement, profondément humain.

Ils appliquent, eux, tout naturellement, les principes fondamentaux de nos Eglises qui semblent, elles, les avoir oubliés. Que dis-je ? Jouant un vil jeu de soumission et d'instruments du Pouvoir, elles osent aller jusqu'à les désavouer !

C'est ainsi que l'on peut lire, non sans quelque étonnement, dans *Panorama chrétien* de septembre 1962 :

« La floraison des objecteurs de conscience grandit par la complaisance de ceux qui n'ont pas le courage de parler net. L'objecteur ira en prison ? Qu'il y aille ! Voilà la mesure que je prescris exactement. Cela fera pleurnicher une douzaine de lectrices ? Cela n'a absolument aucune importance. C'est, sain d'esprit et en pleine connaissance de cause, que je prends cette position. »

Et c'est signé : Monseigneur Rodhain, aumônier général des prisons, secrétaire général du Secours catholique !...

Cet article est à rapprocher d'un autre, non moins singulier, paru dans *Réforme* de la même date, sous le titre : « De l'insoumission à la collaboration », sous la plume de M. H. Jacques Pascal qui, lui, s'exprime ainsi : p.082

La vie et le temps

« L'assistance à l'ennemi s'appelle trahison et elle est punie dans tous les pays du monde avec une impitoyable rigueur, qu'accompagne souvent le mépris public : le traître est le plus abject des personnages de la Comédie humaine. »

Votre mépris, Monsieur Pascal, mais pas le mien. Bien au contraire, toute ma considération, toute mon admiration, et tout mon respect pour nos chers Objecteurs.

Et si c'est là l'effort de nos Eglises en faveur de la paix et de la non-violence, voilà qui nous donne une nouvelle fois à réfléchir sur la façon dont elles conçoivent la distribution du pain spirituel.

Il est bien regrettable que ceux qui ont à charge d'agir sur les cœurs, les intelligences — et les consciences — se révèlent inaptes à réaliser pleinement la gravité extrême de notre temps, ou s'y refusent.

Et que ce soit de très jeunes isolés, perdus dans le fracas et la frénésie de la vie courante qui consacrent leur jeunesse à la lutte pour l'établissement d'une paix fondée sur l'amour fraternel entre les hommes...

Pourtant, ces temps sont d'une irrémédiable urgence. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que notre monde glisse, et avec quelle rapidité, sur une pente alarmante : la violence, l'exaction, la brutalité, la torture, l'assassinat même, sont devenus d'habituels moyens de gouvernement. Les diplomaties internationales ne s'appuient plus que sur un « équilibre international de la terreur » obtenu par une continuelle surenchère d'armements insensés, de plus en plus terrifiants, qui sont devenus les seules bases de discussion et de rapport entre les peuples !

La vie et le temps

La guerre est donc de nouveau à nos portes, et cette fois, une guerre toute nouvelle. Demain, c'est la guerre « presse-bouton », c'est, non pas la guerre de papa, mais bel et bien l'extermination la plus totale, la disparition pure et simple du genre humain ! Que cela soit clair. Et ne nous y trompons pas, dans l'état actuel des esprits, l'excitation politique est devenue telle qu'une pareille destruction est même parfaitement envisagée par tous les partis en présence, comme une solution normale à tous les problèmes. p.083 Même les partis extrêmes — et je pense aux partis de gauche — ont ceci de grave qu'ils n'hésitent pas à faire dévier leur pacifisme vers des fins et des moyens militaires. Avec eux aussi, c'est la paix nucléaire...

Rien de bon, je le garantis, ne pourra jamais sortir de là.

Qu'elle est donc surprenante, cette rage de mourir, dans cette Société entièrement tournée vers sa propre destruction !

Nous sommes devenus, insensiblement, une déplorable civilisation de militaires, et nous avons devant nous, grâce à eux, l'Apocalypse. Notre devoir d'homme est de lui barrer le chemin. C'est aussi celui de tout cinéaste qui se respecte.

Car je suis de ceux pour qui le Destin n'est pas inéluctable. Le destin, c'est une explication facile, paresseuse, *a posteriori*. Nous sommes parfaitement en mesure de peser sur lui. Si chacun de nous s'y met, et si tous nous sommes convaincus. Il suffit de commencer, d'être en nombre, décidés à vivre, et décidés à lutter contre la fausse fatalité du bellicisme. Car, si je n'aime pas la guerre, la lutte, elle, est saine et vivante, et nécessaire. Il suffit d'avoir une conception nette du métier qui est le mien pour comprendre que la lutte des objecteurs est, en un clin d'œil,

La vie et le temps

devenue la nôtre. Malgré les difficultés énormes, de tous ordres, malgré les barrages, les embûches, leur lutte est devenue peu à peu un film qui, s'il a mis quelque onze ans à naître, n'en est pas moins, aujourd'hui, bien vivant — et bien gênant pour tous les pêcheurs en eau trouble et les boutefeux. Je n'en veux pour preuve que l'acharnement insensé qu'ils mettent à le vouloir interdire ou à le faire interdire, partout.

Pour nous, c'est un film d'espoir qui — je le revendique hautement — prend position contre la violence et contre la guerre.

Et c'est pour cette seule et unique raison que se déchaînent contre lui les calomnies de tous ordres et ce déferlement d'opposition, et que sont intervenues et interviennent encore tant de censures.

Mais cela aura eu au moins le bénéfice de clarifier la situation, car l'un des faits intéressants et caractéristiques qui, à propos de ce film, se trouvera démasqué, c'est la liaison étroite qui se trouve établie maintenant entre la Censure et la guerre.

^{p.084} Il est de fait, à la lueur du déchaînement d'interventions contre ce film, que la Censure s'exerce bien à sens unique : je veux dire, dans un sens bienveillant à la violence. Cela part du « Western », si pernicieux à la première jeunesse ! Sous ses insignifiants dehors d'aventure, il habitue, dès la tendre enfance, au coup de poing dans la figure, au revolver facile, à la bagarre et à la mort souriante et indolore. Je pense ne point parler là en moraliste excessif, mais en homme qui sait les conséquences de certaines persistances rétiniennes sur l'esprit, et sur les esprits si impressionnables de l'enfance. Mais, mes amis, il y aurait tant à

La vie et le temps

dire sur ce seul chapitre qu'il pourrait — et devrait — faire l'objet, à lui seul, d'une autre causerie.

Plus tard, le jeune homme aura droit aux grands films de guerre, si dispendieux, mais toujours parfaitement financés, ceux-là. Quels mystérieux commanditaires les animent, ces films de guerre exaltant une fausse fraternité, donnant toujours de la guerre une idée encore plus fausse — dure, mais jamais atroce ? Et hypocritement réprobateurs, soi-disant contre la guerre, ils sont, à mon sens, pires et plus pernicioseux que ceux qui l'exaltent. Je suis contre les films de guerre, contre tous — même ceux qui la condamnent ! Car tout film de guerre, en offrant généreusement le spectacle de la brutalité, est responsable de l'expansion de la violence chez les jeunes spectateurs. Mais là, la Censure tient des hottes entières de bons visas tout prêts ! Et aucune intervention ni pression contre ce genre de films. Aucune coupure. Toutes les autorisations. Toutes les bénédictions !

Il en est de même, à bien des choses près, contre les films de drogue ou de prostitution, pour lesquels le censure a bien de la mansuétude de reste. Et il me semble que l'on devrait bien plus — si j'étais les familles — se méfier des films « autorisés » que des films, disons « déconseillés »...

C'est en se prêtant si complaisamment à la diffusion et à l'accoutumance à la brutalité, sous toutes ses formes, que la Censure s'est donc liée ouvertement et manifestement au climat de violence et de guerre. Et comme elle n'agit que selon des ordres, c'est donc qu'« on » lui a imparti la mission précise d'encourager la propagation de ^{p.085} l'esprit belliciste. Son indulgence en ce domaine est par trop flagrante et par trop organisée.

La vie et le temps

Corollaire : par contre, elle doit surveiller avec vigilance et brider avec sévérité — voire briser — tout ce qui résiste ou s'opposerait à l'orchestration des patriotiques hécatombes qui nous ravagent périodiquement — considérées comme un des Beaux-Arts !

Et voici pourquoi, chaque jour, la néfaste action de la Censure se trouve renforcée et aggravée — dans tous les domaines, de la radio, de la télévision et du cinéma. Chaque jour, elle augmente sa pression sur la Production ; déjà bon nombre de films que l'on était en droit d'attendre du génie français ne sont pas, annuellement, mis en chantier, car la Censure pèse maintenant de tout son poids, si nocivement, sur les esprits, qu'elle a réussi à instaurer et un climat d'auto-censure chez le créateur, et un esprit de panique dans tous les rouages producteurs de notre profession, qui lui permet d'exercer des manœuvres abortives bien plus efficaces, et qui ont l'avantage d'être silencieuses. Les meilleurs des mauvais coups s'effectuent dans l'ombre.

Cette Inquisition au petit pied est même devenue si prépondérante et son action maintenant si puissante, qu'elle risque fort de compromettre toute l'expression cinématographique au point d'en paralyser l'évolution : ce qui signifie une totale asphyxie dont tous les symptômes alarmants sont déjà, de par le monde, une évidence.

Ce que l'on veut, c'est forcer le cinéaste à se taire, à s'oublier lui-même, à mentir. Et que dépérissent son art et cette industrie, qu'elle disparaisse même, si celle-ci ne consent pas à se laisser maintenir dans un état d'oppression spirituelle : tout, plutôt que risquer ou fausser l'axe sur lequel tourne une Société qui pourtant, pour un esprit clair, conduit tout droit notre civilisation à la

La vie et le temps

répétition des mêmes sanglantes erreurs que par le passé.

Mais il existe dans ce monde des gens qui en ont assez de vivre perpétuellement sur une poudrière... p.086

DEUXIÈME POÈME

En levant les yeux vers le ciel de France
Je n'y vois plus passer que des oiseaux blessés,
Qui ne comprennent rien, pas même leur souffrance
A travers ces enfers qu'ils ont dû traverser.

A présent que la mort est un mal qui voyage
Les hommes de vingt ans n'aiment plus les bateaux.
Qui leur indiquera les chemins du courage ?
Qui leur dira pourquoi on y laisse sa peau ?

Les enfants aujourd'hui grandiront bien trop vite
Pour être les héros d'on ne sait quels combats
Le bonheur peut venir à ceux qui le méritent :
Les hommes d'aujourd'hui ne le méritent pas !

Le chemin qui conduit aux plus belles victoires
N'a jamais traversé aucun des champs d'Honneur !
Si c'est avec le sang que l'on écrit l'Histoire,
Il n'en restera plus pour faire battre nos cœurs.

Tuer des innocents qui meurent sans comprendre,
Sans haine au fond du cœur et sans savoir pourquoi,
Ne peut être pour nous le chemin qu'il faut prendre.
Les temps sont bien finis de mourir pour le Roi,
Notre sol n'est pas fait pour y planter des croix !

*

Le cinéma, chez nous, ne meurt pas, on le tue ! C'est très différent.

On le tue élégamment. On a de bonnes manières. On le laisse dépérir. Pour les personnes, c'est très exactement ce que la loi

La vie et le temps

appelle la « non-assistance à personne en danger ». Ce n'est pas un mystère que, chez nous, le pouvoir établi n'a jamais aimé le cinéma. Qui ne se souvient des scandales successifs des accords Marchandau de 1927, troquant littéralement le cinéma français au profit ^{p.087} des Champagnes... et du tollé national soulevé par les fameux accords Blum-Byrnes de 1947 ? Dans ce temps-là, nous pouvions encore, par un syndicat puissant et suivi, soulever et la profession et l'opinion, ce dont nous ne nous fîmes pas faute, et avec un tel bonheur que le Gouvernement dut faire prestement reviser l'accord funeste.

Les Républiques se suivent et offrent, en ce qui concerne notre métier, une pérennité remarquable — dans l'antipathie. Et si le cinéma français a survécu, dans des conditions toujours infiniment précaires, depuis la Libération, c'est grâce principalement à une Loi d'Aide dont je m'honore d'avoir été l'un des actifs promoteurs, mais aussi et surtout à sa prodigieuse, à sa surprenante vitalité.

Sur le plan matériel, il est d'un extraordinaire dynamisme, ce petit cinéma français, sans moyens, qui franchit tout de même les ans, sans protection, face à de bien redoutables et riches concurrents, laissé à dessein sans planification et en économie foraine, et toujours instable, volontairement abandonné par un Etat qui ne se rappelle sa présence que pour l'écraser d'impôts et de taxes, que pour rançonner cet art qui, pourtant, le représente spirituellement, artistiquement, aux quatre coins du monde — et un peu mieux que les Académiciens d'un autre âge et les croulants conférenciers des Annales !

C'est que cet art ne correspond pas, ou plus, aux visées actuelles du Pouvoir, dans la mesure où il s'entête à conserver une liberté de propos et une indépendance d'esprit qui lui semblent

La vie et le temps

nettement déplaisantes. Certes, pour le mettre au pas, on ne s'est pas fait faute de disposer tout un arsenal, une pré-censure devenue, tout récemment, quasiment obligatoire, puis tout un système de blocage para-financier qui étouffe dans l'œuf tout film dont le contenu s'écarte de l'orthodoxie gouvernementale et enfin, à la sortie, une « Commission de contrôle », qui guette, ses fameux ciseaux en main, l'œuvre terminée, au dernier tournant du chemin.

Mais cela ne suffisait pas : artistiquement, moralement, trop de francs-tireurs réussissaient encore à passer les mailles du filet. C'est que, en effet, la structure générale de notre profession, qui s'en remet pour la production à une multitude de petites compagnies ^{p.088} indépendantes, assez libres d'agir et de choisir le contenu de ses films, porte ce choix, encore trop souvent au gré de ce pouvoir, sur des œuvres dont le contenu, les thèmes, ou le traitement, lui semblent infiniment trop frondeurs.

De cette difficulté de contrôler parfaitement l'activité morale de ces trop nombreuses sociétés, du bruit intempestif que risquerait de faire un nouveau renforcement d'une trop « haute surveillance » est née une autre politique : celle d'un détachement accru de l'Etat en matière de cinéma.

Veut-on connaître l'opinion intime, exacte, l'estime en laquelle nos officiels tiennent le cinéma au XX^e siècle ?

Je citerai mes sources, tant est à peine croyable cette opinion méprisante et méprisable. De qui donc, en effet, est-elle, cette phrase que je cite textuellement : « Le niveau mental du cinéma est tout à fait bas. Les films racontent des histoires d'amour stupides à l'aide d'images magnifiques : ils ont remplacé les

La vie et le temps

romans qui racontent une histoire d'amour tout à fait stupide en une prose exécrable. »

Elles ne font pas honneur au Français qui les a prononcées, ces paroles, très précisément au 50^e anniversaire de l'Institut français à New York — un endroit mal choisi, en plus — et ce ministre-ci, moins qu'un autre, ne les devait prononcer. Car, provenant de ceux-là mêmes qui lâchent les chiens de la Censure pour empêcher le Cinéma de s'exprimer, ces paroles deviennent proprement insultantes.

Et vous pourrez comprendre quelle est notre irritation comme vous pouvez imaginer quel sorte... d'espoir nous pouvons avoir en l'aide d'un tel protecteur.

Ainsi, né d'une part des difficultés d'un contrôle et d'une mainmise totale, et d'autre part du peu d'estime dans lequel on le tient, tout cela joint a fini par constituer un climat général de malveillance gouvernementale solidement établi qui contribue chaque année à placer le cinéma français dans une situation plus difficile, et plus démoralisante. C'est ainsi que l'on est en train de liquider, dramatiquement, chez nous, cette Loi d'Aide au cinéma, sous un vague prétexte de Marché commun.

^{p.089} Que le Français soit toujours dindonné en matière de cinéma est un fait indiscutable et maintes fois constaté, hélas. Comment pourrait-il en être autrement, dans l'absence totale de considération dont — on l'a vu — jouit notre métier, et les créateurs de films, dans les sphères et dans les milieux qui devraient assurer notre protection, je veux dire clairement : gouvernementaux. Il n'est que de voir comment s'y prennent les responsables d'autres pays pour mesurer la différence.

La vie et le temps

C'est le bon Dr Erhardt qui, sous le prétexte d'un Marché commun — sur lequel je reviendrai — faisant habilement semblant de sacrifier sa propre loi d'aide au cinéma allemand sur l'autel du Marché commun, et d'y renoncer, a un jour exigé que nous en fassions autant de la nôtre. Bien mal défendue, selon l'habitude, la France acquiesça aussitôt, et s'est fait hara-kiri. Mais l'encre du texte de loi français liquidant notre Loi d'Aide était à peine sèche, que l'astucieux gouvernement de Bonn rétablissait froidement la sienne en la baptisant « prime à la qualité », il est vrai — laquelle était distribuée à toute une production allemande dont chacun sait, même les Allemands, qu'elle ne brille point par une haute tenue...

Quant à l'Italie, c'est encore plus simple. Marché commun ou pas, elle a refusé d'abandonner sa Loi d'Aide, et même, elle l'a paisiblement prorogée, telle qu'elle, au nez et à la barbe de tous les barbons du Marché commun, jusqu'à la fin de 1963. D'ici là...

Pendant ce temps, le cinéma français, proprement asphyxié, privé de sa Loi d'Aide, commence à couler lentement, tandis que les autres pays, vigilants, soucieux de l'existence de leurs cinémas nationaux, dont ils ne veulent à aucun prix qu'ils végètent ou qu'ils disparaissent, prennent même des mesures allégeant, parfois considérablement, leur fiscalité. Chez nous, on vit dans l'ignorance du petit drame cinématographique français, et dans l'indifférence.

Tandis que le Cinéma paie, chez nous, 40, 42, 43 % d'impôts, l'Angleterre vient d'abaisser, d'un seul coup, la fiscalité cinématographique... à 1 %.

Excusez du peu !

^{p.090} Tandis que cela se fait à côté, chez nous la pression fiscale se fait toujours aussi lourde, peut-être même sera-t-elle aggravée,

La vie et le temps

tant il est vrai que nous avons d'autres préoccupations, infiniment plus onéreuses, et que cela coûte cher, la grandeur...

Ainsi, la France, nation intellectuelle par essence, par tradition, laisse-t-elle aller à vau-l'eau son art cinématographique qui perd chaque année un peu plus de son potentiel de création, comme de son essence.

Pour citer un petit exemple, les gouvernements ont laissé se dégrader nos moyens de production de telle façon que, sur 45 plateaux de tournage disponibles à la Libération, 20 ont aujourd'hui disparu, démolis ou retournés à d'autres destinations.

En un mot, en quinze ans, la France perd plus de 40 % de son potentiel de production.

Par contre, il est des domaines qui ne laissent pas indifférents, mais pas du tout, nos pouvoirs publics. Il serait injuste de dire que rien n'a été fait en faveur du cinéma. Le tout, évidemment, étant de bien observer dans quel sens et dans quel but cette sollicitude gouvernementale s'est exercée. Tout est là.

Ainsi, il est méchant de dire que l'on n'a rien fait pour remplacer la défunte Loi d'Aide au cinéma français : on a même créé un nouvel organisme, immédiatement destiné à garantir les recettes, donc à financer des films. Mais — laissez-moi vous faire voir la nuance — tandis que la défunte Loi d'Aide était automatique et que les services financiers du Centre national de la cinématographie se contentaient de redistribuer démocratiquement, en aveugle et sans discrimination aucune, les pourcentages revenant à un producteur donné sur ses films antérieurs, le nouvel organisme, lui, a été placé immédiatement et directement sous la tutelle d'un ministère...

La vie et le temps

Le véritable mécanisme de l'opération apparaît aussitôt ainsi que les véritables et secrètes préoccupations de ceux qui l'ont imaginée, c'est-à-dire l'assujettissement encore plus accentué, l'asservissement total de la production des films, placée désormais sous le contrôle exclusif de l'Etat !

Car il est à peine besoin de dire que les avances de ce « soutien financier » ne sont plus distribuées automatiquement, celles-là, et ^{p.091} qu'elles vont, comme par hasard, ou à des œuvres sans hardiesse, voire absurdes, mais bien-pensantes, ou à des amis très choisis dont l'obédience est ainsi assurée et récompensée — avec nos fonds.

Par contre, tout autre est l'attitude de l'Etat en ce qui concerne un rival, choyé par lui, du cinéma. J'ai nommé la Télévision, sur laquelle celui-ci reporte généreusement tous ses efforts. Dès la première heure, en effet, l'Etat s'est aperçu de tout le parti que, par opposition, on pouvait tirer de cette forme nouvelle, je ne dirai pas de spectacle, mais de transmission, et il s'en est aussitôt assuré le contrôle et la maîtrise absolus. C'est que l'Etat, dont vous pourriez croire que le grand souci est l'expression artistique nationale et sa représentation intellectuelle de par le monde — en France, depuis quatre ans, cela ne dépasse pas M. Claudel — c'est que l'Etat a une préoccupation infiniment plus grave pour lui, je veux dire : la formation, l'entretien et le maintien de l'opinion publique, la fabrication d'un citoyen bien malléable, un citoyen à l'esprit non critique — identifié au maximum à sa pensée morale, religieuse, comme à ses vues politiques ; un citoyen parfaitement domestiqué, moutonnier — un citoyen idéal, enfin — qu'il guiderait à sa guise vers les destins qu'il lui réserve.

Outil idéal, pour ce propos, que cette Télévision qui gave son

La vie et le temps

homme à longueur de journée, lui bourre l'esprit, l'empêche de penser, de se parler — de se réunir ! Pour obtenir ce résultat-là, on le donnerait presque gratuitement, l'outil...

Et on le donne.

Pour obtenir ce résultat-là, on donnerait des milliards. Et on les donne. Le généreux donateur étant, ironiquement, le Cinéma lui-même. Il est en effet amer de constater que les 15 milliards que le cinéma français a versés comme impôts à l'Etat en 1960, correspondent très exactement... à ce que le même Etat verse comme subvention à la Télévision.

C'est donc avec notre apport que nous sommes Sganarellisés, et que la Télévision, elle, est devenue l'enfant chérie de l'Etat qui, par son contrôle absolu et féroce, a pu en faire ce qu'il souhaitait : le véritable maître à penser du peuple, d'un Etat qui n'a pas oublié l'avertissement d'un homme qui s'y connaissait en matière de ^{p.092} répression spirituelle et qui prévenait sa postérité charitablement, M. Thiers, qui disait : « Un peuple trop intelligent est un peuple ingouvernable. »

On conçoit dès lors que le spectacle cinématographique perde, pour lui, de jour en jour, de l'intérêt, comme on conçoit aisément les raisons qu'il a de le laisser se débattre dans ses difficultés sans plus avoir le goût d'intervenir et que celui-ci périclité, en France, comme dans certains pays — pas tous — où le problème se présente d'une autre façon ; des films trop identiques qui finissent par se recopier, se ressembler tous par le tarissement de sujets insuffisamment intéressants, des films vides de tout contenu, de par l'impossibilité de renouveler vraiment les sujets, puisque le mode d'expression se voit interdire d'aborder des sujets neufs ou

La vie et le temps

trop brûlants d'actualité — et de les traiter à fond.

Ainsi, chez nous, l'intérêt s'étant porté ailleurs, on laisse, pour le cinéma, les choses aller au pire, intentionnellement. Et lorsque les crises périodiques voient pousser une pointe de fièvre excessive, que l'on entend des cris de protestation, on fait alors semblant d'agir.

C'est dans un de ces moments de périodique étouffement qu'est venue une idée susceptible de joindre l'utile à l'agréable, à certain Directeur général du Centre national.

Une revue, qui s'était jadis fort brillamment illustrée avec Jean-Georges Auriol, Brunius, les Prévert, et d'autres, fut remise à flot, sous son même titre, par un riche exploitant étranger qui voulait lancer son fils dans le cinéma. C'était à lui, à cet homme, son seul but. Il regroupa quelques jeunes trublions atteints du même mal et, brusquement, de rouge qu'elle était, la couverture devint jaune.

Un vrai programme.

On y faisait, dans une prose parfaitement illisible et des textes hilarants, des louanges forcenées du cinéma américain — malheureusement, pas toujours du meilleur — tandis que d'autres colonnes étaient réservées à un éreintement en règle des auteurs, réalisateurs et autres créateurs du cinéma français — à les entendre, le pire qui fût.

^{p.093} Cette attitude, pas neuve en France, est toujours sûre de plaire ; on y adore être étrillé.

Mais nos gens avaient leur idée, eux.

Dans cette revue jaunissante, qui n'aurait pas vécu huit jours

La vie et le temps

sans ledit mécène, on visait ses hommes ; on y encensait par exemple, avec un discernement subtil — mais non désintéressé — ceux qui étaient à fin de carrière ou donnaient des signes de fatigue ou d'essoufflement, ou ceux qui, ne faisant qu'un film de temps à autre, avaient le bon goût de ne pas se montrer trop encombrants ; enfin, ceux qui ne gênaient pas, et ne prenaient pas trop de place.

Car bien entendu, c'était les places que l'on visait.

Reprenant des méthodes connues, les anciennes virulences des chroniques et d'un petit hebdomadaire satirique emplumé, ladite poignée de jeunes développait systématiquement son attaque des positions à prendre.

Bientôt, on mit à leur disposition une seconde tribune, régulière et hebdomadaire, celle-ci, dans un journal du même ton — ralliez-vous à mon panache... toujours jaune.

Le levier de cette presse venimeuse n'allait pas tarder à jouer : la crainte que l'on sait inspirer, comme tout, de nos jours, est négociable.

C'est dans cette pépinière, dont la manœuvre était vue avec une grande bienveillance par nos autorités cinématographiques, qu'on eut l'idée de puiser le « sang neuf » à infuser au cinéma français. Idée susceptible d'amuser le tapis, de donner l'impression que l'on faisait quelque chose, sans, en plus, qu'il en coûtât un centime à l'Etat !

Notez que pendant ce temps-là, le même Etat fabrique, à l'IDHEC, des postulants auxquels il impose des années d'études sans leur assurer, en retour, les moindres situations à la sortie. C'est qu'il y avait d'autres raisons à cette préférence.

La vie et le temps

Et, parmi celles qui lui faisaient considérer ce mouvement avec sympathie, il y avait, c'est certain pour qui connaît bien ces Messieurs — et j'en suis —, l'idée secrète de favoriser la montée d'une fournée de cinéastes d'un autre esprit, de cinéastes moins coriaces et moins colorés, plus dociles que ceux qui étaient en place, lesquels, ^{p.094} pour la plupart, militants syndicaux organisés, fervents et fidèles, agaçaient de longue date par leur attachement à des normes de production et de défense professionnelle assez strictes, et le Centre national, et les Producteurs qui virent là l'aubaine, le moyen de faire pièce à tous ces empêcheurs de danser en rond.

C'est que nos syndicats professionnels, je les connais bien, eux aussi. Avec une sincérité et un amour du métier auquel on ne rendra jamais assez hommage, toujours soucieux d'assurer à nos films français un maximum de qualité, nos Syndicats s'étaient attachés à codifier, dans ce sens, par des Conventions collectives, l'exercice de notre métier : des équipes minima, pour assurer un meilleur rendement, les heures de travail, la qualification professionnelle, l'accession aux divers postes, prudemment et judicieusement, le franchissement raisonné des spécialisations, enfin tout un édifice, parfaitement équilibré, de l'exercice de la profession cinématographique, considérée comme un véritable métier.

Toute cette réglementation, pourtant acceptée librement à l'origine par tous les Producteurs, signataires desdites Conventions collectives, était devenue, pour eux, fort injustement — mais il fallait bien trouver un bouc émissaire — le responsable des maux dont souffrait le cinéma français, et de la crise nouvelle.

Astucieusement, le mouvement en question, mené par un

La vie et le temps

maigre pape, commença par s'attaquer à cette réglementation, sachant parfaitement que, par là, il se conciliait les milieux patronaux et officiels. On accusa donc faussement cette réglementation — puis les syndicats — de bloquer l'entrée des jeunes dans la profession.

On voit le jeu : on imagine les résultats.

On cria aussitôt, de l'autre côté de la barricade, du côté patronal, au miracle. Enfin un « sang neuf », qui débarrasserait le plancher de ces maudites règles syndicales, les considérait comme inutiles, même contradictoires avec les idées « artistiques » du nouveau groupe, nuisibles même à leurs théories du réalisme total, du fameux cinéma-vérité ».

Plus aucune réglementation désormais : et puis, plus rien non plus. Plus de scénarios construits ! Plus de montage ! Plus de raccords ! Plus de photographie ! Plus de studios — plus de décors p.095 dispendieux ! Plus aucune réglementation ! Des films tournés par des inconnus, photographiés par des inconnus, hier encore, cela s'est vu, quatrièmes assistants — avec des techniciens inconnus, des équipes squelettiques et ignares, sans aucune qualification professionnelle, travaillant dans n'importe quelles conditions, dans des conditions manifestement insuffisantes pour assurer un travail correct, enfin par une horde d'amateurs, travaillant aussi pour n'importe quels salaires, enfin n'importe quoi, pourvu que nous tournions, enfin !

Dans un hebdomadaire illustré français, un reporter posait à l'un des réalisateurs les plus en vue du mouvement, un nom que vous connaissez bien, une question légèrement inquiète sur ses connaissances du métier. A quoi l'autre répond, froidement :

La vie et le temps

— Peuh... le cinéma ? Cela s'apprend en trois heures.

Heureux jeune homme...

Vous trouverez cela dans « Match », du 20 avril 1962, à la page 154.

Cependant, si l'on fait miroiter et chatoyer de telles théories — économiques en diable ! — devant les yeux d'un producteur, en prenant soin de les saupoudrer habilement d'un semblant de justification sur le plan artistique, on est assuré de le gagner à sa cause.

Celui-ci ne se tient, en effet, plus de joie ! Il pense, aussitôt, beaucoup plus aux possibilités des combinaisons qui s'offrent à lui, qu'à la qualité artistique des œuvres qui vont naître — je crains fort qu'un des plus grands ennemis du cinéma, ce ne soient les Producteurs — et il jubile en pensant à l'accroissement possible et proportionnel de ses marges bénéficiaires, pensée qui l'emportera sur toutes les autres considérations.

Et elles l'ont emporté.

Surtout, en plus, en temps de crise, un tel langage était une confiture exquise aux palais et aux portefeuilles des producteurs, une astuce irrésistible, et une panacée bonne pour tous leurs maux — un panneau dans lequel ils ne pouvaient manquer de tomber. Mais leur manque de clairvoyance proverbial allait, une fois de plus, coûter cher au cinéma français : le déficit de la production ^{p.096} française, cette année, s'est brusquement aggravé et, en 1962, avoisinera les 5 milliards !

Si je m'exprime en ces termes sur cette jeunesse-là, ce n'est certes pas parce que je n'aime pas la jeunesse, bien au contraire,

La vie et le temps

ni qu'elle me gêne en quoi que ce soit. Je n'ai aucune position à défendre : on ne m'a jamais autant demandé de films et je n'en ai jamais autant fait que depuis la Nouvelle Vague...

Qu'on ne m'accuse pas non plus d'incompréhension de cette jeunesse-là, ni le fameux « heurt entre les générations », si commode, ou de la moindre animosité. Non, la jeunesse tient, je pense, une grande part dans tous mes films — pensez simplement au *Blé en Herbe* — et je m'y intéresse tout particulièrement... mais à une certaine jeunesse.

D'ailleurs, l'âge n'a rien à faire là-dedans. Ça ne compte plus, l'âge. Aujourd'hui, on est boxeur à 50 ans, ministre à 25 et jolie femme à 60 !

Mon opinion n'est donc ni acrimonieuse ni plaintive, je suis un observateur impartial et objectif. Mais qui ne saurait, par contre, tolérer que l'on bafoue les positions de groupements professionnels qui, au prix de lutttes incessantes, se sont toujours montrés les plus vaillants, les plus justes, les plus actifs, et les seuls *vrais* défenseurs de l'esprit et du Cinéma français.

Pas plus que je ne saurais tolérer qu'on laisse inconsidérément se créer, se développer des mouvements qui, en définitive, on va le voir, porteront une grave atteinte à ce Cinéma français qui est notre seule raison de vivre et notre patrimoine collectif.

Ce que j'avance ici, quant à l'origine nettement antisyndicale, au départ, de cette fameuse promotion, est si vrai que l'un des premiers soins du petit führer du mouvement ne m'avait pas échappé. Presque aussitôt celui-ci annonça dans la presse son intention de constituer un nouveau Syndicat de techniciens et de cinéastes — comme par hasard un syndicat jaune, comme ses

La vie et le temps

journaux — et qu'il appelait tous les cinéastes à se joindre à ce nouveau syndicat : bien sûr, apolitique, celui-là, etc., etc.

Tout cela fleurait bon la manœuvre de déviation, organisée et soutenue par les milieux patronaux, cela va sans dire, et ne devait p.097 pas faire très long feu, car nos Syndicats sont restés de très loin les plus puissants, les plus navrés de ce qu'ils pressentaient, et de ce qui allait suivre...

Mais il reste de cela aujourd'hui une constatation assez singulière et qui corrobore ce que j'avance : c'est qu'aujourd'hui encore, aucun des membres de ce mouvement ne fait partie de nos organismes professionnels de défense et qu'aucun d'eux ne milite dans nos rangs.

Comme si cela était en exécution d'une consigne, d'une convention secrète de départ, respectée, en échange de laquelle ledit mouvement verrait cet antisindicalisme récompensé par un appui officiel sans réserve.

Se jeter littéralement sur une profession pour la manger toute crue, soit, mais on était en droit de se demander, vu les conditions de l'assaut, ce qu'ils allaient en faire, et quels étaient ces assaillants, et sous quelle bannière ils allaient combattre ?

Professionnellement, il est connu que le film qui présente le moins de risques, c'est un film d'enfant : il a, au départ, un préjugé favorable du public et c'est le film de débutant le plus courant. Mais je me souviens, mon métier étant d'analyser, d'avoir été frappé par le parfum, insistant, qui se dégageait de celui auquel nous pensons tous ici, et qui était une attaque continuelle, latente, mais précise, contre l'école laïque — comme par hasard. Tout au long de ce film se développe l'idée : voilà ce

La vie et le temps

qu'il arrive aux familles sans Dieu...

Peu après, il me souvient d'avoir reçu un choc assez déplaisant, à la vision de tel autre de ces premiers films, dans lequel j'ai été très frappé du caractère et des personnages. Un film, vous le reconnaîtrez, où le fort et le faible s'affrontaient, et c'était le faible qui devait disparaître et le fort triompher. Terriblement nietzschéen, ce thème, n'est-il pas vrai ? Et quand « L'Ours d'Or » lui a été décerné — au Festival de Berlin — cela n'a pas été pour m'étonner...

Car j'avais sursauté, tout de suite, dans ce film, devant une bizarre invention du cinéaste : celle qui faisait se coiffer brusquement d'un képi nazi un acteur, et, pour lui faire réveiller son partenaire, braquer un revolver, en lui hurlant à l'oreille : Jude !

p.098 Plaisanterie douteuse, et d'un goût bien étrange...

Enfin il n'est pas inutile, pour se faire une idée juste du mouvement, d'être informé de ce que le scénariste de tête de la vague nouvelle a fait toute la dernière guerre dans l'armée d'en face...

Il n'est pas inutile non plus, toujours pour se faire une idée juste, d'apprendre qu'un de nos camarades, invité récemment à une petite réunion costumée dans un petit hôtel particulier du XVI^e, eut la surprise d'y voir apparaître, ce qui fut diversement apprécié, ledit scénariste... en uniforme S.S. !... Simple distraction, peut-être.

C'est ce même scénariste qu'il fallait, il y a quelque temps, retenir, car, disait-il, il voulait à tout prix aller se poster à la sortie des usines Renault pour « casser la figure aux ouvriers ».

La vie et le temps

Rassurez-vous, il n'y est point allé.

Et ce n'est pas toujours le même qui s'est présenté à certaine soirée de bienfaisance au profit d'un comédien malade, Bellanger, à la « Rose Rouge » dans ce même uniforme de S.S.... ? Et comme les spectateurs ne goûtaient point la finesse et manifestaient leur réprobation, et que ce beau militaire refusait de s'en aller, ne fut-ce pas Nico en personne qui dut, de force, l'expulser... ?

*

Tout cela peut vous sembler à côté de la question ? A moi, pas du tout. Les goûts et les couleurs, cela ne me laisse jamais indifférent. Cela, en effet, n'est pas du tout négligeable, pour qui s'intéresse à l'observation des préférences de chacun ; c'est très significatif pour qui désire connaître la direction des esprits, les affinités et les attractions — et les tenants et aboutissants d'un mouvement soutenu très puissamment et fidèlement, au départ, par toute une cohorte de journaux qui n'étaient pas précisément des journaux inquiétants...

Le plus gaulois de l'histoire étant que, tombant dans le panneau des données artistiques dudit « mouvement », peu de temps après, toute la presse de gauche — et même d'extrême-gauche — donnait son adhésion, et emboîtait le pas, avec un emballement comique ! ^{p.099} C'est même Madame Express qui, avec un joli gloussement snobinard, inventait l'expression « Nouvelle Vague » ! Venant de là, cette bénédiction a de quoi donner à rire...

De toute façon, l'aubaine était bonne. Dès lors, pour commencer, on allait pratiquer une énorme « confusion des valeurs » — celle qui a commencé à dérouter le public — et telle

La vie et le temps

que personne ne reconnaîtrait plus les vraies des fausses.

A la faveur de jugements abracadabrants, assuré de l'appui officiel aussi, comme de celui de la presse de tous les azimuts, les journaux jaunes développèrent leur attaque contre ce qu'ils appelaient la « vieille vague », le « vieux cinéma », contre quoi on ameutait tous les petits amis du journalisme voisin. Marché conclu : ceux qui aideraient la « Nouvelle Vague » dans la poursuite de ses objectifs pour affirmer publicitairement et saluer avec éclat l'apparition des premières armes sur nos écrans, on les assure qu'ils seraient récompensés en les incorporant au mouvement — nulle profession, c'est bien connu, ne préparant mieux au cinéma que le journalisme...

Et là, pas d'histoires, on n'avait pas à attendre : pas d'école, pas de numéros à prendre, pas de concours, pas d'IDHEC ; on entraît d'emblée, d'un coup.

Vous pensez si on recrutait et si on en récoltait, de bons articles... Il n'y avait pas la moindre inquiétude à se faire sur l'accueil de la presse.

Déjà, à l'époque, je pensais — seul — que la nécessité de cette ruée ne se faisait pas sentir — et les événements qui s'ensuivirent me donnent raison, puisque le cinéma est plus bas qu'il n'a jamais été, et que l'angoisse plane aujourd'hui sur les Champs-Élysées... Il n'était pas nécessaire, pour ménager une entrée aussi fracassante à de jeunes journalistes, de recourir à l'insulte, d'évincer une grande partie des cinéastes probes et connaissant bien leur métier, qui ont été, du jour au lendemain, vidés de la profession comme des malpropres, balayés comme des malfaiteurs, et d'ébranler toute une profession.

La vie et le temps

Une série d'articles, une campagne de presse venimeuse relevant presque du chantage donne-t-elle le droit à des inconnus — parlant ^{p.100} au nom de quoi, s'il vous plaît ? — forts non point tant des réalisations que de bagout et de toupet, d'expulser d'un métier sous les insultes, des gens qui, à tout prendre, avaient contribué à le faire et à le bâtir, ce Cinéma français, que ces jeunes allaient quand même être bien contents de trouver debout, un confortable fauteuil dans lequel ils allaient pouvoir s'installer tout à leur aise...

J'ai vos noms sur les lèvres, camarades sans travail et je regrette, par pudeur, de ne pouvoir vous citer ici, mais sachez que s'il en est un qui n'a pas oublié nos heures de luttes communes, ni ce que fut votre apport, peut-être modeste, mais certain, je suis celui-là.

Je pense, moi, que ceux qui ont inventé cette singulière panacée, n'ont pas mesuré, à l'époque, les conséquences regrettables qui allaient en découler, et le mal que les journaux jaunes allaient faire au Cinéma français, déjà si mal portant et si fragile.

Certes, je ne suis pas assez sot pour prétendre que tout allait au mieux dans notre profession, qu'il n'y avait pas des améliorations nécessaires, des mesures drastiques à prendre et des réformes utiles à pratiquer — même au sein des organismes professionnels. Mais, parmi tout cela, le plus urgent, non, n'était certainement pas de vous envoyer brutalement au chômage, de briser net vos carrières et vos vies — j'en connais qui en sont morts — pour vous remplacer aux postes importants que vous occupiez par de jeunes aboyeurs dont personne ne pouvait encore savoir ni la véritable valeur, ni même s'ils en avaient aucune, ni où ils allaient emmener le cinéma français.

La vie et le temps

Où ? C'est bien simple. En 1960, 46 nouveaux réalisateurs ont fait leurs premières armes, 25 en 1961, on peut donc dire qu'en moins de deux ans, les trois quarts des réalisateurs français ont été limogés et remplacés par des inconnus ! Il suffisait d'avoir manqué son baccalauréat et d'être affligé d'acné juvénile, pour être sacré réalisateur ou auteur, pour avoir droit à toute la confiance des producteurs et tourner un « chef-d'œuvre », dont la complicité de journalistes, impatients de faire partie à leur tour de la prochaine promotion cinématographique, assurait à l'avance une presse délirante, aveuglément dithyrambique.

p.101 Soyons sérieux ! Que sont ces œuvrettes comparées à ces films qui sont réellement de vraies étapes dans l'histoire du cinéma, de vrais jalons de la conquête de son écriture et de son expression, et d'éclatantes réussites, telles que *Potemkine*, *La Ruée vers l'or*, *Peter Ibbetson* ou *La Kermesse héroïque* ? Mais il ne nous reste plus de mots pour les saluer ! Non, il n'en reste plus. Il n'est guère plus besoin d'insister pour voir, dès aujourd'hui, le ridicule de ce faux enthousiasme qui a accueilli ce vaste canular, et l'exagération de ce prétendu mouvement. Il aura malheureusement fallu attendre la faillite actuelle, et la panique qui s'ensuit, pour commencer à le voir se dégonfler, pour que les esprits se reprennent, et qu'on remette tous ces films à leur place, qui est celle, ou de productions commerciales fort courantes, ou d'exercices de style de simples débutants, certains, honnêtes, et intelligents, mais sans plus.

Mais le temps, encore une fois, se chargera de mettre tout cela en ordre, et à sa vraie place.

La responsabilité de cette presse cinématographique — si proche de la publicité — dans la défaite qui s'ensuivit, est, en

La vie et le temps

l'occurrence, écrasante. Mais, alléchée par la perspective cinématographique, ne se tenant plus, elle est rentrée à fond dans le jeu. Nous avons pu assister à un effarant concours de complaisances en faveur des nouveaux films de l'extrême-droite à l'extrême-gauche...

La langue pendante, attendant sous l'orme leur tour d'accéder aux bonnes places de scénaristes, d'abord, de réalisateurs, ensuite, écrivillons et plumitifs de toutes couleurs embouchaient servilement les trompettes pour les « œuvres » des petits camarades, déjà hissés sur le pavois. Ils se sont bien gardés de dénoncer la manœuvre, livrant pieds et poings liés le cinéma français à cette horde d'amateurs. Ils se pâmaient bruyamment devant les acrobaties périmées des nouveaux tziganes de la caméra, où défailaient d'admiration, devant un nihilisme élégant, et déliraient, au lieu de bâiller à périr, devant des films qui n'étaient que réminiscences ennuyeuses ou pillages d'anciens films de cinémathèque — le tout présenté comme le fin du fin de l'originalité et du modernisme. Nous avons assisté à tout cela, à toute une avalanche de films entrepris à tort et à p.102 travers par des producteurs béats, subjugués, éblouis, dont l'esprit était braqué uniquement sur leur tirelire.

Le scénario était-il inexistant ? Le scénario ? Mais cela n'a aucune importance... Seule compte la « forme de l'analyse ».

La mise en scène est-elle nulle ? Ou l'appareil saisi d'épilepsie contorsionniste ? Voilà le nouveau style. Le montage est-il inexistant, raboutant au hasard de malheureux plans qui n'avaient rien à voir ensemble ou s'entrechoquant les uns les autres, comme si la monteuse avait perdu ou mélangé toutes les feuilles du scénario ? C'était cela, la nouvelle mode de ces films à la mode. La

La vie et le temps

photographie était-elle affreuse, les femmes défigurées et boursouflées ? C'était cela aussi le nouvel art, celui qui se « rapproche de l'actualité », de la vérité, et si vous aviez le malheur de n'être point de cet avis, vous étiez proprement traité de *minus habens* ou de barbon. L'un de ces jacobins à qui « L'Express », justement, faisait des remarques sur la médiocre photographie, eut cette réponse :

— Quoi ? Si ma photographie est surexposée, ou sous-exposée, je fais dire à un de mes personnages : « Tiens, le temps se couvre » ou « Tiens, le ciel s'éclaircit... Et le tour est joué ! » (*L'Express*, 27 juillet 1961.)

Le vrai, c'est que ces méthodes et ces prétextes protégeaient la production ultra-économique de la Nouvelle Vague et que, sans cela, ils n'eussent point pu tourner... A toute manifestation de l'incapacité technique, de l'ignorance du métier, à l'absence de talent, on vous opposait les nécessités de soi-disant théories artistiques nouvelles, du « cinéma-vérité », théories auxquelles, ce n'était pas la peine d'insister, vous ne seriez jamais, jamais, sensibles...

Mais ce n'était point tout : il fallait couronner l'édifice, trouver des monuments, des chefs-d'œuvre qui cristalliseraient la théorie et polariseraient les enthousiasmes. On les trouva, bien sûr.

On était, au départ, parti à fond, à boulets rouges contre l'envahissement intolérablement « vieux jeu » de la littérature au cinéma ? Quelle ne fut pas notre surprise, bien peu de temps après, de voir porter au pinacle, encenser dans des termes incroyables, des abstractions glacées, suant la plus creuse, la plus insupportable, la plus prétentieuse et la plus mauvaise littérature qui se puisse rêver !

La vie et le temps

p.103 Tout cela, dûment soutenu dans les Commissions, grâce à de petits camarades compères bien placés, et allant même — voyez le scandale de ce qu'on a appelé les « recettes de Tante Marguerite... » — jusqu'à des récompenses dans certain Festival : le tout reconnu même par un jugement de Tribunal qui fit, à l'époque, quelque peu sensation...

Oui, sous nos yeux stupéfaits, le fin du fin, à suivre l'évolution, c'était maintenant le retour à une manière de production esthétique, du style que l'on reprochait tant à Marcel L'Herbier, et pourtant parfaitement acceptable et justifié en son temps : du cinéma pour petites chapelles et pour initiés.

Ce genre de production, prétendument « envoûtante », au demeurant d'un mortel ennui — faites ce que vous voulez, mais au nom du ciel, n'ennuyez jamais le spectateur ! — ce genre de production, je ne sais pourquoi, me rappelait irrésistiblement aussi le style « asexué » des productions de 1942, une survivance singulière de la formation intellectuelle de l'occupation, laquelle se situait volontairement en dehors du normal et évitait, par dérobade, bien sûr, d'aborder les grands problèmes, de prendre des positions idéologiques combatives, en un mot de causer à l'édifice social tel qu'établi nulle peine, même légère.

Jadis, sous Mussolini, nous avons connu les célèbres « calligraphistes » italiens, écrivains qui se livraient à d'infinis exercices de style — pour éviter de parler d'autres choses, plus sérieuses...

Sur le plan littéraire, les attaques les plus vives avaient été contre les « scénarii trop bien faits » — ce qui est déjà une bien étrange logomachie. Nous avons attendu, avec patience, les

La vie et le temps

« nouveaux scénarii » promis. Aujourd'hui, nous sommes en mesure de dire, d'affirmer, que nos jeunes sans-culottes se sont avérés incapables de remplacer les scénarios « trop bien faits » par de meilleurs.

On peut même dire que la crise du scénario n'a jamais été plus aiguë. Et la faiblesse, la pauvreté intellectuelle des œuvres de ladite Nouvelle Vague est un des points les plus caractéristiques des destinées de ce mouvement — celui d'ailleurs sur lequel il a mortellement buté, et ce pourquoi il s'est dégradé si rapidement.

p.104 Par contre, avec ce mouvement, le Cinéma s'est roulé, avec complaisance, dans la description du vice, d'un exhibitionnisme démoralisant, de l'affreux, d'un horrible industriel.

Non, mon Dieu, que je sois particulièrement bégueule, et je crois l'avoir suffisamment prouvé, mais c'est que l'on pouvait déceler que ce régal, sous prétexte de stigmatisation, avait d'autres racines : celles d'allécher, de façon assez malsaine, le public. Le tout, en se maintenant, chose curieuse, dans le conformisme le plus strict, car on ne peut que constater, avec ce mouvement, que les films se seront davantage vidés étrangement de tout contenu, de ce contenu qui est pourtant, on ne le répétera jamais assez, *l'essentiel* de toute œuvre, cinématographique ou non.

Car les « nouveaux » thèmes choisis, à l'examen, se sont révélés le plus souvent d'une incroyable banalité, parfois même de purs mélос, dignes du théâtre d'avant-guerre — et d'avant l'autre guerre.

Ainsi, vomissant les poncifs, on n'a rien eu de plus pressé que de courir vers d'autres poncifs ! Il ne subsiste plus, alors, dans ces

La vie et le temps

« nouveaux » films que des outrances faciles de montage, ou de dialogues — ce qui n’a rien de bien méchant. Un simple cynisme de collégien, lâché, assez curieusement orienté d’ailleurs, mais cela rejoindra nos observations, vers une manière d’anarchisme de droite, au fond très savamment conformiste. Oui, on ne peut pas ne pas remarquer à quel point toute cette production s’équilibre et s’est alignée habilement sur les directives officielles, comment elle s’abstient de tout mordant et de toute critique sociale.

Audacieuse sur le plan d’un érotisme souvent vulgaire, mais qui n’est craint par aucune autorité, qu’elle soit politique ou religieuse — un bataillon de derrières, mais pas d’idées dites subversives ! — voici notre fameuse jeunesse bien installée dans une curieuse sagesse, tant sur le plan des pensées que sur celui des plateformes idéologiques...

A quoi bon, dès lors, je vous le demande, cette prise de pouvoir si elle n’utilise pas à fond cet outil incomparable qu’est le cinéma, pour faire entendre justement la voix de la jeunesse sur tous les errements de notre temps ?

^{p.105} Mais cela n’est point pour étonner. Le seul avantage de ce mouvement, mais payé de quel prix, aura été de donner un coup de semonce au Cinéma français, pour lui éviter l’assoupissement dans des procédés ou des formules, l’enlèvement trop paisible de certains esprits dans des situations trop sûres, mais c’est tout.

Ce n’est certes pas moi, qui veux toutes les sévérités pour le métier que j’aime et respecte, qui pleurerai sur la disparition d’un certain nombre d’incapables, d’affairesistes ou de médiocres.

Le malheur, pour le Cinéma français, est qu’ils ont été, pour la plus grande part, remplacés par d’autres incapables, d’autres

La vie et le temps

médiocres — et d'autres affairistes. Certes, un pays a besoin d'une jeunesse ardente, et même turbulente, mais il n'est pas écrit qu'elle doive, pour son accession au travail, mettre en péril le métier qui est le patrimoine de tous.

L'objectif de la grande manœuvre : s'engouffrer à toute force dans le métier, fut si net que, à peine les premiers films établis sur des normes de prix de revient incroyablement bas, à peine ces films sortis, les aspirants, une fois bien en place, n'eurent rien de plus pressé, rejetant avec la même désinvolture les belles théories qui leur avaient servi d'appât, que d'avoir des exigences matérielles identiques à celles qu'ils flétrissaient si peu de temps auparavant !

Pour citer un exemple bien connu, tel réalisateur « Nouvelle Vague », dès son troisième film, exige et obtient des frères Hakim un devis dépassant largement les deux cents millions — il y a deux ans !

Cela, sans parler du prétendu « scandale » des vedettes contre lequel s'élevaient si bruyamment leurs journaux. Or le tout premier soin de la vague dite nouvelle n'a-t-il pas été de fabriquer des vedettes — des nouvelles, les siennes — dont vous avez tous les noms sur les lèvres, lesquelles demandaient, moins d'un an après leur apparition, des sommes déjà rondelettes, et aujourd'hui, pour ce qu'elles représentent, à vous couper le souffle.

Quant au « système de la vedette » jadis si violemment critiqué par tous nos jeunes impétrants, observez donc si aucun d'eux se risque, aujourd'hui, à faire un de ses films sans faire appel à elles ?...

La vie et le temps

p.106 Mais elle n'est pas à une contradiction près, cette vague qui, sur un autre plan, professe, prétend-elle, une profonde admiration pour Luis Buñuel, mais dont toute la production, par exemple, s'inscrit presque parfaitement dans le cadre du catéchisme... Artistiquement parlant, on pourra épiloguer à plaisir et selon les goûts de chacun, sur la valeur réelle de l'apport de cette équipe nouvelle, mais personnellement, et pour tous ceux qui soit ont un peu de mémoire, ou de culture cinématographique, soit vivent ce métier, tout ce que nous avons vu est extrêmement fabriqué et surtout plein de trop nombreuses réminiscences et emprunts à des films ou à des expériences antérieures : il est très évident que les projections de la Cinémathèque n'ont pas été oubliées par tout le monde...

Cependant, la fréquentation assidue des Cinémathèques ne saurait, en aucun cas, tenir lieu d'originalité créatrice. Comment se fait-il que des journalistes, par ailleurs si prompts aux louanges, aient été tous frappés d'une bien curieuse amnésie alors que l'on pourrait si facilement trouver, et signaler, dix, cent références exactes ? Que dis-je, même superposer des titres anciens aux titres nouveaux ! Pour tel film d'enfant, comment personne n'a-t-il parlé des ressemblances surprenantes entre *Zéro de conduite* et le *Menschen am Sonntag* de Robert Siodmak ? Relisez donc aussi *L'Enfant criminel* de Jean Genet : ce sera très instructif, vous verrez. Et comment personne, sur tel film à trois personnages, récent, n'a-t-il relevé les étonnantes analogies du film avec celui d'un des plus grands maîtres du cinéma « vieille vague », j'ai nommé Ernst Lubitsch, dont le *Sérénade à Trois* fut une des plus jolies réussites, et un succès commercial qui eût dû rafraîchir bien des souvenirs... Interprété par Myriam Hopkins, Cary Grant et

La vie et le temps

Gary Cooper, voilà qui se superpose bien curieusement à l'actuelle distribution, n'est-il pas vrai ?

Ah ! que d'étranges pertes de mémoire... !

Non. Il n'y aura pas eu, dans tout cela, de quoi bouleverser vraiment les fondements de notre art cinématographique, et je ne consens à tirer mon chapeau que devant la manœuvre, et devant la publicité dudit mouvement, menée de main de maître.

p.107 Si l'on veut dresser un bilan juste, disons que, si le fond n'a pas été touché, ni enrichi, la forme y aura gagné un peu plus d'audace et de liberté dans le récit — mais rien que nos camarades transalpins n'aient déjà expérimenté avant nos jeunes jacobins...

Toute réaction doit être enrichissante. A nous d'en faire notre profit.

Si nous avons vu, cependant, certains de ces films refléter de l'intelligence, par contre nous en avons vu fort peu faire montre de ce qui est le plus précieux dans notre métier : la sensibilité.

Le manque d'émotion, et de cœur, est en effet une grave pierre d'achoppement de ces nouveaux films. Film intéressant que l'un de ces derniers en date, primé à Venise — mais qui, à aucun moment, ne nous émeut. Même la scène finale, où, proche de sa rédemption pourtant, l'héroïne se fait abattre en pleine rue à coup de revolver, nous laisse indifférents, et l'œil sec.

Personnellement, je ne suis pas contre le cerveau, bien sûr, mais à la condition que celui-ci reste commandé par le cœur. Car ce n'est pas avec l'intelligence que l'on saisit et passionne le spectateur — mais avec le cœur. Egalement, le plus grand nombre de ces films ignore l'art de faire rire le spectateur. Aucun sens de

La vie et le temps

l'humour, ce qui n'est point pour me surprendre. L'humour, l'ironie sont des manières de venin, et comportent un sarcasme envers les valeurs morales de l'ordre établi...

Ce contre quoi nous savons que cette jeunesse n'entend pas s'élever. Mais c'est ce manque de détente qui rend leurs films très insuffisamment humains.

Enfin, ce décousu volontaire, systématique, a amené aussi une vive diminution de l'intérêt du récit, par l'affaiblissement du ressort dramatique. Tant il est vrai que ce métier est régi par des lois formelles, immuables, qu'aucune vague, quelle qu'elle soit, ne saurait renverser, et auxquelles on sera toujours forcé de se référer et de revenir.

Pour la plupart, cinéastes au souffle court, exploitant un cynisme facile de dialogue, on s'est complu surtout, pour attirer l'attention, à choquer le public et à le choquer malheureusement, assez gratuitement, sans arriver pour autant à renouveler un genre, ^{p.108} à créer un vrai mouvement artistique, armé par une pensée forte et de nature à bouleverser un art, et à séduire un public qui a déjà donné son jugement, et la mesure de son opinion — par sa disparition !

Car, sur le plan professionnel, les conséquences, et l'étendue des dégâts, sont, hélas, effrayantes.

Le sabotage systématique par la Nouvelle Vague, de la réglementation professionnelle, qui assurait tant bien que mal les qualifications et des nombres susceptibles de maintenir la qualité technique des films, a provoqué en tous les domaines un rapide avilissement du métier et porte la responsabilité, de par les navrantes conditions de travail qu'elle a entraînées, d'un

La vie et le temps

véritable appauvrissement technique, positivement désastreux.

A cause de cela, l'image cinématographique se trouve aujourd'hui ravalée au niveau de celle, médiocre, de la télévision, et le cinéma y perd un de ses charmes majeurs.

Il en est résulté un cinéma, peut-être très économique, mais à coup sûr étriqué dans ses réalisations, dans ses décors, soi-disant naturels ; un cinéma sous-développé, triste et pauvre. Quand une industrie est en perte de vitesse, est-ce de bonne politique pour elle que de s'en remettre à de la production de pacotille ?

Toujours est-il que le moment est rude pour notre Cinéma, et que les producteurs vont partir à la recherche d'une nouvelle panacée, moins décevante. Il y a gros à parier que, loin de revenir à une vraie défense du Cinéma français, et à exiger d'un gouvernement qu'il agisse enfin énergiquement dans ce sens, ils seront vraisemblablement encore attirés, selon toutes les apparences, par de fausses solutions, par des mirages, et le Marché commun me semble à cet effet un parfait miroir aux alouettes pour leurs illusions. Nous ne sommes pas aveugles. Qu'est-ce que ce « Marché commun » ? C'est, au départ, un moyen d'assurer, en avant-garde, une cohésion économique entre un certain nombre de nations européennes — ne dépassant pas une certaine longitude — prélude à une future cohésion militaire. En un mot : constituer dès aujourd'hui un bloc, pour mieux l'opposer, plus tard, à un autre bloc. Mais, pour nous : mélangé pêle-mêle, aux légumes ou à la viande, aux ^{p.109} appareils ménagers ou à l'automobile, l'art cinématographique, je vous le demande, qu'a-t-il à attendre de ce micmac ?

Si l'on ne sait pas ce que les productions y gagneront, on sait

La vie et le temps

d'avance, et à coup sûr, ce que l'esprit y perdra et ce que les films, nos films, finiront, par la voie de combinaisons encore aggravées, par y perdre sur le plan de la personnalité. Le panachage international auquel elles sont vouées ne peut qu'effriter et leur originalité, et leur caractère national.

Et quoi qu'on prétende, ce Marché commun, sur le plan cinématographique, nous ménage des lendemains inconnus de tous — même des entêtés qui nous conduisent avec des œillères vers cette nouvelle aventure. En tout état de cause, ce Marché commun n'aura pas le pouvoir d'agrandir ou d'élargir le marché tout court, n'est-ce pas ?

Alors, comme cela est justement, et depuis toujours, le problème N° 1 du Cinéma français... Il y a même fort à parier que, dans la lutte à mort qui va s'ensuivre, dans ce panier de crabes que l'on organise, s'il y a de petits malins qui se débrouillent bien — je les vois déjà d'ici — ce ne seront point les Français... Et qu'en définitive il risque fort, notre Marché — le nôtre, j'entends — d'être, et plus limité, et même ramené à une portion plus congrue encore que ne se l'imaginent aujourd'hui nos naïfs producteurs...

Tenez, je leur donne rendez-vous dans cinq ans.

Non. A tous les maux dont vient de souffrir le Cinéma français du fait de l'expérience malheureuse dont il vient de faire les frais, il n'est qu'une solution principale : revenir à l'esprit qui l'a animé durant ses années de sursaut et de *self-defence* — je veux dire, à la combativité et à l'esprit qui ont imposé l'annulation des accords Blum-Byrnes.

De cet esprit, seul, découleront les mesures libératrices : d'abord faire reculer l'obscurantisme, je veux dire la censure et la

La vie et le temps

pré-censure, le rétablissement immédiat — et amélioré — de la Loi d'Aide, redonner au Cinéma français sur tout son territoire, les moyens de production qu'il a perdus et même accroître, moderniser et améliorer son équipement, puis retirer l'art cinématographique du plan du Marché commun, enfin, une planification générale de ^{p.110} l'industrie par des gens, non pas venus de la Cour des Comptes ou du chocolat, mais par des gens capables, pénétrés de l'importance nationale de la production cinématographique, et dotés des pouvoirs nécessaires pour assurer, par des remèdes vraiment efficaces, cette fois, sa renaissance. Et revenir vite à de bons films, bien réalisés, bien écrits, bien joués, bien photographiés, bien montés — bien faits, en un mot.

Il n'y a pas d'autres solutions.

*

La vague s'est retirée. Que reste-t-il sur la grève ?

Trois ou quatre acteurs ou actrices, tous très gonflés, et — à ce jour — deux ou trois films intelligents, mais des dizaines et des dizaines de films bien médiocres, dont la postérité s'étonnera fort, dans quelques lustres, qu'ils aient pu provoquer un tel bruit et faire couler tant d'encre. Et dont, il faut le dire, très peu n'ont véritablement, honnêtement, remporté une vraie adhésion du *grand* public. Nous ne faisons pas un métier confidentiel, et l'afflux massif du public reste un signe que l'on ne peut nier, ni méconnaître. Soyons objectif, et référons-nous, non pas à des statistiques, mais à des simples chiffres, qui parlent un langage indiscutable.

Le nombre des entrées de tout film sortant dans une salle de

La vie et le temps

Paris, pour la première fois, constituant ce que nous appelons la « première exclusivité », compté dans une seule salle ou dans un seul tandem de salles, constitue un véritable baromètre de l'intérêt du public. Ces résultats sont publiés régulièrement dans les hebdomadaires corporatifs français ; ils sont totalisés en fin de cette première exclusivité. Les gros succès oscillent entre 500 et 600.000 entrées, à Paris. Or en dépit de certains truquages, de calculs de complaisance, comme pour l'un des derniers sortis, par exemple — où l'on a totalisé aussi les « seconde exclusivité »... — aucun des films de la vague dite nouvelle n'a dépassé 200.000 entrées, au grand maximum.

Observons tel autre de ces films-choc, en plus récompensé suprême d'un Festival de marque, qui, malgré une orchestration ^{p.111} publicitaire sans précédent, unanime, de grand style, bénéficiant du support frénétique d'un snobisme déchaîné, a totalisé, à Paris — maintenu dans la salle jusqu'à la corde — 140.000 entrées, soit le quart, péniblement, d'un vrai succès de public.

Et si certains de ces films ont fait une carrière commerciale bénéficiaire, n'oublions pas qu'ils doivent ce résultat surtout aux conditions frauduleusement économiques dans lesquelles ils ont été faits, grâce à quoi on a pu ramener leur coût d'origine à des sommes très basses.

Mais à quoi bon piétiner davantage cette Nouvelle Vague qui n'est plus qu'un cadavre abandonné de tous... Déjà les producteurs se détournent des jeunes élus d'hier. Et si je m'anime à cet endroit, c'est que la colère me prend de voir le tort que cette jeunesse avide, impatiente et désordonnée aura, en partant, causé au Cinéma français, jadis en bien meilleure santé, et qu'elle laissera en proie à une crise sans précédent.

La vie et le temps

C'est que la réponse du public — ce juge de paix — ne s'est pas fait attendre. Elle a été cinglante, cette réponse, car, lui, le grand public, il n'a que faire de l'intellectualisme, du snobisme, des petites chapelles et des entreprises collectives d'admiration mutuelle. Il allait au cinéma. Mais la vue de nombre de ces productions hâtives, mal faites, mal bâties, bâclées, réalisées dans l'étroitesse et la pauvreté, inadaptée au tournage, de ces décors naturels, ou, dans un autre ordre, l'insurmontable ennui dégagé par certaines œuvres, dont il lisait dans la presse d'incompréhensibles panégyriques, font qu'il s'est trouvé peu à peu dérouteré par l'orientation que prenait sa distraction anciennement favorite. L'effarante lourdeur de certains de ces plats indigestes qu'on a voulu lui faire avaler de force lui a fait perdre, rapidement, hélas, beaucoup de son appétit cinématographique...

Car, brusquement — en trois ans — le cinéma français a perdu — les propres statistiques du Centre national en mains — cent millions de spectateurs ! C'est beaucoup... C'est le tiers de sa clientèle !

Conséquence que l'on tait prudemment : nos salles se ferment à une cadence inquiétante.

^{p.112} A la rentrée, tandis que je vous parle, dix nouvelles salles vont fermer, rien qu'à Paris : le *Fantasio*, le *Météore*, le *Fidelio*, l'*Ornano-Palace*, l'*Excelsior-Pathé*, etc., qui deviennent garages, ou self-services !

Et ce n'est que l'ébauche du mouvement. Car tout le monde sait bien que le nombre de ces fermetures serait bien plus grand encore, si les Distributeurs, au lieu de réclamer leur dû, ne

La vie et le temps

préfèraient laisser ces dettes en attente afin de prolonger au moins les lieux commerciaux de projection.

Enfin, le Cinéma français, qui tenait jusqu'ici dans les échanges internationaux la seconde place après l'Amérique, vient de céder cette place à l'Italie, pour descendre à la troisième. Même, constate *France-Soir* (du 17 mai dernier), un pays — celui de nos amis japonais, qui ont perdu beaucoup d'argent avec les films français récents — fait depuis six mois une véritable grève des achats !

Quant à la production, en 1961, à la même époque, on tournait, dans nos studios, 28 films. En 1962, on n'en tourne plus, pour la période correspondante, que... 16 !

La toute première déduction que l'on peut tirer de ces tristes constatations, c'est que même si l'on prétend qu'il s'agit là, simplement, d'une de ces crises que le Cinéma français connaît périodiquement, la fameuse panacée de la Nouvelle Vague, espoir de nos perspicaces producteurs, s'est avérée absolument inopérante, qu'il ne lui a pas été donné d'endiguer le désastre, et qu'elle s'est montrée finalement incapable de retenir, en tout cas, les spectateurs...

C'est, toujours dans *L'Express* — ce surprenant soutien de la vague dite nouvelle — qu'on trouve (numéro du 28 juillet 1961, page 34) la déclaration péremptoire d'un des nouveaux jeunes pontifes : « *Je ne vois pas pourquoi on dit que le cinéma doit plaire à tout le monde.* » Là, pour une fois, le but est atteint !

*

p.113 La leçon qui, en second lieu, se dégage de cette hémorragie massive, que rien n'arrête encore, c'est que ce n'est pas tant le

La vie et le temps

cinéma qui baisse dans l'estime ou le goût des spectateurs, mais que trop de mauvais films les découragent, dans l'ensemble ; car il faut remarquer que, malgré cette désertion, le grand public fait encore, à certains films, très choisis par lui, un accueil véritablement triomphal — mais à certains films seulement, pas « Nouvelle Vague » pour un sou : *La Guerre des boutons* a fait, en exclusivité, 650.000 entrées.

Cela démontre bien que le grand public n'est point si sot qu'on veut bien le dire, et que, s'il fuit bon nombre de films, c'est pour de très simples raisons de qualité. De qualité artistique médiocre, s'entend. Il faut avoir le courage de le dire. Il fuit les films de qualité technique appauvrie, en amoindrissement constant, et les films dits intellectuels. Voilà ce qui, seul, provoque la fuite éperdue d'un public qui justement continue assez d'aimer profondément le cinéma pour bouder les mauvais films !

Enfin, si le cinéma doit devenir cette distraction ésotérique d'esthètes, ce suprême régal d'îlotes « envoûtés », le grand public a senti confusément que cet art a rompu, et même perdu, tout contact avec lui. Alors, décontenancé par cette orientation, la grande masse du public préfère s'abstenir et aller chercher ailleurs des distractions plus limpides et plus saines. Mais ces cent millions de spectateurs déçus, qui ont tourné le dos aux salles, quand et comment les retrouverons-nous, quand et comment les amènerons-nous à en reprendre le chemin oublié ? Et même, les retrouverons-nous jamais ?...

Si l'on voulait une démonstration plus éclatante des motifs et des raisons de cet abandon massif, il est un chiffre inquiétant, qui parle mieux encore que je ne le saurais faire, dans son écrasante signification. Je veux parler du nombre élevé de ces films français

La vie et le temps

réalisés récemment par des novices, qui dorment sur les étagères et sous la poussière des blockhaus — et qui ne sortiront jamais.

En 1959 et en 1960, je vous ai dit que 69 nouveaux metteurs en scène avaient fait leur apparition. Sur les 69 nouveaux films p.114 réalisés par ces jeunes, qui n'avaient rien fait auparavant, 30 seulement de ces films ont été distribués... Et les 39 autres films ne sont pas sortis en 1959 et en 1960. Ils ne sont pas davantage sortis les années suivantes... Personne n'en voulait...

Or, depuis, ce chiffre inquiétant n'a fait qu'augmenter. Aujourd'hui, le nombre de ces films dont personne ne veut, ni distributeur, ni salle, ni acheteur de l'étranger, s'est encore accru. Ils se sont accumulés dans de telles proportions qu'ils sont, à ce jour, au nombre, énorme, de 90 ! Et 90 films, cela représente, pour le petit cinéma français, et pour les investisseurs de tous ordres, une perte considérable — une perte sèche, et définitive.

Quatre-vingt-dix films, tous de cette nouvelle vague, responsable d'une des plus grandes pertes que la production française ait jamais connues. Et, sans aucun doute, son plus cruel échec !

Le cinéma, René Clair l'a dit, est affaire de gouvernement. Mais les gouvernements ont le cinéma qu'ils méritent. Pour tenter d'expliquer une telle faillite — cent millions de spectateurs perdus, une centaine de films insortables et immontrables ! — nos officiels avancent, aussitôt, mille raisons paresseuses pour faire dévier leurs responsabilités.

C'est, d'abord, la Télévision, ce bouc émissaire, bien commode. Puis, à la file : le développement du crédit ménager et de l'automobile, le goût de l'évasion, des week-ends, le disque, les

La vie et le temps

sports, le cours des choses, le « tout naît, tout vit, tout meurt », que sais-je encore...

Toutes les raisons avancées sont, fort malheureusement, inexistantes, et fausses. Car, par exemple, ce n'est un mystère pour personne que, dans tous les pays socialistes, le cinéma est florissant, et même promis à un vaste essor. Tout le monde sait qu'aux Etats-Unis, où il y a pas mal d'automobiles, que je sache, le cinéma a finalement bien résisté aux attaques de la Télévision. Et, dans un pays de même économie que le nôtre, un pays tout à fait voisin, nous avons un exemple éclatant, qui vient offrir un démenti catégorique à ces mauvaises raisons.

Pendant ces mêmes années où l'on précipitait allègrement le Cinéma français vers sa situation désastreuse présente, l'exemple p.115 italien vient en effet infirmer toutes les fallacieuses excuses invoquées pour justifier la sottise gestion du Cinéma français, l'imprévoyance et l'impéritie de ses mauvais bergers. Et personne n'ose dénoncer le tort que lui ont fait, dans l'esprit du grand public, les journaux jaunes et les films de la Nouvelle Vague, en majeure partie responsable de cette désaffection. Car il y a aussi, en Italie, une Télévision, et plus largement développée qu'en France. Il y a aussi le même goût de l'automobile, le même goût de l'évasion, le même goût des week-ends, des plages encore plus proches et plus tentantes, sous ce climat, les mêmes disques, les mêmes sports... Mais il y a en Italie un gouvernement qui, de façon indiscutable, éclatante, estime à sa juste valeur et à sa réelle importance son cinéma national, le protège farouchement, le soutient, en un mot l'aime et le guide de la façon la plus intelligente et la plus habile qui soit.

Et pendant ces mêmes années où nos officiels fourvoyaient le

La vie et le temps

Cinéma français dans le cul-de-sac d'une tentative absurde organisée, pendant que la production française était en baisse, pendant que nous perdions un à un les marchés internationaux, pendant que nous démolissions ou laissions disparaître vingt de nos studios, en Italie, non contents de tous ceux déjà existants, l'immense « Cinecitta », « de Paolis », et tant d'autres, Dino de Laurentis met en chantier un nouvel et énorme complexe de studios ultra-modernes, les recettes et la fréquentation des salles sont en constante augmentation, et la production de films qui ne dépassait guère 120 à 150 films, il y a seulement trois ans, dépassera, en 1962, le chiffre énorme de 410 films !

Quel exemple, et quelle leçon !

Conduite de main de maître, par des dirigeants capables, passionnés et remarquables en tous points, l'Italie a su profiter d'une occasion unique qui s'est présentée inopinément après la dernière guerre : elle a su drainer vers elle une grande partie de l'activité cinématographique mondiale, qui se déplaçait et était à prendre. Mal guidée, la France et Paris ont raté un coche que Rome, elle, n'a pas laissé passer. Rome, que l'on appelle maintenant, plaisamment « Hollywood-sur-Tibre », Rome le centre de production, au monde, le plus actif en ce moment.

^{p.116} Aujourd'hui, c'est à Rome que se produisent les films les plus importants de notre époque, et non seulement les plus dispendieux, mais aussi les plus intéressants. C'est que ces dirigeants-là n'ont pas oublié, eux, que c'est grâce au cinéma national, en grande partie, que l'Italie a pu amorcer, après la dernière guerre, son brillant relèvement. Nation dite vaincue, elle avait appartenu à un camp moralement discrédité, et suspect. C'est par le Cinéma que s'opéra un retournement éminemment

La vie et le temps

spectaculaire, et c'est à un monde un peu amusé, mais très sincèrement admiratif, que l'on apprend, grâce à *Rome ville ouverte*, *Sciuscia* et tant d'autres, que nul pays n'avait été plus antifasciste que l'Italie...

Mais grâce au cinéma, la partie *morale* était gagnée. Et le Pouvoir, reconnaissant, allait commencer un lent, un patient et lucide effort qui a, peu à peu, amené le cinéma italien à la place prépondérante qu'il occupe indiscutablement dans le monde aujourd'hui, place qui n'est pas due, uniquement, quoi qu'on en dise, aux immenses talents que ce pays recèle. Et pour gagner cette bataille, l'Italie n'a pas eu besoin d'une « nouvelle vague »... Cela ne veut pas dire qu'elle ne pense pas, d'ailleurs, à sa jeunesse, à assurer la relève, ni à l'infusion d'un sang nouveau, d'un sang vraiment jeune, s'entend, dans ses veines. Mais posément, judicieusement, avec la mesure et la méthode qu'exige l'exercice d'un métier coûteux, important, et représentatif.

Sans avoir pour autant mis grossièrement au rancart ses anciens et fidèles serviteurs, qui continuent à travailler, l'Italie a pris soin de favoriser des jeunes choisis judicieusement, triés sur le volet de l'admirable « Centro Esperimentale », dirigé si brillamment par Luigi Ammanati, des jeunes qui ne se sont pas lancés dans ce métier à l'étourdie ou à l'esbroufe, comme chez nous, au hasard de leur ignorance, ou selon les possibilités financières de papa. Elle a su ainsi canaliser habilement les impatiences et éviter la ruée en masse, désordonnée, celle qui bouscule et ébranle tout sur son passage, jusques et y compris les fondements de la profession elle-même.

Toute une pléiade de jeunes Italiens, encore inconnus de nous

La vie et le temps

— et curieusement, furieusement combattus par notre vague dite nouvelle... — viennent ainsi au jour, qui assureront une relève de p.117 grande qualité, solide, mûrie, vraiment originale, et qui auront, qui ont déjà quelque chose à dire, quelque chose que, quoi qu'on pense, on peut vraiment dire dans ce pays.

Je n'en veux pour preuve, par expérience personnelle, que l'accueil réservé par l'Italie à *Tu ne tueras point*, devenu là-bas : *Non uccidere*. Malgré toutes les pressions exercées, l'Italie a tenu bon et « programmé » le film honni, vilipendé, et elle l'a fait passer à la Mostra de Venise.

Plus tard, *Non uccidere* primé, malgré toutes les pressions de Chancellerie qui se firent encore plus violentes, rien n'a pu empêcher la presse italienne d'entrer en jeu et, je puis le dire, elle offrit un autre spectacle que la nôtre. Jour à jour, inlassablement, huit mois durant, des centaines et des centaines d'articles. La grande presse, en France, ne soufflait mot de cette effarante bataille. Consigne gouvernementale admirablement suivie — appliquée militairement — malgré plus de soixante interpellations à la Chambre italienne dont personne, en France, n'a eu vent... Tout cela a été nécessaire pour obtenir enfin la projection, sur les écrans italiens, d'un film simplement pacifiste.

Et c'est encore dans ce pays, où souffle en ce moment un air meilleur, que j'ai enfin trouvé des prêtres libéraux, et respectables, tels Mgr Albino Galetto, Directeur de la Centrale catholique du cinéma, et le Padre Angelicchio qui m'apportèrent un réconfort et secours incomparables, car c'est bien grâce à leurs énergiques et courageuses interventions que, je ne crains pas de le dire, ce film a été finalement imposé, et mis au jour au Festival de Venise.

La vie et le temps

Oui, je regrette, Mesdames, Messieurs, à l'instant même où j'apprends que mon film vient d'être autorisé à sortir, le 15 novembre prochain, à Bruxelles, en Belgique, de n'avoir pu vous le montrer ce soir. Ce film, fait non pas par moi, mais par une poignée de Français — et par des jeunes — qui ont travaillé avec nous, et qui ne pensaient pas que l'on pouvait ainsi « déconseiller », c'est-à-dire, soyons francs, décréter honteux un film en faveur de la Paix !

Leçon un peu amère pour tous ceux qui ont fait ce film de leurs mains, et même en prenant, pour ce faire, de très gros risques, en dehors de tout esprit de lucre et de commerce, par simple amour ^{p.118} du prochain et parce qu'ils avaient, de leur métier, une conception noble, et élevée.

Etrange destin que celui de ce film, fait avec le cœur, pensant venir au secours de ces cent cinquante très jeunes gens qui sont encore et toujours, ce soir, à l'heure où je vous parle, enfermés dans nos prisons, sacrifiant obscurément, en silence, leur jeunesse pour nous, pour vous, pour que vienne et s'ouvre enfin l'ère d'une vraie Fraternité entre les hommes.

Etrange destin que celui de ce film que l'on ne vous a pas permis de voir ce soir, de ce film que je ne désespère pourtant pas de vous montrer un jour, de ce film maudit, pourchassé, caché, parce qu'il veut être un film d'espoir en un monde meilleur et libéré de son fléau le plus cruel, un film qui se voudrait annonciateur de temps nouveaux — un film qui est un peu comme la clameur d'une race en perdition, menacée tragiquement dans son existence même !

La vie et le temps

TROISIÈME POÈME

Rien ne pourra payer les larmes des mères,
Rien ne remplacera leurs espoirs déchirés,
Leur bonheur n'est plus rien qu'un vieux rêve éphémère :
Elles auront demain tant de fils à pleurer...
Tout ce que l'on apprend dans le regard des femmes,
Ni le feu ni le fer n'y pourront jamais rien
Car l'amour, et lui seul, survit parmi les flammes,
Et je veux, comme vous, voir survivre le mien.

@

La vie et le temps

LOUIS ARMAND est né a Cruseilles (Haute-Savoie) en 1905. Il entra en 1924 à l'Ecole Polytechnique, d'où il sortit second ; il est major de sa promotion à l'Ecole des Mines. Entré en 1934 à la Compagnie des Chemins de fer P.L.M., il y prit l'initiative de nombreuses modernisations. Pendant la guerre, Louis Armand dirigea le groupe « Résistance-Fer ». En 1946, il fut nommé directeur général adjoint de la S.N.C.F. dont il devint le directeur général en 1949 et président du Conseil d'administration en 1955. Il s'est attaché tout particulièrement à la mise en œuvre, sur le Réseau, des techniques les plus récentes. Président de l'Union Internationale des Chemins de fer — organisme qui groupe les administrations ferroviaires de 36 pays —, il a cherché, dans le cadre du réseau national, à faire bénéficier la S.N.C.F. de l'évolution des techniques qui favorisent les grandes entreprises, et s'est efforcé, pour tous les problèmes où le cadre national est devenu trop étroit, de dégager des solutions européennes. Membre du Conseil scientifique du Commissariat à l'Energie atomique, Louis Armand a mis en avant l'idée d'une communauté européenne d'énergie atomique, qu'il a baptisée EURATOM.

A l'Ecole nationale d'Administration, il professe un cours sur « les données techniques de l'évolution industrielle ». Dans le domaine de l'enseignement, son effort porte principalement sur l'augmentation de la productivité des études techniques, sur la formation d'ingénieurs et d'administrateurs mieux adaptés aux besoins du monde nouveau, sur un développement de la culture générale pli une initiation à toutes les disciplines — scientifiques, économique ou littéraires — qui concourent à la marche du progrès. Un certain nombre de ses idées ont été rassemblées dans un livre paru en 1961 sous le titre « Plaidoyer pour l'Avenir ».

M. Louis Armand est membre de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques).

LA TECHNIQUE ENTRE LA VIE ET LE TEMPS ¹

@

p.119 Puisque c'est en tant que combourgeois que je prends la parole ici — et je préfère cette qualité à toute autre — je pourrai me permettre de parler d'autant plus librement que le but de cette bourgeoisie était précisément de donner à la parole plus de liberté. J'en userai donc et vous me verrez très souvent m'éloigner des formes classiques. Oh ! j'aurais pu, sans doute, mieux classer mes idées, assortir ce que je vais dire de références puisées un peu partout, pour ne faire peur à personne, mais le but des Rencontres

¹ Conférence du 13 septembre 1962.

La vie et le temps

Internationales de Genève est bien différent. C'est parce que j'ai goûté cette liberté de parole, c'est parce que j'ai apprécié à sa valeur la facilité que l'on s'accorde ici de s'exprimer sans ambages dans un monde en mouvement et au fond de s'enrichir, que je suis des vôtres aujourd'hui, et non pour des considérations de politesse ou de courtoisie.

p.120 M. Mueller, tout en me laissant l'absolue liberté de dire ce que je voulais, m'a gratifié, sur la liste des invités, de deux titres, ce qui constituait une très habile incitation à ne faire usage en ce jour que de ces deux titres : d'ingénieur, bien sûr, et puis de président du Conseil de perfectionnement de l'École polytechnique ; ce dernier, qui m'unit à l'Université, me donnait, de ce fait, le devoir, en même temps que le droit, de parler non seulement de la technique, entre la vie et le temps, mais de ce que l'on peut appeler — car c'est le vrai mot — le *continuum* science-technique, entre la vie et le temps. Personne ne sait, en effet, distinguer la science de la technique et l'on a construit autour de ce continuum un cloisonnement qu'il faut abattre dans notre Europe, pour faire de notre civilisation, de notre éducation, de notre instruction, quelque chose de moderne.

Autrefois était banni le mot « technique ». Le temps que nous avons mis en France pour combler le handicap du « technique » par rapport au « classique » a été très long. Mais nous faisons des progrès. Parler de technique et de philosophie peut paraître une gageure... Je voudrais cependant vous montrer que, dans l'esprit de M. Mueller comme dans le mien, science et technologie jouent un rôle considérable dans l'évolution de la notion philosophique du temps et que cette évolution modifie les relations entre les générations.

La vie et le temps

Qu'est-ce que la technique ? Exactement tout ce qui contribue à fabriquer l'équipement d'une époque, autrement dit les outils qui complètent l'homme, outils de toute sorte, du plus petit jusqu'au plus grand. Pardonnez-moi ce mot vulgaire, mais je l'utilise volontairement, car je n'en vois pas de plus approprié.

C'est cet outillage qui, au fond, prolonge la vie, c'est lui qui définit la vie de la société, sans aucun doute. Comme une partie du temps est « socialisée » — le mot n'est pas de moi, mais d'un philosophe classique — et que ce sont les instruments de la technique qui « socialisent » — constatation qui n'est pas moins classique — on peut dire qu'incontestablement la technique, le développement de la technique jouent un rôle obligatoire entre la vie et le temps.

^{p.121} Nous n'avons donc qu'à associer deux idées classiques qui sont maintenant des vérités reconnues, pour en découvrir une troisième qui l'est beaucoup moins.

Je parle du temps, mais je dois faire observer que le temps est nanti d'une mauvaise définition et qu'il va bien falloir le redéfinir. Pour le moment, je le prends tel quel, car nous n'allons pas renverser tout cela ce soir. Cependant, ce soir, je dirai qu'en matière de sciences physiques — ces sciences avec lesquelles la technique fait bloc — c'est l'écoulement du temps que nous connaissons, et non pas le temps lui-même.

Ce domaine est tellement vaste qu'une conférence sur ce sujet ne peut qu'être imparfaite et incomplète. J'invite, en conséquence, ceux qui le voudront bien, à venir dire demain quand et comment j'ai été incomplet et, si je peux leur expliquer pourquoi, ce sera parfait. Mais qu'ils ne comptent pas que je puisse répondre à

La vie et le temps

toutes les questions que je n'ai pas traitées, car j'en traiterai pour lesquelles je n'ai pas de solutions à proposer.

Prenons d'abord la science, je veux dire la science et le temps. Vous allez me dire que le sujet a été étudié de façon classique et que tout le monde connaît la théorie d'Einstein, comme celle du voyageur de Langevin. Pardonnez-moi, mais la science de ces toutes dernières années est bien plus mêlée de technologie que ne l'était la théorie d'Einstein. Si elle avance très souvent sans comprendre, elle est allée, du moins, très vite à la rencontre des phénomènes humains, et elle a donné lieu à beaucoup d'explications qu'il y a dix ou vingt ans on était incapable même d'imaginer.

Je vais, tout de suite, faire un saut vers ce qu'il y a de plus nouveau en vous parlant de ce qu'on appelle la « bionique ». Je crois que le public français n'a su de quoi il s'agissait que lorsque après la course des deux vostoks M. Khrouchtchev lui-même, parlant des hyménoptères et autres bêtes que les vaisseaux spatiaux avaient emportés, a dit : « C'est que nous allons faire application de la bionique... »

J'en ai tiré un jeu de société pendant ces vacances — pourquoi pas ? — en cherchant à savoir qui était au courant de ce que représentait la bionique. Sur la race chevaline, il est étonnant de voir comme on est informé, mais, sur la bionique, le bilan est mince... On m'a dit que, du moment que Khrouchtchev en avait parlé, j'avais le droit de m'y référer, mais qu'auparavant j'aurais été bien téméraire de le faire ; on m'aurait, en effet, certainement opposé que, puisqu'il n'y avait pas de certificat de bionique, cette science n'existait pas...

La vie et le temps

La bionique, qui correspond évidemment au mot anglais « bionix », est le mélange de la biologie et de l'électronique. Et ce mélange a eu, à sa façon, des résultats détonants.

Quand, il y a vingt ans, on parlait du cerveau, le cerveau était la seule partie du corps humain qui demeurait un mystère. Depuis longtemps notre squelette ne l'était plus : on en avait découvert tous les leviers et l'on savait aussi bien comment jouait l'articulation du tibia que celle de l'omoplate. Après avoir été très longtemps ignorée, la chimie de la digestion avait été mise en formule et Lavoisier nous avait, d'autre part, appris, depuis 175 ans, que la respiration était une combustion. Mais le cerveau, on ne savait pas ce que c'était. Or, il se trouve que les gens qui ont eu à s'occuper des « tubes à vide » et puis de ce qu'on a appelé les « transistors » se sont aperçus qu'on faisait, avec ces appareils, toute une série de montages électroniques doués de propriétés qui ressemblaient diablement à celles du cerveau. Et des praticiens qui avaient l'audace de mettre des électrodes dans le cerveau recueillaient des courants électriques, préluant ainsi au développement d'une science qui allait permettre de comprendre, grâce à l'électronique, le cerveau, comme on comprend la digestion grâce à la chimie. On ne pouvait pas y parvenir avant l'électronique et, bien que celle-ci n'ait pas été créée par l'homme pour comprendre le cerveau, mais pour des besoins très différents, on est maintenant en mesure, par son intermédiaire, de parler du cerveau comme on traite de la digestion, en partant d'une base scientifique.

Vous devinez tout de suite l'importance de la chose : du fait que ce soient des courants de faible intensité qui circulent dans le cerveau, du fait que, par ailleurs, nous ayons, nous, techniciens,

La vie et le temps

fabriqué des mémoires, fabriqué des machines à raisonner avec des appareils qui utilisent, eux aussi, des courants faibles, surgit un ^{p.123} mécanisme analogique de raisonnement, de pénétration de la pensée et, il faut bien le dire, d'ouverture à la philosophie. Cela, il ne faut pas oublier de le dire. Mais j'ajouterai tout de suite, pour rassurer certaines consciences, que nous ne portons pas atteinte à l'œuvre du Créateur en essayant de comprendre le cerveau par l'électronique ; pas plus qu'on ne l'a fait lorsqu'on a osé dire que la respiration était une combustion. Oh ! je sais qu'à l'époque cette découverte a suscité de terribles remous ! Genève se souvient aussi de quelques histoires qu'évoque la circulation du sang, mais je ne veux parler ici que de choses qui se sont passées ailleurs.

Il ne faut pas non plus penser que nous allons attenter à la poésie ou à la philosophie, en entreprenant l'étude du cerveau par des moyens physico-chimiques, car toutes ces méthodes ont, pour le philosophe, élevé le débat ; elles ne l'ont jamais abaissé.

Vous connaissez la fameuse invective du poète contre Newton : « Je ne te pardonnerai jamais d'avoir réduit l'arc-en-ciel à un prisme... » Franchement, cette apostrophe paraît maintenant un peu risible ; si la poésie a décliné, le prisme et l'arc-en-ciel n'en sont pas la cause... Les poètes pourront très bien tout ignorer de la bionique et continuer à raconter que le sentiment, c'est le cœur. De même qu'on dit de son fils : « Il est de mon sang... », alors que l'on sait que le sang de ce fils n'a aucune espèce d'importance : on peut vider le corps de son sang comme on vide l'eau d'un radiateur d'automobile, y mettre le sang d'un autre, et cela ne change rien. Absolument rien. Vous connaissez l'expérience américaine : un peintre était en train de peindre un tableau moderne, puis il a eu un accident d'automobile. On l'a

La vie et le temps

transporté à l'hôpital, on lui a transfusé le sang d'un nègre voisin, il a guéri et il a continué son tableau dans le même style, comme si de rien n'était. N'est-ce pas là une jolie histoire pour l'antiracisme ? Changer le sang de quelqu'un n'entraîne aucun autre changement. Imaginez quelqu'un qui a une Dauphine et qui, voyant une Jaguar, serait pris de l'idée de puiser de l'eau dans le radiateur de cette Jaguar pour la mettre dans sa Dauphine afin que sa voiture roule plus vite ! C'est exactement la même chose quand il s'agit du sang et, pourtant, on continuera à dire : « Tu es de mon sang... »

p.124 Je n'y vois pas d'inconvénient, pour ma part, mais qu'on ne vienne pas m'empêcher de comprendre un peu mieux le cerveau humain, en mettant à profit la découverte qu'il est soumis à des phénomènes électriques.

Les hésitations que je pourrais éprouver à prononcer le mot « bionique » ont été dissipées du fait que le Dr Chauchard a ouvert le feu, peut-être un peu moins violemment. Il a dit, dans sa conférence que j'ai lue, car je n'étais pas là quand il l'a prononcée, qu'en neurologie on était à même, en excitant une zone voisine du lobe temporal, de faire ressurgir des souvenirs. Le patient croit qu'on lui fait entendre un disque ; il ne se rend pas compte que cette chanson qu'il reconnaît, c'est l'électricité qui la reconstruit dans sa tête où elle existait à l'état de possible virtuel.

Ainsi donc, le technicien que je suis peut s'abriter derrière la première conférence que vous avez entendue. Vous voyez que je prends des précautions, tenant à ce qu'on n'accuse pas, malgré tout, mes propos de sentir le fagot... sur les bords.

Quand on examine le cerveau, on s'aperçoit que ce qu'il y a de

La vie et le temps

supérieur en lui se loge dans cette partie frontale ou préfrontale, qui est la dernière acquisition de l'homme et dans laquelle se trouvent toutes les transcendances.

Je suis bien assuré, quant à moi, que toutes ces études de la bionique vont aboutir à la démonstration que l'homme est fabriqué de manière que, finalement, sa volonté d'aimer son prochain affirme sa supériorité sur tout le reste. Aimer son prochain, cela ne se trouve que dans les lobes frontaux ; il n'y a rien de tel nulle part ailleurs.

De même que ce sont les machines électroniques — et non pas des Champollions — qui ont déchiffré les inscriptions mayas, eh bien ! de même, j'en suis sûr, les machines électroniques, la bionique, découvriront, un jour, quelque part dans l'homme, écrit en son langage codé : « Aime ton prochain », comme on l'a dit en araméen, il y a deux mille ans, et traduit dans toutes les langues.

Nous pouvons considérer, en toute tranquillité d'esprit, que cette exploration du cerveau par l'électricité ne nous conduira pas à autre chose qu'à ce que nous désirons intuitivement et profondément depuis longtemps.

^{p.125} Puisqu'il y a de l'électricité dans le cerveau, nous retrouvons dans cet organe, qui fabrique notre temps intérieur, des phénomènes physico-chimiques. Car, si j'ai dit « électricité », d'autres pourraient aussi bien dire « chimie ».

Ces phénomènes dérivent de l'électricité, mais on n'en peut déduire que le principe physique est secondaire ou l'inverse. Ce qu'il faut accepter, c'est qu'il se manifeste dans le cerveau des phénomènes physico-chimiques analogues à ceux que nous savons produire dans les laboratoires. Voilà encore un heureux

La vie et le temps

décloisonnement puisqu'on en a ainsi terminé avec cette fameuse séparation des phénomènes particuliers à la vie et des phénomènes particuliers aux non-vivants, les vérités s'étant révélées les mêmes des deux côtés.

Il est très récent, ce decloisonnement. Lorsque Wöhler, le chimiste allemand, a fait la synthèse de l'urée — un corps terriblement simple — et qu'il a osé dire : « J'ai fait la synthèse de l'urée », une partie du monde scientifique et du monde philosophique a déclaré que, l'urée étant un produit organique, il n'était pas possible qu'un laboratoire ait fabriqué de la vie sans passer par la vie. Cette histoire remonte à moins de 140 ans !

On s'est affranchi maintenant de tout ce qui retenait d'admettre que les phénomènes sont accessibles par les mêmes méthodes et sont tirés des mêmes principes, qu'ils gravitent dans le cycle de la vie ou dans un cycle non vivant.

Sur cette lancée nous irons jusqu'à dire que le temps doit être le même à l'intérieur de la vie qu'à l'extérieur. Cette fameuse discussion sur le temps physique, le temps relatif, le temps absolu, qui a passionné certaines générations, est dépassé. Nous sommes à présent bien avertis que le temps absolu n'existe pas. La relativité dans le temps est une certitude.

Ceux qui parlaient du temps étaient naguère gênés par la disparité entre une facile définition du temps physique et une impossible définition du temps psychologique, biologique. Ils peuvent désormais se reposer l'esprit en toute tranquillité puisque la science leur a très simplement démontré que le temps physiologique n'était ni plus ni moins relatif que le temps des physiciens.

La vie et le temps

p.126 J'ai été très content de lire, dans la série classique de philosophie des Presses Universitaires, garantie par tous les philosophes de Paris, un livre de M. Pucelle, qui se félicite ouvertement de ce que l'on ait reconnu que le temps des physiologistes était le même que celui des autres, sous le signe de la relativité.

Il est dommage de constater que, dans la discussion qui a opposé Bergson à Einstein sur le temps absolu et l'impossibilité des simultanités, les trois quarts des Occidentaux ont donné raison à Bergson. Depuis, les idées de Bergson ont marqué un recul, pour ne pas dire qu'elles se soient perdues ; elles sont allées rejoindre celles de Zénon qui niait le mouvement, afin d'être fidèle à son maître. On peut en rire, mais on l'apprend en philosophie ; en tout cas, je l'ai appris. Il avait raison d'être fidèle à son maître, mais ce n'est pas suffisant, n'est-ce pas, pour qu'au bout de deux millénaires et demi nous commettions à notre tour des erreurs de cette taille.

Si l'on riait encore, bien à tort, du voyageur de Langevin qui revenait rajeuni, car il filait plus vite que la lumière, on ne rit plus maintenant quand on sait qu'à côté d'ici, au C.E.R.N., on fait tourner de simples corpuscules, qu'on appelle des muons et qui vivent plus ou moins longtemps suivant qu'on les fait tourner plus ou moins vite. Peut-on mieux prouver que le temps dépend de la vitesse ?

On avait trop vite conclu en donnant au temps la notion d'une valeur absolue. Nous vivons de quantités de notions qu'on a dégagées trop tôt de la connaissance. On s'ingénie ensuite à les introduire dans des circuits de raisonnement et puis on s'aperçoit que ces circuits ne « collent » pas ; on s'aperçoit qu'on se heurte à

La vie et le temps

des contradictions ; on perd un certain temps à les résoudre, on s'impatiente et, tout d'un coup, on voit...

Il en est du temps absolu comme il en fut de la notion de la terre centre du monde, autour de laquelle tournaient avec discipline des millions d'étoiles. Pour la plupart des gens il s'agissait là d'un fait qui ne posait pas de problèmes, qui expliquait tout et ne supportait pas de discussion. Cependant, quelques esprits non conformistes, quelques « tordus », dirais-je, contemplant cinq ou six ^{p.127} planètes, mûrissaient un doute sur cette giration autour de la terre. Et puis il y en eut de plus audacieux qui n'hésitèrent pas à affirmer qu'il fallait renverser l'ordre des facteurs et que c'était la terre qui tournait autour du soleil.

Les tenants de l'ancien système se sont cramponnés pour démontrer l'absurdité de ces idées nouvelles, mais, finalement, celles-ci, qui avaient si peu de poids à l'origine, ont bouleversé la conception séculaire du centre du monde.

On s'est également cramponné bien longtemps au mot « absolu » et cela a commencé avec la cosmographie.

On voulait une zone absolue, une sphère dans laquelle tout était parfait pour les astres et l'on pensait que le soleil était dans cette sphère du parfait. La théorie a subi ses premiers ébranlements lorsqu'on a constaté que certaines choses bougeaient dans cette sphère, et le malheureux Galilée a porté aux systèmes établis un second coup non moins sensible que le premier, celui de la terre qui tournait, en déclarant qu'il y avait des taches sur le soleil.

Le temps, à son tour, a dû décrocher de l'absolu, malgré

La vie et le temps

l'opiniâtreté avec laquelle l'homme s'est efforcé d'enfermer cette notion dans ses connaissances.

Avant ces dernières décennies, on n'avait pas su discerner que la caractéristique du temps relatif était de s'écouler partout. On distinguait péremptoirement les phénomènes où le temps jouait un rôle et ceux où il n'en jouait plus, la mort fournissant l'exemple le plus typique de ces derniers. On croyait qu'il y avait deux mondes : le monde animé et le monde inanimé, que dans le premier il y avait du mouvement et que dans le second il n'y en avait pas. La froideur du marbre était citée comme le symbole de la mort. On mesure, à l'heure actuelle, combien l'on s'écartait ainsi de la vérité, parce que les observations auxquelles on se livrait n'étaient pas placées à la bonne échelle, à celle de l'atome. Les corpuscules dont sont composés ces corps inanimés sont soumis à des vitesses que n'atteindront jamais les cosmonautes et leur froideur est un effet de cette agitation forcenée.

Puisque je retrouve ici un vieux camarade de lycée qui, lui, s'est formé aux belles-lettres, j'évoquerai Lamartine s'écriant : p.128

« O temps, suspends ton vol... » Que le malheureux eût été écouté du Bon Dieu et ç'eût été terrible, car, si le temps avait suspendu son vol, tous les électrons d'Elvire se seraient arrêtés et elle aurait disparu, hélas, sans laisser d'adresse !

Heureusement que Dieu n'écoute pas tous les poètes !

Il nous faut donc revenir sur beaucoup d'idées que nous avons du mouvement et du temps. Forts de ces derniers enseignements, nous allons essayer de regarder à l'intérieur de nous-mêmes, de notre individu, ce qu'est véritablement le temps.

Lorsque j'ai jeté quelques notes, cet après-midi, en préparant

La vie et le temps

ce que j'allais vous dire, j'ai pensé au crocodile de Walt Disney, vous savez, ce crocodile qui avale un réveil... Je ne sais pas s'il faut y voir une réclame pour l'horlogerie suisse, mais l'histoire est, en tout cas, excellente. Eh bien ! Plus forts que le crocodile, nous avons au moins deux horloges à l'intérieur de nous-mêmes, et pourquoi cela ? Parce que nous avons, comme vous le savez, deux cerveaux : l'un n'est autre que le rhinoencéphale, que les Américains appellent le « nose-brain », c'est-à-dire le cerveau dont l'organe sensoriel est essentiellement le nez.

Nous savons des masses de choses sur le nose-brain : c'est le cerveau instinctif animal ; il est tourné vers l'intérieur, il s'occupe de pas mal de choses importantes : sommeil, appétit ; si on ne l'avait pas, il n'y aurait pas de vie possible, bien entendu, et c'est parce qu'on ne le ménage pas assez qu'il nous arrive beaucoup d'histoires...

Ce nose-brain a une horloge qui ne mesure que notre temps intérieur. Il est le régulateur de notre subsistance : c'est lui qui pense à la mangeaille, au froid, à des tas de choses. Bien avant les savants travaux auxquels a donné lieu le nose-brain, les philosophes en avaient pressenti l'existence, en essayant d'imaginer ce que deviendrait le temps intérieur d'un individu vivant dans une mine, dans un trou noir, n'ayant aucune référence, etc. Peut-être avaient-ils oublié de tenir compte que, de surcroît, il aurait peur, mais c'était là un problème bien différent, qui nous conduit à l'autre cerveau.

Cet autre cerveau, le cortex, dont nous sommes bien pourvus et qui contient le préfrontal, propre à l'espèce humaine, est le cerveau ^{p.129} intellectuel, celui qui apprend, qui enregistre, qui engrange les matériaux nécessaires pour nos études, nos

La vie et le temps

examens : on apprend tout et on n'invente rien, par conséquent on est conforme (je cite Alain de mémoire, sans, j'espère, le trahir).

Ce cerveau a, lui aussi, une horloge, mais une horloge savante, l'horloge de ce qu'on a appris. Vous me voyez arriver avec la technique et le train, mais c'est qu'en effet le temps de l'extérieur va s'introduire dans cette horloge et que le temps de l'extérieur est le temps des machines, le temps social ; les philosophes n'ont pas voulu dire autre chose en déclarant qu'une partie du temps était « socialisée ».

Comme vous l'imaginez bien, cette horloge est absolument différente pour l'homme d'aujourd'hui de ce qu'elle était pour l'homme d'il y a deux cents ans. Rien ne venait, autrefois, rappeler un temps automatique, un temps mécanique à l'homme. A la campagne, les paysans, qui avaient vécu si longtemps avec une notion physiologique du temps tirée du soleil, ont été initiés à des mesures plus rigoureuses de l'heure par la vulgarisation de la montre et l'apparition du chemin de fer, c'est-à-dire par l'intervention de la technique. Oui, la technique a donné sa rigidité à l'horloge intérieure que nous nous sommes bâtie dans notre cerveau savant.

Si l'on considère que nos horloges sont du physico-chimique vivant, c'est-à-dire qui évolue, que, d'autre part, nous avons en nous plusieurs horloges, celle du nose-brain, celle du cerveau savant, et que, selon les cas, l'une ou l'autre commande, on n'est pas étonné de constater que les notions de temps sont pour nous très différentes suivant notre tempérament, suivant notre âge, suivant l'époque de la journée. Lecomte du Nouy a déclaré que le temps physiologique dépendait de l'âge ; certes, mais il dépend

La vie et le temps

aussi beaucoup de l'individu et varie, pour chacun de nous, suivant l'époque, suivant l'heure.

En bref, nous ne sommes pas, nous, individus, homogènes vis-à-vis du temps.

Si l'on en vient à l'examen d'une société humaine, c'est encore bien plus saisissant. Nous avons tous vu s'écouler la même heure, sur la même horloge, parce qu'on les a beaucoup perfectionnées et cependant le temps n'a pas passé du tout de la même façon pour chacun d'entre nous. Lorsque M. Autant-Lara a parlé l'autre jour p.130 une demi-heure de plus que prévu, il n'a pas vu, en conscience et dans sa stricte honnêteté vis-à-vis de son auditoire, passer sa demi-heure.

J'aurais voulu prendre la parole lorsque, dans l'entretien qui a suivi, il s'est exprimé sur les comédiens. L'on sait que le divertissement, et surtout le spectacle animé, est ce qui permet à l'attention la plus grande concentration et qu'à ce moment-là le temps prend son cours le plus rapide. Ainsi l'homme qui agit n'a-t-il pas du tout la même notion du temps que l'homme passif, cependant qu'ils partagent la même ambiance.

Dans cette discussion amusante sur le point de savoir si, dans le cinéma-vérité, il est préférable de prendre un tonnelier pour faire un tonnelier ou un acteur mieux armé pour traduire au public ce qu'est un tonnelier, la conclusion est très nette : si l'on prend un tonnelier, il faut qu'il ne le sache pas, car, s'il s'avise qu'il est filmé, c'est en tant qu'acteur qu'il apparaîtra.

J'en ai fait l'expérience pour *La Bataille du Rail*, qui est un film que je suis venu présenter à Genève, il y a déjà longtemps. Nous avons fait jouer des cheminots et des acteurs, mais en grande

La vie et le temps

partie des cheminots, parce que nous voulions donner au film un aspect réel, et puis aussi par nécessité d'économie. Les cheminots nous ont demandé de ne rien truquer, dans ce même esprit d'économie ; on a utilisé des balles vraies parce qu'elles étaient moins chères que les fausses et on a fait vraiment dérailler un train, parce que ce procédé était plus commode que d'opérer en studio. Or, à la fin, un acteur a très bien tiré la conclusion de tout cela en disant : « On s'était tellement mélangé que nous nous croyions des cheminots et que les cheminots se croyaient des acteurs... »

Quand vous voyez le film, tous sont des acteurs, sous l'effet de la contention d'esprit. On sait que, dans la nature, lorsque le temps se concentre, il devient corpuscules et l'on peut très bien imaginer que notre action prenne cette forme incisive, quand elle arrive à la contention. Tout ce qui permet une concentration de temps, traverse le champ des esprits bien plus sûrement que ce qui est diffusé. Nous retrouverions certainement là une très grande analogie avec la théorie des quanta.

^{p.131} Il me faut cependant revenir à mon horloge, puisque aussi bien je suis en Suisse, pays où elle représente un des meilleurs succès de la technologie. Mais une technologie qu'on ne vous a jamais apprise, c'est celle du II^e siècle avant Jésus-Christ. Qui donc se souvient qu'il y a eu, en cette si lointaine époque, une envolée technologique ? Elle s'est située à Alexandrie et elle a duré un bon nombre de siècles, laissant un nom célèbre, celui de Héron d'Alexandrie ; il ne figure plus guère que dans les mots croisés, mais on devrait le connaître ici, car, lorsque Rousseau ne savait trop comment vivre en Italie, il montrait une fontaine de Héron ou Hiéron ; il a donc subsisté grâce à un sous-produit de la

La vie et le temps

technologie d'Alexandrie, à laquelle on doit les clepsydres, dont dérivent les horloges.

On ne pensait pas alors que l'être humain serait conditionné par une horloge ; les hommes qui vivaient dans la nature auraient éprouvé la plus grande répulsion à se laisser conduire par un horaire. Examiner comment cela a été très vite dépassé, constitue un chapitre de la sociologie qui n'est pas très développé. J'ai eu cependant l'occasion de traiter le sujet ici, à l'occasion des heures de travail.

L'heure est une mauvaise mesure ; il est tout à fait rudimentaire de compter en heures le travail et il y a une grande étude à faire pour reprendre cette notion.

C'est le succès technologique de l'horlogerie qui nous a donné l'impression que l'heure était maintenant une donnée sociologique et, comme on a su faire les montres jolies, ce qu'on redoutait à l'égal d'un esclavage est devenu un ornement ; n'est-ce pas un retournement très réussi ?

Imaginez le pauvre cerveau qui a une horloge à lui, celle du rhinoencéphale ; on lui a proposé une autre horloge, bien plus perfectionnée, et le voilà qui se met à avoir faim rigoureusement à midi et demi, à avoir sommeil quand c'est l'heure d'aller dormir et à se réveiller quand le réveil sonne. Il finit par croire que c'est vrai, qu'il y a un temps qui gouverne tout cela, et de là sont nées, à l'intérieur de nous-mêmes, des oppositions qui sont à l'origine de bien des contradictions et des contraintes des êtres vivants.

p.132 On a tellement gagné grâce aux horaires qu'il n'est pas question de revenir en arrière et ce n'est pas moi, bien sûr, qui soutiendrai le contraire.

La vie et le temps

Il est évident, cependant, que nous mangeons quand nous n'avons pas faim, parce que l'horloge savante domine l'autre et qu'on nous a fait croire qu'il fallait manger à l'heure, parce qu'il y a la caserne, le lycée, etc. Est-ce bien sérieux de servir, par exemple, à 7 heures, sous prétexte qu'il y a des montres précises, en appliquant, de surcroît, des systèmes de diététique de plus en plus échafaudés... ?

Voilà bien comment la technologie s'est introduite dans notre existence sous la forme la plus élémentaire.

Venons-en à la technique vue sous un aspect plus général. Que nous a-t-elle apporté au cours de ce dernier siècle ?

En ce qui concerne le temps, elle nous a apporté incontestablement une transformation totale des moyens de communication, tant pour le transport des personnes que pour le transport des informations. Il y a bien longtemps qu'on a constaté que le voyage était l'un des moyens susceptibles de transformer le plus radicalement la notion physiologique du temps. Le voyage est maintenant devenu un fait courant et joue son rôle dans la vie d'un très grand nombre d'êtres humains. Nous allons vers une Europe où, dans vingt ans, nous disposerons tous d'un standard de vie double de celui qui existe maintenant ; les plus pessimistes de nos économistes le reconnaissent et l'acceptent. Une importante partie de ce supplément passera en voyages. Je ne le dis pas pour faire monter les actions du tourisme, mais parce que telle est la vérité, et cela soulèvera d'ailleurs un certain nombre de problèmes.

Beaucoup de choses se superposent dans cette notion de tourisme, mais il en est une qu'on n'a peut-être pas assez

La vie et le temps

soulignée, c'est que nous sommes devenus sédentaires par obligation, et que nous étions originellement des nomades. Tout le paléolithique, qui a duré tellement plus longtemps que la suite, a été lié au nomadisme, sous le signe duquel l'homme trouvait sa subsistance en suivant les troupeaux. Et puis, quelqu'un a inventé l'agriculture, le sédentarisme ; on nous a expliqué qu'il fallait demeurer sur place pour ^{p.133} recueillir les fruits de notre travail. Il n'est besoin toutefois que de très peu de choses pour faire réapparaître le nomadisme ; c'est pourquoi l'on a toujours vu ces fuites qui s'appelaient guerres, pèlerinages, etc., et qui, à présent, se continuent en empruntant l'auto, le scooter ou tout autre moyen d'évasion possible. Le chromosome respectable de nos ancêtres paléolithiques, de ceux des grottes de Lascaux, dont nous descendons tous, n'a donc pas tout à fait disparu.

Il serait superflu de développer devant vous ce qui revient aux voyages dans la transformation de l'écoulement du temps. Vous savez tous ce que peut être une belle journée de tourisme, comment elle donne l'impression de remplir et d'enrichir la vie. On ne peut nier qu'il s'agit là d'une des grandes acquisitions de la technique. Que Mme de Staël n'eût-elle écrit, si elle avait élargi le champ de ses voyages jusqu'à des sommets comme celui de l'Aiguille du Midi où l'on accède à présent sans fatigue aucune !

Mais les facilités nouvelles de communications entre les hommes, par le téléphone, la radio, la télévision, constituent un phénomène plus important encore, parce qu'il a donné au temps une notion planétaire.

L'homme est un animal politique ; il a besoin de société et l'amour du prochain constitue la nourriture du préfrontal. Or, pendant très longtemps, le prochain s'est trouvé limité à celui

La vie et le temps

qu'on pouvait approcher, à qui on pouvait parler dans la limite de la voix et de la vue. Aujourd'hui, ce prochain est devenu planétaire.

La mondovision, dont on a tant parlé ces derniers temps, revêt une importance considérable, car elle permet la simultanéité de l'événement et de la réception de l'événement, donc de la réaction de chacun. Et tous les philosophes ont écrit que l'intensité d'une réaction était liée à l'impression de la simultanéité du phénomène et de sa réception. On est plus ému par ce qu'on voit de ses yeux que par ce qu'on voit dans une image.

On a vécu pendant des siècles avec un monde sensible uniquement évoqué par les chants de l'Odyssée ou ceux des troubadours. Puis sont venus les images, le cinéma, le mouvement. On a ^{p.134} maintenant la simultanéité : nous voyons tous, au même instant, tel phénomène, tel homme prendre telle décision. Certains esprits très élevés, qui veulent espérer que les techniques viendront au secours de la paix, pensent que le jour où les hommes d'Etat se plieront à l'habitude d'être devant la télévision lorsqu'ils arrêteront une décision, ils mettront beaucoup plus de soin à la peser ; quand on dira à des chefs de gouvernement que 200 millions de personnes verront la tête qu'ils font au moment où ils décideront de la paix ou de la guerre, croyez-moi, cela les fera réfléchir beaucoup plus. L'homme est, en effet, capable d'imaginer ce que sont des spectateurs dont il est éloigné.

Reprenons maintenant des propos moins ambitieux sur l'utilisation de ces outils qui ont transformé totalement le temps et ont apporté avec eux le mouvement.

La vie et le temps

Vous savez que le mot « animé » vient du même mot que le mot « âme ». Rappelez-vous que la notion de magie était liée aux automates, ces automates dont un grand nombre ont été construits ici. L'homme créait quelque chose qui bougeait, réalisant ainsi un rêve que des générations avaient caressé. Maintenant, les nouvelles générations naissent dans un monde où tout est animé, depuis le jouet japonais jusqu'aux appareils ménagers.

Comment voulez-vous que l'enfant soit émerveillé par un automate ? Quand on lui racontera ce que représentait un automate au XVIII^e siècle et de quelle auréole était paré Vaucanson, il ne comprendra pas.

Je vais vous raconter une petite histoire américaine que j'ai trouvée charmante :

Un père ramène sa voiture au garage et sa fille, qui est dans la voiture, aperçoit un chat. Elle dit à son père : « Qu'est-ce qu'on fait de ce chat ? » Le père répond : « Pour cette nuit, rentre-le au garage. » Le lendemain matin, il y a des petits chats et la petite fille se demande comment son père va prendre cela. Elle lui dit : « Tu sais, ce matin, il n'y a pas qu'un chat, il y en a un gros et des petits... » Et le père de répliquer : « Laisse-les, pour une fois qu'il y aura dans la maison des objets qui bougent sans qu'on ait besoin de brancher l'électricité... »

^{p.135} Nous percevons bien la transformation du monde, mais, quant au temps, nous n'en saisissons que les phénomènes d'écoulement les plus visibles et, parmi eux, ceux qui reflètent le mouvement. Nous sommes dans un monde où l'homme a conquis le mouvement et le règle à sa façon ; il croit avoir ainsi changé le temps dans sa profonde expression.

La vie et le temps

Je reviens sur la bionique, je reviens au mélange de bionique et de physiologie. On sait que le cerveau n'est pas terminé à la naissance. Non pas que toutes les cellules nerveuses, les neurones, la matière grise ne soient pas là. Les transistors, eux aussi, sont déjà en place. Par contre, ce qui n'est pas achevé, c'est le câblage. Un enfant arrive avec un cerveau dont la câblerie va se terminer, en fonction du milieu extérieur. Ainsi ne voit-il qu'en blanc et noir jusqu'à neuf mois ; à partir de neuf mois on se met à voir en couleurs, mais nos rêves demeurent voués au blanc et noir ; nous rêvons avec le cerveau inférieur et non avec le cerveau supérieur qui, lui, voit en couleurs.

Le câblage de la langue maternelle se fait aux environs de deux ans et l'on s'est demandé si l'enfant ne pourrait pas apprendre beaucoup plus que ce langage maternel à cette époque, autrement dit avoir un câblage supérieur. On a échafaudé une théorie des ensembles qu'il faudrait apprendre à ce moment-là, afin d'être bien dotés pour toute la vie. Mais il s'agit là d'un sujet sur lequel je n'ai pas à prendre parti.

Il est évident que le câblage est fait pour le milieu extérieur, qu'il répond au milieu extérieur. Il constitue la matière blanche du cerveau, non la matière grise, et, quand on veut vanter l'intelligence de quelqu'un, plutôt que de parler de l'abondance de sa matière grise, il vaudrait mieux dire qu'il est bien câblé.

Dans notre monde conditionné par la technique, il arrive que des parents disent à leurs enfants : « Je n'ai jamais écouté la radio quand je préparais mon bac... » A quoi les enfants répondent : « Il n'y avait pas de radio de ton temps... »

Ce dialogue, extrêmement ordinaire en soi, a des implications

La vie et le temps

plus profondes : l'enfant est né avec l'automobile, avec le scooter ; notre tort d'adultes est de ne pas en tenir compte dans nos ^{p.136} conceptions d'éducateurs. En matière d'instruction générale, nous savons prendre tout l'appui qui convient sur le fait que l'enfant a appris le français comme langue maternelle, pour lui enseigner ensuite la grammaire et le reste... Mais, dans le domaine de la technique, nous méconnaissons trop que les enfants sont nés après la radio ou après la télévision. Il en résulte un décalage extraordinaire de nos méthodes d'éducation, qu'il nous faut changer de manière qu'elles profitent des progrès de la technique et qu'elles en tiennent compte dans le conditionnement de l'enfant, qui est le conditionnement de l'être humain.

A cet égard les études des Américains et des Russes ont avancé à pas de géant. Il importerait que, dans nos sciences sociales, nous en sachions retenir les conclusions.

Je voudrais, avant de terminer, vous dire quelques mots encore du temps en ce qui concerne le passé et du temps en ce qui concerne l'avenir. Car il y a deux formes de temps accessibles à l'homme avec ses deux cerveaux : le passé, le souvenir, et l'avenir, la prévision.

En ce qui concerne le souvenir, quand j'ai appris les sciences — il n'y a pourtant pas si longtemps — personne ne pouvait encore imaginer ce qu'était exactement la mémoire dans le cerveau. Il a fallu l'invention des machines électroniques pour qu'on s'aperçoive que la mémoire humaine était de la même forme et de la même structure que les mémoires fabriquées par ces machines.

La mémoire n'est pas quelque chose de mort, la mémoire n'est pas un livre sur un rayon, la mémoire est un circuit électrique que

La vie et le temps

l'on va repérer un jour et reprendre. C'est pourquoi M. Chauchard vous a dit qu'une seule électrode faisait retrouver tout un air, en déclenchant toute une série de courants électriques par une réaction en chaîne, qui avait été mise de côté, dans le stockage du temps.

Autrefois, nous étions contents d'avoir la photographie d'un être cher qui ouvrait au souvenir des possibilités nouvelles par rapport à l'époque où, pour conserver mémoire de quelqu'un, il n'y avait que le portrait. Mais la photographie demeurait figée, il n'y avait pas de temps dedans. Par contre, nous stockons le temps avec le cinéma : nous stockons le temps par le mouvement et sous une ^{p.137} forme beaucoup plus belle, encore, qui est la voix. La voix est un des éléments les plus caractéristiques de l'être humain. Un article vient de paraître en Amérique, que j'ai eu plaisir à faire reproduire dans certaines de nos revues : on y lisait notamment qu'on est en mesure, à l'heure actuelle, d'analyser la voix d'un individu et que cette analyse donne des résultats aussi personnels et spécifiques que les empreintes digitales. J'aimerais mieux avoir un passeport qui porterait l'empreinte de mon A que l'empreinte de mon pouce.

Stocker la voix et savoir que l'on pourra plus tard faire des « Son et Lumière » d'après nature, n'est-ce pas extraordinaire ? Ainsi la technique multiplie-t-elle le temps en donnant la même valeur d'actuel au souvenir qu'au présent. Ainsi fait-elle revivre, au sens propre, le passé, alors que cette expression n'avait eu jusqu'alors que la portée d'une image.

Quant à la projection du temps sur l'avenir, c'est une question fort complexe que je n'ai pas la prétention de traiter ici, me bornant à vous soumettre quelques réflexions.

La vie et le temps

Il se trouve que la technique avançant très vite et la science décrivant une courbe exponentielle, les âges sont maintenant caractérisés par des événements industriels. Les enfants du lycée d'Annecy, quand ils parlent entre eux, disent : « C'était à l'époque de la sortie de la 403 » ; ils ne disent pas : « C'était l'époque de tel président du Conseil », comme il nous arrive de situer une référence au temps du roi Charles IX. A vrai dire ceux qui prennent l'automobile pour étalon sont ceux qui ne savent presque rien ; les autres parlent de la sortie du transistor, du Sony tel numéro, etc.

Des ères techniques extrêmement rapides se déroulant dans le temps et les fabrications des techniciens marquant des bornes de plus en plus rapprochées, nous avons, de ce fait, l'impression d'un temps qui s'écoule très vite. En sens inverse, étant donné la masse de connaissances que le monde acquiert et le nombre de changements qui s'opèrent, on a l'impression qu'un siècle dure plus longtemps aujourd'hui qu'autrefois. Ce double sentiment nous fait prendre conscience, de façon extraordinairement précise, de l'évolution qui nous entoure et nous bénéficions ainsi d'une notion que la plupart des autres générations n'ont pas eue.

p.138 On est resté pendant très longtemps fixé autour des mêmes données, qui avaient d'ailleurs souvent fait un long chemin depuis leur point de départ. Le camembert et l'élevage de la vache sont des choses extrêmement poussées par rapport au début de l'agriculture. Mais cette technologie n'en paraissait pas moins figée et il ne s'en dégagait pas l'impression qu'on était obligé d'évoluer. A l'heure actuelle et sous l'influence de la technique, cette évolution ne peut plus se masquer à nos yeux : nous sommes contraints de penser à l'avenir.

Jusqu'à ces derniers temps la fameuse phrase héritée des

La vie et le temps

anciens âges : « Mon fils, tu feras comme j'ai fait, tu imiteras ton père » n'était pas ridicule. Aujourd'hui, elle fait éclater de rire la jeunesse qui se sait dans la nécessité d'imaginer un avenir tout différent du passé. Voilà bien l'un des problèmes qui interfèrent entre les générations et qui, comme tels, se situent au centre même du thème des Rencontres.

Cette évolution très rapide est caractérisée notamment par la course aux plans. Il y a encore des pays où, quand on est planificateur, on est socialiste... Si telle est la définition du socialisme, je n'y vois pas d'inconvénient ; encore faut-il le savoir. Il est remarquable en tout cas qu'à l'opposé du socialisme les sociétés privées tirent, elles aussi, des plans d'avenir, faisant ainsi pour elles ce qu'elles refusent aux autres. En bref, tout le monde se livre à la planification, en ce qu'elle prépare l'avenir.

Puisque nous sommes dans une université, je demanderai aux jeunes docteurs d'utiliser leurs moyens statistiques pour déterminer quelle est la proportion des littératures tournées vers l'avenir. Cela doit donner une courbe exponentielle. Jules Verne est le premier qui ait fait un peu de science-fiction, mais le développement de celle-ci a pris, depuis, un développement fantastique. En partant de la science-fiction et en s'élevant jusqu'à la planification d'un Etat sérieux, on a toute une littérature de l'avenir qui n'existait pas auparavant.

Je serais heureux qu'un esprit hardi prêt comme sujet de thèse ces réflexions que je lui livre : nous pouvons, grâce à la technique, ressusciter le passé, le faire défiler devant nous dans toute sa p.139 fraîcheur primitive, en enrichir notre sensibilité. Nous pouvons embrayer sur le présent à l'échelle planétaire, penser tous en même temps à la même épreuve ou nous réjouir d'un même

La vie et le temps

succès. Nous pouvons enfin rêver et même vivre l'avenir beaucoup plus intensément qu'autrefois, en raison de ce que nous sentons en nous, très impérieusement, le besoin de le créer.

Voilà ce que la technique a fait pour transformer le temps dans la vie ou la vie dans le temps.

On conçoit que sous l'influence d'une pareille évolution, l'écart entre les générations soit considérable. Si l'on multipliait tous les facteurs qui expliquent la différence des générations, on arriverait à un coefficient extraordinaire, non seulement parce que la Technique va vite et que les inventions qui ont été découvertes entre le père et le fils sont plus importantes que celles qui l'ont été entre le père et le grand-père, mais aussi parce qu'une grande partie des inventions techniques sont accessibles à la jeunesse, ce qui n'était pas le cas au XIX^e siècle.

L'acide sulfurique, le procédé Leblanc, le chemin de fer, n'étaient mêlés qu'à la vie industrielle ou de relation. La technique n'avait pas alors d'application dans la maison, tandis qu'à présent toutes les inventions techniques entrent dans le foyer, la télévision, le moulin à légume, la machine à coudre, le frigidaire et la gamme des jouets scientifiques.

A propos de ces jouets, il convient de noter la discontinuité qui, dans le passé, les séparait des objets concourant aux activités de la vie d'adulte. Il y avait une différence entre une poupée et un enfant ; la petite fille jouait à la poupée, mais, lorsqu'elle avait un enfant, c'était tout autre chose. En revanche, parmi les jouets actuels, bon nombre continuent à l'être au long de la vie. Il n'y a pas de coupure, par exemple, entre l'automobile-jouet et l'automobile qu'on peut conduire ; de même il y a continuité dans

La vie et le temps

l'usage du tourne-disques, du magnétophone, etc. Notre manuel d'éducation ne comporte aucun chapitre qui tienne compte de cette nouvelle donnée. De même n'avons-nous pas reconnu assez d'importance au fait qu'une grande partie de ces jouets sont des objets d'observation passive ; entre déclencher un tourne-disques et jouer du ^{p.140} piano il y a un monde : dans le premier cas, l'enfant n'exerce pas d'intervention personnelle ; dans le second il assume, au contraire, une fonction active.

Je vous ai dit que le temps n'avait pas la même valeur, du moins en potentiel ; dans certains cas, en effet, il est formateur, dans d'autres il ne l'est pas. La position positive, active, est obligatoirement formatrice. Nous avons vécu tout un système d'éducation qui exigeait des efforts. Mais, depuis que certains outils ont apporté un enrichissement à l'enfant, selon le mode passif, des problèmes se sont posés, sur le plan éducatif, que nous n'avons même pas encore abordés. Dans le film que nous avons vu ce matin, la réaction de ce jeune homme qui voulait aller voir les pygmées pendant que les autres dansaient au son du dernier tourne-disques capable de passer vingt disques de suite, marque bien la réaction de ceux qui ne peuvent accepter d'être entourés de passifs. Au premier rang de ces passifs se place l'appareil photographique qui se réclame de la supériorité de faire tout à lui tout seul. Il ne saurait échapper que, s'il est utile au photographe professionnel d'avoir un appareil travaillant automatiquement, il est tout à fait contre-indiqué, du point de vue éducatif, que l'enfant n'apprenne aucun des principes de la photographie en se servant de cet appareil. Ce dernier n'est accompagné d'aucune notice expliquant la philosophie de l'instrument, c'est-à-dire ce qu'on devrait énoncer pour rendre au moins l'appareil culturel.

La vie et le temps

Tout semble, de la sorte, organisé pour éviter à l'enfant des initiatives et de la décision !

Ce problème de l'éducation doit être le centre de nos soucis. Le temps tel qu'il se présente à nous maintenant, le temps que nous ne devons plus peser de la même façon qu'autrefois, ne sera bien utilisé que par ceux qui seront bien éduqués. Un monde technique sans éducation ne peut se manifester que par la perte du temps.

L'automobiliste qui ne sait qu'aller vite, l'automobiliste qui transforme la notion de temps au point de prendre des risques invraisemblables pour rien, utilise quelque chose de très inférieur au rhinoencéphale et sa griserie se situe à un niveau extrêmement bas. Mais à quoi faut-il imputer cette aberration, sinon à un manque d'éducation ?

p.141 J'ai déjà soutenu devant bien des auditoires qu'on ne pouvait développer de façon satisfaisante le volume des connaissances qu'en faisant de l'éducation continue, de manière à ne pas concentrer sur l'adolescence tout le fardeau de ce qu'il convient d'apprendre.

Il importe que le développement technique s'accompagne de l'éducation correspondante ; c'est le plus sûr moyen d'en recueillir le meilleur enrichissement et d'accroître la productivité du temps. Sinon, nous ferons des sottises, comme c'est toujours le cas lorsque les sciences humaines sont en retard sur les sciences physiques et sur l'équipement technique.

Qu'on me permette de citer, à l'appui de ces propos, ce qu'a écrit M. Mueller :

La vie et le temps

« Lorsqu'on évoque la crise du monde contemporain, l'on s'entend souvent rétorquer : l'humanité est toujours en crise, toutes les époques ont été de « transition ».

Cette manière de désamorcer la question, signe d'un confort intellectuel qui ne veut pas être ébranlé, n'est qu'une échappatoire. En réalité, notre situation est sans précédent dans l'histoire, étant engendrée par des conditions radicalement nouvelles : les progrès sans répit des sciences et des techniques.

C'est sur ces réflexions pleines de sens que je voudrais terminer, en m'excusant d'avoir retenu trop longtemps votre attention et d'avoir butiné un peu dans tous les domaines ; mon excuse est que la technique, elle aussi, touche à tout.

@

La vie et le temps

ALLOCUTION DE M. ANDRÉ CHAVANNE

Conseiller d'État, chargé du Département de l'instruction publique

@

p.143 Année après année, les Rencontres Internationales ont étudié divers aspects de la condition de l'homme moderne, non point celle de l'homme « en soi » à la manière des philosophes et des moralistes d'autrefois, mais celle de l'homme vivant au XX^e siècle, dans une société donnée, à laquelle il est attaché par une infinité de liens indestructibles. Aujourd'hui, le sujet des Rencontres est tel qu'il implique la synthèse de toutes ces études précédentes. Comment, au long d'une vie incroyablement prolongée par la médecine, les générations vivront-elles en harmonie ? Comment, dans une civilisation centrifuge, maintiendrons-nous les liens familiaux sans lesquels le petit de l'homme ne peut se développer ? Comment les éducateurs, parents ou pédagogues, transmettront-ils aux adolescents le fruit de leur expérience et de leur savoir, alors que tout est remis en question avec une rapidité inouïe ? Pour tenter de répondre à ces questions, il faut savoir ce que peut apporter le progrès technique, ce qu'est le bonheur, autant de thèmes des Rencontres passées.

Il ne servirait à rien de se le dissimuler : les relations entre les générations souffriront dorénavant de la profonde inquiétude, de la mauvaise conscience des adultes qui, de plus en plus nombreux, s'interrogent sur leur droit à transmettre la vie. Naguère, Valéry nous rappelait que les civilisations sont mortelles. Aujourd'hui nous en savons beaucoup plus : la race humaine tout entière peut se suicider. Les camps d'extermination nous ont d'abord appris comment des hommes pouvaient s'organiser pour enlever toute dignité à des millions d'autres êtres humains avant de les abattre — en bénéficiant d'ailleurs d'une incroyable conspiration du silence. Puis nous avons vu s'accumuler les armes nucléaires en quantité telle que leur utilisation anéantirait toute vie sur notre planète. Situation tragique : la pensée peut disparaître de la Terre, après un flash de quelques centaines de milliers d'années, tuée par son chef-d'œuvre même : la science expérimentale qu'elle a créée il n'y a guère plus de trois siècles.

Mais cultiver ce désespoir quasi métaphysique ne conduit à rien, sinon à peupler les maisons de santé. On ne peut attendre indéfiniment p.144 Godot. Le danger existe et nous devons le connaître ; et nous devons faire ce qui est en

La vie et le temps

notre pouvoir pour l'écarter. Nos possibilités sont toutefois si limitées dans ce domaine que nous devons assurer d'autres tâches, entreprendre d'autres études, comme celles-là mêmes que vous entreprenez aujourd'hui. L'homme est ainsi fait qu'aux plus pressantes raisons de désespérer, il doit opposer des raisons d'espérer encore plus puissantes : il y va de sa survie.

Le pessimiste souligne-t-il le relâchement des liens familiaux sous cent influences diverses ? Remarque-t-il que la création accélérée d'une civilisation urbaine détruit l'harmonie du foyer paysan ? L'optimiste répond qu'au total la famille moderne est beaucoup plus stable que celle des siècles passés où une mortalité effrayante frappait les femmes en couches et les enfants en bas âge ; les populations ne se maintenaient qu'en multipliant les mort-nés. Était-ce là situation si brillante ?

Mais au moins, nous assure-t-on, pour les enfants survivants, l'éducation, c'est-à-dire la transmission des habitudes de vie et de pensée, se déroulait-elle alors à un rythme humain, tout simplement, par l'exemple, par la parole, par le livre. Aujourd'hui, au contraire, on assiste à un véritable viol de la conscience enfantine par les moyens d'information brutaux : magazines illustrés, cinéma, radio : il n'a pas fallu vingt ans à la télévision pour grouper devant ses écrans la majeure partie de nos adolescents, alors que le livre a mis des siècles pour pénétrer la masse des adultes. N'est-il pas évident, répondrons-nous, que les éducateurs peuvent utiliser — et utilisent en fait — ces mêmes moyens pour instruire ?

« Et les blousons noirs, qu'en dites-vous ? » nous demande triomphalement le contempteur des temps modernes. Eh bien ! nous en dirons que c'est le dernier mythe né de la grande peur des adultes. Bien sûr, certains jeunes succombent aux tentations du monde moderne : le scooter au coin de la rue peut être irrésistible et quand on s'est engagé — avec toute la loyauté de ses douze ans — envers les copains du quartier, il est difficile de se reprendre, même si lesdits copains s'écartent du droit chemin. Mais généraliser quelques incidents, quelques faits divers, est-ce honnête de la part des adultes ? Sans doute, la civilisation moderne est dure, à la fois facile et sévère, pour les adolescents. Mais était-elle plus accueillante aux petits-enfants du siècle passé, aux Nana innombrables élevées dans la misère indescriptible du prolétariat de la Belle Époque ?

De ces problèmes et de nombreux autres il sera question au cours de ces

La vie et le temps

Rencontres, sur un mode plus sérieux, plus efficace que celui de ces quelques remarques superficielles. Il n'est point, je pense, dans votre propos de déterminer des moyens d'action immédiate. Mais je suis sûr que vos analyses serviront ceux qui ont la charge d'éduquer, d'instruire, de protéger la jeunesse. Vous aiderez ainsi les adultes voués au service de la génération montante. Et si parfois certain bilan vous semble lourd, n'oubliez pas notre seul et grand espoir : celui des visages d'enfants, d'adolescents, de jeunes gens tournés fièrement, avec un enthousiasme que nous n'avons peut-être plus, vers l'avenir, le leur et celui de notre race d'hommes.

@

La vie et le temps

ALLOCUTION DE M. LOUIS MAIRE ¹ Président des Rencontres Internationales de Genève à l'issue du déjeuner officiel, le 4 septembre 1962

@

p.145 Certains auront jugé audacieuse l'entreprise des RIG qui entendent traiter cette année un tel thème, recouvrant les problèmes de la Vie et du Temps qui tous deux nous conditionnent, dont nous parlons chaque jour, mais qui paraissent aussi se situer hors de notre entendement.

Personnellement, je crois qu'il convient à l'esprit humain d'être quelque peu téméraire et d'oser s'attaquer aux problèmes qu'il ne saurait éluder, si insondables puissent-ils paraître ; il serait prétentieux de vouloir leur donner une explication définitive et il s'agit bien plutôt de les évoquer, de jeter sur eux un éclairage aussi vif que possible, puis d'aborder le problème plus concret des générations, de leurs caractéristiques et mentalités, de leurs rapports au sein du monde actuel, dans lequel elles ont toujours bien dû coexister.

J'espère donc que l'on me pardonnera de me risquer à quelques remarques ne prétendant nullement à l'originalité, mais qui constituent une tentative d'articulation entre elles, articulation pouvant peut-être figurer la très modeste esquisse de la toile de fond devant laquelle viendront prendre place des conférences de haute valeur et des débats que je souhaite profitables, d'autant plus que dès cette année, nous chercherons à les organiser de manière que, mieux que par le passé, ils soient centrés sur les faits saillants qui ressortiront des exposés de nos éminents conférenciers.

Malgré d'innombrables recherches, que savons-nous de la *Vie* ?

Certes, il semble bien acquis que l'origine de la vie animale doive être située dans l'eau qui reste son support principal ; c'est dans sa préhistoire, dans le milieu fluide de la terre, composé d'eau et d'une atmosphère dans p.146 lesquels dominaient quatre éléments fondamentaux, l'hydrogène, le carbone, l'azote et l'oxygène, que sont apparus des hydrocarbures, puis certains acides aminés dont le pouvoir d'asservissement ou cybernétique a permis, par de multiples

¹ M. Maire ayant dû entreprendre, en sa qualité de président de la F.A.O., un voyage en Extrême-Orient, l'allocution qu'il avait préparée a été lue par M. Victor Martin, président par intérim de cette XVIIe session des R.I.G.

La vie et le temps

combinaisons, la constitution d'une « machine vivante » dotée de la faculté de reproduction ; obéissant au travail accompli dans leurs molécules par les enzymes, ces catalyseurs biologiques, les cellules du protoplasme en ont reçu l'énergie dont elles ont besoin et par une chaîne très complexe de réactions chimiques, la matière vivante s'est élaborée, maintenue et reproduite.

Puis vint le passage de la cellule à l'être vivant organisé et en tant que tels, notre humilité sera grande à l'idée qu'une cellule de notre foie est faite de plus de 200 millions de molécules, puis encore que l'on évalue à quelque 60 trillions les cellules formant notre corps¹.

Quelle doit être encore notre modestie face au problème de la formation de l'univers dans lequel s'est déroulé le drame de l'apparition de la vie sous toutes ses formes, de sa prodigieuse différenciation et organisation progressives, ce qui pose tout le problème d'une évolution dirigée.

Par une simplification commode mais sans doute dangereuse, nous avons scindé le monde en deux parts, l'une vivante et organique, l'autre inerte et inorganique ; or, nous voyons la science et la pensée modernes en venir à reconnaître que toute substance est vitale et que cette matière dite inorganique est vraisemblablement douée — à faible degré sans doute — de cette conscience dont l'homme se glorifie d'être le mieux pourvu, le poids de son cerveau étant la cinquantième partie de celui de son corps, soit quatre fois plus que chez les mammifères en général.

La vie semble donc bien s'être organisée progressivement selon une « logique » et non selon un quelconque hasard, logique qui a permis l'apparition de la pensée réfléchie chez l'homme dès lors partant à la conquête et à la domination du monde.

Si la vie a pour nous encore son « mystère », nous la connaissons pourtant bien car, êtres vivants, nous tenons à elle et participons à sa logique qui est de se conserver, preuve en soit notre crainte de la maladie et de la mort de même que nos institutions politiques, sociales et juridiques destinées à la protéger.

¹ Et rappelons ici que M. le Professeur Debré, en 1960, nous a clairement démontré que ce n'est pas l'homme qui a faim, mais chacune des cellules qui le composent ; Claude Bernard n'a-t-il pas dit : « C'est la cellule qui vit ; tout le reste n'est qu'accessoire ou, autrement dit, n'est qu'un mécanisme en vue de la vie de la cellule. »

La vie et le temps

Reste, pour chacun de nous, à donner à cette précieuse vie son sens et son but, à comprendre que notre vie personnelle n'est qu'un aspect et un moment de la vie du monde dans toute sa durée et à bien voir que c'est sur le plan spirituel que nous pouvons progresser en la concevant comme une participation au tout universel ; Leibniz l'avait pressenti lorsqu'il affirmait que cette perception constitue l'être en son unité interne tout en le rattachant à la Vie.

p.147 Si nous passons au *Temps*, ce temps que Jean-Baptiste Rousseau appelait « cette image mobile de l'immobile Eternité »¹, nous nous heurtons à nouveau à nos humaines limites.

Certes, nous avons appris à mesurer le temps, par les intervalles séparant un événement d'un autre, tels le besoin et sa satisfaction, par exemple ; ainsi savons-nous poser des jalons sur le cours de ce fleuve dont on a dit qu'il n'a pas de rives ; nous fractionnons ainsi à notre mesure ce qui, en fait, est durée continue ou éternité, car nous sommes plus sensibles au temps qui passe qu'à ce qui demeure.

Vouloir définir le temps est bien malaisé ; présent, passé et avenir sont des termes humains et le temps reste, pour l'esprit humain, une abstraction, d'autant plus que tout phénomène dont nous voudrions nous servir pour une approche de définition se situe à la fois dans le temps et l'espace, ce qui conduit d'ailleurs les uns à faire du temps une quatrième dimension de l'espace, pendant que d'autres en font le quatrième élément de l'ensemble espace-temps.

Et peut-on résister à s'arrêter ne fût-ce qu'un instant à cette notation de saint Augustin :

« Qu'est-ce donc que le temps ? Quand personne ne me le demande, je le sais ; dès qu'il s'agit de l'expliquer hardiment, je sais que si rien ne se passait, il n'y aurait point de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait point de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent.

Mais ces deux temps, le passé et l'avenir, comment sont-ils puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Le présent même, s'il était toujours présent, sans se perdre dans le passé, ne

¹ Jean-Baptiste ROUSSEAU (1671-1741), Ode à M. le Prince Eugène de Savoie.

La vie et le temps

serait plus temps, il serait éternité. Donc, si le présent, pour être temps, doit se perdre dans le passé, comment pouvons-nous affirmer qu'il est lui aussi, puisque l'unique raison de son être c'est de n'être plus ? De sorte qu'en fait, si nous avons le droit de dire que le temps est, c'est parce qu'il s'achemine au non-être. » ¹

Paradoxe, dira-t-on, mais non sans saveur ! Et comment ne pas voir là une étroite parenté — malgré les seize siècles qui les séparent — avec certaines conclusions d'un Einstein et d'autres savants ou philosophes d'aujourd'hui ?

Nous ne pouvons ignorer non plus la distinction qui s'impose entre les notions de temps absolu, de temps physiologique, de temps propre, individuel ou personnel.

Récemment, se basant sur la faculté de non-vieillir des photons et en déduisant que, lorsqu'elle considère les électrons ou les protons, « la physique nucléaire ignore délibérément la notion de temps au niveau des particules élémentaires », M. Pierre Speziali suggérait que, le temps n'ayant aucune prise sur l'infiniment petit, il y aurait peut-être une p.148 évolution hors du temps, le temps pouvant être considéré comme une abstraction, « quelque chose de tout à fait étranger à l'esprit. » ²

Si le monde dans lequel nous vivons semble indifférent au temps, Montaigne a bien marqué qu'il n'en est pas de même pour l'homme : « Nous troublons la vie par le soin de la mort et la mort par le soin de la vie ; l'une nous ennuie, l'autre nous effraye. » ³

Ne devons-nous pas voir que si la conscience existe, plus ou moins développée, au-dedans de toutes choses, cela signifie que l'univers, pris dans son tout, participe néanmoins à l'épreuve du temps, mais que cette conscience, poussée au maximum dans l'homme, fait que pour lui seul cette épreuve est plus âpre, car l'homme sait qu'il sait et est donc plus clairement conscient de ses limites temporelles ? Vie et Temps lui semblent antithétiques, en raison de l'idée qu'il se fait de la mort, cette apparence de discontinuité que refuse la

¹ SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, Livre XI (xiv/7).

² Pierre SPEZIALI : *Hypothèse d'un antitemps*, article paru dans le *Journal de Genève* du 17 février 1962 ; l'auteur évoque la possibilité d'un antitemps, se situant sur le même plan que l'antimatière et l'antiénergie.

³ MONTAIGNE : *Essais*, Livre III, Ch. XII.

La vie et le temps

conviction du chrétien, comme celle du spiritualiste, dont la pensée tend à se fondre dans le Tout d'où nous venons, où nous resterons à jamais, la vie prenant alors son sens d'éternité.

Quelle que soit la difficulté pour l'esprit humain de se mouvoir aisément à l'intérieur des notions d'éternité et d'infini, ce sont pourtant là, très vraisemblablement les deux seules réalités vraies, inséparables l'une de l'autre ; semblant s'opposer en nous, elles posent, par là même, la question d'un « commencement » ; mais quel esprit sera assez puissant pour concevoir ce qui serait le commencement de tout à partir d'un néant absolu ? Devant cette question, l'esprit humain en est réduit à des hypothèses, celles que peut former la partie — combien modeste — quant au Tout auquel elle appartient et qui, par définition, la dépassera toujours.

« Je suis moi-même Eternité, quand j'abandonne le temps », s'écriait le grand mystique Angelus Silesius, père spirituel de Spinoza, traduisant ainsi l'aspiration de l'homme à se fondre en Dieu, à revenir à ses origines, en un mot à l'Un ¹.

Tout ceci constaté, il n'en reste pas moins que nous participons à la Vie et au Temps, Péguy nous montrant : « acheminés à coups de lanière dans cette garce de vie moderne » ² ; et en fait, il arrive à l'homme moderne de se sentir dépassé par son temps, dans cette époque travaillée de germes révolutionnaires tels que l'accélération prodigieuse du progrès technique, l'explosion démographique, la tendance à rejeter les credos du passé, la volonté de complète expression individuelle, et d'autres encore qui ont nom : fin du colonialisme et soif de développement des pays jusqu'ici économiquement peu développés.

^{p.149} Toute l'histoire est certes marquée d'accélération, mais il faut bien convenir que nous assistons à une accélération de l'accélération ! A quoi servirait-il, dans de telles conditions, de vivre à contre-courant, souhaitant le retour d'un passé révolu ? Comme disait Jaurès, c'est en allant à la mer que le fleuve reste fidèle à sa source et nous devons renoncer ici à évoquer les voix de

¹ Johannes SCHEFFLER (1624-1677) qui, passé du luthéranisme au catholicisme, prit plus tard le nom d'Angelus Silesius.

² Charles PÉGUY : *Victor Marie, Comte Hugo*.

La vie et le temps

tous ceux — à quelque discipline qu'ils se rattachent — qui ont appelé l'homme à progresser en esprit, selon sa nature : les Carrel, Lecomte du Nouy, African Spir et des centaines d'autres affirmant la nécessité d'une identification de l'homme au cosmos et à son évolution, appelant de leurs vœux une rédemption intérieure seule propre à assurer le cheminement de la société humaine dans le sens d'une évolution vers le haut. Tous ont ainsi posé le vrai problème, celui du mouvement du monde dans lequel nous avons place, mais nous invitant à canaliser et guider ce mouvement afin qu'il serve le mieux personnel et social.

Et cette invitation à ainsi agir, Marc-Aurèle, la précédant, la valorisait lorsqu'il nous adjurait de « ne pas vivre comme si tu devais vivre des milliers d'années »¹.

L'un de nos conférenciers, M. Louis Armand, nous dira certainement d'« aimer cet avenir comme d'autres ont aimé ce qui était pour eux le futur et qui est notre présent »² ; il évoquera sans doute cette « prospective », cette visée sur l'avenir, cet appel à la synthèse sur la base de l'observation du réel et conduisant à la notion de convergence de tous les facteurs de progrès, permettant ainsi le débouché sur la « noosphère » de Teilhard de Chardin.

Irons-nous jusqu'à cette pointe de la synthèse illustrée par Léon Bloy : « un homme qui se souvient de l'avenir » ? Admettrons-nous, avec Gaston Berger, que « demain n'est pas à attendre, mais à inventer » ?

Alors nous serons prêts à aborder utilement le problème des générations que nos Rencontres veulent aussi étudier.

Après avoir tenté de définir ce que sont ces générations, de les situer l'une par rapport à l'autre, de délimiter où finit l'une et où commence l'autre, nous pourrions mieux discerner combien, quoique séparées, elles s'interpénètrent pourtant, sous l'influence notamment de l'accroissement de la longévité et du prolongement de la vie active.

Nous nous souviendrons, ce faisant, que pour le physiologiste, le vieillissement commence à vingt-cinq ans et constaterons que la pyramide des âges prend aujourd'hui une forme tout autre que sous Napoléon par exemple où — on l'a dit — on était facilement commandant à vingt ans, général à trente et

¹ MARC-AURÈLE, *Pensées*, Livre IV, 17.

² Louis ARMAND et Michel DRANCOURT : *Plaidoyer pour l'Avenir*.

La vie et le temps

mort à trente-cinq ans, car de nos jours, la proportion de personnes âgées tend à fortement augmenter, et ceci dans le monde entier.

De cette modification de la structure démographique résultent deux problèmes d'égale importance :

— celui qui fait l'objet des travaux des gérontologues, la question du ^{p.150} mode de vie et de la vitalité des personnes âgées, au stade de ce que l'on appelle le troisième âge, précédant la sénescence ;

— d'autre part, le problème de la préparation des jeunes d'aujourd'hui — qui seront les vieillards de demain — à une vie dans laquelle leurs aînés seront plus nombreux et plus longtemps actifs.

Il semble souvent que le monde d'aujourd'hui se comporte comme s'il voulait hâter sa rupture avec le passé ; d'où certains conflits entre les jeunes et leurs aînés. Et pourtant, nos pensées comme nos corps, nous les devons à nos devanciers et rien n'est plus persistant, quoi qu'on en dise chez les jeunes, que les pensées dont les générations antérieures nous ont faits héritiers. En fait, l'humanité, avec ses morts combien de fois plus nombreux que les vivants, est « une » et tenter de renier le passé nous paraît aussi vain que vouloir brider les perspectives de l'avenir.

Acquis du passé, promesses de l'avenir, tels sont les vrais fondements d'une civilisation qui — mieux que dans le passé — mettrait au service de tous, sans distinction des bénéfiques qui, trop longtemps, ont été refusés à de grandes masses, lesquelles constituent aujourd'hui, pour la société humaine, l'un des plus grands dangers.

Et je voudrais conclure en exprimant l'espoir que, fidèle au sens véritable du mot « religion » qui exprime la volonté d'unir, nous apprenions mieux à unir dans notre vie le passé et l'avenir et, ainsi, entre générations, à établir les liens qui permettront aux nouvelles d'apprécier ce qu'elles doivent aux anciennes et à ces dernières de comprendre le désir des nouvelles et de les aider à vivre une pleine vie.

@

PREMIER ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Jean Starobinski

@

LE PRÉSIDENT : p.151 Ce premier entretien portera entièrement sur la conférence de M. Chauchard. Cette conférence sera à nouveau l'objet d'une discussion, en même temps que celle de M. Piaget, demain soir. L'entretien de demain matin portera entièrement sur la conférence de M. Piaget.

La parole est à M. Baruk.

M. HENRI BARUK : La conférence du Dr Chauchard est si riche, et elle a abordé tant de problèmes importants, qu'elle nécessiterait de longs commentaires. Je me bornerai à trois problèmes, qui m'ont paru particulièrement intéressants :

1° Le rôle du cerveau, évidemment considérable, n'est peut-être pas aussi exclusif qu'on le croit communément. Le cerveau conditionne surtout les mécanismes et les moyens d'exécution du mouvement dans ses zones spécialisées, et l'exécution d'un mouvement dépendra de l'intégrité des zones et voies motrices. Mais la décision, l'initiative du mouvement, dépend, elle, de toute la personnalité. Cette personnalité dépend non seulement des mécanismes centraux qui lui permettent d'agir, mais, dans son fonctionnement, elle est plus influencée encore par des facteurs toxiques, humoraux et chimiques. Certains poisons sont susceptibles d'engourdir et d'annihiler la volonté, tout en laissant absolument intacts tous les mécanismes cérébraux. Certains toxiques ou corps chimiques ont des actions psychologiques électives, tant dans la production des symptômes que dans leurs traitements. Ainsi la personnalité est liée à l'organisme entier et aussi bien au sang et aux humeurs, qu'à un seul organe, le cerveau.

2° M. Chauchard a étudié les différences de l'homme et de l'animal, différences qui sont certes beaucoup moins grandes que ne l'imaginait

¹ Le 6 septembre 1962.

La vie et le temps

Descartes. L'animal a aussi un comportement psychologique, que l'on étudie maintenant, ainsi que des sentiments et des instincts. Mais ^{p.152} l'homme a une faculté remarquable de réevocation, de reviviscence des événements. Avec cette faculté est posé le problème des *images mentales*, qui sont une véritable résurrection des événements, accompagnée d'une décharge affective intense et parfois renforcée, comme dans une sorte de vision fantomatique. C'est la cause de tant de troubles persistants des anciens déportés de la dernière guerre qui, dans le sommeil, au moment de la détente, revivent dans des images de cauchemars les événements vécus.

Par contre, dans les maladies où ces images sont abolies, l'homme, comme l'animal, se trouve rivé au présent, et ne peut pas intégrer ni conserver ses perceptions, ni revivre les événements. Il est alors délivré de la peur, de l'angoisse d'événements qu'il ne peut se représenter ; mais il est en même temps privé de la notion du temps. Il ne sent plus ni commencement, ni fin. Il se trouve dans le néant et comme déshumanisé. Il souffre alors atrocement de ne pas pouvoir souffrir d'une souffrance humaine. Nous avons rapporté des cas de ce genre.

3° Enfin, sur le plan général, M. Chauchard a envisagé la place de la biologie dans l'humanité de demain. Mais pour en établir le rôle, il faut, autant que possible, utiliser non des sciences partielles, mais des sciences complètes ; et la matière biologique doit être complétée par la sociologie, la morale, l'étude des croyances, etc... C'est en effet dans les sociétés humaines que se posent les problèmes du juste et de l'injuste, et des rapports de la justice et de la paix, de l'injustice et des guerres. Les rapports interpersonnels d'individus et de peuples ont une importance énorme. Les injustices, les humiliations, la méconnaissance de l'affectivité et du cœur, ou bien l'insuffisance des enquêtes justes et impartiales, entraînent des acrimonies, des vengeances et même, chez les auteurs d'injustice, des violences extraordinaires. Ici se pose le problème des réactions psychosociales consécutives à la violation de la vérité, réactions aux conséquences parfois considérables.

La science sociale du juste, considérée longtemps comme un simple idéal religieux, doit devenir maintenant une véritable science, unissant la foi et la science et conditionnant l'avenir même de l'humanité. Au moment où l'homme voit augmenter sa puissance, il doit savoir limiter cette puissance dans le

La vie et le temps

respect de l'homme et il doit savoir brider son orgueil et son instinct de puissance. Faute de quoi l'humanité serait menacée de mort par autodestruction. C'est ce problème qui angoisse les hommes d'aujourd'hui et qui doit activer le développement de la psychiatrie morale et d'une science vouée à la pacification de l'homme.

M. PAUL CHAUCHARD : Je remercie le professeur Baruk de son intervention. Je suis tout à fait d'accord avec lui sur ce qu'il a dit du rôle du cerveau et des humeurs. Il est bien évident que lorsqu'on parle du cerveau, il faut le replacer dans l'ensemble de l'organisme. Tout ce qui modifie ce que Claude Bernard appelle le « milieu intérieur », retentit sur le cerveau.

On a tout à fait raison d'insister sur l'aspect chimique des choses. En particulier, l'avenir est à la chimie du cerveau avec ses substances p.153 spécifiques qu'on connaît de mieux en mieux. Mais bien souvent on s'autorise, en quelque sorte, de l'influence des hormones pour se dispenser de la maîtrise de soi ; on appellera spontanéité le fait de se laisser aller à l'influence de ses hormones. Le propre du cerveau normal est au contraire de pouvoir maîtriser ce niveau des automatismes hormonaux, inférieurs aux possibilités du cerveau supérieur. Cette maîtrise n'est évidemment possible que lorsqu'un certain équilibre chimique est réalisé.

En ce qui concerne les problèmes de l'avenir, je voudrais insister sur le fait qu'on ne peut pas isoler le biologique du sociologique. Le cerveau est l'organe des relations sociales, et l'homme est naturellement, biologiquement, une espèce sociale. C'est une espèce qui porte en elle le besoin des autres, et qui ne peut trouver son équilibre que si elle est en présence des autres. C'est ce que les zoo-sociologues appellent si justement *l'appétition sociale*.

Je voudrais faire une remarque. Il est tout à fait dommage — je ne sais pas ce qui se passe en Suisse, mais c'est le cas en France — que la sociologie animale, qui est une bio-sociologie, et la sociologie humaine, entrent peu en collaboration. Je songe à ce que la sociologie animale peut apporter comme renseignements sur les relations sociales des insectes sociaux. Nous n'en sommes évidemment plus du tout au temps de Maeterlinck, où régnait le fameux mythe des ruches, si mystérieux ; on commence à parler d'hormones sociales, d'effets de masse et d'effets de groupe. Or, il est dommage que la

La vie et le temps

plupart des sociologues humains ne veulent pas se soucier de cette sociologie animale. Je ne veux pas du tout mettre l'homme au rang de l'animal, mais je le place dans une perspective évolutive ; car à la base, tous ces phénomènes bio-sociologiques élémentaires jouent un rôle chez l'homme également ; mais ce rôle, nous le connaissons très mal.

Il faudrait donc que la biologie humaine ait véritablement droit de cité dans les sciences humaines. Aujourd'hui, en France, les sciences humaines font partie des Lettres, alors que la biologie est du côté de la faculté des Sciences. La biologie humaine n'est donc pas prise en considération par les sociologues. En particulier, je voudrais que se développe une science nouvelle que j'appellerais neuro-sociologie et qui préciserait justement cette notion d'équilibre du cerveau dans les relations humaines. Et c'est là que nous pouvons mesurer l'importance de l'amour, amour de soi et amour d'autrui, dans les relations humaines.

M. HENRI BARUK : Je suis tout à fait d'accord. Je voudrais simplement rappeler que cette double application, que vient de mentionner le Dr Chauchard, je l'ai réalisée à la fois dans un centre de psychopathologie animale — en particulier avec l'étude de la sociologie et de la psychologie des animaux supérieurs, comme les singes — et dans un centre psychiatrique social et moral.

M. CLAUDE ROCHE : J'ai été extrêmement frappé et intéressé par certains éléments de la conférence du Dr Chauchard. Notamment par ce qu'il a dit sur la dimension temporelle de l'homme.

p.154 En effet, je pense qu'il s'agit là d'un des éléments fondamentaux de notre situation, et c'est à ce sujet que je voudrais demander quelques explications. Notamment pour essayer de voir de quelle façon cette situation est marquée chez nous d'ambiguïté, et d'une ambiguïté qui peut être celle même de l'être humain. En effet, on pourrait envisager le temps comme quelque chose que l'homme subit. Certains philosophes ont dit que « vivre, c'est vieillir ». Le vieillissement est commun à tous les êtres biologiques, mais plus complexe chez l'homme que chez les animaux ; c'est pourquoi le temps est subi chez lui dans les couches les plus profondes de son inconscient. La psychanalyse, notamment, a mis tout cela en évidence, en insistant sur les événements les plus insignifiants des premiers âges de la vie et de l'enfance, qui ont des

La vie et le temps

conséquences considérables sur le développement de l'homme adulte. Voilà pour l'aspect passif du temps.

Je pense qu'il y a aussi un aspect actif, qui devrait nous permettre de définir la notion de *présence*. La présence du monde et ma présence au monde est un acte de synthèse, une insertion active du Moi. C'est le fameux énoncé de présentification dont parle Pierre Janet.

Comme conséquence de cette ambiguïté de notre dimension temporelle, l'on pourrait signaler une grande fragilité : plus l'être est complexe, plus il est sujet à des chutes, à des fissures et à des failles. C'est pourquoi on pourrait montrer que le temps, d'une part, peut nous enfermer en nous-mêmes, dans notre autisme, à la façon du schizophrène incapable de sortir de lui-même et de prendre contact avec le monde. Tout est enfermé dans son histoire personnelle. Il ne peut pas arriver à se mettre d'accord avec les rythmes extérieurs. D'autre part, nous avons évidemment un temps qui doit être pour nous l'occasion de toutes les adaptations, de toutes les créations de l'intelligence.

Vous avez parlé d'inquiétude, et cela m'a beaucoup frappé. Je pense en effet, qu'on peut également envisager une double force de l'inquiétude. Il y a une inquiétude qui peut nous enfermer en nous-mêmes, que j'appellerais une inquiétude pathologique ; c'est celle des mélancoliques, incapables de sortir d'eux-mêmes, celle des aliénés en général.

Il y a, au contraire, une inquiétude créatrice. Il y a également l'inquiétude de l'être qui n'est pas satisfait, qui veut, au contraire, aller toujours au-delà de lui-même ; l'inquiétude que ressent tout artiste, tout être qui veut se réaliser... C'est pourquoi on pourrait décrire la conscience du temps comme une sorte de risque perpétuel, comme un balancement entre un autisme confus et, au contraire, cette conscience qui veut tenter de se libérer. C'est à ce moment-là qu'on peut parler d'inspiration, car l'essentiel de l'art est justement de puiser dans les fonds de l'autisme et d'en dépasser les confusions pour arriver à l'insertion dans le monde par l'expression. En somme, on pourrait dire que le temps est à la fois une charge et une libération. C'est ce que montre Bergson dans « l'âme qui souffre ».

M. PAUL CHAUCHARD : Je n'ai pas grand-chose à répondre. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour parler de l'ambiguïté du temps. Une des différences

La vie et le temps

essentielles entre l'homme et ^{p.155} l'animal, c'est que l'animal subit le temps, alors que l'homme peut le maîtriser — avec la possibilité de le mal utiliser.

En ce qui concerne la double inquiétude que vous évoquez, pathologique d'une part et, de l'autre, tout à fait normale, qui naît du souci de la responsabilité humaine, je pense que cette distinction situe bien le problème, abordé par le professeur Baruk, de la lobotomie qui n'apaise que l'anxiété pathologique. Il est tout à fait utile de faire disparaître l'inquiétude pathologique, mais ceci aboutit à supprimer l'inquiétude normale, conduisant à être tout à fait mutilé dans l'essentiel de son être.

M. PIERRE ABRAHAM : M. Roche vient de distinguer très à propos, me semble-t-il, différentes sortes d'inquiétudes. Il serait souhaitable, à ce propos, qu'au cours d'études et de recherches de neuro-sociologie, la part du vocabulaire soit faite, car le vocabulaire que nous employons a une très grande portée inconsciente. Je m'explique. Le mot « inquiétude » a acquis dans le siècle où nous vivons une signification principalement négative. L'inquiétude, ce sont les soucis, ce sont les angoisses, c'est un état psychique qui freine notre action.

Or, M. Roche vient d'établir une distinction entre l'inquiétude du psychopathe, d'une part, et l'inquiétude créatrice de l'autre. Il me semble donc que l'usage du mot « inquiétude » dans le langage courant est en soi pernicieux. Je ne parle pas du langage scientifique, où il est à sa place ; mais dans le langage courant le mot « inquiétude » a une valeur à la fois limitative et négative.

Il me semble que pour caractériser cette inquiétude créatrice, dont parlait M. Roche à l'instant, il faut en revenir à une passion qui a saisi et qui continue à saisir l'humanité depuis son origine. Cette passion a un nom, un nom très beau : « curiosité » ; la curiosité de ce qui va venir, la curiosité scientifique, politique, la curiosité des événements auxquels nous allons assister et qui, étant passionnels, nous amènent nous-mêmes à prendre part aux actes qui vont forger les résultats que nous attendons de la curiosité. Je pense que le mot curiosité n'est pas un mot scientifique ; il est certainement moins scientifique que le mot inquiétude. Je n'en pense pas moins que nous ne devons pas, les uns et les autres, l'oublier, parce que — on me permettra bien de le dire à l'âge auquel je suis arrivé — c'est la curiosité, je le sens de plus en plus, qui est le

La vie et le temps

tuteur médian de toutes nos activités. C'est en quelque sorte une Eau de Jouvence ; quand la curiosité disparaît, l'être n'a plus qu'à disparaître aussi. Et cette curiosité de l'avenir, du lendemain, de l'année suivante est une passion d'autant plus bénéfique et plus forte que l'on s'emploie à la nourrir.

M. PAUL CHAUCHARD : Je donne mon accord à cet éloge de la curiosité, de cette curiosité qui entretient notre dynamisme personnel. De même je suis tout à fait d'accord qu'il y a en effet dans le mot « inquiétude » quelque chose qui serait inadmissible si l'inquiétude consistait à rester dans son trou, à redouter l'avenir et à ne pas être de son temps.

p.156 Mais je crois que dans le mot « curiosité » il y a aussi quelque chose de dangereux ; il me semble que dans « curiosité » il y a aussi quelque chose de relativement passif et neutre. Nous attendons avec enthousiasme ce qui va arriver. Nous sommes prêts à accueillir n'importe quoi.

Par contre, il me semble que dans le mot « inquiétude » transparaît beaucoup plus l'aspect de responsabilité, l'aspect de volonté. Au fond, il faut une inquiétude enthousiaste qui veut faire l'avenir, qui veut l'orienter dans un sens profitable pour l'homme. Il me semble que le terme de curiosité était suffisant dans le contexte d'une soixantaine d'années en arrière, en plein optimisme scientifique. Mais aujourd'hui, devant les possibilités déshumanisantes de la science, en plein âge atomique, devant l'augmentation de la radio-activité, qui non seulement peut rendre la terre inhabitable mais faire dégénérer tout le potentiel héréditaire de l'homme, on comprend que la notion de « curiosité » se trouve quelque peu dépassée.

Je crois qu'il est très difficile de s'entendre sur les mots. Prenons ce que l'Eglise avait qualifié de plus belle des vertus : la prudence. Qu'est-ce que le langage moderne a fait du mot prudence ? C'est vraiment quelque chose qu'on ne peut plus proposer aux jeunes. Or, la prudence c'est précisément l'enthousiasme réfléchi. Je crois qu'il y aurait ainsi beaucoup de choses à reprendre et à revivifier.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Alexandre Safran, grand Rabbin.

M. ALEXANDRE SAFRAN : J'ai écouté avec intérêt la conférence du Dr

La vie et le temps

Chauchard, et j'ai eu la satisfaction de constater qu'un certain accord s'opère à présent entre la conception que la biologie se fait de l'homme et celle que la Bible hébraïque nous offre de lui. En effet, la biologie actuelle relève l'idée de l'homme total ; l'idée d'un être unitaire — ainsi qu'il apparaît dès les premières pages de la Genèse — non pas partagé en deux entités distinctes, mais constitué de deux éléments différents, le corps et l'âme, s'interpénétrant mutuellement, et dont il faut tenir compte en même temps et en égale mesure, car ils sont faits pour se réaliser ensemble dans la personnalité humaine. La science de la Vie, de la conduite humaine, que contient la Bible hébraïque, prescrit le mode adéquat — un mode éthique tout naturel — de la réalisation harmonieuse de la personnalité dans la société humaine. En se réalisant, la personnalité humaine accomplit une tâche créatrice qui a pour but de parachever la nature qui lui a été donnée, de l'élever au niveau de l'esprit, au niveau de la vie, c'est-à-dire du temps vécu selon la conscience. Cette œuvre humaine, éthique et historique, se déploie dans le temps. La Bible hébraïque débute par un mot qui évoque le temps à venir : *berechit*, « au commencement ». L'homme doit se considérer toujours comme s'il se trouvait *berechit*, « au commencement » de sa tâche. D'ailleurs la notion du temps trouve en hébreu son expression dans des mots tels que *zeman*, *eit*, *moède*, qui signifient et impliquent une invitation, un engagement, une rencontre future de l'homme avec d'autres hommes, d'un groupe d'hommes avec d'autres groupes d'hommes, p.157 de chacun avec tous et de tous ensemble avec Dieu. Lorsque cette rencontre se produira, elle fera en sorte que la temporalité humaine, personnelle et sociale, aboutisse à une éternité qui brille à tout jamais, triomphant ainsi de la mort naturelle. Le temps en hébreu, même celui qui rappelle le passé, tend vers l'avenir. L'*eit* conduit à l'*atid*, au futur, un futur que nous préparons soigneusement dès à présent. Le temps ne se répète pas, mais il se renouvelle d'une façon inédite. Il a un sens éthique, il est utilisé dans l'amour, qui est plus qu'affectif, car il est aussi connaissance.

La science de l'amour, que le Dr Chauchard, inspiré par le R. P. Teilhard de Chardin, a prêchée à la fin de sa conférence, peut trouver ses racines dans la Bible hébraïque dont les tonalités optimistes résonnent dans l'œuvre du grand penseur chrétien qui tenta d'expliquer et de réhabiliter le phénomène humain.

M. PAUL CHAUCHARD : Je vous remercie de cette intervention, qui me permet

La vie et le temps

de compléter ce que j'ai dit hier soir, quand j'ai évoqué la philosophie de saint Thomas d'Aquin. Cette philosophie de saint Thomas nous réfère en général à l'antiquité des Grecs et à Aristote. Mais précisément mon ami Tresmontant, s'il était là, pourrait insister sur l'importance préalable de cette métaphysique biblique unitaire, où nous avons une véritable resacralisation de la matière, qu'il faut relier à l'initiative de la Création. La pensée de saint Thomas est donc tout à fait fidèle à cette pensée de la Bible.

Il faudrait aussi évoquer celui que mon voisin, le professeur Baruk, nous a souvent représenté comme le précurseur d'une morale biologique et sociologique de l'avenir : Moïse. Il faudrait aussi rappeler, quand nous parlons de saint Thomas d'Aquin, un de ceux qui ont le mieux développé l'aristotélisme : le grand philosophe hébraïque Maïmonide, dont saint Thomas a souvent tenu compte. On parle souvent d'un œcuménisme entre les trois religions du Livre, non seulement la chrétienne et la juive, mais également la religion musulmane. On citera donc également le grand philosophe Avicenne. N'y aurait-il pas une possibilité d'œcuménisme métaphysique et philosophique fidèle à la Bible, et qui serait justement l'œcuménisme philosophique des successeurs et interprètes d'Aristote ?

Vous avez prononcé le mot « optimisme » à propos de la Bible et à propos de Teilhard de Chardin. Je crois que là aussi on se heurte à une difficulté de langage. Le mot « optimisme » est un mot qui demande à être bien compris. L'optimisme de Teilhard est d'abord un réalisme. Ce n'est pas un optimisme béat, qui est sûr que tout finira bien ; c'est un optimisme qui postule une tâche humaine et exige de l'homme un effort considérable. Si cet effort fait défaut, au lieu d'aller vers une issue heureuse on risque d'aller à la catastrophe.

M. ALEXANDRE SAFRAN : Nous appelons cet optimisme « optimisme énergétique », Monsieur le professeur ! Dans le langage de la théologie, et justement dans Maïmonide, respire un ^{p.158} optimisme actif et énergétique, un optimisme qui se reflète justement dans les œuvres du R. P. Teilhard de Chardin.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Despotopoulos.

M. CONSTANTIN DESPOTOPOULOS commence par affirmer que l'homme, « grâce

La vie et le temps

à sa vie en société et grâce à la civilisation », parvient à se rendre de plus en plus indépendant du temps et de l'espace, dans lequel l'animal demeure entièrement prisonnier.

Cette indépendance relative à l'égard du temps est une qualité majeure de l'existence humaine, une manifestation très effective de la liberté de l'homme.

Mais à quelle notion du temps faire appel pour trouver, dans cette indépendance même, une qualité humaine du temps ? Est-ce le temps biologique « intérieur » de chaque homme (par exemple le temps de cicatrisation d'une plaie chez un homme donné), ou bien le temps de la nature extérieure à l'homme (par exemple l'espace d'une nuit), qui semble influencer la vie biologique de l'homme ?

Il ne s'agit certes pas de ce temps-là. Il s'agit du temps qui supporte, ou même détermine l'existence de l'homme en tant qu'être historique, c'est-à-dire un être conscient de la continuité des moments successifs de son existence. Par ailleurs, ce processus temporel ne se borne pas à la vie individuelle de chaque homme, mais s'étend aussi aux générations successives. Il constitue ainsi l'essence créatrice de l'histoire et sa force d'humanisation. En d'autres termes, il est l'origine continue de la culture incessamment agissante dans et par la société. Donc c'est le temps dimension-de-l'histoire (de chaque homme et de l'humanité) qui constitue le temps humain par excellence, et qui est rempli et formé par la liberté des hommes.

Cependant, on doit dire que ce temps-là n'est pas le temps le plus authentiquement humain. Si le temps, en tant que dimension de l'histoire, est rempli ou même formé par la liberté déjà vécue de l'homme, ce temps-là n'existe plus devant la conscience de l'homme comme dimension disponible pour son existence à faire, pour sa liberté à manifester.

Le temps biologique concerne la vie de l'homme en tant que processus biologique ; le temps historique concerne la vie de l'homme en tant que liberté déjà manifestée, ou création déjà effectuée. Mais l'homme, en définitive, doit mener lui-même sa vie ; il doit déterminer lui-même le contenu à donner à chaque instant de son existence. Il est ainsi obligatoirement tourné vers l'avenir. Or, le temps futur n'est pas encore vécu ; il exige d'être vécu mais ne l'est pas encore. L'homme se trouve donc en face du temps à venir et doit découvrir les possibilités qui existent en puissance dans le temps à venir, puis

La vie et le temps

choisir celles de ces possibilités qui ont la plus grande valeur, afin de les réaliser.

Ce temps-dimension-de-la-morale est le temps authentiquement humain. Sa structure, en tant qu'ensemble cohérent de possibilités d'action — susceptible de subir des changements essentiels d'un moment ^{p.159} à l'autre, aussi par l'initiative de l'homme —, doit être étudiée par une science particulière. Cette science aurait à découvrir la « chronaxie », c'est-à-dire ce que chacun de ces moments contient en possibilités et en valeurs, ainsi que l'interdépendance ou la détermination réciproque de ces contenus. Une telle étude du temps essentiel pourrait procurer enfin à la morale, à la politique et à la technique une méthode qui permît à l'homme de s'orienter solidement avant de faire un projet quelconque, avant de se décider ou de réaliser une action. Semblable science pourrait contribuer à faire en sorte que l'humanité puisse conduire avec un succès véritable sa vie quotidienne et ses démarches créatrices, pour le service de l'homme et pour le perfectionnement de la civilisation.

M. PAUL CHAUCHARD : Je suis tout à fait d'accord avec ce qui vient d'être dit sur la nature spécifique des niveaux supérieurs du temps qui se manifestent chez l'homme.

Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'au fond, l'homme était homme dès l'origine, et que par conséquent dès l'origine il avait des « temps » que n'avait pas l'animal. Au fur et à mesure que se fait l'histoire ou le progrès culturel, il apprend de mieux en mieux à développer ses possibilités en rapport avec le temps.

Nous sommes précisément à un moment caractéristique, où la science va nous permettre de mieux estimer l'importance du temps ; à un moment où nous avons particulièrement besoin de *savoir*, puisque c'est tout l'avenir de l'humanité qui est en jeu.

M. VEDAT NEDIM TOR : Le professeur Chauchard, qui nous a démontré toute la trame psycho-physiologique de l'homme, cherche le salut de l'humanité dans l'apprentissage d'une utilisation optima du cerveau humain. Il parle d'une hygiène d'ordre supérieur, d'une amorisation et même d'une super-amorisation. Or, nous voyons que la grande masse des moyens susceptibles d'exercer une

La vie et le temps

influence mentale et psychique tend à exploiter sans scrupules les instincts les plus vulgaires de l'homme. Dans les pays sous-développés surtout, la jeunesse et les masses sont bombardées de revues, livres et films pornographiques et « gangstériens ». Comment réaliser dans ces conditions une hygiène mentale d'ordre supérieur ? Comment amoriser la jeunesse, si on lui présente comme « Leitbild », comme héros, des blondes, des brunes et des James Dean déchaînés ? Comment lutter contre ces stupéfiants moraux, qui menacent la santé mentale et morale, et l'équilibre social de l'humanité ?

M. PAUL CHAUCHARD : Vous insistez là sur un problème important. Et s'il se pose dans les pays sous-développés, tout nous montre qu'en Occident aussi l'influence de certaines publications et de beaucoup de films sur la jeunesse est catastrophique.

Je pense, en ce moment, au film *Et Dieu créa la femme* avec Brigitte Bardot. Il y est question d'une jeune femme qui vient de se marier, qui descend la nuit sur une plage et qui pleure parce qu'elle sait qu'elle p.160 trompera son mari. Elle n'a aucune maîtrise de soi. Elle le regrette, mais elle ne peut vraiment rien y faire.

Il y a là un problème, qui vient de ce qu'on a trop souvent confondu la liberté et la démocratie avec le libéralisme total. On confond souvent « liberté » et possibilité de faire n'importe quoi. Il y a une tâche énorme à entreprendre, pour préserver les jeunes, mais aussi pour rendre la vertu attrayante ; c'est-à-dire qu'il faut faire des publications qui répondent de façon satisfaisante au besoin d'action des jeunes. Il y aurait peut-être quelque chose à prendre du côté scientifique, quelque chose qui serait la conquête du monde, mais pas du tout dans le style actuel, où conquérir le monde consiste à aller s'entre-tuer dans l'espace interstellaire. Il y a les vamps cosmiques, etc. Tout ceci est vraiment déplorable.

Il faudrait que les organisations internationales se préoccupent sérieusement de ce problème.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Nojorkam.

M. NOJORKAM : L'éminent conférencier nous a situé l'âge adulte entre

La vie et le temps

l'adolescence (qui fait encore partie de la croissance) et la vieillesse ou sénescence, qu'il s'agit de faire reculer autant que possible.

L'âge adulte comprend toutefois deux périodes distinctes. L'adulte normal de vingt ans veut d'abord se réaliser dans le physiologique, autrement dit dans sa chair. Il songe avant tout à fonder une famille. Il est l'homme qui prend conscience de ses forces et de ses limites, forces souvent limitées, parfois dépassées.

L'adulte de quarante ans tâche surtout de se réaliser dans son œuvre créatrice. Connaissant par expérience la distance entre le possible et le souhaitable, il a ce sursaut de vitalité supplémentaire qui le fait vivre une seconde jeunesse adulte, aussi bien sur le plan physiologique que sur celui de la sublimation. Ne pensez-vous pas que c'est dans ce stade que son cerveau, dégagé des inquiétudes hormonales, pourra le plus efficacement créer dans le spirituel ?

Après ces considérations relatives au comportement physiologique-psychologique, je voudrais étendre mon raisonnement au domaine de la pensée. Et là, j'en réfère d'abord aux conceptions de Léon Brunschvicg sur les âges dans le développement de l'esprit. Brunschvicg distingue deux âges : l'enfance, ou palier de la religion transmise par les lèvres (akousmatique) et ensuite l'âge adulte de la raison mathématique, avec comme représentants typiques les pythagoriciens, Socrate et plus tard Descartes.

Je vous demande s'il n'y aurait pas lieu d'ajouter à ces deux grandes rubriques ce troisième âge (un deuxième âge adulte), que j'appellerai un peu crûment l'âge du « démon du midi philosophique », âge averti à la fois des faiblesses de la foi enfantine et des rigueurs mathématiques.

Ce troisième âge est hautement conscient des vertus et lacunes de la condition humaine, et est encore capable d'action.

Si c'est à l'âge de Descartes que nous devons la machine, le troisième âge compense par son lyrisme les peurs puériles et les sécheresses abstraites ^{p.161} qui ne composent pas avec la vie. Ce n'est plus l'âge du militant, mais plutôt celui du législateur ; ce n'est plus l'âge du dessinateur, c'est celui du sculpteur qui ajoute à l'œuvre une dimension de plus, celle de la profondeur. A quoi servirait-il de devenir centenaire à l'aide des progrès de la science, si ce n'est

La vie et le temps

pour jouir de ce lyrisme ? A quoi bon de résoudre décemment l'équation de sa vie, sans l'avoir fait chanter ? Et cela avant d'atteindre la sagesse du déclin.

A côté de l'âge inconscient et de l'âge mathématique, je pense qu'il serait bon d'envisager un âge adulte du lyrisme conscient. Et j'appelle lyrisme aussi bien l'art de vivre que vie de l'art, un art qui ne soit ni enfantin, ni technique, mais qui soit enthousiasme permanent, traduisant et l'équilibre de la maturité et la chaleur des sentiments humains.

Je voudrais bien connaître la conception du conférencier sur cette proposition.

M. PAUL CHAUCHARD : Je suis bien d'accord avec tout ce que vous dites là, à condition de bien voir que l'homme est complet, au fond, à tous les stades. Il y a simplement, à chaque étape, une possibilité de maturation spirituelle supplémentaire, plus difficile à réaliser à un stade précédent, mais déjà donnée au départ.

Il faut qu'à chaque stade soit envisagé le stade suivant, qui sera comme un idéal à atteindre, et qui permet justement d'orienter correctement tout ce développement.

M. HENRI-PHILIPPE JUNOD : M. le professeur, au cours de votre conférence, vous avez parlé de biologie éclairante. Vous avez montré que *l'homo sapiens* a le même cerveau partout, que les différences ne sont dues qu'à des décalages de développement et à la façon dont on se sert du cerveau. Je voudrais vous demander si vous ne croyez pas que le temps biologique ne s'applique pas seulement aux individus, mais aussi aux groupes.

Quand on a vécu pendant très longtemps au sein de deux groupes qui s'opposent et qui vivent à des niveaux de culture et à des niveaux émotionnels très différents, on est extrêmement frappé par le fait que tous les efforts de médiation les plus sérieux, poursuivis pendant des années, semblent ne jamais aboutir. On réalise qu'il y a une sorte de décalage émotionnel qui vient de la constitution., je dirais biologique des groupes qui se sont développés dans des sens différents et qui par conséquent, dans la réalité quotidienne, sentent constamment l'être étranger à côté d'eux.

J'aimerais vous demander si vous ne pensez pas que dans ce domaine, il y a

La vie et le temps

un très gros effort à faire par les bio-sociologistes. Car si la biologie est éclairante, la bio-sociologie n'a pas encore commencé à éclairer.

Il semble qu'il faudrait montrer à certains groupes les erreurs profondes qu'ils commettent par ignorance des degrés de développement. On a l'impression que dans certaines situations toute synchronisation paraît impossible. Et du fait de ces décalages émotionnel et culturel les divers groupes qui composent certains peuples peuvent en venir à la ségrégation.

M. PAUL CHAUCHARD : p.162 A quelle situation particulière voulez-vous faire allusion ?

M. HENRI-PHILIPPE JUNOD : Je pense à tout ce que nous avons vu se produire pendant les cinquante dernières années, où deux peuples sont face à face, et ne peuvent absolument pas arriver à composer leur différence.

M. PAUL CHAUCHARD : Vous avez raison. C'est là, en fait, un problème tout à fait important. Le racisme est l'erreur de croire que les gens sont génétiquement différents et qu'il y a des individus supérieurs ou inférieurs. On ne voit pas toute l'importance du facteur culturel qui différencie et sépare profondément les hommes. Or, ce décalage sociologique est comparable à un décalage entre les générations ; c'est un décalage de développement et non une différence spécifique entre des niveaux de culture inférieurs et supérieurs.

Il faut ici mentionner le cas tragique des évolués qui sont à la fois des deux côtés, et de ce fait profondément déséquilibrés. Ces situations posent un problème, qui, malheureusement, risque de ne pas être résolu. Faut-il aller vers une uniformisation de la terre entière et de tous les groupes humains ? Je crois qu'aujourd'hui c'est vers cela qu'on risque d'aller. Est-ce qu'on ne va pas perdre des valeurs humaines ? Est-ce qu'il n'aurait pas fallu que tous les types culturels puissent arriver ensemble à leur maturité pour que puisse être respectée, dans l'unité de l'espèce, cette mosaïque humaine ? Je crois qu'il est maintenant assez difficile de rattraper ce qui risque fort d'être perdu.

M. HENRI-PHILIPPE JUNOD : Il faut bien se rendre compte que les Africains, au point de vue humanisme, nous sont supérieurs. Leur langue, leur culture et leur folklore sont porteurs de valeurs tout à fait particulières et spécifiques à

La vie et le temps

l'Afrique. Il est évident qu'il faudrait trouver le moyen d'une confrontation réciproque des peuples et des cultures, mais beaucoup de peuples, malheureusement, ne veulent plus s'expliquer face à face.

LE PRÉSIDENT : M. Baruk demande la parole.

M. HENRI BARUK : Il est certain qu'on a trop souvent tendance, du fait d'attitudes trop exclusivement rationnelles et intellectualistes, à sous-estimer la part du cœur, de la sympathie, des facteurs affectifs, qui jouent un rôle énorme dans les rapports des individus comme des peuples.

Les rapports individuels comme les relations internationales doivent être inspirés par l'entente, dans le respect des personnalités comme des peuples, mais non sous la forme d'une uniformisation systématique qui ne serait qu'un impérialisme. Il ne faut pas détruire, mais fédérer dans le respect des principes de justice et d'entente, qui eux ont une valeur universelle.

M. HENRI-PHILIPPE JUNOD : p.163 Mais quelquefois le cœur est éliminé au profit des « valeurs » matérialistes !

M. PAUL CHAUCHARD : Je dirais que précisément, à l'époque actuelle, on a tendance à faire du cœur quelque chose d'inférieur, contrairement à la raison. Evidemment, lorsqu'il s'agit de la « presse du cœur », c'est le déchaînement du cerveau inférieur ; cela n'a rien de supérieur et n'est pas le véritable cœur. Le véritable cœur, c'est ce qui fait l'unité humaine, ce qui fait l'unité de l'affectif et du rationnel à un niveau d'un ordre supérieur.

Ceci existait dès l'homme primitif. Très souvent on a tendance à faire d'Adam, selon une description scientifique, une espèce d'animal perfectionné. Eh bien, Adam était déjà un homme. Souvent je me le représente comme un bon vieux paysan, que je mettrais en regard d'un ingénieur sorti de nos meilleures écoles agronomiques.

Je ne dis pas cela pour railler les écoles agronomiques, mais il y a souvent plus de bon sens chez un bon vieux paysan...

Puisque nous avons évoqué les problèmes d'Afrique, je rappellerai que nous avons eu la joie de voir publié dans les *Cahiers Teilhard de Chardin*, cette

La vie et le temps

année, un message de Léopold Senghor, Président du Sénégal. Celui-ci nous explique pourquoi les intellectuels noirs avaient été très tentés par l'efficacité marxiste, et témoigne du fait que Teilhard leur apporte en somme toute l'efficacité matérielle, dans un contexte spiritualiste, et peut ainsi sauver en Afrique les valeurs de la négritude. Ce n'est pas valable uniquement pour les chrétiens d'Afrique, mais également pour les spiritualités africaines traditionnelles.

J'évoquerais encore le problème d'autres pays orientaux. Quels sont au fond les pays où l'art de la maîtrise de soi est le plus développé ? Ce sont précisément des pays comme l'Inde. Or, on voit le gouvernement de l'Inde, placé devant le problème de la régulation des naissances, au lieu d'essayer de vulgariser les méthodes de maîtrise de soi conservées au fond des couvents bouddhistes, utiliser tout simplement les méthodes occidentales en battant les records de stérilisations masculines et en instituant des primes à la stérilisation. Je dois donc constater qu'il y a vraiment de la part du Gouvernement indien une infidélité à la pensée de l'Inde, que Gandhi n'aurait certainement pas admise.

M. LOUIS PHILIPPART : J'ai été particulièrement sensible à ce que vient de dire le Dr Chauchard sur les rapports à rétablir entre les études biologiques et les études sociologiques. M. Baruk a également insisté là-dessus, ce qui me permettra de faire quelques remarques complémentaires de celles qui ont été si remarquablement exposées par le Dr Chauchard.

Parmi les rythmes externes qui conditionnent la conscience biologique et la conscience psychologique, je crois qu'il faut faire une place de choix au rythme du travail et au rythme du temps libéré — que je tiens à distinguer d'ailleurs du temps libre, pour les raisons que je vous expliquerai tout à l'heure. A mon sens, on ne saurait trop insister sur ^{p.164} la signification, pour la conscience bio-psychologique du temps notamment, de l'organisation chronométrique du temps de travail dans la vie industrielle moderne. Malgré sa limitation relative, le temps de travail est encore perçu aujourd'hui, non seulement par les ouvriers, mais par les employés de bureau, par les techniciens, etc., comme un temps relativement inhumain — parcellaire, répétitif et monotone.

Le rythme du travail s'éloigne, semble-t-il, de plus en plus du rythme naturel de la vie.

La vie et le temps

Ce qu'il faut souligner également, me semble-t-il, c'est la relation qui peut exister — et elle n'est pas encore objectivement démontrée et analysée, parce que ces compensantes ne sont pas encore suffisamment systématisées — entre les rythmes excessifs et la monotonie du temps de travail d'une part, et la valorisation du temps libéré, d'autre part, pendant lequel on espère pouvoir retrouver un rythme de vie naturel. Chacun sait que le temps libéré, on le consacre en général soit à la détente ou à la relaxation, soit au divertissement et à l'évasion. Dans des cas plus rares, on l'utilise au perfectionnement de soi et à sa culture.

Je crois qu'il est important de tenir compte précisément de l'influence des rythmes et du temps de travail sur l'illusion professionnelle et en même temps sur la valorisation du temps de loisir.

Je crois qu'il est temps de souligner, aussi, que notre civilisation industrielle n'a pas seulement provoqué l'éclatement des métiers, mais aussi l'émiettement du temps des loisirs. Or, l'aménagement du temps de travail et du temps de loisir conditionne en fait l'hygiène personnelle, l'équilibre socio-économique et la promotion culturelle. Quand je parle d'aménagement du temps de travail et du temps de loisir, je veux parler de la limitation de la durée du temps de travail et de l'alternance des rythmes de travail et de la détente, du travail et de la culture personnelle. Je dois aussi insister sur l'utilisation rationnelle et humaine de ces temps.

Je voudrais précisément, dans cette perspective, demander au Dr Chauchard comment il conçoit le bon usage du super-cerveau. Si j'ai bien compris, il a posé le problème d'une hygiène fondamentale de l'être humain. Or, cette hygiène fondamentale de l'être humain me paraît compromise non seulement par l'absence d'aménagements rationnels et équilibrés du temps, mais aussi par les structures et les méthodes de notre enseignement et, surtout, de notre éducation.

Je voudrais là, non peut-être engager un débat avec le Dr Chauchard, mais lui demander aussi exactement et aussi concrètement que possible la ligne générale de son interprétation du bon usage du super-cerveau.

M. PAUL CHAUCHARD : Vous abordez là un complément tout à fait important à ce que j'ai dit du « temps rationalisé », qui est un temps bien utilisé. Mais

La vie et le temps

souvent, dans un but de productivité, ou dans un but d'organisation sociale, on a exagéré la rationalisation, confondant temps perdu et moment de détente.

Sous prétexte d'éviter une trop grande fatigue, on a cherché à éviter tous les gestes inutiles, mais on a oublié que de pouvoir aller de temps en temps fumer une cigarette en quittant le lieu de son travail, ^{p.165} était peut-être le meilleur remède à la fatigue nerveuse qui se généralise de plus en plus aujourd'hui. On considère beaucoup trop ce qui n'est pas efficace comme étant perdu. On oublie que le plus efficace, c'est précisément celui qui sait se reposer et se détendre.

Le gros problème, c'est évidemment celui de l'organisation des loisirs. Bien souvent les loisirs continuent la vie trépidante de l'homme déjà surmené nerveusement. L'homme ne sait pas se reposer. Là aussi il faut montrer que chez l'homme, tout doit s'apprendre, et qu'il faudrait aussi apprendre à se reposer, pour que ce repos ne soit pas du temps perdu, mais précisément du temps bien utilisé pour se refaire.

En ce qui concerne l'éducation du cerveau, je crois que ce qui serait le plus utile, aujourd'hui, ce serait de repenser le problème de l'éducation physique. Il faudrait que les éducateurs physiques se rendent compte qu'ils ne sont pas avant tout des éducateurs du muscle, mais des éducateurs du cerveau, c'est-à-dire de la commande cérébrale du muscle. Le jour où ils deviendront des éducateurs psycho-physiques, on pourra dire qu'ils seront les principaux professeurs de culture humaine.

Mais je crois que nous n'en sommes pas encore là. Je crois que tout serait à reprendre, justement sur le plan de l'enseignement. Prenez, par exemple, l'enseignement des sciences naturelles. C'est pour le moment une simple information. Il est certes très intéressant, pour satisfaire la curiosité, de connaître tous les détails du prothalle de fougère. Mais quand on songe que souvent les enfants ne sauront à peu près rien — s'ils se destinent par la suite aux études juridiques — sur le fonctionnement de l'organisme humain et sur les hormones, il y a là quelque chose d'inadmissible.

Je crois que tout ce que j'ai évoqué des particularités du cerveau, il faudrait l'intégrer dans l'enseignement, et faire en sorte que l'enseignement n'en reste pas à répéter que l'homme est un animal. Il faut que l'enseignement montre tous les aspects supérieurs de l'homme.

La vie et le temps

Il y aurait évidemment aussi le problème de la réorganisation des structures sociales... En somme, on peut dire que chaque fois qu'on aborde l'homme par un bout, ce sont tous les problèmes humains qui se posent.

M. JOSEPH STAROBINSKI : M. le professeur Chauchard a très bien relevé, dans la partie sociologique de sa conférence, le problème du vieillissement.

En effet, beaucoup d'individus peuvent aujourd'hui passer par tous les stades biologiques de la vie, ce qui n'était pas le cas dans les sociétés traditionnelles, et ce qui n'est pas encore le cas dans les pays sous-développés. Je crois qu'il y a là une inégalité fondamentale, qui mérite notre réflexion.

Puis, nous devons constater que le prolongement de la durée de la vie fait qu'actuellement, il y a simultanément un plus grand nombre de générations qui coexistent. Dans la société traditionnelle, les personnes qui arrivaient à un certain âge étaient considérées comme ayant atteint une carrière exceptionnelle. Elles étaient en quelque sorte vénérées ^{p.166} comme des anciens. Aujourd'hui, si l'on considère une pyramide démographique, on constate que le nombre des personnes âgées représente à peu près un rectangle de la même largeur que celui des autres classes d'âge. Il y a en somme une situation particulière, qui fait que les personnes âgées ne représentent plus une élite.

D'autre part — et cela me paraît également digne d'être relevé — on assiste à une modification du cycle vital. Du fait de l'allongement de la vie, les différents stades à l'intérieur de la vie familiale se sont modifiés. J'aimerais vous donner un exemple. Dans le temps, les parents mouraient avant d'avoir terminé l'éducation de leur plus jeune enfant. Aujourd'hui, un couple normal vit de quinze à vingt ans après le mariage des enfants. Un statisticien américain a également relevé qu'en 1890, le décès des conjoints précédait de quelques années le départ du cadet des enfants.

Aujourd'hui, le cadet des enfants a quitté le domicile des parents environ quinze ans avant la période de veuvage. Ces modifications du cycle vital ont évidemment des répercussions importantes sur les rapports entre les générations, surtout sur le plan des relations familiales, puisque de plus en plus fréquemment et pour des durées plus longues, les parents vivent éloignés de leurs enfants.

La vie et le temps

Je pense que nous nous trouvons devant un paradoxe, en ce sens que la société, qui a permis l'allongement de la vie, n'est pas encore en mesure d'assurer un statut reconnu et normal aux personnes âgées.

Nombre de vieillards vivent isolés, loin de leurs enfants, dans des conditions de dépendance ; ils n'ont pas la vie familiale et harmonieuse qui leur permettrait un épanouissement individuel et social. C'est pourquoi on remarque, dans les enquêtes sociologiques faites dans différents pays, combien les vieillards ont conscience de leur inutilité sociale, ont peur de ne pas être pourvus du minimum vital et craignent de perdre leur indépendance.

C'est la raison pour laquelle il serait heureux que soit préconisé, dans les différents pays, une véritable politique de la vieillesse.

M. PAUL CHAUCHARD : Vous avez tout à fait raison d'insister sur ce problème. Il est malheureux que ces modifications sociales, dues à des facteurs biologiques, si elles sont à juste titre connues des spécialistes, soient ignorées du grand public et en particulier des dirigeants, alors que des problèmes très urgents et nouveaux se posent à eux.

C'est un même problème qui se pose aujourd'hui devant la vague démographique. La régulation des naissances n'est si difficile que parce qu'on a empêché les enfants de mourir ; mais on ne s'est pas préoccupé d'adapter la société à un gros accroissement de population.

En somme, comme vous le disiez, le vieillard était autrefois un véritable « phénomène » et on le respectait. Tandis que, quand les vieillards deviennent nombreux, surtout avant la rupture de la grande famille traditionnelle, on ne sait véritablement plus comment les utiliser. Il ne s'agit pas de conserver aux gens âgés les fonctions qu'elles ont ^{p.167} remplies dans la force de l'âge. Quand on dit : place aux jeunes, il y a là quelque chose de tout à fait juste. Mais il faut retrouver une place pour les vieux, en fonction de leurs possibilités. Bien souvent, pour éviter des situations inadmissibles, on cherche des solutions qui sont tout aussi inadmissibles.

On avait proposé par exemple, en France, de déporter les vieillards dans des villages tout à fait attrayants, dans le Midi. Eh bien, un brave vieux de Paris, qui a toujours vécu dans son quartier, aime mieux rester dans son îlot insalubre que d'aller tout seul dans un pays qu'il ne connaît pas. Dans cette

La vie et le temps

« solution » objective, rationnelle, scientifique, on a négligé des facteurs humains essentiels.

Vous avez également raison d'insister sur le problème du couple. Autrefois, en se mariant, on restait quelques années ensemble pour élever les enfants. Une fois les enfants élevés, la plupart du temps un des conjoints restait seul, veuf ou veuve. Actuellement, nous allons avoir de plus en plus ce qu'on pourrait appeler humoristiquement une « seconde lune de miel », où les époux vont se retrouver seuls tous les deux. Mais, pour que ce soit une lune de miel, il faudrait véritablement être préparé.

Tout cela me permet de vous signaler que la *Table Ronde*, va faire paraître au mois d'octobre un numéro spécial, rédigé par mon ami Fourastié, consacré à la société de demain. Tous ces problèmes seront évoqués. Je traiterai moi-même du problème du maniement biologique de l'homme.

M. EDGAR MICHAËLIS : Il m'a été proposé de parler sur le problème qui vient d'être évoqué par M. Starobinski. Je vais tout de même y revenir, pour faire état d'une expérience personnelle. Je ne peux pas me cacher que je suis entré, ayant dépassé 70 ans, dans le stade de la vieillesse. Or, ce que j'ai pu constater, c'est que la vieillesse n'est pas seulement un âge à craindre, mais qu'elle permet également une véritable maturation. J'espère que ce terme de maturation peut donner une espérance à ceux qu'on traite, du point de vue médical, un peu comme des invalides.

Depuis les temps anciens, dans la Bible, en Grèce, il y a eu des vieillards de renom. Je pense que ce n'est pas le néant qui se présente à nous, que devenant plus vieux on peut se rendre mieux compte de ce qu'on a vécu. On peut aussi vivre « vis-à-vis de l'éternité », qui devient une dimension nouvelle, qu'il est difficile d'exprimer et qui peut être vécue.

J'espère seulement que la fin de la vie ne soit pas seulement un déclin, mais puisse donner encore une espérance, et rayonner encore quelque chose qui puisse enrichir les autres. Il est de grands savants qui, soixante-dix ans passés, ont encore des idées neuves. Le Dr Monakov écrivait à 77 ans, quelque mois avant sa mort, un ouvrage intitulé *Religion et système nerveux...*

M. PAUL CHAUCHARD : Il était tout à fait nécessaire que soit donné ce

La vie et le temps

témoignage sur cette manière extrêmement positive d'envisager la vieillesse. Au fond, l'essentiel est de garder ^{p.168} l'esprit jeune, et d'avoir toujours cette curiosité dont on parlait tout à l'heure. Cela me rappelle le cas de mon maître Lopicque, qui à passé 85 ans — bien souvent les scientifiques, quand ils atteignent un certain âge, cessent de faire des recherches scientifiques —, me disait jusqu'au bout combien il fourmillait d'idées et combien de choses il voulait encore réaliser. J'ai encore en mémoire une de ses dernières interventions, lorsqu'il présidait un congrès de cybernétique, où il a développé sa thèse de la conscience cellulaire. On peut dire qu'il était toujours à penser à progresser.

On a tendance, en gérontologie, à considérer le vieillard comme un malade. Peut-être à tort ; mais n'oublions pas que c'est précisément grâce aux progrès de la médecine — et de la gérontologie en particulier — que, de plus en plus, nous irons vers cette vieillesse positive. Encore qu'il serait plus utile, au lieu de soigner les inconvénients de la vieillesse, d'arriver à les prévenir. Dans le domaine de la vieillesse, comme dans les autres domaines, il faudrait que le médecin soit un conseiller et qu'il fasse appel à notre activité pour nous aider justement à ne pas vieillir.

Vous connaissez peut-être un certain docteur Besançon, qui disait que pour rester jeune, il fallait « ne pas dételer ».

Rien n'est plus ambigu que ce mot « ne pas dételer ». C'est-à-dire que se comporter dans la période plus âgée comme un jeune homme, et en particulier dans l'activité sexuelle, peut entraîner rapidement une mort prématurée. Par contre, si l'on prend « ne pas dételer » dans le sens de : garder sa curiosité, conserver l'esprit jeune, avoir la prudence de se comporter en fonction de son âge et rester véritablement en activité, alors le conseil : « ne pas dételer », est tout à fait valable.

LE PRÉSIDENT : On vient de le montrer, la société du passé octroyait au vieillard un rôle exceptionnel, car le grand âge était un phénomène exceptionnel. Aujourd'hui, le phénomène n'est plus exceptionnel, mais on ne sait plus très bien quelle fonction sociale attribuer aux gens âgés. Dans les classes aisées du monde occidental, ils sont les détenteurs de la fortune ; mais il n'y a pas que les classes aisées... Il nous faut donc découvrir de nouvelles significations de la vieillesse, en inventant des fonctions inédites au sein de

La vie et le temps

l'organisme social. Faute de quoi, la vieillesse ne sera qu'un tête-à-tête pitoyable avec le néant et l'absurdité : quelques œuvres littéraires récentes, dont les héros sont des « gâteaux », nous en donnent la description... Les psychiatres nous l'ont dit, c'est parce que l'homme ne fait rien que son intelligence se dégrade. L'inaction, l'absence de rôle social précipitent la déchéance et font du vieillard un être marginal.

Mais la situation des adolescents n'est pas moins inconfortable dans un monde en transformation rapide. Leur situation est à l'opposé de celle que leur faisaient les sociétés archaïques et traditionnelles. Là, les rythmes naturels étaient sacralisés et, dans l'ordre social, tout se répétait de façon rythmique et prévisible. Pour l'adolescent, l'entrée dans la vie se faisait selon les mêmes rites que pour son père ; la fonction, le rôle social attendaient d'avance ceux qui devaient venir les remplir, et qui les ^{p.169} remplissaient en accomplissant, comme leurs prédécesseurs, les gestes fixés par la tradition. Sans doute existe-t-il toujours, dans notre société, des places, des rangs, des distinctions, établis de longue date, et où les générations se relaient. Qu'on songe aux Académies... Mais dans un secteur toujours plus large de l'activité sociale, le jeune homme ne peut plus se contenter de venir occuper une place qui lui est retenue d'avance. Il doit participer à l'invention de nouvelles structures, où il devra revêtir un rôle inédit. L'accélération de l'histoire se marque surtout par cette impossibilité de perpétuer les gestes traditionnels, là même où les métiers et les fonctions portent les mêmes noms que par le passé.

L'on comprend très bien, dès lors, que certains êtres fragiles ou fragilisés par leur condition d'existence, éprouvent un vertige devant cette accélération, et qu'ils cherchent à se réfugier dans le refus du temps et de l'histoire. C'est le mécanisme de la régression, du repli vers un mode d'existence primitif, où le rite et la répétition offrent le simulacre d'une sécurité. C'est ainsi que j'entends, à l'échelle de notre culture, le risque de l'autisme auquel M. Roche faisait allusion tout à l'heure : une fuite vers l'intériorité infantile et fermée, une façon de ne vouloir tenir compte que de notre fable individuelle, de notre mythe personnel (en attendant que des imposteurs mobilisent collectivement les démons de cette déraison privée).

Dans notre société, et à ce moment précis de l'histoire, la question se pose donc de savoir maîtriser les facteurs qui déterminent cette réaction paradoxale.

La vie et le temps

Il importe de prendre conscience de la curieuse dialectique par laquelle un *progrès* incontrôlé suscite, chez beaucoup de jeunes êtres, le mouvement inverse du progrès : la *régression*. Notre tâche est d'inventer un rythme de progrès et d'adaptation au progrès qui ne soit pas trop onéreux pour l'être humain, et où les acquisitions techniques ne soient pas annulées par la « déstructuration » psychique.

Pour résumer ce débat, je dirai simplement qu'il nous a montré que l'homme possède la dangereuse et exaltante liberté de réaliser sa nature en modifiant ce qui lui était d'abord apparu comme sa condition naturelle. Le Dr Chauchard, en biologiste, nous a donné des raisons d'espérer en une évolution dont l'homme n'est pas seulement l'objet passif, mais essentiellement l'agent actif.

M. PAUL CHAUCHARD : Je crois en effet que le plus urgent, aujourd'hui, est de revaloriser la notion de nature, et plus spécialement de nature humaine, parce qu'elle est très dévaluée. Quand je songe que l'année dernière, au Congrès des Philosophes de langue française, à Montpellier, qui avait pour thème la nature humaine, je suis allé, moi le biologiste, dire aux philosophes de toutes les tendances, qui prétendent que la nature humaine n'existe pas, que la biologie exige le retour à cette notion de nature ! En fait, quand on voit les critiques de la philosophie moderne réfuter cette notion de nature au nom de l'histoire ou de la personne, on s'aperçoit que, loin de détruire vraiment l'idée de nature, elles lui apportent un complément ; elles nous montrent véritablement quelles sont les dimensions de la nature humaine.

p.170 Je crois que le message du biologiste doit être essentiellement un message de prudence, parce qu'il ne faudrait pas croire que nous connaissons tout des problèmes de la nature humaine et des rythmes naturels. Nous sommes très ignorants ; nous sommes de plus en plus des apprentis-sorciers. Nous risquons des catastrophes. J'évoquerai l'exemple de mon ami Jean Rostand qui, justement soucieux de cette possibilité des dénaturisations de l'homme par la biologie, a protesté contre les possibilités offertes par les expériences de Petrucci, en disant : « On ne va pas se mettre à expérimenter sur l'embryon humain comme on expérimente sur les têtards de grenouilles. »

C'est précisément sur les déclarations de Jean Rostand, dont vous connaissez la position agnostique, que dans sa lettre de carême, sur la défense

La vie et le temps

de la personne, l'archevêque de Paris s'est appuyé. Par contre, ces derniers temps j'ai trouvé Jean Rostand moins sage à propos des questions concernant l'avortement en cas de monstruosité.

C'est Jean Rostand qui demandait une fois, à l'issue d'une réunion, que soit créé un conseil des Sages, qui réunisse tous les spécialistes qui s'occupent de l'homme. Jean Rostand, dans un contexte agnostique, a écrit quelque part : « L'Homme est une valeur sacrée. » Il ajoutait que cette valeur sacrée devait être reconnue par les incroyants, qui ne lui donnent pas de dimension surnaturelle. Mais il a aussi précisé que respecter l'Homme, cela ne veut pas dire ne rien faire, laisser mourir les gens de misère et de maladie ; cela veut dire travailler en référence à ce qu'est véritablement l'homme.

Il ne s'agit pas du tout de faire du totalitarisme biologique. Mais dans ce conseil des Sages, la place du spécialiste de biologie humaine doit être réservée à côté de celle du psychologue et celle du sociologue. « Je veux que dans ce conseil des Sages, disait encore Jean Rostand, il y ait un théologien. »

LE PRÉSIDENT : Je déclare levée cette première séance.

@

DEUXIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Julian Ajuriaguerra

@

M. VICTOR MARTIN : p.171 Ce second entretien est entièrement consacré à la conférence de M. Piaget. Je désire transmettre tous les remerciements du Comité des Rencontres internationales au professeur Ajuriaguerra, qui a bien voulu accepter de présider cet entretien malgré les occupations écrasantes dont il est chargé. Et sans tarder, je lui donne la parole.

LE PRÉSIDENT : C'est un grand honneur pour moi de présider cette séance, et un grand plaisir d'être à côté de M. Piaget, dont j'admire l'œuvre depuis très longtemps. Je crois que les problèmes exposés par le professeur Piaget sont des problèmes extrêmement nouveaux ; on peut dire des problèmes hors cadre. Il n'en faut pas moins essayer de les situer dans l'évolution historique.

Je crois que l'œuvre de Piaget est une révolution qui sera suivie d'une évolution. Elle est entrée dans un cadre révolutionnaire au moment où la psychologie s'est rendu compte que l'homme, qui était déjà étudié par les psychologues anciens, n'est pas seulement l'adulte occidental, c'est-à-dire un être formé, mais qu'il s'est créé progressivement. C'est justement le grand progrès qu'a accompli la psychologie génétique.

Je vous ai dit, je crois, que l'œuvre du professeur Piaget est une œuvre unique. Elle a cependant des racines dans d'autres doctrines philosophiques et psychologiques, et en particulier dans l'œuvre de Spencer, qui a établi une doctrine de l'évolution dans le temps, et qui admettait une évolution historique de l'individu. Il avait également essayé, vous le savez, d'émettre un certain nombre de lois (lois de la continuité) qui étaient nouvelles. Il a démontré qu'il n'existait pas de séparation entre le psychologique et le physiologique, et il a insisté sur les rapports de l'être et de son milieu.

On trouve dans l'œuvre de Spencer des termes qui peuvent s'appliquer à l'œuvre de Piaget. Parlant des modifications qui se sont produites chez p.172

¹ Le 6 septembre 1962.

La vie et le temps

l'individu, il pense qu'elles ne peuvent pas s'expliquer que par des modifications qui se sont produites hors de lui. Ainsi lorsque, étudiant l'évolution du système nerveux, il nous dit que chaque nouvelle intégration rend l'organe apte à être à nouveau différencié, et que chaque nouvelle différenciation rend l'organe apte à s'intégrer à nouveau. Ce sont là deux notions qui ont été développées également d'une manière expérimentale par le professeur Piaget, et qui me paraissent capitales pour le développement de nos connaissances psychologiques.

Donc, la psychologie est devenue dynamique. Elle est devenue surtout ce qu'on appelle, d'une manière un peu artificielle, la psychologie génétique. Nous y distinguerons trois grands groupes, et j'espère que cela donnera lieu à une discussion.

D'une manière tout à fait schématique, nous prendrons trois noms pour distinguer trois orientations de la psychologie génétique : Freud, Wallon et M. Piaget.

Freud a eu le mérite extraordinaire de montrer que l'individu se développe dès la naissance, à partir des premières relations avec son entourage. Il a eu le mérite de montrer que l'homme n'est pas un être tout fait, et que jusqu'à un certain point, on peut dire que l'enfant est le père de l'homme. En dehors de toute discussion sur la psychanalyse, il faut reconnaître qu'il y a là une théorie génétique extrêmement fructueuse. D'un autre côté, et à la même époque, on étudia le problème de l'intégration sur le plan neurologique. On admettait qu'il existait une intégration temporelle des organisations nerveuses, et ce sont surtout les Anglo-Saxons, en particulier Jackson, qui ont démontré qu'il existait une évolution temporelle des organisations fonctionnelles et anatomiques — ce qui était connu — et qui insistèrent sur les équivalences (sur lesquelles Spencer avait déjà insisté) entre la phylogénèse, c'est-à-dire l'évolution de la cellule animale dans le temps, et l'autogénèse, c'est-à-dire l'évolution de l'individu lui-même dans le temps.

Jackson a démontré que la théorie de Spencer pouvait s'appliquer non seulement à la psychologie, mais également à la pathologie, en considérant que la dissolution, c'est-à-dire le phénomène pathologique, est l'inverse de l'intégration. Et puisque nous parlons du temps, voici qui est capital : Selon Jackson, qui admettait une évolution temporelle, les localisations des fonctions

La vie et le temps

ne pouvaient pas se faire uniquement sur le plan anatomique. Il n'existe pas de vraie localisation. Il y a des localisations chronogènes, c'est-à-dire que l'évolution des fonctions se fait dans le temps, et non pas comme si des entités statiques faisaient incursion dans la matière vivante.

Plus tard, les physiologistes — et le professeur Chauchard vous en a déjà parlé en grandes lignes — comme Sherrington, ont essayé d'étudier l'intégration du point de vue de la pathologie. Ils ont étudié la désintégration sur une base équivalente à l'intégration. On en vint donc à envisager, à une certaine époque, des modifications à des problèmes concernant le facteur temps dans l'organisation nerveuse. Mais au début, jusqu'à un certain point, on admettait que l'organisation nerveuse, une fois parvenue à maturité, se mettait à agir. Une autre p.173 révolution dut intervenir pour montrer que les fonctions ne sont pas autre chose que l'activité dynamique d'un certain nombre de circuits, et qu'il faut distinguer nettement entre la réalisation d'une fonction et l'anatomie, c'est-à-dire la base matérielle d'organisation sans laquelle les processus ne sont pas possibles.

Ce sont là des choses capitales sur lesquelles il convient d'insister, et sur lesquelles portera, du moins je l'espère, la discussion d'aujourd'hui.

Pour que le développement arrive à son achèvement complet, il faut, comme le dit le professeur Piaget, que se réalise une espèce de combinaison entre l'objet et le sujet. Cette mise en relation a été étudiée par d'autres auteurs dans le sens de l'organisation sensori-motrice. C'est-à-dire qu'il n'existe pas de sensorité et d'émotivité séparées, mais une organisation sensorielle, émotive et motrice. Donc, nous voyons déjà là une dynamisation considérable.

Je crois qu'il y a un autre point capital à discuter : il s'agit du problème temps. Chez Freud apparaît, en dehors du problème génétique, un problème du vécu du moment. On peut ainsi repérer dans son œuvre une « personnologie » où Freud démontre qu'il s'est produit, à des moments donnés, des organisations particulières dont le contenu est une véritable expérience vécue.

Cette « personnologie » fait l'objet de vastes discussions, parce qu'en fait, les uns se demandent si les vécus individuels du moment sont historiques, alors que d'autres affirment qu'ils ne peuvent pas être séparés de l'histoire de l'individu. Il n'y a pas nécessairement opposition. Il existe certainement un point où la dialectique de l'antihistoricité et de l'historicité de l'homme doit être dépassée.

La vie et le temps

Un autre savant s'est occupé de ce problème, et c'est justement là que nous allons arriver à des rapprochements et à des contradictions avec l'œuvre de Jean Piaget. Il s'agit de Henri Wallon qui, lui aussi, a étudié le développement de l'enfant. Hier, M. Piaget insistait surtout sur le premier stade de l'évolution, et en particulier sur le stade sensori-moteur, tandis que Wallon insiste sur le tonus et sur l'émotivité.

Cette opposition intelligence-émotivité nous conduit à poser la question de savoir si, à l'origine de l'évolution intellectuelle, qui se fait par stades, d'une manière progressive, il n'existe pas un moteur, une énergétique, et si cette énergétique n'est pas l'instinct.

Là apparaît une divergence, je crois, entre Wallon et Piaget. Le premier donne une importance très grande aux premières relations affectives (M. Piaget en donne aussi), et le second s'est principalement attaché à l'étude de l'évolution intellectuelle. Mais je crois que c'est plus que cela. Ce que M. Piaget reproche en fait à l'œuvre de Wallon, et en particulier à celle de son élève Malrieux, c'est de défendre un point de vue dualiste. En donnant une trop grande importance à l'affectivité, ils finissent par mettre en opposition l'intelligence et l'affectivité, tandis que M. Piaget comprend l'évolution de l'affectivité et de l'intelligence comme orientées dans le même sens. Je crois que M. Piaget considère que l'énergie instinctuelle n'est pas une énergie structurante, si je comprends bien ; et il conviendrait d'en discuter. Jusqu'à quel point existe-t-il une ^{p.174} séparation entre les structurations dans le sens intellectuel du terme et l'énergétique instinctuelle — qui est évidemment différente de l'émotivité et de l'affectivité ?...

Voilà un certain nombre de problèmes qui peuvent se poser.

Il y en a un autre très important, et sur lequel on observe certaines divergences entre M. Piaget et M. Wallon : c'est le problème de la sociabilité. M. Wallon admet qu'il existe une sociabilité précoce, tandis que M. Piaget pense qu'il y a d'abord un être à tendance égocentrique et que la sociabilité vraie vient plus tard.

Citons encore le problème de l'opposition du sens moral et du sens esthétique, et celui qui se pose au sujet des connexions de la maturation et de l'expérience. Nous aurons certainement à en discuter.

La vie et le temps

Notons enfin que la psychologie évolue actuellement vers la cybernétique. Le professeur Piaget, en étudiant les structurations logiques, s'est rapproché des problèmes de cybernétique. Je crois que des questions relatives à ce domaine pourront également être posées à cette séance.

Je m'excuse d'avoir été si long. Je vais donner la parole à qui voudra la prendre. Je crois qu'on pourrait peut-être commencer par les problèmes du « moi » social.

M. RADOMIR LUKIC : Parlant de l'homme comme d'un être qui n'est pas créé par un créateur, mais comme un être qui se crée lui-même, M. Ajuriaguerra a évoqué le nom de Spencer. Pour ma part, je voudrais rappeler un nom beaucoup plus connu, celui de Marx. Marx a une conception sociologique, anthropologique et dialectique, que semblent confirmer les derniers résultats de la sociologie et même de la psychologie. Marx pense que l'homme est un être qui se crée lui-même, en changeant le monde autour de lui. Je crois que cette conception de l'homme est solide et fructueuse pour tous.

En partant de cette conception, je voudrais faire quelques remarques qui reposent en premier lieu sur la sociologie. Hier soir, M. Piaget a distingué deux processus du développement de l'intelligence de l'enfant : le *processus psychosocial* et le *processus spontané, naturel*. M. Piaget nous a parlé du deuxième processus, non pas du premier. Or, je crois qu'ils sont très liés.

Le professeur Piaget nous a dit expressément que les facteurs sociaux ont une influence sur le développement de l'intelligence. C'est évident, et ce qui m'intéresse ce sont justement les rapports entre le processus du développement de l'intelligence et les facteurs sociaux. Mais plutôt que de se concentrer sur l'éducation, comme l'a fait M. Piaget, je crois qu'il vaut mieux parler de contact social en général, et de l'influence du milieu en général. Il faut élargir la notion du social. Et sur le plan qui nous intéresse, il semble qu'il n'y ait pas que le facteur éducation qui puisse expliquer, entre les différentes races humaines, des différences collectives par rapport à l'accélération ou au retard du développement intellectuel. Si nous constatons que tous les enfants d'un groupe social déterminé retardent par rapport à d'autres enfants issus d'autres groupes sociaux, nous devons nous demander pourquoi. C'est intéressant aussi bien du p.175 point de vue théorique que du point de vue pratique. Nous constatons alors

La vie et le temps

que le facteur social joue un rôle très grand et qu'il doit être possible, en principe, de découvrir des points d'échange ou d'influence.

Ce sont des facteurs sociaux qui influencent le rythme de développement de l'intelligence ; et je suis tout à fait d'accord avec M. Piaget quand il dit qu'il ne faut pas accélérer ce rythme. Pourtant la culture, qui se développe de plus en plus, exige que le rythme soit, si possible sans dommage, accéléré, parce qu'il faut beaucoup apprendre et que la vie est courte.

M. Piaget pourrait-il nous dire quelque chose de plus sur ces facteurs sociaux ? Ce que les sociologues aimeraient savoir, c'est comment les psychologues conçoivent le problème.

D'autre part, du point de vue sociologique, se pose encore un problème : Est-ce qu'il y a vraiment des lois psychologiques du développement de l'intelligence ? Je crois que nous sommes tous d'accord que cela existe : mais alors, l'éducation, et notamment l'éducation scolaire, doit être soumise à ces lois de développement. Pour autant que je sache, nos écoles, et encore plus notre société, nos parents et d'autres institutions sociales n'observent pas ces lois.

Enfin, je m'excuse de la troisième question que je vais poser et qui me concerne plus directement. Il s'agit du problème des rapports entre générations. Je me demandais hier soir, en entendant la conférence de M. Piaget, si le développement, je dirais presque systématique, de l'intelligence, s'arrête à l'adolescence, entre 18 et 25 ans, ou si ce processus se prolonge encore au-delà de ce stade ? D'après mes observations personnelles, je crois que l'intelligence se développe encore après l'adolescence, et qu'avec l'âge on arrive à résoudre des problèmes restés sans réponse lorsqu'on était jeune. Mais il est possible que je me trompe. Peut-être qu'en vieillissant nous désirons nous donner plus d'importance que nous n'en avons en réalité.

Ce qui m'intéresserait donc, c'est de savoir ce que la psychologie consciente et exacte peut nous dire là-dessus. On pourrait peut-être traiter, par opposition, la question du *conflit* des générations, et dire qu'il y a des tâches sociales qui peuvent être exécutées mieux, ou le mieux possible, par des hommes plus jeunes. Il se pose tout un problème de division des tâches sociales entre hommes de différentes générations...

Un dernier point : Je pense que le quatrième facteur dont a parlé M. Piaget,

La vie et le temps

c'est-à-dire l'équilibration, est un élément constitutif du développement de l'intelligence humaine, mais je ne crois pas que cette équilibration soit contenue dans tous les processus de développement intellectuel. Par conséquent, c'est un phénomène qui doit être expliqué et qui ne peut pas être admis comme un facteur explicatif.

M. MICHEL RALEA, cherchant à caractériser la personnalité et l'œuvre de Jean Piaget, exprime l'opinion suivante : « Je caractériserai très sommairement l'œuvre de M. Piaget, en disant que c'est un psychologue général qui utilise et l'expérience et l'action sans le faire exprès. Il fait cela sans le savoir, comme un orateur qui fait de la prose sans s'en apercevoir. C'est un psychologue général et complet, et c'est le pourquoi de l'influence qu'il a dans le monde. En même temps, il est un des psychologues génétiques du moment. Il emploie la notion du temps pour rendre compte de la formation hiérarchique des divers phénomènes psychologiques. Enfin c'est un psychologue concret qui, par ses analyses, qui sont quelquefois littéraires, nous donne la sensation directe de la vie, qui fait le charme de Piaget et de son œuvre. »

M. Piaget remercie M. Ralea, et M. Baruk prend la parole.

M. HENRI BARUK : Puisque la discussion prend ce tour, nous pourrions étudier les rapports de la biologie et de la sociologie, et l'intégration de ces deux disciplines. Je me permets d'intervenir ici, d'abord pour aborder la question de l'initiative psycho-motrice chez l'enfant. C'est un problème qui nous amènera ensuite à aborder l'aspect sociologique de la question, le problème de l'homme en général.

A quel moment le jeune enfant, le nourrisson, est-il capable de réaliser un acte dirigé vers un but, un acte finaliste ? C'est le problème du développement de l'acte volontaire et, par conséquent, de toute la psycho-physiologie de la volonté.

On admet, et M. Piaget nous le rappelait tout à l'heure, que généralement ce progrès se produit vers quatre mois et demi. D'après les recherches que j'ai faites à la Maternité de St-Maurice, on peut observer les stades suivants : à la naissance, l'enfant est animé de mouvements d'ordre purement neurologique ; puis, petit à petit, il commence à s'intéresser un peu à un but, par exemple à un objet. Cet intérêt se traduira uniquement par des décharges affectives de joie

La vie et le temps

ou de répulsion, par des trépidations, sans pouvoir encore déclencher aucun mouvement finaliste.

C'est la phase affective pure. Ce problème de l'affectivité dans le mouvement a été parfaitement étudié et souligné par le regretté élève de Babinsky, M. Jakovsky. Cette décharge affective est en quelque sorte sans effet, mais elle est nécessaire. Au fur et à mesure du développement, on voit que la décharge affective est maîtrisée et canalisée vers l'objet que l'enfant veut saisir. Mais les décharges continuent encore, et il ne lance que des mouvements maladroits qui n'atteignent pas leur but. Enfin, m'a-t-il semblé d'après nos recherches, le mouvement est complètement maîtrisé et canalisé. L'acte finaliste est réalisé et l'enfant saisit l'objet qu'il désire. Voilà donc, en quelque sorte, l'intégration de l'affectivité, qui n'est efficace que par sa combinaison avec le frein et avec sa canalisation. C'est le mécanisme même de l'acte volontaire.

Ce fait est très important, parce que dans les maladies mentales de l'adulte, et en particulier dans la schizophrénie, dans la catalepsie, dans la catatonie, la maladie consiste justement dans une régression, dans la disparition de l'acte volontaire, dans un retour aux décharges affectives sans efficacité et aux phénomènes automatiques.

A quoi tient que l'acte volontaire soit possible ? On a pensé pendant longtemps qu'il s'agissait de localisations cérébrales. Toutes les recherches faites dans ce sens ont été négatives, en particulier celles de Scheltenbrandt, en Allemagne.

p.177 En 1932, au Congrès de Berne, j'ai fait la connaissance de Pavlov. J'ai discuté avec lui ce phénomène, qu'il considérait comme d'ordre purement cortical. Mais d'autres recherches ont montré que tout le système nerveux intervient, que c'est un phénomène de synthèse générale. On a réalisé en outre que certaines substances sont capables d'annihiler la volonté du sujet et de le transformer, en quelque sorte, en un automate.

Par conséquent, cette possibilité de l'initiative, c'est-à-dire de faire un acte spontané, finaliste, est un des caractères fondamentaux de l'homme, et ici les données biologiques, physiologiques et sociales s'interpénètrent. Nous arrivons ici à l'action sociale de l'homme, qui est suspendue à cette action volontaire, ainsi qu'à la possibilité d'enregistrer les expériences et de garder le vécu du moment, comme l'a dit M. Ajuriaguerra en rappelant Freud.

La vie et le temps

Il y a peut-être là un point qui n'a pas été suffisamment étudié. Par exemple, comment l'être humain garde-t-il le vécu du moment ? Seul l'être humain a la possibilité de revivre tout le contenu d'actes et d'événements subis. Ces faits nous ont été révélés par l'expérience de la guerre, par exemple. Des événements terribles se produisent, soit qu'il s'agisse de bombardements, soit surtout qu'il s'agisse d'agressions personnelles ou de choses affreuses comme les déportations. S'il s'agissait d'un animal, ce serait bien vite oublié. Sans doute cela resterait à l'état de réflexes conditionnés, mais l'animal pourrait très bien continuer à vivre et oublier. L'homme, par contre, a la possibilité de revivre intégralement la situation terrible qu'il a vécue. En effet, nous le voyons par l'étude psychologique généralisée des anciens déportés. Ceux de ces déportés qui ont été à Auschwitz et dans les camps de la mort, revivent souvent la nuit, quand le frein est diminué, les tortures subies. Ils crient et poussent des hurlements, comme s'ils se trouvaient vraiment à la torture. Cette reviviscence, ces images mentales, redonnent tout le vécu du moment. Quelquefois même, cette reviviscence se produit pendant la journée, dans l'état de certaines psychoses, de certaines maladies mentales.

Il y a là un phénomène extrêmement intéressant, car la reviviscence entraîne un élément émotif plus terrible encore qu'au moment de l'acte lui-même. La reviviscence contient donc un élément affectif, émotionnel ; c'est celui qui détermine les crises d'hystérie.

On a beaucoup discuté pour savoir si les crises d'hystérie sont en rapport avec l'émotion. « Au moment même de l'émotion, il n'y a pas de crise d'hystérie », disait Clovis Vincent. Moi-même, pendant la guerre de 14-18, où j'étais dans un bataillon d'infanterie, je n'ai jamais vu de crises d'hystérie au front. Par contre, à cette guerre-ci, où j'étais à l'arrière, j'en ai vu des quantités. Pourquoi ? Parce que après quinze jours, trois semaines ou deux mois, l'émotion revécue est beaucoup plus traumatisante que la première émotion. L'individu ne commence qu'ensuite à entrer en crise, à se débattre et à faire des contorsions. Le problème des images mentales et de la reviviscence est donc un phénomène important dans les rapports de l'homme et de la société.

Nous arrivons maintenant à ce problème de la sociabilité, dont on vient de parler ce matin. L'homme, dès qu'il y a collectivité, est dominé ^{p.178} par des conflits. Il n'y a pas de collectivité sans qu'il y ait conflits. Ceci se voit même

La vie et le temps

dans la « société » des malades mentaux. Mon premier soin depuis des années, lorsque je passe la visite de mon service, est d'étudier tous les conflits qui sont survenus entre les malades et le personnel, ou entre le personnel. Et je me suis aperçu que la psychologie des conflits est absolument la même chez les malades mentaux que chez les gens bien portants. Il y a là les mêmes jalousies, les mêmes mensonges, les mêmes dissimulations, les mêmes combinaisons troubles et les mêmes accusations injustes pour faire condamner les innocents ; le même drame du monsieur coupable qui, furieux d'être coupable, veut déshonorer ses victimes pour se justifier de tout.

L'aliénation mentale n'enlève absolument rien à tous ces phénomènes qui persistent partout, et qui constituent le caractère spécifique de l'espèce humaine. Ce caractère spécifique de l'espèce humaine, quel est-il ? C'est le sentiment de la responsabilité devant le bien et le mal, où l'on voit que celui qui commet un acte inqualifiable, loin d'être satisfait de la haine de ses victimes, cherche à se justifier. Ce point absolument fondamental a été signalé pour la première fois dans un ouvrage de Monakov, qui fut le premier à voir qu'il y a chez l'homme une fonction qui agit pour la défense de la vérité. C'est bien cette fonction de défense de la vérité qui fait que l'homme qui dissimule la vérité ressent les malaises terribles que je viens de décrire, et c'est la source des haines et des guerres, la source des bouleversements sociaux les plus terribles.

Dans ces problèmes de conflit, tout est lié à un problème d'organisation sociale. Et l'organisation sociale est soumise à un principe du juste et de l'injuste. Si dans une société, nous dit-on, un innocent, accusé pour des choses qu'il n'a pas faites, est condamné et si le coupable est innocenté, alors la société périra.

Nous retrouvons là, très exactement, la base de la civilisation hébraïque. Il faut que je me fasse bien entendre ; il ne s'agit pas de religion. On connaît mal la civilisation hébraïque. Il ne s'agit ni d'une religion, comme on croit, ni des données qui ont été vulgarisées par les religions qui en sont issues, mais il s'agit d'une science de l'homme. Cette science de l'homme est une science éminemment sociale et non purement individuelle. On nous a dit que la civilisation hébraïque fut la première à proclamer l'amour du prochain. La parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » est dans Moïse, dans le livre des Lévitiques. Mais il ne s'agit pas d'un simple précepte d'amour du

La vie et le temps

prochain, car l'amour tout seul serait inefficace s'il n'était associé à la justice. Ici l'amour du prochain, c'est simplement la défense de l'innocent et des victimes. Mendelsohn, un des auteurs et des orateurs les plus caractéristiques de la civilisation hébraïque — avocat d'origine roumaine, qui exerçait autrefois à Bucarest et qui maintenant est à Jérusalem — a fait un gros travail sur la *victimologie*, ou défense des victimes contre les oppresseurs. La société conçue ainsi, et soumise à un principe de justice qui protège l'innocent et qui défend les victimes contre les oppresseurs, répond au principe qui est précisément la théologie d'Israël. La théologie d'Israël n'est pas autre chose.

p.179 Vous voyez donc que, partis de la biologie, nous arrivons à la sociologie, et de la sociologie nous arrivons à la morale et à l'organisation d'une société juste, conçue non pas sur le plan d'un idéal inaccessible et comme un réconfort purement théorique, mais comme une nécessité pratique qui s'impose à toute société si elle ne veut pas être détruite par les révolutions et par les dictatures.

Donc, comme je l'ai écrit à la fin de mon ouvrage de psychiatrie morale, on peut passer de la biologie à la sociologie, et de la sociologie à la morale pour former une science synthétique de l'homme. Cette science synthétique qui doit être créée maintenant.

LE PRÉSIDENT : Je vous remercie. Je crois qu'il y a deux thèmes qui commencent à se dégager. Il y a un problème auquel M. Piaget va essayer de répondre : celui de l'aspect psycho-social de l'évolution de l'enfant. M. Piaget n'a pas voulu le discuter hier. Il nous avait annoncé qu'il ne parlerait que de l'évolution spontanée de l'enfant. L'autre problème qui commence à se dégager concerne l'évolution du sens moral, sur lequel M. Piaget a des choses très intéressantes à dire.

M. JEAN PIAGET : Si vous le permettez, je vais d'abord répondre à la question qu'a posée le professeur Baruk, et qui concerne les coordinations sensori-motrices et les initiatives psycho-motrices, et en particulier le début de la coordination entre la vision et la préhension chez les bébés.

Tournay situe l'âge moyen de cette coordination vers quatre mois et demi déjà, et non pas plus tard. Je fixerai d'abord, d'après mes propres observations,

La vie et le temps

les épreuves sur lesquelles l'expérience de coordination est à faire. Il s'agit de trois épreuves imposées à peu près le même jour. (J'ai fait ces observations chez mes trois enfants.)

Première épreuve : Vous présentez à l'enfant un objet, alors qu'il n'a pas les mains tendues dans la direction dudit objet. Il dirige alors sa main dans la direction de l'objet, le saisit et l'amène à soi.

Deuxième épreuve : L'enfant touche un objet placé en dehors de son champ visuel. En ce cas, il amène cet objet devant les yeux pour le regarder.

Troisième épreuve (due à Tournay) : Vous retenez la main de l'enfant en dehors de son champ visuel. A partir du moment où il y a coordination entre la vision et la préhension, il dirigera son regard vers les mains retenues.

Ces trois épreuves simultanées montrent bien une coordination.

Sur mes trois enfants, qui sont de niveau intellectuel à peu près semblable, sans grande différence psychologique, je n'ai trouvé que chez l'un des trois l'âge de quatre mois et demi, dont parle Tournay. Chez le second, cela ne s'est produit que vers six mois et trois jours, et chez le dernier vers trois mois et quelques jours déjà. Je pense qu'il n'y a qu'une explication à cela. A côté du facteur de maturation, qui joue évidemment ^{p.179} un rôle fondamental dans cette affaire, il y a aussi le facteur exercice. Celle de mes filles qui n'a atteint ce stade de coordination que vers six mois était la première. La première, vous savez ce que c'est..., on n'ose pas y toucher... J'ai fait très peu d'expériences sur elle.

Celui chez qui cette coordination s'est manifestée vers trois mois, je l'ai au contraire soumis à des expériences intensives, dès le départ, et en particulier vers deux mois, où j'ai fait toutes sortes de recherches sur l'imitation du mouvement de la main. Il était très habitué à regarder ses mains et à les comparer aux miennes. Je pense que cela a joué un rôle dans cette accélération.

Voici un point. Une autre question, que j'appellerai de détail, est celle soulevée par M. Lukic quant à la signification du facteur d'équilibration. Je ne suis pas entièrement d'accord avec lui quand il dit que l'équilibration est spécifique à l'intelligence. Je pense, au contraire, que l'intérêt de cet appel à l'équilibration est de montrer que les opérations intellectuelles ne sont pas

La vie et le temps

comme un Etat dans l'Etat, ou un phénomène à part, par rapport à l'ensemble du psychisme, mais que cela n'est qu'un cas particulièrement intéressant — évolué et supérieur, c'est entendu — mais un cas particulier des régulations générales. Ces régulations générales sont des processus de compensation, semi-réversibles, tandis que l'opération intellectuelle est un processus entièrement réversible. Si vous concevez l'opération intellectuelle comme l'extrême pointe de l'ensemble des régulations, à partir des régulations organiques, à partir de l'homéostasie, l'équilibration constitue alors un facteur général, biologique, puis même social, puisque les régulations sont influencées par la vie en commun. Mais ainsi conçue en ses sources biologiques, l'équilibration constitue un facteur différent du facteur de maturation, un facteur qui a son intérêt en lui-même et qui, je crois, devient explicatif si on arrive à cerner de plus près le pourquoi des régulations : pourquoi fonctionnent-elles dans certaines situations et pas dans d'autres ?

J'en viens maintenant au problème fondamental, soulevé également par M. Lukic et par M. Baruk.

D'abord j'ai commis une certaine maladresse, hier soir, au début de ma conférence, en distinguant trop abruptement deux aspects du développement : le psycho-social, c'est-à-dire l'éducation familiale, etc., et le spontané, dont j'allais m'occuper. Ce n'était qu'une manière de dire que je ne pourrais pas parler de tout, et que j'allais m'occuper uniquement de l'étude de l'intelligence. Bien entendu il n'y a pas là des casiers séparés ; il n'y a pas d'un côté l'enfance spontanée et de l'autre l'enfance psycho-sociale. Jamais vous ne trouverez, même dans la plus spontanée des réponses d'enfant, c'est-à-dire la plus imprévue, la plus saugrenue par rapport à ce qu'on attend dans notre logique d'adulte, l'enfant à l'état pur, indépendamment du milieu social qui l'imprègne. Il est donc évident que ce ne sont deux aspects que pour l'analyse, mais que dans le concret ils sont tout à fait liés. Mais passons au vrai problème.

Je reprends l'exemple du développement intellectuel — puisque c'est celui que j'ai choisi hier pour la démonstration de l'influence du temps — et je pose la question : Est-ce que les opérations intellectuelles, la logique ^{p.180} des classes, la logique des relations, la logique des propositions, etc., est-ce que cette logique est une émanation de l'individu ou une émanation de la société ?

Pour ce qui est du rôle de l'individu, on pourrait en appeler à des racines

La vie et le temps

biologiques. Vous connaissez sans doute le bel essai de MacCulloch, le grand neurologue américain, sur les isophormismes entre les connexions synaptiques d'un côté et les opérations de la logique des propositions de l'autre. MacCulloch et Pitts ont démontré que les différentes connexions synaptiques pouvaient se classer sous différents types qui correspondent d'une manière étonnante à ce qu'on appellera la disjonction exclusive ou la disjonction non exclusive, la conjonction, l'implication, l'incompatibilité, etc., sur le terrain de la logique des propositions. On pourrait donc dire qu'il y a des racines individuelles dans la logique, indépendantes de la société. Mais, d'un autre côté, ce ne sont là que des possibilités ; ce ne sont pas là des préformations au sens strict, comme si la logique était inscrite d'avance dans le cerveau. La preuve qu'elle n'est pas innée chez l'enfant, c'est qu'il faut des années pour la construire, comme j'ai essayé d'ailleurs de le démontrer.

Alors, dans cette construction, essayons de faire la part de l'individuel et du social. Eh bien, je m'y suis essayé au moins pendant vingt ans. Dans mes premiers livres, j'insistais avant tout sur le social, parce que, à cette époque-là, on négligeait ce facteur. Par exemple, j'ai pensé que dans la construction d'une logique, comme la logique des relations, il est impossible d'aboutir à la réciprocité des relations sans la réciprocité sociale. Ou encore : j'ai étudié jadis la difficulté qu'a l'enfant de comprendre que s'il a un frère, il est lui-même un frère pour son frère. C'est la réciprocité à la fois sociale et logique, qui ne fait qu'un.

Autre exemple : l'enfant, vers l'âge de six ans, peut vous montrer sa main droite ou sa main gauche ; mais pour vous montrer votre main droite ou votre main gauche, quand vous êtes en face de lui, c'est tout autre chose. En effet, il faut encore coordonner les points de vue, coordination à la fois sociale et logique, bien entendu.

Pendant vingt ans, je me suis creusé la tête pour savoir quelle était la part du social et la part de l'individuel. Je prétends, aujourd'hui, qu'il est impossible d'établir une frontière. Il y a toujours les deux à la fois. Et pourquoi y a-t-il les deux à la fois ? Quand l'individu élabore ces opérations intellectuelles, ce n'est jamais pour lui-même, puisqu'il est toujours en contact avec d'autres et qu'il est toujours dans des échanges ou actuels ou virtuels avec d'autres. Mais réciproquement, si nous analysons le procédé social d'échanges intellectuels —

La vie et le temps

ce que j'appellerais la coopération sur le terrain cognitif — qu'est-ce que nous trouvons ? Nous retrouvons les mêmes opérations logiques. Qu'est-ce qu'une coopération ? Eh bien, c'est un travail en commun, où chacun apporte sa part. Ce serait l'équivalent d'une réunion, donc d'une addition logique. Ou bien, que sont des interférences entre actions, sinon l'équivalent d'une intersection logique, de mises en réciprocité logique. De telle sorte qu'aujourd'hui je dirais : La coopération sur le terrain de l'échange cognitif, il faut la prendre au sens réellement étymologique du mot. ^{p.182} C'est une co-opération, c'est-à-dire qu'il s'agit d'opérations exécutées en commun, identiques à celles de l'individu quand il agit pour lui seul — pour lui *seul* n'étant qu'une manière de parler, puisqu'il est toujours en relation avec d'autres, ou actuellement ou virtuellement.

La logique est avant tout l'expression de la coordination des actions, étant entendu que ces actions sont soit individuelles soit collectives, mais toujours des actions qui présentent les deux aspects à la fois.

J'insisterai donc sur le rôle de l'action. M. Lukic a rappelé la vision prophétique de Marx, qui montre que l'homme s'élabore lui-même en agissant sur l'Univers. Je crois que psychologiquement ceci est fondamental, et qu'il y a un accord profond entre nous sur ce rôle particulier de l'action. Par conséquent, je dirais que l'action transcende le social et l'individuel, et que l'action, c'est les deux à la fois. Par conséquent, le problème est de savoir si c'est la société qui fait l'individu, ou si c'est l'individu qui fait la société. C'est à peu près le problème de savoir si l'œuf vient de la poule ou si la poule vient de l'œuf... C'est un cercle inéluctable.

M. Lukic s'est encore demandé si l'intelligence s'arrête à un certain palier. Ici, de nouveau, je me suis arrêté à l'adolescence parce qu'on m'avait demandé de parler de l'enfance. Je n'en pense pas moins que la construction des structures est perpétuellement ouverte. Certains individus créent jusqu'à vingt ans et puis s'arrêtent là. Il y en a qui commencent seulement à soixante ans. Ce sont des exemples très consolants. Il y a, par exemple, l'œuvre de Kant qui est devenue d'autant plus originale que le philosophe devenait plus vieux. Il y a au contraire des individus qui ne font plus rien à partir de quarante ou cinquante ans. Pour ma part, je m'interroge avec anxiété pour savoir si mon intelligence continue ou se ralentit. Comme vous l'avez dit très justement, c'est une

La vie et le temps

question pour laquelle nous sommes trop partiaux. Nous sommes trop âgés pour y répondre. Par conséquent, je m'arrête ici.

Le point suivant concerne la reviviscence. Le professeur Baruk a montré qu'à côté de la question de l'intelligence, il y a les questions relatives à la mémoire d'évocation. Dans la mémoire, il y a deux parts qu'il faut distinguer soigneusement. Il y a d'abord l'élément de conservation du souvenir qui, pour Freud et Bergson — la mémoire freudienne et bergsonienne convergent sur ce point — est l'essentiel, comme si la mémoire était un enregistrement automatique où tout le passé s'accumule dans l'inconscient avec pouvoir de ressortir de temps en temps, comme dans les cas de réminiscence. Cela a donné lieu à des contrôles originaux et spectaculaires de la part de Penfield et de ses collaborateurs, qui ont montré qu'en excitant par micro-électrodes certaines régions cervicales, on peut obtenir certaines reviviscences. Mais la reviviscence n'est pas tout dans la mémoire.

Je ne crois pas que tout le passé s'enregistre dans l'inconscient de chacun. William James disait avec infiniment de raison : « La fonction essentielle de la mémoire, c'est l'oubli. » Sans l'oubli, nous serions absolument encombrés et écrasés par le passé. Nous gardons certains éléments du passé, mais l'essentiel de la mémoire est reconstitution active. Mon ^{p.183} maître Janet a beaucoup insisté là-dessus. La mémoire, c'est un récit, une conduite de reconstitution. La mémoire travaille comme l'historien ; elle a quelques documents tout à fait incomplets qu'elle relie par des déductions.

Si vous me demandez si ce matin j'ai pris mon petit déjeuner avant d'avoir mis ma cravate, ou après, je serai incapable de vous répondre. Je n'ai aucun enregistrement de ces faits futiles. Si vous me demandez si j'ai pris mon petit déjeuner avant ou après m'être réveillé, je dirai certainement « après », par une déduction immédiate qui n'est pas de la mémoire, mais de la logique.

Dans la mémoire, vous avez un élément fondamental de reconstitution. Quand vous travaillez sur des souvenirs, en particulier des souvenirs d'enfance, vous verrez que l'élément de reconstitution est considérable.

Mon premier souvenir d'enfance, mon premier vrai souvenir — vrai en tant que donnant lieu à une reviviscence — est le suivant. Il est très vieux, et s'il était authentique, il serait plein d'intérêt. J'étais encore dans ma voiture d'enfant, avec une courroie qui me tenait la taille. Cela s'est passé à Paris, aux

La vie et le temps

Champs-Élysées. Je localise très bien l'endroit. C'était tout près de la bouche de métro « Rond-Point des Champs-Élysées ». Là je fus victime d'une agression. Un personnage a voulu m'enlever pour obtenir une rançon de mes parents. La nurse, qui poussait ma voiture, s'est conduite très courageusement. Elle m'a défendu. Elle s'est battue avec le ravisseur et en a reçu des égratignures au front. Un petit attroupement s'est formé. Un agent de police est venu. Je le vois encore avec sa petite pèlerine et son bâton blanc. L'individu a disparu. Voilà mon premier souvenir d'enfance.

J'étais adolescent quand mes parents ont reçu la lettre suivante de la nurse :

« Je viens de me convertir à l'influence de l'Armée du Salut et je dois avouer mes péchés d'antan. L'histoire du bébé volé est inventée de toutes pièces. Je m'étais moi-même égratignée au front. J'offre de restituer la montre qu'on m'avait offerte en récompense. »

Mon premier souvenir d'enfance est donc un souvenir de reconstitution. Pourquoi a-t-il été reconstitué ? Quand j'étais gosse, j'ai certainement dû entendre ma mère raconter à voix basse qu'on avait tenté de me voler. Elle a dû le dire à voix basse, parce que des choses comme celle-ci, on ne les raconte pas devant les enfants ; mais j'ai dû encore mieux prêter l'oreille et j'ai reconstitué le souvenir, jusqu'à le rendre visuel.

Ceci vous montre qu'il faut se méfier des reviviscences, et que la mémoire n'est pas qu'une affaire d'enregistrement passif. La mémoire est avant tout une reconstitution active. Elle est par conséquent liée de très près à l'intelligence. Voilà pour les quelques points soulevés.

M. HENRI BARUK : Un simple mot sur la mémoire. Comment interpréter le fait suivant : Un sujet a reçu des électrochocs. Il ne l'a jamais su de façon consciente. Des années après, il passe ^{p.184} devant un appareil. Il est pris d'une terreur massive, sans savoir pourquoi. Il n'y a donc pas de mémoire intellectuelle. Il y a quelque chose qui s'est fixé.

M. JEAN PIAGET : Là, c'est plus simple que l'évocation et la reviviscence ; c'est la mémoire de reconnaissance. C'est beaucoup plus primitif. Un chien sait reconnaître les lieux, les personnes, etc., mais ne peut les évoquer par l'image. Ce sont deux plans différents.

La vie et le temps

LE PRÉSIDENT : Il y a un autre problème évoqué par M. Baruk, qui n'a pas été traité hier, à juste titre, par M. Piaget. C'est le problème du développement du sens moral. Mme de La Rochefoucauld veut poser une question là-dessus.

Mme EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD : La question que je poserai à M. Piaget aura trait au réveil du sens moral chez l'enfant et n'a donc rien à voir avec sa formation morale.

Je me souviens d'avoir entendu les déclarations d'une femme remarquable, Mme Le Brun, qui était à la tête d'un établissement scolaire pour filles. Elle disait qu'à l'âge de 18 mois ou deux ans au plus tard, la formation morale de l'enfant est complètement achevée. Je voudrais savoir si, au cours des observations intéressantes qu'a faites le professeur Piaget, il s'est préoccupé de voir à quel moment s'éveille le sens moral chez l'enfant, c'est-à-dire le sens de ce qui est permis et défendu, un certain altruisme, le souci de ne pas faire de mal au prochain. Parce que, si c'est à l'âge de 15 ou même de 18 ans, comme disait un orateur précédent, que notre appareil intellectuel est en mesure de fonctionner convenablement, nous sommes tout de même obligés de vivre et d'agir auparavant.

Il y a aussi un problème connexe, celui de l'éveil du sens esthétique. Evidemment, l'esthétique est aujourd'hui très discutée. Tout le monde fait de l'art. N'importe quel enfant fait un dessin devant lequel non seulement les parents, mais aussi les visiteurs et les critiques se pâment. Donc, l'esthétique est assez difficile à définir ; on peut parler, peut-être, de notion de symétrie. Est-ce que les enfants des peuples primitifs — je crois qu'on a dit que les enfants qu'on avait testés à la Martinique s'étaient montrés un peu tardifs, sur le plan intellectuel — ne sont pas sur le plan esthétique mieux doués que les nôtres, qui préfèrent souvent des chromos à ce qu'on peut appeler une véritable œuvre d'art personnelle ?

M. VICTOR MARTIN : Je voudrais simplement ajouter ceci. L'éveil des facultés dont il vient d'être question : sens moral et sens esthétique, correspond d'une façon générale à l'apparition du sens des valeurs et, en particulier, à la naissance du sens critique. Quand est-ce que le sens critique apparaît ? Il est évident que le sens critique est lié à l'intelligence, puisqu'il s'agit de phénomènes de contrôle ; c'est-à-dire que, à la base, ce sont des comparaisons

La vie et le temps

qu'il faut évaluer. Mais nous ^{p.185} constatons que, dans le monde actuel, une énorme proportion d'individus n'a aucun sens critique. C'est bien que toute notre civilisation tend à atténuer le sens critique. C'est un point sur lequel nous reviendrons peut-être ce soir, lorsqu'on parlera d'une façon plus générale de l'éducation.

M. JEAN PIAGET : Je n'ai rien de précis à répondre sur la question concernant le sens esthétique. J'ai essayé de très nombreuses fois d'étudier le sentiment esthétique chez l'enfant. Nous avons deux méthodes pour cela. On peut étudier le dessin de l'enfant, les manifestations vocales, les jeux de construction, les aptitudes à jouer la comédie...

Mais (deuxième méthode), pour interroger les enfants sur ce qu'ils considèrent comme beau ou comme laid, comme plus ou moins beau ou laid, et établir une échelle, nous avons essayé toutes les manières, en donnant des reproductions de tableaux à sérier selon le goût, etc... Nous n'avons jamais rien trouvé qui puisse donner lieu à des régularités, à des stades de succession fixes, comme on en trouve, au contraire, dans l'analyse du jugement moral et pour l'intelligence. Par conséquent, le sens esthétique reste pour nous un grand point d'interrogation. Je le répète : faute de méthode. Le jour où on trouvera une méthode objective dans ce domaine-là, je crois que je pourrai vous répondre. Mais pour le moment ce n'est pas le cas.

Pour ce qui est du sens moral, par contre, nous avons étudié, non pas le comportement moral de l'enfant, mais le jugement moral de l'enfant. Sur ce terrain nous avons trouvé qu'il y a deux états fondamentaux à distinguer. Le point de départ des sentiments moraux chez l'enfant est à chercher dans les relations parentales, c'est-à-dire les relations entre adultes et enfants. C'est ce que Freud a appelé le « sur-moi », mais ce n'est pas Freud qui a découvert le « sur-moi ». Deux auteurs en avaient parlé avant lui : J. M. Baldwin et Pierre Bovet.

Baldwin, dans son interprétation morale et sociale du développement mental, montre que les exemples entourant l'enfant — les exemples des adultes, en particulier — sont à l'origine de certaines obligations intérieures et s'intériorisent sous forme d'un besoin d'imiter ces exemples. Il parle non pas de « sur-moi », mais d'un « moi idéal », ce qui revient au même.

La vie et le temps

L'autre, c'est Pierre Bovet, le fondateur de notre Institut Jean-Jacques Rousseau. Pierre Bovet a étudié le rôle du respect dans la formation des sentiments moraux et a montré que, pour que le sentiment du devoir se constitue chez l'enfant, il faut que deux conditions — nécessaires l'une et l'autre et suffisantes lorsqu'elles sont réunies — soient remplies :

1) L'enfant reçoit des consignes de son entourage, c'est-à-dire des ordres à échéance indéfinie ; par exemple, ne pas mentir, ne pas voler, etc. ;

2) L'enfant accepte ces consignes.

Pour qu'il les accepte, disait Bovet, il faut un certain lien affectif entre celui qui donne les consignes et celui qui les reçoit. Or, l'enfant ^{p.186} n'accepte pas une consigne d'un cadet, par exemple, mais bien d'un aîné, et surtout des parents, parce que alors un certain lien affectif lui fait accepter les consignes. Ce lien est le respect, mélange de crainte et de respect, comme disait Pierre Bovet ; respect que j'appellerais unilatéral en ce sens que le respect du petit pour le grand n'est pas réciproque. Quand l'enfant respecte son père et sa mère, etc., les exemples et consignes qu'il reçoit d'eux sont au départ d'une obligation.

Mais ceci me paraît ne constituer que l'une des deux morales de l'enfant. Quand nous étudions le développement du jugement moral, nous examinons par exemple les réactions des enfants à des mensonges qu'on leur raconte. La méthode que j'employais, quand j'interrogeais moi-même les enfants sur ce sujet, était la suivante. Je leur disais : « Je suis un papa. J'ai des gosses. Mais on ne sait jamais comment faire avec ses enfants, on a toujours peur d'être injuste, trop sévère ou le contraire. J'aimerais donc que tu me dises comment je dois m'y prendre. Si on me raconte ce mensonge-là, qu'est-ce qu'il faut faire ? lequel des deux mensonges est le plus vilain ? etc... » Par ces méthodes indirectes, on trouve des réactions somme toute assez spontanées.

Ce que j'ai trouvé, c'est que le respect unilatéral domine pendant toute la première enfance. Mais, vers sept ans en moyenne (et en corrélation frappante avec le développement des opérations intellectuelles parce qu'il y a réciprocity des deux domaines, moral et intellectuel) il se constitue une nouvelle forme de moralité, qui est basée sur ce que j'appellerai le respect mutuel et non plus unilatéral. Ce qui fait que dans les cas de mensonge, par exemple, je demande à l'enfant : « Qu'est-ce qui est le plus vilain, dire un mensonge à une grande

La vie et le temps

personne ou à un copain ? » Tous les petits répondront : « A une grande personne, parce que c'est elle qui défend de mentir. A un copain on peut dire toutes les blagues qu'on veut, cela n'a pas d'importance, cela ne s'appelle pas des mensonges. » Tandis qu'à partir d'un certain âge, les grands me disent : « Mentir à un copain, c'est bien plus grave. Jamais on n'est forcé de mentir à un copain, tandis que les grandes personnes... on est quelquefois forcé..., il y a des situations, par exemple si on me demande de « rapporter », etc. »

Autrement dit, nous avons là une nouvelle forme de liaison qui est, au point de vue moral, source de jugements et de sentiments tout à fait nouveaux par rapport à ceux des petits. C'est en particulier le sentiment de la justice, qui n'apparaît en général chez l'enfant qu'aux dépens de l'adulte et dans les relations avec les autres enfants (égalité entre les camarades ou les membres d'une même famille).

Sur ce point, nous avons fait une série de recherches sur l'évolution du jugement moral, qui est très parallèle à l'évolution des opérations intellectuelles. Mais le jugement moral, cela n'est pas exactement la morale vécue. Pour atteindre celle-ci, il faudrait multiplier les observations dans la famille ou dans les internats — dans les internats où on est suffisamment familier avec les élèves pour pouvoir être témoin sans les gêner quoi qu'il se passe. Il y a là tout un travail qui reste à faire et qui suppose d'autres méthodes que celles qui sont à notre disposition.

p.187 M. Martin m'a demandé de lui donner quelques explications sur le sens critique. Le sens critique dépend pour beaucoup de l'éducation de l'enfant. Si l'enfant est dans une école où la méthode d'éducation consiste à donner une conférence à l'enfant, et où la vérité vient du maître, c'est-à-dire d'en haut, cela ne conduit pas à développer le sens critique de l'enfant.

Par contre, là où l'on organise un travail en commun avec contrôle mutuel et collaboration effective, le sens critique sera beaucoup plus rapidement développé. Mais « rapidement » est une manière de parler ; quoi qu'il en soit, ce sera toujours assez tard. La propension naturelle de l'esprit de l'enfant, c'est de croire et non pas de douter ; c'est d'affirmer et de retenir la première idée qui lui passe par la tête et non pas de la mettre en balance. Nous essayons donc, dans les différentes interrogations par lesquelles nous tentons d'estimer l'évolution du sens critique, d'introduire certaines questions indécidables. Il y a

La vie et le temps

en effet des questions décidables et d'autres qui ne le sont pas. Nous étudions actuellement, dans le domaine de l'image mentale, la question de savoir si une figure géométrique est plus grande qu'une autre. Par exemple, si vous inscrivez un rond dans un triangle ou un carré, est-ce que le périmètre du rond sera plus long ou plus court que le périmètre du triangle ou du carré ? C'est peut-être affaire de perceptions, ou d'image mentale ou de raisonnement. Dans un questionnaire de ce genre, on inclut toujours une ou deux figures indécidables, pour que les enfants ne répondent pas automatiquement : « C'est plus long » ou « C'est plus court ». Or, c'est très tard, c'est-à-dire autour de neuf ou dix ans seulement, que vous trouverez des réponses telles que : « On ne peut pas savoir ». On obtient très tôt la réponse : « Je ne sais pas », mais que l'on peut toujours suspecter être une réponse de facilité. Mais la réponse : « On ne peut pas savoir » n'apparaît guère qu'aux approches du stade des opérations formelles, que je situais hier vers onze ou douze ans.

LE PRÉSIDENT : Merci, Monsieur Piaget, pour les réponses que vous venez de donner.

On a décrit des stades de développement, et surtout M. Piaget a décrit non seulement des échelles et des stades, mais justement une espèce de mécanisme d'organisation du développement de soi. La question qui fut posée par certains, est de savoir si on peut dépasser ces phases de développement dans certaines conditions.

M. PERICLE PATOCCHI : Je voudrais apporter un cas tout à fait particulier, qui concerne l'enfant de onze à treize ans, et relatif à la compréhension logique dans le domaine du langage, et tout particulièrement dans l'étude des langues étrangères.

Je suis d'un pays de langue italienne et m'occupe de l'enseignement du français auprès de maîtres qui enseignent des enfants de onze à treize ans. Or, j'ai constaté qu'il y a des possibilités d'accélérer l'apprentissage grâce à l'utilisation de certaines méthodes. J'ai constaté, en outre, que les enfants qui ont une préparation sur la base du latin, qui ont fait de ^{p.188} l'analyse logique, apprennent et le français et l'allemand beaucoup plus facilement que les autres.

D'autre part, on m'a dit que les peuples qui ont une langue très complexe et

La vie et le temps

difficile apprennent les autres langues plus facilement. Je ne sais pas si c'est exact, en tout cas je pose la question.

M. Piaget nous a parlé d'un certain plafond de l'accélération qu'on ne peut pas dépasser. Il me semble pourtant que la formation de l'intelligence de l'enfant, il y a dix mille ans, était bien plus rudimentaire que maintenant. Ceci me conduit à demander à M. Piaget s'il ne prévoit pas dans l'avenir une accélération de la formation de l'intelligence en raison, d'une part de certaines données biologiques liées à la médecine, et d'autre part d'une mutation de l'intelligence elle-même.

Nous sommes encore très liés au langage. Or, ne va-t-on pas, pressé par la nécessité de s'entendre entre les peuples, donner une importance toujours plus grande à l'image ? A ce sujet, revenant à la question du sens esthétique, je remarque que les dessins d'enfants d'il y a quinze ou vingt ans sont beaucoup moins intéressants que les dessins des enfants de maintenant. Il y a des enfants, par exemple, qui réussissent à établir un accord entre deux couleurs qui ne s'accordent pas.

J'aimerais savoir si ces problèmes-là ont été étudiés.

LE PRÉSIDENT : Si je vous ai bien compris, le problème qui se pose est de savoir :

1° s'il existe une succession dans le sens intelligence sensori-motrice, intelligence pré-opératoire, opérations concrètes, opérations formelles. Ceci est vrai et a été démontré ;

2° si cette succession ne peut pas être dépassée, ou si l'ordre de succession peut être changé, et si au point de vue âge on peut activer le processus. Il y a d'une part un problème de succession, et de l'autre un problème de durée, ce qui tout de même est un peu différent.

M. JEAN PIAGET : Vous me parlez de l'ordre de succession. Je ne vois, dans l'état actuel des connaissances, aucune raison de douter que cet ordre soit constant. C'est-à-dire que les contrôles qu'on a faits dans de nombreux pays montrent le même ordre de succession, en particulier pour les questions sensori-motrices. Une psychologue canadienne, Mme Gouin-Décarie, a refait ces dernières années sur 90 bébés des expériences que j'avais faites sur mes

La vie et le temps

propres enfants, tenant compte des liaisons affectives avec l'entourage, les parents, etc. L'ouvrage qu'elle en a tiré vient de paraître sous le titre *Intelligence et affectivité chez le jeune enfant*.

Pour ce qui est de la perception de l'objet, en distinguant dix étapes dans les conduites que j'avais décrites, cette psychologue canadienne n'a pas trouvé une seule inversion, sur les 90 bébés, quant à l'ordre de succession.

Quant à la question de l'accélération, celle-ci dépendra, bien entendu, d'une foule de facteurs. Je pense qu'il est impossible de prévoir à l'avance jusqu'où peut aller cette accélération. Quand M. Patocchi nous dit que, p.189 dans l'apprentissage des langues étrangères, on observe une accélération selon les méthodes employées, il n'y a rien d'étonnant à cela, surtout quand il nous dit avoir observé cette accélération sur des sujets qui ont déjà une préparation antérieure, comme l'étude du latin, par exemple. Ceci montre simplement que pour apprendre quelque chose, il faut toujours partir d'une substructure qui facilitera l'apprentissage.

Jusqu'où peut aller cette accélération ? Peut-on parler de mutation, terme qui fut employé par Gaston Bachelard, qui parlait de mutation intellectuelle à propos de la compréhension du mouvement depuis Descartes. La compréhension du mouvement est en effet aisée pour des adolescents de notre époque, tandis qu'Aristote bâtissait toute sa physique sur un mouvement non inertial et n'avait rien compris à ce que Galilée et Descartes devaient découvrir ensuite. Ici, quelles prophéties faire ? Le terme de « mutation intellectuelle » me paraît une métaphore. C'est en réalité une accélération, parce qu'on base des connaissances nouvelles sur des substructures plus solides. Jusqu'où cela peut-il aller ? La psychologie n'est pas une science assez exacte pour se permettre des prévisions et des anticipations dans ce domaine-là.

M. PATOCCHI : J'ai posé cette question parce que vous avez insisté sur le fait que l'enfant est lié au temps et à un certain mouvement, et que vous avez justement mis en garde contre une accélération excessive. Je crois que le problème de l'accélération peut quand même être pris en considération dans une évolution naturelle.

La vie et le temps

M. JEAN PIAGET : C'est exactement ma pensée. Pas d'accélération artificielle par des progrès scolaires qui se borneraient à multiplier les connaissances acquises.

M. PATOCCHI : En ce qui concerne le changement de manière de penser, est-ce que vous avez remarqué quelque chose dans vos recherches ? Le passage, par exemple, d'une abstraction concrétisée dans la parole, associée à l'importance de la rhétorique, à une insistance sur la valeur de la compréhension par l'image.

M. JEAN PIAGET : Il peut y avoir un verbalisme de l'image, comme il y a verbalisme de la parole. Il peut y avoir une limitation par l'image, comme il y a une limitation par l'expression verbale. En étudiant l'image mentale, par exemple, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une image subordonnée à l'opération, et non pas l'image en tant que réalité autonome, qui aurait son évolution indépendante. Il faut donc faire très attention dans le recours à l'image au point de vue pédagogique. Vous pouvez créer des déviations aussi bien que susciter des accélérations.

LE PRÉSIDENT : Par rapport au problème de l'ordre de succession, dont vous avez parlé, il serait intéressant de savoir si, lorsqu'il existe une dissolution de la fonction, on retrouve cet ordre de ^{p.190} succession dans la désorganisation. Des études actuellement faites à Bel-Air ont démontré que dans toute l'organisation du dessin, de la praxie, dans toute l'organisation constructive, nous retrouvons à peu près, dans la désorganisation progressive du dément, les mêmes stades que M. Piaget a décrits. Un point capital : on est actuellement en train d'étudier si cette désorganisation est une régression en sens inverse de la succession.

Un autre problème que nous avons étudié il n'y a pas longtemps, est celui de l'intégration de l'enfant devant le miroir. Nous avons essayé d'étudier les déments devant le miroir. Nous avons trouvé des désintégrations à peu près équivalentes au mode d'acquisition. C'est-à-dire que, dans les phases démentielles les plus marquées, on observe un manque de reconnaissance de soi. Placés devant un miroir, certains malades explorent très peu le champ reflété — comme l'enfant, d'ailleurs. Et quand on leur pose une question, ils donnent des réponses très vagues. Il y a parfois une vague reconnaissance :

La vie et le temps

c'est ma mère, une dame, ma sœur. Parfois ils offrent un bouquet de fleurs ou disent bonjour à la personne reflétée. C'est la phase la plus régressive.

Une autre phase est celle des trous dans l'utilisation de l'espace reflété. Prenons une personne qui se reconnaît à ce moment. Nous plaçons une pomme derrière elle et nous lui disons : « Prenez la pomme. » Pour commencer, cette personne cherchera la pomme dans le miroir ; comme elle ne la trouve pas devant elle, elle va la chercher derrière le miroir.

Autrement dit, il existe :

1° la non-reconnaissance ;

2° la désorganisation de l'espace reflété.

La désintégration pathologique se rapproche — en sens inverse — de ce qui se passe dans la reconnaissance dans le miroir chez l'enfant. On peut faire ces mêmes expériences devant le miroir avec des animaux. Vous savez qu'un petit chien, lorsque vous le mettez devant le miroir (j'ai fait l'expérience avec mon chien), présente un comportement très intéressant. Ou bien il ne se reconnaît pas, ou bien il ne sait pas s'il se reconnaît. Dans ce cas, il montre une anxiété qui se traduit par une respiration haletante, comme s'il se trouvait devant une chose inconnue pour lui, qu'il lui fallait découvrir.

Ce phénomène, nous le trouvons également chez certains vieillards, chez lesquels se pose ce problème de la connaissance complète ou incomplète.

Je crois donc que le problème de la désintégration, étudié dans ce sens, est extrêmement passionnant. Il est évident qu'on retrouve dans l'organisation sociale, intellectuelle ou perceptive de l'individu les mêmes types de phénomènes que sur le plan biologique simple. C'est-à-dire qu'on y retrouve tous les troubles de l'initiative motrice, tous les stéréotypes d'activités identiques à elles-mêmes. Ainsi des jeux de l'enfant, qui parfois ne sont que des automatismes et parfois de véritables jeux. Il y a parfois un mélange qui se fait entre des réflexes tout à fait primitifs, comme le réflexe de succion, et un réflexe équivalent qui ^{p.191} apparaît chez le vieillard. C'est le réflexe de la moue, qui consiste dans l'avancement des lèvres, ou le réflexe dit « des points cardinaux » — c'est-à-dire un réflexe d'orientation qui se produit à la recherche de l'objet et qui emprunte également à la succion le mouvement d'avancement des lèvres. Il y a encore le réflexe d'appréhension : il suffit d'approcher un

La vie et le temps

objet, pour que se produise une ouverture de la bouche, comme chez l'enfant.

Cette gamme des degrés de désintégration offre, je crois, un champ d'étude immense pour mieux comprendre le problème de l'intégration et du temps d'intégration chez l'enfant et de désintégration chez le vieillard.

Je voudrais poser une question à M. Piaget. Vous avez dit, hier, à un moment donné, qu'il y a une intelligence avant le langage, et d'un autre côté vous avez dit que la pensée, c'est l'intelligence intériorisée. Voudriez-vous nous éclairer là-dessus. Je sais à peu près ce que vous voulez dire, mais je crois que certaines personnes se sont demandé pourquoi, à un moment donné, vous utilisez le même terme pour distinguer l'intelligence sensori-motrice et la pensée, c'est-à-dire l'intelligence « intellectuelle ».

M. JEAN PIAGET : L'intelligence sensori-motrice ne s'accompagne pas de pensée ou de représentation. La pensée, c'est l'intelligence intériorisée, et pour qu'elle s'intériorise il faut recourir à une évocation symbolique des objets qui ne sont pas donnés directement. Dans cette évocation symbolique le langage joue un rôle éminent. Mais il y a aussi la symbolisation par le geste et la symbolisation par l'imitation ; il y a symbolisation dans les jeux symboliques... La fonction symbolique joue un rôle fondamental dans l'intériorisation de l'intelligence, dans la formation de la pensée et de la représentation.

Quant au langage, tout en jouant un rôle nécessaire à cette évolution, (il est particulièrement nécessaire dans l'achèvement des structures logiques supérieures qui sont, bien entendu, liées au langage) il ne joue toutefois pas le rôle déterminant que lui ont attribué certains auteurs, comme si la pensée n'était rien d'autre que du langage intérieur. Nous observons au contraire chez l'enfant, jusqu'à l'avant-dernier des quatre stades que je décrivais hier, une avance continue de l'intelligence par rapport au langage. C'est particulièrement sensible dans la période des opérations concrètes, où vous avez une logique de manipulation, de coordination des actions, qui n'est traduisible sur le plan verbal qu'avec un ou deux ans de retard, comme je le montrais par l'exemple de la sériation et du test des trois couleurs.

M. EDGAR MICHAËLIS : Le professeur Piaget a parlé du rôle du facteur d'équilibration. L'équilibration demande du temps ; il ne faut donc pas

La vie et le temps

maximaliser. Il faut y amener l'enfant et il faut le protéger de ce qu'on appelle les traumatismes de l'enfance. Je songe en particulier à la « Hitlerjugend » — ayant vécu en Allemagne entre 1933 et 1938 — où l'on a, dans un certain sens, éveillé l'enfant avant l'âge de la critique, l'exposant ainsi à des dangers intellectuels et moraux. ^{p.192} L'enfant reste donc une sorte de terrain qu'il faut protéger. Je crois que c'est une affirmation qui va dans le sens de ce que vous avez dit sur la formation de l'intelligence.

M. JEAN PIAGET : Je remercie M. Michaëlis pour sa remarque qui est pleinement justifiée, et avec laquelle je suis en complet accord.

LE PRÉSIDENT : Le temps passe et il faudrait peut-être arrêter nos discussions.

M. VICTOR MARTIN : Je désire réitérer les remerciements du Comité à M. le professeur Ajuriaguerra pour avoir présidé si brillamment cet entretien et pour la contribution très active qu'il a donnée à ce débat.

@

TROISIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Victor Martin

@

LE PRÉSIDENT : p.193 Je déclare ouvert le troisième entretien et vous propose de revenir à la dernière partie de la conférence du Dr Chauchard, c'est-à-dire à celle dans laquelle il a esquissé l'application pratique — en particulier dans l'éducation — des observations qu'il avait exposées en détail dans les deux premières parties. Je crois que malheureusement le temps lui a un peu manqué ; cette dernière partie a été exposée assez rapidement. Je désirerais qu'il ait l'occasion de développer certains points.

Ceux qui ont suivi ces Rencontres depuis l'origine, ou qui en ont lu les comptes rendus, se sont aperçus que le problème de l'éducation a toujours surgi, quel que soit le sujet général proposé. Et nous avons entendu des hommes, appartenant à tous les horizons géographiques, appartenant aussi à tous les horizons philosophiques, ou même politiques, insister sur l'importance primordiale de ce problème. On nous a dit, parfois, que dans la société, l'homme le plus important était l'instituteur primaire. Cela est très vrai, je crois ; mais on ne nous a jamais dit d'une façon suffisamment précise par quels moyens on pourrait éduquer ces éducateurs. Pour qu'un éducateur ait une méthode, il faut qu'il ait reçu une préparation appropriée.

Vous avez constaté que la présente session n'a pas fait exception en ce qui concerne ce souci pédagogique, et que, à la fin de la conférence du Dr Chauchard, le problème de l'éducation est apparu. Le conférencier nous a dit que la tâche de l'homme était d'utiliser au mieux la durée de vie qui lui était impartie, qu'il devait développer la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, son sens de la responsabilité et acquérir un certain équilibre, une certaine maîtrise de soi, la mesure.

Toutes ces vertus ont été prêchées de tous temps. La sagesse antique occidentale, et avant elle la sagesse orientale, la sagesse hébraïque — M. Baruk nous l'a rappelé, ce matin — avait présenté les mêmes exigences. Mais jusque-

¹ Le 6 septembre 1962.

La vie et le temps

là ces recommandations ou ces commandements de l'impératif moral apparaissaient comme des inventions plus ou moins ^{p.194} subjectives, émanant de grands esprits qui avaient une certaine autorité de fait, ou bien comme des vérités venues surnaturellement d'un ciel auquel un très grand nombre de nos contemporains ne croient plus. Par conséquent, ils n'avaient pas l'urgence, ou n'ont plus le rayonnement qu'ils devraient avoir.

Or, ce qui me semble tout à fait nouveau, c'est que le professeur Piaget comme le Dr Chauchard nous ont montré que ces exigences peuvent maintenant être fondées scientifiquement ; que par conséquent elles perdent ce caractère plus ou moins subjectif ou surnaturel, qu'elles entrent dans les cadres de la science positive, et que ces vérités-là peuvent être démontrées.

Du point de vue éducatif, cela me paraît extrêmement important. Etant donné que ces vérités se trouvent en quelque sorte sécularisées, elles pourraient sans difficulté entrer dans les programmes d'enseignement sans exciter les susceptibilités théologiques, ou les susceptibilités anticléricales qui risquent toujours de ressurgir.

Mais il faut bien reconnaître qu'il y a de très grands obstacles à l'introduction de ces matières dans le programme d'enseignement secondaire et primaire. Vous savez que les programmes sont toujours plus chargés, qu'ils accablent autant les maîtres que les élèves, et que par conséquent l'introduction de nouvelles matières serait très difficile, quoiqu'il soit beaucoup plus important de contribuer à la formation du jugement et du caractère que d'acquérir une quantité considérable de données positives.

Mais l'obstacle le plus grave — et j'aimerais avoir là-dessus l'opinion des esprits éminents réunis autour de cette table — à la présentation de ces exigences de mesure, de maîtrise de soi, aux jeunes gens de notre génération, c'est que notre civilisation, en tout cas notre civilisation occidentale, va dans un sens absolument opposé. C'est-à-dire que tout ce qui est mis en avant ne nous engage pas du tout à la mesure et à la maîtrise de soi, mais nous invite, au contraire, à jouir et à développer le plus d'appétits possibles. Je prendrai un exemple tout à fait concret.

Si vous regardez les panneaux d'affichage dans les rues, que voyez-vous ? Surtout des réclames de cigarettes, des réclames de spiritueux. L'œil est constamment sollicité par des exemples de ce genre, et il n'y a pas dans la

La vie et le temps

société une opposition véritablement marquée, par exemple à l'alcoolisme. L'alcoolisme est combattu d'une façon assez molle, et en tout cas très peu unanime, même par les milieux médicaux.

On peut dire enfin que le spectacle de la rue, le spectacle des kiosques à journaux, le spectacle des affiches est une suggestion à l'augmentation des besoins et à l'augmentation des désirs.

M. Chauchard et M. Baruk ont insisté tous deux sur l'importance primordiale de l'effort personnel. Il est bien certain que pour gagner l'équilibre, il faut un effort personnel continu, commencé dès l'enfance ou dès l'adolescence, et continué à travers toute la vie. Mais que voyons-nous aujourd'hui ? Nous voyons l'industrie chimique s'efforcer de nous dispenser de ces efforts. Aujourd'hui, les fabriques de produits chimiques ont des remèdes à peu près pour tout, et l'homme ou la femme modernes ^{p.195} ne peuvent pas supporter le moindre malaise. Au moindre malaise on prend un cachet d'une espèce ou d'une autre ; il y en a évidemment pour tous les cas. Finalement, quel est le résultat ? C'est que l'individu est toujours plus passif. Il a de moins en moins la capacité de se gouverner.

C'est là quelque chose de très important. Il faudrait naturellement entreprendre une désintoxication mentale. Mais qui l'entreprendra ? Et par quels procédés l'entreprendra-t-on ? Vous ne pouvez pas compter sur la presse ; elle est plutôt dépendante des gens qui publient des annonces ; les firmes de produits chimiques et les fabricants de spiritueux disposent de capitaux énormes. Il est donc vain de penser que l'on obtiendra des résultats de ce côté-là. On n'obtiendra rien non plus de l'Etat. Puis on nous dira : Tout cela est très bien, puisque cela fait marcher l'économie. Si l'on renonçait à fabriquer ces produits, que se passerait-il ? Il y aurait du chômage ; toutes sortes de difficultés. Le revenu baisserait, etc.

Vous voyez que les difficultés à vaincre sont gigantesques, et si je les expose, c'est que j'espère qu'il y aura parmi vous des personnes qui pourront peut-être me seconder, ou me rendre moins pessimiste. Mais finalement — abstraction faite d'une destruction partielle ou complète de l'humanité par l'homme lui-même — l'humanité continue toujours, et il faut bien que cela s'arrange. Comme disait un humoriste français, les choses finissent toujours par s'arranger, mais mal...

La vie et le temps

Si l'on ne peut arriver à ce que tout s'arrange parfaitement bien, il faut au moins que cela s'arrange le moins mal possible.

M. HENRI BARUK : Il nous faut remercier M. Victor Martin d'avoir signalé cette situation. Pour corriger une situation et en trouver les remèdes, il faut la bien connaître. Commençons donc par voir les difficultés et ensuite, nous verrons comment elles pourront être résolues.

Il y a tout d'abord une conception qui, je dois le dire, m'effraie énormément ; c'est la conception de l'éducation ayant pour but le développement d'un super-cerveau. Cette idée est venue de l'exaltation des progrès scientifiques actuels ; on se figure que ces progrès vont continuer toujours en ligne droite et que l'homme va devenir un surhomme, et que de surhomme il va même devenir un dieu.

Mais on ne se rend pas compte qu'à force de développer le cerveau et l'intelligence et la super-intelligence, on met en danger tout l'équilibre nerveux du sujet. L'apparition d'un super-cerveau entraînerait un déséquilibre entre l'intelligence et les autres fonctions affectives. Or, ce déséquilibre est précisément celui qui se manifeste dans la schizophrénie, redoutable maladie de notre époque. A tel point que quelqu'un a dit : Nous vivons une époque schizophrénisante.

A partir du moment où il y a hypertrophie intellectuelle, il y a désaccord ; et puis, peu à peu, la dissociation s'établit, l'homme n'est plus dirigé et on arrive peu à peu à des états qui pourraient être inquiétants.

p.196 Je sais bien que ces conceptions de l'évolution de l'intelligence ne sont pas nouvelles. Alexis Carrel fut l'un de ceux qui ont le plus insisté sur ce point ; il prétendait qu'il fallait développer le cerveau et donner des leviers de direction à des hommes à gros cerveau. Mais ces hommes à gros cerveau seraient les plus dangereux de tous ; ils seraient d'abord des dictateurs et ensuite, si on leur donnait des privilèges, toutes leurs qualités baisseraient. Il y a une psychologie génétique de l'orgueil, qui nous enseigne que l'orgueil entraîne un déclin psychologique. Les gens que l'on élève baissent, et ceux qu'on abaisse s'élèvent. Ainsi, la conception de Carrel mènerait certainement à un très grand désarroi.

L'homme, dit encore le Dr Baruk, a la tentation de se déifier, alors qu'il n'est pas

La vie et le temps

même capable de se donner à lui-même ses limites. Donc quelqu'un doit lui apprendre quelles sont ces limites. Il y a une pédagogie divine ; il y a aussi une pédagogie humaine.

J'arrive par là même aux problèmes de l'éducation. L'éducation traverse une crise très grave, telle qu'il ne s'en est produit à aucune autre époque. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'on ne croit plus à l'éducation. La plupart des gens sont imbus de cette idée que le développement cérébral donne *ipso facto* les qualités de l'homme et qu'il y a un destin, une fatalité qui est liée à nos cellules et contre laquelle il n'y a rien à faire. Le destin serait une affaire purement anatomique. Ce n'est donc pas la peine d'éduquer les gens... Grave erreur !

Il y a un deuxième obstacle qui empêche l'éducation de réussir : c'est la démagogie dont on use à l'endroit de la jeunesse et de l'enfant. Nous vivons une époque démagogique. Mais dans l'éducation des enfants, tout en étant très gentil, il faut tout de même susciter l'effort personnel. Si on ne corrige jamais les enfants, si on veut leur éviter tout effort et s'ils ont un orgueil démesuré, on ne pourra faire aucune éducation. Je me rappelle ce qui m'est arrivé dans mon service et qui illustre bien cette idée. Un jeune homme, venu étudier chez moi la neurologie, cherchait devant moi, de façon tout à fait incorrecte, des réflexes dont il ignorait complètement les données anatomiques. Je lui dis : « Permettez-moi de vous montrer, le tendon est là. Il s'insère à tel endroit... » Il me répond : « J'ai bien le droit d'avoir un avis opposé sur l'anatomie. Toutes les opinions sont permises.. ».

Et il a été tellement vexé que je n'ai pas pu continuer ma leçon. Il est évident que dans de telles conditions, l'instruction même est inutile.

Voilà un exemple qui nous montre combien il faut s'attacher à développer la modestie et le désir de s'instruire.

Le roi Salomon disait : « Celui qui ne corrige pas son fils de la verge de la discipline, hait son fils... »

Ne soyons pas *trop* sévères. Peut-être qu'il n'y a pas besoin de verge, mais il faut tout de même une éducation un peu forte pour former des hommes. Sans quoi nous n'aurons que des gens capricieux, incapables de s'imposer aucun effort, qui deviendront ensuite des revendicateurs, comme j'en vois continuellement dans ma pratique. Ces jeunes gens n'ont jamais rien réussi parce qu'ils sont incapables de s'imposer aucun p.197 effort de volonté, parce

La vie et le temps

qu'ils critiquent leurs parents, leurs maîtres. Ils se sont donné la liberté de faire tout n'importe comment ; ils échouent fatalement et disent à qui veut les entendre qu'ils haïssent tout le monde et ils finissent malheureusement dans nos services. C'est une évolution qu'il faut éviter.

Il est évident, comme vient de le dire le professeur Martin, qu'on a d'abord donné l'éducation au nom de principes dogmatiques ou de principes religieux. On nous dit maintenant : il ne faut plus de morale dogmatique ; il ne faut plus de principes religieux. Il faut pourtant bien quelques principes. Si nous revenons au point de vue sociologique, comme l'a montré le Dr Chauchard l'autre soir, l'expérience approfondie nous montre la valeur de ces principes qui autrefois étaient dogmatiques. Mais les jeunes gens ne connaissent pas cette science-là. Il faut donc leur donner des directives. Pour qu'ils les acceptent, il faut qu'ils aient le respect de celui qui les donne, c'est-à-dire qu'il y ait la confiance.

Tels sont les points sur lesquels je voulais insister. Cela me donnera peut-être l'occasion de préciser les remèdes de cette situation qui mérite de retenir l'attention.

LE PRÉSIDENT : Avant de donner la parole à M. Ralea, je vais demander à M. Chauchard s'il a quelque chose à répondre, puisqu'il a été mis en cause. C'est lui qui a parlé de super-cerveau.

M. PAUL CHAUCHARD : Certains pourraient penser qu'il y a désaccord entre le professeur Baruk et moi-même. Il y a ambiguïté quand je parle de super-cerveau. Par super-cerveau, j'entends le cerveau humain par rapport au cerveau animal. Dès l'homme de Cro-Magnon, il y a eu « super-cerveau ». Et depuis Cro-Magnon, il s'agit d'apprendre à se servir de ce super-cerveau. Le développement anatomique est terminé. Tous les hommes actuels, depuis le plus primitif jusqu'au plus civilisé, ont le même cerveau. C'est une question d'éducation que d'apprendre à se servir de ce cerveau. L'évolution est-elle arrêtée ? Est-ce qu'il pourrait y avoir une mutation supplémentaire ? Nous ne pouvons pas prophétiser, mais il semble qu'il n'en soit rien. Avec ce super-cerveau humain, tel qu'il existe, un seuil a été franchi ; c'est l'aspect neuro-physiologique du pas de la réflexion. Avoir un cerveau plus compliqué ne servirait à rien.

La vie et le temps

Ce qui peut nous inquiéter, c'est que des biologistes apprentis-sorciers pourraient augmenter le nombre des multiplications cellulaires dans le développement embryologique ; mais on arriverait plus rapidement à des monstruosités qu'à un véritable perfectionnement.

Le grand drame de l'éducation, c'est que nous sommes pris entre deux tendances opposées. L'éducation d'autrefois — qui était une espèce de dressage, une éducation totalitaire — n'allait pas vers la vraie liberté. La psychanalyse a bien montré les dangers de refoulement et de déséquilibre de cette éducation. Je ne parle pas contre la psychanalyse scientifique et sérieuse, mais contre une certaine vulgarisation de la psychanalyse dans les journaux féminins ou, comme aux Etats-Unis, dans les ^{p.198} salons de coiffure. Cette psychanalyse a développé le préjugé qu'il ne fallait plus d'autorité du tout ; on est alors tombé dans une éducation trop libérale, qui n'est pas formatrice. On a voulu éviter les névroses et les déséquilibres. Finalement, on a fabriqué des individus qui ne sont pas pleinement humains, qui n'ont pas appris à se servir du cerveau supérieur ; ce ne sont pas des individus lobotomisés chirurgicalement, mais ils sont l'équivalent d'individus lobotomisés. Dotés d'un cerveau préfrontal, ils n'ont pas appris à s'en servir.

On dit parfois : L'enfant est une plante qui pousse dans un bon milieu. Alors, bonne hérédité, bon milieu, et on aura quelqu'un de parfait. On aura en fait un « blouson noir », parce qu'on aura oublié le facteur le plus important : la maîtrise de soi. Souvent la psycho-pédagogie occidentale, par un positivisme périmé, hésite devant ce facteur, alors qu'au contraire la psycho-pédagogie soviétique n'en a pas peur. C'est elle qui dit : Non, l'enfant n'est pas une plante qui pousse dans un bon milieu ; c'est une conscience à former. Peut-être y a-t-il eu excès dans la formation autoritaire, mais ce facteur de formation de la conscience n'est pas oublié.

Quant à ce qu'il faudrait faire, nous avons un exemple sur lequel il faudrait méditer : celui de l'accouchement sans douleur. Contre la douleur de l'accouchement, quelle est la solution la plus simple ? C'est l'accouchement sous anesthésie. On m'a même dit qu'il s'exerçait sur l'Amérique du Sud une certaine propagande techniciste de l'Amérique du Nord, qui consiste à dire aux femmes : Si vous accouchez par les voies naturelles, vous n'êtes pas civilisées. Le véritable accouchement civilisé doit se faire par césarienne.

La vie et le temps

C'est là une erreur totale. Et cette erreur, c'est Pavlov qui l'a décelée en déclarant que, par l'éducation du cerveau, on pouvait supprimer la douleur de l'accouchement et qu'au lieu de diminuer la conscience par l'anesthésie on pouvait, en enseignant à la femme comment diriger son accouchement, faire de celui-ci un acte vraiment humain, pleinement conscient.

Ce qui a été réalisé pour l'accouchement sans douleur, je crois qu'il faudrait arriver à le réaliser dans tous les domaines. Mais comme nous le disait notre président, cela va tout à fait à contre-courant. C'est un reproche qu'on me fait souvent : Tout ce que vous dites est parfait, mais c'est à contre-courant du monde actuel. Or, c'est précisément parce que le monde actuel nous mène à la catastrophe, qu'il faut se lancer à contre-courant dans cet effort, même si c'est difficile, même si on ne peut, au début, le réaliser que pour quelques-uns et non pour tous.

M. MICHEL RALEA : Je voudrais dire quelques mots sur le problème de l'éducation, bien que je traiterai plus amplement le sujet dans ma conférence de lundi prochain.

Education signifie : socialisation de l'enfant, c'est-à-dire qu'un tempérament naturel et spontané doit être « arrangé » pour pouvoir s'adapter à un moment historique, à une société donnée.

M. Chauchard a expliqué la formation de la perception du temps et il s'est servi, tenant compte de sa formation personnelle, du point de vue ^{p.199} biologique. Il nous a montré comment les rythmes intérieurs de l'organisme, puis leur adaptation à des rythmes extérieurs, sont à la base de l'idée de temps.

Je ne crois pas qu'on puisse diviser le phénomène temps d'un côté en temps biologique, et de l'autre en temps social.

J'ai attendu que M. Chauchard nous explique aussi la contribution de l'élément social à cette question. Par exemple, la montre est une invention sociale et elle influence notre conception du temps. Le calendrier indique le partage du temps en mois, etc. Même les peuples primitifs ont partagé le temps. Il y a un livre célèbre de Marcel Mauss sur la formation sociale de notre perception du temps. Il partage le temps en jours fastes et néfastes ; en jours de travail et en jours de repos. Tout cela est absolument nécessaire pour s'apercevoir que le temps est à la fois provoqué par certains phénomènes

La vie et le temps

biologiques, intérieurs et extérieurs, mais en même temps par des phénomènes tout à fait sociaux.

Si on part d'une notion de temps divisé en biologique et en social, il est difficile de défendre une certaine éducation. On éduque l'enfant pour l'adapter à un certain moment historique. Mais si l'on a une définition du temps qui n'est que biologique, alors l'éducation se réduit, comme l'a très bien dit M. Chauchard, à une question de dressage.

Autre observation que je voudrais faire au sujet de la conférence si intéressante de M. Chauchard : je regrette qu'il ne se soit pas préoccupé de ce que nous appelons la méthode dialectique. La conception du temps est à la base de toute conception dialectique. Et il est difficile d'expliquer l'adaptation de l'enfant à un certain moment historique, à une certaine société, sans faire appel à la méthode dialectique, basée sur la notion du temps et du devenir.

M. PAUL CHAUCHARD : En réponse à l'intervention de M. Ralea, je voudrais faire trois remarques.

Il me semble que ce que j'ai dit est tout à fait en accord avec les observations qui viennent d'être présentées. Jamais je ne sépare le biologique et le sociologique, puisque l'homme est une espèce biologiquement sociale et que le cerveau est l'organe des rapports sociaux. Mais le but de l'éducation n'est pas uniquement d'adapter l'enfant à une société donnée ; il est, dans le cas d'une société donnée, de lui permettre de mieux réaliser son humanité. S'il est exact que la réalisation d'un calendrier soit d'ordre sociologique, le calendrier répond à quelque chose de naturel, qui existe extérieurement et qui, en fonction des progrès sociologiques et de la science, pourra être exprimé de façon différente.

Ce que je reproche à la théorie marxiste du reflet, c'est d'oublier ce qu'il y a d'essentiel pour permettre ce reflet, à savoir la structure du miroir, c'est-à-dire la structure du cerveau.

Quant à l'aspect dialectique, il me semble que je ne l'ai pas minimisé. Je ne vois pas comment un biologiste ne pourrait pas être éminemment dialecticien, puisqu'il base tout sur l'évolution. Dès l'origine du marxisme, Marx a réfléchi sur l'évolutionnisme biologique et sur les notions apportées par Darwin. Ce n'est pas Marx qui m'intéresse, étant donné qu'il est p.200 plutôt sociologue et économiste. Celui qui m'est cher, c'est Engels, avec sa dialectique de la nature.

La vie et le temps

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Despotopoulos.

M. CONSTANTIN DESPOTOPOULOS : Je voudrais indiquer que je suis en parfait accord avec ce qu'ont dit MM. Baruk et Chauchard.

En ce qui concerne le but de l'éducation défini par M. Chauchard, j'indiquerai qu'ayant eu moi-même à traiter le problème, j'ai envisagé cinq buts parallèles :

— faire de l'homme un sujet capable de participer à l'effort productif de la société ;

— faire de l'homme un sujet capable de jouir de la culture, et même de contribuer à son progrès ;

— en faire un citoyen capable d'élire des dirigeants et de les entraîner dans les voies les meilleures pour la société ;

— découvrir les possibilités de tout homme et décider si cet homme va poursuivre son éducation jusqu'au degré le plus élevé, et ainsi déterminer sa place dans la société ;

— enfin, rendre l'homme apte à mener sa vie individuelle dans le cadre de la société de la manière la plus digne, et donc réaliser son humanité.

Donc adaptation à la société, mais pas seulement adaptation ; il faut quelque chose de plus. On doit donner à l'enfant les moyens de contribuer de façon positive à la vie de la société, mais il faut en même temps lui donner les moyens de dépasser sa nature.

M. Chauchard a formulé le souhait qu'apparaisse une morale méta-scientifique, mettant en valeur les résultats de la biologie, de la sociologie et de la psychologie. M. Baruk aussi a parlé de la biologie, de la sociologie pour fonder une morale. Tout cela nous fait songer à Socrate pour qui n'existait qu'une science : la morale. Mais je dois dire, moi qui partage avec enthousiasme cette aspiration vers une morale méta-scientifique, que la morale concerne l'homme en tant que liberté agissante, *face au monde*, alors que la psychologie, la biologie et la sociologie conçoivent l'homme en tant qu'être en devenir, *dans le monde*. Il y a alors une différence radicale de perspective, qui fait difficulté. Je ne dis toutefois pas que cette difficulté ne peut pas être vaincue, et singulièrement sur le plan de l'éducation : l'éducation s'efforce de faire de l'homme, en tant qu'être en devenir, un être capable d'agir, d'affronter ses

La vie et le temps

problèmes, de remplir le temps de la manière la plus digne de lui ; on s'efforce donc de faire de lui un être moral.

Je voudrais maintenant profiter de la présence du professeur Piaget pour soumettre à son autorité quelques principes anciens de la pédagogie et lui demander s'ils sont encore ou non valables.

Platon croyait que le facteur esthétique a une grande efficacité sur l'âme de l'enfant et de l'adolescent. L'harmonie, le rythme, qui ne se trouvent pas seulement dans la musique au sens strict du terme, mais ^{p.201} aussi dans l'art, dans la poésie, dans le théâtre, touchent l'affectivité de l'homme et peut-être son imagination. Ces éléments ont une grande importance pour l'homme ; ils le rendent sensible aux valeurs morales.

On ne doit pas uniquement cultiver l'affectivité de l'homme par l'harmonie et le rythme, mais également sa volonté par la gymnastique. Voilà un élément éducatif qui ne relève pas tout à fait du social. Sans doute la gymnastique intéresse-t-elle l'individu social, mais elle agit aussi sur la formation de l'âme. La gymnastique est un aspect de l'éducation vers l'effort. Je me demande si cet aspect du problème peut également recueillir votre accord.

Je voudrais reprendre aussi cette idée exprimée par M. Victor Martin, à savoir : comment défendre l'éducation contre la propagande que subissent tous les jours les jeunes par le spectacle que leur offre le monde actuel et surtout par l'abus de l'image. Alors que l'éducation, jusqu'à maintenant, était basée sur la parole, nous assistons aujourd'hui à un triomphe de l'image. Indépendamment du contenu de l'image — édifiant ou non pour la morale en soi — cette inflation d'images dans la conscience de l'enfant surtout, est-elle ou non dangereuse, risque-t-elle de diminuer la volonté de l'homme ?

M. JEAN PIAGET : J'aimerais répondre en deux mots à M. Despotopoulos. Pour ce qui est de la gymnastique, je n'ai pas de compétence. Mais pour ce qui est des relations entre le beau et la morale, d'un côté, pour ce qui est de la distinction qu'a faite M. Despotopoulos entre l'homme *dans le monde* et l'homme *face au monde*, c'est-à-dire entre la morale et les normes en tant que dialectique du devenir, et l'absolu des valeurs, je pense deux choses :

Il y a une unité fondamentale des facteurs normatifs dans le développement. Par « facteurs normatifs » j'entends les normes morales d'un côté, les normes

La vie et le temps

esthétiques de l'autre et les normes logiques en troisième lieu. Et c'est de cela que je me suis occupé hier soir. Il y a un parallélisme foncier entre ces facteurs normatifs et les sciences normatives. Ce que nous disons de la logique, on peut le transposer dans le domaine de la morale et aussi, je pense, de l'esthétique.

Mais pour ce qui est de votre distinction entre les normes en devenir *dans le monde*, et puis cet absolu *face au monde*, je pense que c'est simplement l'opposition de deux points de vue : le point de vue subjectif du sujet qui sent la norme intérieurement comme un absolu, ce qui n'empêche pas que du dehors nous pouvons l'étudier dans son devenir par une méthode positive, à la fois psychologique, biologique et sociologique. Il n'y a pas contradiction, parce que ce sont simplement deux perspectives : l'une interne et l'autre extérieure et objective.

M. CONSTANTIN DESPOTOPOULOS : J'ai déjà remarqué hier l'optimisme du professeur Piaget quant aux possibilités d'application de la logique aux problèmes inter-humains. Et ce matin, il a montré que le facteur social n'est pas étranger à ses préoccupations.

p.202 Il me semble que ce fut une erreur capitale de la philosophie, jusqu'à présent, d'avoir négligé une logique de la réflexion pratique. La confiance faite par Aristote à la logique comme organe de la science, c'est-à-dire comme organe du raisonnement théorique, a conduit à ce phénomène que les sciences normatives, par exemple l'économie politique, la morale, se font sans soubassement méthodique.

M. JEAN PIAGET : Mais j'ai essayé de toutes les manières de montrer que la logique n'était pas liée au langage, comme le pensait Aristote, mais que la logique, c'est essentiellement les normes internes à la coordination des actions, c'est-à-dire cette logique pratique que vous préconisez et qui me paraît l'avenir de la logique quand on la creuse en profondeur.

M. CONSTANTIN DESPOTOPOULOS : Il faut souhaiter que ce que vous avez si merveilleusement constaté dans le domaine de l'enfant puisse se développer chez les adultes et même chez les génies.

M. JEAN PIAGET : Je le souhaite avec vous de tout cœur.

La vie et le temps

M. BERNARD MARTIN : J'aimerais exprimer une inquiétude.

Le thème de ces Rencontres internationales comporte un sous-titre : *Les générations et le monde actuel*. Il est bien dit « les générations ». Or, je constate qu'à part les brèves indications du Dr Chauchard, le problème de l'âge mûr, et surtout celui de la vieillesse, risque d'être largement escamoté, puisque toutes les conférences, à partir de celle du professeur Piaget, semblent vouloir se concentrer sur le problème de la jeunesse.

Je sais bien qu'une génération se définit par rapport à une autre et qu'en parlant de l'une on évoque l'autre. Mais il me semble que cela ne suffit pas. D'où une première question :

Le Dr Chauchard semble envisager une ère où la vieillesse, libérée par la science médicale gériatologique de toutes les maladies de l'âge, pourra enfin vivre normalement et que la société pourra alors trouver comment utiliser ses vieillards jusqu'à leur mort.

Est-ce à dire que le Dr Chauchard envisage un temps où la maladie serait totalement vaincue, c'est-à-dire un âge où l'homme aurait atteint son épanouissement définitif, où l'homme aurait cessé d'être limité par sa condition humaine ? En fait, ce serait l'âge d'or, et cela en face de la pensée religieuse chrétienne qui n'envisage cette ère que comme une création nouvelle, que Jésus-Christ appelle le Royaume des Cieux.

Ma seconde question naît d'une autre inquiétude : dans ses considérations finales, le Dr Chauchard envisageait la création de chaires d'agapologie, c'est-à-dire, si j'ai bien compris, qu'il croit à la possibilité de connaître scientifiquement et d'enseigner une réalité que j'ai pour l'instant la naïveté de croire inenseignable parce qu'irrationnelle, celle de l'amour du prochain.

p.203 J'ai été frappé ce matin, au cours de l'entretien sur la conférence du professeur Piaget, du fait que l'apparition de l'affectivité chez l'enfant n'a été qu'effleurée. Est-ce que l'amour peut être ramené au rationnel, peut-il être étudié scientifiquement ? Est-ce qu'il ne se développe pas d'une manière tout à fait irrationnelle au contact d'un autre amour, lui aussi irrationnel, inexplicable ?

Le professeur Baruk nous rappelait ce matin que le « tu aimeras le prochain comme toi-même » n'était pas une invention de Jésus, mais qu'il sort de la morale sociologique du peuple d'Israël, dans le livre du Lévitique. Mais c'est

La vie et le temps

aussi dans la Bible hébraïque qu'on trouve le « tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout cœur, de toute ton âme et de toute ta force » (livre II du Deutéronome).

Ce qui pourrait être appelé l'originalité de Jésus, c'est peut-être le fait qu'il a établi entre ces deux commandements un lien très étroit, ce qui élève la notion de l'amour du prochain bien au-dessus d'une morale sociologique, liée à la question du juste et de l'injuste, pour l'intégrer dans la transcendance, dans ce qui est au-delà du rationnel. C'est pourquoi je me demande si l'idée de pouvoir enseigner un jour de façon scientifique ce qu'est l'amour n'est pas un leurre.

Dans mon contact avec les malades de la clinique psychiatrique de Bel-Air, où je suis aumônier, je me rends bien compte que la foi — et je tiens à ce que ce mot soit prononcé ici — ne peut être l'objet d'un enseignement, pas plus d'ailleurs avec des êtres psychiquement bien équilibrés. Or la foi, selon la Bible elle-même, n'est-ce pas précisément cet attachement d'ordre affectif à ce qui nous dépasse (« tu aimeras le Seigneur ton Dieu ») et nous transcende ! Nous sommes donc en plein irrationnel ; irrationnel qui me semble faire partie de la structuration humaine tout autant que les autres éléments qui nous différencient des animaux.

L'enseignement religieux de l'Ancien Testament, comme du Nouveau, a bien souvent été faussé par une théologie qui n'a pas pu sortir d'elle-même pour envisager concrètement les admirables et passionnantes découvertes scientifiques d'aujourd'hui.

Je suis donc infiniment reconnaissant de ce que des Rencontres comme celles-ci nous permettent, à nous les théologiens, de nous mettre vraiment à l'écoute du monde moderne pour chercher et trouver ainsi une formulation nouvelle, acceptable pour le monde actuel, du véritable enseignement chrétien.

C'est pourquoi mes deux questions ne doivent pas être considérées comme des attaques contre la position obligatoirement rationnelle des esprits scientifiques. Science et foi ne doivent pas s'opposer l'une à l'autre ; mais pourra-t-on jamais les unir sur un plan scientifique sans démunir l'homme d'une réalité dont il a absolument besoin pour être précisément un homme ?

M. PAUL CHAUCHARD : En ce qui concerne la vieillesse, je ne crois pas que la médecine soit jamais parfaite ; je crois simplement que les progrès de la médecine arriveront à réduire les ^{p.204} inconvénients pathologiques de la

La vie et le temps

vieillesse. Mais j'ai bien insisté, en tant que biologiste, sur ce point que la vieillesse est le dernier stade qui nous prépare à la mort naturelle, et cette mort naturelle est quelque chose qui existera toujours.

Je vois donc dans la vieillesse un aspect toujours négatif de diminution, mais en même temps cet aspect positif de maturation qui, psychologiquement, nous prépare à envisager un au-delà de la condition de l'être incarné ici-bas, qui s'accorde tout à fait avec les perspectives du christianisme.

En ce qui concerne l'amour, il ne s'agit pas de faire du totalitarisme biologique ou scientifique, mais de combler une lacune. Certes, toutes les véritables valeurs de l'amour sont d'un autre ordre, mais il y a un aspect incarné de l'amour. Je développe une neuro-physiologie de la conscience, mais je n'ai jamais dit que c'était la neuro-physiologie qui devait expliquer la conscience elle-même. Il en est de même de l'amour.

Aimer son prochain comme soi-même, c'est déjà la règle de l'équilibre biologique humain. Mais il ne s'agit pas de fermer ceci sur un plan scientifique ; il s'agit — et c'est ma position — de l'ouvrir sur toutes les valeurs surnaturelles.

Il est un point sur lequel nous ne serons peut-être pas tout à fait d'accord, c'est que vous insistez sur le caractère irrationnel de la foi, alors que j'aurais tendance à insister sur l'aspect complémentaire de la rationalité et de la foi. Plutôt que d'irrationnel, je parlerai de transrationnel. C'est-à-dire que la foi dépasse notre raison, mais n'est pas contraire à la raison. Et je crois que si la foi doit apparaître comme une espèce de fidéisme sentimental, l'esprit moderne, rationaliste, scientifique, n'en voudra plus. Ce qu'a voulu, en particulier, montrer Teilhard de Chardin, c'est qu'au fond il y a une espèce de continuité qui se poursuit à partir des éléments matériels les plus infimes jusqu'aux valeurs surnaturelles.

L'idée de Teilhard de Chardin est non pas d'en venir à une confusion concordiste, mais d'arriver à une unité des deux points de vue scientifique et surnaturel tout en maintenant que ces deux points de vue sont différents mais applicables aux mêmes réalités.

M. RENÉ SCHAEERER : Je prends la parole avec un certain malaise. Je regrette que nous n'en restions pas sur l'impression de ce que vient de dire le pasteur Martin. Il est toujours difficile et presque indélicat de prendre la parole après un

La vie et le temps

théologien qui a fait intervenir des valeurs de foi. Pardonnez-moi si je fais redescendre le débat à un plan beaucoup plus laïc, en m'adressant à M. Piaget.

M. le professeur Piaget est un homme éminent et redoutable auquel on donne, jusqu'à maintenant, raison plutôt que tort. On lui pose des questions. Je n'entends pas ici donner tort à M. Piaget, ni même entreprendre une discussion avec lui. (Personne — mes étudiants le savent — n'a ici plus d'admiration pour lui que moi.) J'aimerais néanmoins montrer que les conclusions de M. Piaget, prolongées dans un domaine qui est le mien, celui de la philosophie, deviennent singulièrement p.205 discutables et qu'on peut même admettre qu'il se produit un certain renversement des positions.

M. Piaget nous dit : L'évolution mentale conduit irréversiblement, par paliers, selon une succession nécessaire, vers la réversibilité, c'est-à-dire vers un certain équilibre. Il y a un processus d'équilibration comme disait M. Chauchard, de structuration.

Quelle signification accorder à cela, non pas sur le plan psychologique ou sur le plan technique, mais sur le plan qui est le nôtre, le plan moral, le plan des valeurs ?

On peut admettre qu'en nous faisant passer de l'enfance à l'âge mûr par les paliers si bien indiqués par M. Piaget, la nature ne s'est pas moquée de nous. Un adulte qui resterait un enfant, un adulte infantile, on peut admettre que ce serait un homme manqué ; on pourrait aller plus loin et considérer avec le XVII^e siècle — Descartes et Pascal — que l'enfance est un état déraisonnable, inférieur, et que l'obligation faite à l'homme de passer d'abord par l'enfance est un effet de la chute. Sans le péché originel — c'est ce qu'on pensait au XVII^e siècle — nous aurions l'avantage inestimable de naître adultes. Cette conception n'est plus admise aujourd'hui. Jean-Jacques Rousseau a passé par là. L'enfant est devenu un petit être sacré, et l'enfance l'âge divin qui conduit à l'âge ingrat puis à l'âge adulte, qui est un âge d'égoïsme et de violence.

Il ne s'agit pas ici de contester les faits établis par M. Piaget ; ils m'apparaissent aussi remarquables qu'inattaquables. Que signifient-ils sur le plan des valeurs ? M. Piaget semble nous conduire à une solution assez optimiste lorsqu'il montre que le développement moral normal va de l'égoïsme infantin à une étape de solidarité, de réciprocité : de l'hétéronomie à l'autonomie.

La vie et le temps

Or, je crois que cette conclusion, prolongée dans une perspective philosophique, peut devenir singulièrement dangereuse, ou du moins qu'elle est ambivalente. Les termes d'autonomie, de réciprocité, je ne les admetts qu'en les chargeant d'un coefficient particulier, en montrant qu'il s'agit, non pas de valeurs, mais d'opérations, de fonctions. Il s'agit, en d'autres termes, de la quête de l'autonomie par l'adulte, de la réversibilité, de l'équilibre, de la solidarité, de la réciprocité ; et cette quête n'a de sens que par les possibilités de bien ou de mal qu'elle offre. L'adulte n'est pas majeur, il est plus disponible.

Permettez-moi de vous donner un exemple. Supposons qu'étant employé de banque j'aie commis une grosse indécatesse, tripoté dans les titres ou dans le coffre-fort. Je rentre chez moi ayant l'impression d'être déshonoré. Je vais être renvoyé, peut-être traduit en justice. Je m'effondre dans ma chambre. Mon enfant de 5 ou 6 ans entre, me voit angoissé. Il se jette vers moi en disant : « Papa, tu es triste. » Il me serre de toutes ses forces, car les enfants traduisent quantitativement le qualitatif de leur affection. Je ne suis pas plus avancé pour autant. L'enfant hétéronome, égocentrique, est totalement incapable de se mettre à ma place.

Plus tard, il me vient à l'idée d'aller consulter un avocat. Admettons, par un effort d'imagination, qu'il se trouve à Genève un avocat à la fois ^{p.206} très habile et très malhonnête — ce sont les avocats souvent les plus utiles. Je vais le trouver. Il se fait payer et me dit :

— Mon ami, je vais vous tirer d'affaire.

Où est la réciprocité et la solidarité ? Du point de vue instrumental, du point de vue opératoire, du point de vue qui est, je crois, celui de M. Piaget, elle est chez l'avocat malhonnête. Seul, il a été capable de se mettre à ma place et de me tirer d'affaire. L'enfant en est totalement incapable. Il n'a pu que me serrer dans ses bras.

Vous me direz : Oui, mais il y a quand même une valeur de l'instrumentalité. Il vaut mieux, par exemple, avoir une mauvaise machine à écrire que de n'en avoir pas du tout indépendamment de ce que j'en fais.

Je me demande s'il n'en est pas de même de ce qu'on appelle, peut-être un peu imprudemment, en le valorisant moralement, l'équilibre, la réversibilité, la solidarité, la réciprocité. On apprend parfois, en lisant les journaux, qu'un

La vie et le temps

serviteur, une gouvernante, ont pendant des années cajolé, flatté hypocritement leur maître, se pliant à tous ses caprices. A quelle fin ? Pour capter un testament. Ces gens-là sont tout à fait solidaires et réciproques ; si la solidarité consiste à se mettre à la place d'autrui, ils ont su mimer admirablement autrui. Il faut être en garde contre l'emploi de certains termes.

Le renversement dont je parlais tout à l'heure s'amorce. Une expérience universelle, qui n'est pas du tout contraire à ce que vient de nous dire M. Piaget mais qui nous place simplement sur un plan différent, se révèle tout autre. « Soyez comme des enfants si vous voulez conquérir le Royaume des Cieux. » Je vois donc un danger dans certaines conclusions philosophiques — que par ailleurs M. Piaget s'est bien gardé de tirer ; il est trop philosophe lui-même pour l'avoir fait —, et dans certaines conclusions morales que l'ambivalence des mots pourrait peut-être nous faire tirer.

Je crois enfin qu'il faudrait distinguer deux choses : le progrès par étapes et par paliers, admirablement montré par M. Piaget, et puis l'utilisation des instruments que ce progrès nous a permis d'obtenir.

Il y a d'une part un progrès fonctionnel et opératoire et sur ce plan, l'adulte vaut mieux que l'enfant. Puis il y a la dimension qu'on peut appeler morale, ou religieuse, et on peut se demander si, sur ce plan-là, ce n'est pas l'enfant qui vaut mieux que nous.

Je serais heureux d'avoir la réponse de M. Piaget à ce que je viens de dire.

M. JEAN PIAGET : Je remercie vivement M. Schaerer de ses remarques. En l'écoutant, j'ai éprouvé cette inquiétude que j'éprouve toujours quand j'écoute un philosophe ; c'est-à-dire qu'au début, j'ai l'impression de comprendre ; puis vient un moment où ça dérape et où je ne comprends plus parce que les mots n'ont plus le même sens pour lui et pour moi.

Quand M. Schaerer nous dit qu'après avoir commis des indélicatesses il ira trouver un avocat qui sera simultanément habile et malhonnête, qui le tirera d'affaire et que cet avocat sera alors en état de réciprocité ^{p.207} par rapport à lui, parce qu'il se place à son point de vue, je ne sais pas ce que le mot « réciprocité » veut dire. Je n'arrive plus à comprendre. J'appelle cela de la complicité et non de la réciprocité.

La vie et le temps

Je demande alors à M. Schaerer une définition du mot « réciprocité ». Et j'ai peur que cette définition, nous n'arrivions pas à la trouver tant que nous n'aurons pas mis les choses noir sur blanc, avec des formules.

Il y a deux sortes de vérités qui me sont personnellement intelligibles. Il y a d'un côté des faits d'expérience que ne nie pas M. Schaerer, et d'un autre côté, sur le terrain des discussions d'idées, des discussions de normes, il y a une méthode ; c'est la méthode logistique : définir d'abord, poser ses postulats, ensuite on peut s'entendre.

Dans l'exemple de la captation d'héritage, M. Schaerer a parlé de solidarité, et de nouveau de réciprocité. Là, je comprends encore moins. Le mot de complicité ici serait tautologique par rapport à ce que j'ai dit tout à l'heure ; il faudrait en inventer un autre. Mais j'avoue ne pas comprendre du tout la parenté entre l'usage que fait M. Schaerer des mots que j'emploie, et l'usage que j'en fais de mon côté.

Autrement dit, la question serait simple à résoudre. Posez vos définitions, je poserai les miennes. Nous concluons au vu des définitions et de leurs conséquences par une méthode abstraite et formelle. Sinon, il n'y a pas moyen de s'entendre. Les mots seront toujours pénétrés d'un sens vécu et subjectif tant qu'on n'en aura pas donné une définition rigoureuse.

M. RENÉ SCHAEERER : J'ai employé les mots « solidarité » et « réciprocité », pour avoir lu les travaux de M. Piaget, qui emploie très fréquemment ces termes. Mais de plus, comme le dit Pascal, vouloir définir certains termes qui parlent d'eux-mêmes, c'est obscurcir la question. Il est certain que l'avocat malhonnête ou la gouvernante qui cherche à capter l'héritage sont capables de faire ce qu'un enfant est incapable d'opérer, à savoir : se mettre à la place d'autrui.

M. JEAN PIAGET : Par une opération intellectuelle, mais cela n'a rien à voir avec la réciprocité morale. Votre avocat est assez intelligent pour comprendre la situation et il se met dans votre peau comme un acteur qui jouera le rôle qu'on lui demande de jouer ; cela n'a rien à voir avec la réciprocité au sens normatif.

M. RENÉ SCHAEERER : Cela nous conduit à admettre que le développement par

La vie et le temps

paliers conduit à un jeu de réversibilité, à une valeur instrumentale considérable, mais que sur le plan moral, la question se pose différemment.

M. JEAN PIAGET : Je ne le pense pas du tout. Il y a ici une confusion de l'intellectuel et du moral. D'un côté vous avez l'évolution intellectuelle de l'avocat qui peut être un homme suffisamment intelligent pour se mettre « dans votre peau » et défendre votre p.208 cause — qui serait mauvaise, dans le cas particulier. D'un autre côté, il y a l'évolution morale de la réciprocité et de la solidarité. Evolution morale qui est parallèle, mais non identique, et qui ne permet pas d'employer le même vocabulaire en sautant d'un domaine dans l'autre. Il y a isomorphisme et non identité de signification. Et sur le plan moral, votre avocat n'est pas dans la réciprocité. Je le répète : au point de vue moral, il n'y a là qu'une complicité.

M. RENÉ SCHAEERER : Il n'a rien d'un honnête homme puisque c'est une crapule, nous sommes d'accord ; mais il dispose néanmoins d'une faculté d'adaptation à autrui...

M. JEAN PIAGET : ... sur le plan de l'intelligence. Mais vous dites que la norme intellectuelle ne vaut pas sur le plan moral. J'ai par ailleurs étudié les normes morales sur le plan moral, sans toutefois donner aux notions que j'utilisais la signification que vous attribuez à celles que j'emploie sur le plan de l'intelligence, et que vous retransposez sur le plan moral. C'est là où je vois la confusion.

M. RENÉ SCHAEERER : La question valait la peine d'être posée. Le progrès que nous avons reconnu avec M. Piaget dans l'évolution par paliers, s'effectue dans une certaine perspective assez étroitement instrumentale. Il y aurait danger à élargir cette perspective, en considérant que le passage de l'enfance à l'âge adulte — qui met réellement l'adulte en possession de moyens qui font défaut à l'enfant — a une signification plus importante qu'il n'en a en réalité.

Je crois que nous ne sommes pas loin d'être d'accord quand nous séparons, vous et moi, le moral de l'intellectuel. Mais les termes que vous employez vous-même dans vos études sur le jugement moral : *solidarité* et *réciprocité*, me

La vie et le temps

paraissent n'avoir de valeur qu'à condition d'être accompagnés du coefficient fonctionnel, instrumental et non pas d'un coefficient moral.

M. JEAN PIAGET : J'ai beaucoup de peine à être d'accord avec M. Schaerer, et M. Chauchard va venir à la rescousse.

M. PAUL CHAUCHARD : Je voulais dire que votre avocat a besoin de suivre mon cours d'agapologie prospective pour apprendre véritablement ce qu'est l'amour. Quand les marxistes disent : On ne doit pas avoir d'amour pour les oppresseurs, on doit les haïr, je réponds : Qu'est-ce qu'aimer un oppresseur ? C'est vouloir l'équilibrer, l'empêcher d'opprimer les autres, l'empêcher de se comporter comme un névrosé et de risquer de le devenir.

M. RENÉ SCHAEERER : Mon avocat n'est pas du tout un névrosé. Je me refuse à croire qu'un cours d'agapologie puisse faire d'un avocat véreux un honnête homme. Il profitera de votre cours et l'utilisera avec sa malhonnêteté native.

M. PAUL CHAUCHARD : p.209 Il s'agit de préciser ce qu'est une vraie solidarité et un vrai amour. C'est là l'objet du débat entre le professeur Piaget et moi-même.

M. JEAN PIAGET : Mon voisin me donne la solution pour votre avocat : il y aurait réciprocité dans le cas où l'avocat comprendrait intellectuellement que la cause est déplorable et risquée, mais si néanmoins, par affection pour vous, il la plaiderait par réciprocité affective — et non pas intellectuelle, comme vous l'avez dit.

Mme GÉRARD DE PARREL : Si l'avocat avait été rééduqué quand il avait trois ou quatre ans, il aurait eu beaucoup plus de sens moral et ne serait pas devenu une crapule.

M. RENÉ SCHAEERER : Je n'en suis pas persuadé...

LE PRÉSIDENT : Nous avons déjà dépassé l'heure que nous nous étions fixés. Je regrette de n'avoir pas entendu plusieurs des personnes qui ont pris place

La vie et le temps

autour de cette table. Il y aura encore de nombreux entretiens où elles pourront se dédommager.

Je remercie très vivement tous ceux qui ont animé le débat de ce soir et déclare clos l'entretien.

@

QUATRIÈME ENTRETIEN PUBLIC

présidé par M. Pierre Abraham

@

LE PRÉSIDENT : p.211 Je déclare ouvert l'entretien sur la belle conférence que nous a donnée hier soir M. Ralea. Nous sommes heureux de constater qu'il y a un grand nombre de personnes qui désirent prendre la parole sur ce que nous a dit M. Ralea.

Avant de donner la parole à la première personne qui désire intervenir, je voudrais rappeler devant vous que le conférencier d'hier soir a, de l'avis unanime, traité son sujet avec une objectivité et une modération qui ont été remarquées par tous. Comme quoi il n'est pas absolument nécessaire, pour proposer des solutions radicales, de taper sur la table. Il n'en est pas moins vrai que les solutions qu'il nous a proposées sont des solutions radicales. Nous sommes persuadés qu'il n'est pas plus nécessaire à ceux qui interviendront de taper sur la table, aujourd'hui, que le conférencier ne l'a fait hier soir.

Et là-dessus, je donne la parole à M. Philippart.

M. LOUIS PHILIPPART : Parmi les faits susceptibles d'expliquer la crise de la jeunesse, M. Ralea a retenu, en premier lieu, la crise de la famille.

Je voudrais, au sujet de cette crise de la famille, vous faire part d'une interprétation peut-être un peu différente de celle qu'il a laissé entrevoir, et lui poser une ou deux questions. Je voudrais, d'autre part, lier à ce problème de la crise de la famille, celui de la réforme de l'éducation et de l'enseignement, qu'il a évoqué en termes fort brefs et synthétiques.

Personne, sans doute, ne songe aujourd'hui à contester le relâchement des liens familiaux. Nous savons que ce relâchement est dû le plus souvent à l'obligation qu'ont les deux conjoints de pratiquer un métier afin de satisfaire aux besoins de la famille. Nous savons que ce relâchement est dû aussi, surtout quand il s'agit de familles nombreuses, au fait que les grands enfants, à l'instar de leurs parents, doivent gagner leur vie et conquièrent du fait même plus

La vie et le temps

rapidement une certaine autonomie, et p.212 doivent leur formation d'homme plutôt à l'influence de l'usine, du chantier ou du syndicat qu'à celle de la famille ou de l'école. Peut-on en conclure que le milieu familial ne peut plus assumer son rôle éducatif, que les tout petits, par exemple, doivent être confiés à des crèches, que les enfants doivent trouver au foyer scolaire un milieu affectif compensatoire, que les adolescents doivent être confiés à des internats ? En d'autres termes, doit-on considérer avec M. Ralea que des institutions scolaires ou sociales appropriées sont des relais suffisants pour assurer le développement humain des enfants et des jeunes en général ?

Personnellement, je ne le crois pas. Je considère que la famille est et reste, en dépit de toutes les crises dont elle a pu être affligée au cours des temps, une cellule sociale fondamentale. Au sein de la famille, grâce à un réseau particulièrement complexe de relations humaines, il est possible de vivre jusqu'à la fin de l'adolescence au moins, sinon davantage, une expérience de vie irremplaçable, faite de tendresse, de compréhension, de générosité, de volonté et de travail en équipe.

Aussi, à mon avis, la politique des Etats démocratiques, respectueux de la personne humaine et soucieux du bien commun, doit-elle mettre tout en œuvre :

1° pour remédier à la crise actuelle de la famille — que je ne méconnais pas — en limitant le travail de la mère de famille et en améliorant le salaire ou la rémunération du père de famille ;

2° pour adapter toujours mieux le régime et des allocations familiales et des bourses d'étude aux besoins réels et progressifs de la famille ;

3° pour toujours mieux informer et éduquer les futurs parents et les jeunes parents de leurs devoirs et de leurs responsabilités vis-à-vis d'eux-mêmes, de leur progéniture et de la société ;

4° enfin, pour faire une place de choix à l'éducation des parents dans l'éducation permanente.

Je viens d'employer une expression qui appelle quelques observations.

M. Ralea nous a dit, dans sa conférence, que l'ouvrier socialiste, ou l'intellectuel socialiste, est un perpétuel étudiant. Je voudrais le convaincre d'une chose, c'est que dans les pays occidentaux, s'il n'en est peut-être pas

La vie et le temps

systematiquement de même, la pédagogie évolutive tend également à aménager les cadres de l'éducation permanente.

Je voudrais insister sur ce que je crois être une métamorphose encourageante de tout notre enseignement, sous l'influence de la limitation du temps de travail, de l'accroissement du temps libre, de la prolongation scolaire, de la multiplication des moyens modernes d'information et de diffusion, des ressources pratiquement inépuisables de la décentralisation culturelle, et grâce aussi au progrès des sciences humaines, et plus spécialement de la biologie, de la psycho-pédagogie et de la sociologie culturelle.

Tout se passe en effet comme si les étapes et les milieux de l'éducation se multipliaient au cours de l'existence ; comme si, tout en s'allongeant, l'âge de la scolarité était débordé de toutes parts, pendant l'enfance ^{p.213} et l'adolescence, par les responsabilités éducatives de la famille et des groupements de jeunesse ; pendant la jeunesse et l'âge mûr, par les initiatives et les institutions d'éducation post-scolaires — qu'il s'agisse de l'organisation de voyages d'études, de stages et de séminaires de perfectionnement technique ou de reconversion professionnelle, d'entraînement à l'éducation familiale ou à l'éducation civique, ou d'activités de loisirs désintéressées et compensatrices destinées à enrichir et à équilibrer la personnalité de ceux qui y participent.

En d'autres termes, notre époque, qui nous inspire parfois tant d'inquiétudes parce que nous ne pouvons pas faire face à tous les problèmes en même temps, nous ménage une chance exceptionnelle : celle d'aménager effectivement les structures, les programmes et l'encadrement de l'éducation permanente.

C'est dans cette nouvelle perspective, plus vaste, plus souple et plus diversifiée que le cadre traditionnel de la famille et de l'école, que nous devrions repenser l'esprit, le contenu et le rôle de chacune des étapes de la formation humaine.

Puisque des possibilités sont offertes à l'enfant et à l'adolescent au-delà de l'âge scolaire, pourquoi ne pas attendre l'âge — ainsi que l'écrivait récemment Roger Gall — où l'être humain est en pleine possession de ses moyens et en face de tâches bien précises, pour le spécialiser et pour meubler son esprit des connaissances qui lui sont nécessaires ?

Pourquoi ne pas consacrer le temps de l'adolescence, qui est l'âge de la

La vie et le temps

croissance et de la maturation, au développement des pouvoirs et des capacités de l'individu, plutôt qu'à celui des connaissances et des savoirs définitifs ? Ce qui signifierait qu'à côté de la formation intellectuelle, il serait possible de ne plus négliger à l'école la formation du caractère et de la volonté ; la formation du sens social et civique, la formation du goût et du sens artistique.

M. MICHEL RALEA : M. Philippart a parlé de la crise de la famille et a fait un éloge de la famille auquel je souscris immédiatement. Mais la famille est une notion sociologique qui a une histoire et qui a subi une évolution. Chez les peuples primitifs, la famille était un ensemble très large, groupant parfois jusqu'à vingt ou trente personnes ; puis, la famille se contracte et devient patriarcale ; elle prépare la famille actuelle, qui est la famille conjugale : père, mère et enfants. Dans toutes ces étapes, la famille a joué un rôle économique, surtout quand elle était nombreuse.

Maintenant, on assiste à une crise de la famille, qui ne tient pas seulement au fait que les parents n'ont pas le temps de s'occuper de leurs enfants, au fait que les enfants arrivent à gagner leur vie et que l'autorité des parents décroît, mais surtout au fait que le rôle de la famille n'a plus actuellement aucun rapport avec celui qu'elle avait avant. Elle n'est plus un élément économique qui soutient la société. Je suis d'accord avec M. Philippart pour dire qu'il faut aider les familles, qu'il faut leur donner des allocations. Mais étant donné la structure actuelle de la société, la famille n'a plus le rôle économique qu'elle avait auparavant.

p.214 Cela a une certaine influence sur l'évolution de la jeunesse, en ce sens qu'on ne peut plus compter sur l'affection, la vie en commun — de type patriarcal — qui existaient du temps où la famille jouait le rôle bien défini qu'on lui connaissait.

En ce qui concerne l'enseignement, M. Philippart nous dit qu'il ne croit pas que l'école pourrait se substituer à la famille. C'est vrai. Tout au moins au point de vue affectif. L'affection n'est pas du ressort de l'enseignement.

M. Philippart ne croit pas non plus à la fonction de l'enseignement. Il nous décrit cependant les réformes nécessaires pour avoir un enseignement qui pourrait sauver la jeunesse de la crise. Il y a donc là une petite contradiction que je relève. Je suis d'accord avec M. Philippart, il faut complètement réformer l'enseignement.

La vie et le temps

En ce qui concerne l'éducation des adultes dans les sociétés occidentales, M. Philippart a dit qu'il y a des gens qui s'informent toute leur vie et qui parfont leur éducation. C'est très exact.

LE PRÉSIDENT : Sur ce problème et sur celui d'une certaine forme d'enseignement, M. Mensignac va nous apporter des précisions.

M. MENSIGNAC : Je voudrais faire une remarque — qui n'est pas une critique — au sujet de ce qu'a dit hier soir M. Ralea. M. Ralea a donné comme cause de la délinquance dans les pays d'Europe occidentale et aux Etats-Unis, le chômage. Or, d'après ce qu'on peut apprendre par les journaux, de ce qui se passe à l'Est, bien qu'il n'y ait pas de chômage, il y a aussi des délinquants juvéniles. Peut-être pas dans les mêmes proportions, mais rien ne nous permet de l'affirmer.

Au sujet de l'éducation permanente, et en particulier de l'éducation ouvrière, telle qu'on la pratique en Occident, je dirai ceci : la plupart des jeunes ouvriers sont considérés simplement comme des outils de production. Si on leur fait des cours du soir, si on essaie de les instruire, c'est uniquement pour qu'ils produisent plus, et non parce qu'on les considère comme un capital humain et comme des citoyens à former.

Il faudrait donc que, soit sur le plan de la société, soit sur le plan patronal, soit par une entente entre les syndicats et le patronat, on donne une large extension à l'université ouvrière pour la rendre pour ainsi dire obligatoire un jour ou deux par semaine. Ce temps d'instruction serait pris sur le temps de travail, et non pas renvoyé au soir. Ainsi l'on aiderait vraiment tous ces jeunes à devenir des citoyens et des hommes à part entière.

M. MICHEL RALEA : En Roumanie, nous n'admettons dans les écoles supérieures qu'autant de candidats qu'il y a de places libres. Ainsi il n'y a pas de chômage — et en général il n'y a pas de chômage dans les pays socialistes. Il est vrai que dans les pays capitalistes, on importe de la main-d'œuvre, notamment en Allemagne ^{p.215} occidentale ; mais en général il y a beaucoup de chômage dans les autres pays. Et une des causes de la délinquance est précisément le chômage. Cela ressort de rapports du président du BIT, du président de l'UNESCO, d'une commission spéciale en Suède...

La vie et le temps

Chez nous, les cours du soir donnent de bons résultats. Les élèves peuvent devenir ingénieurs, médecins ou autre chose. Beaucoup de postes de direction, dans les ministères, sont occupés par des ouvriers qui sont devenus des ingénieurs diplômés.

LE PRÉSIDENT : Sur le problème de l'éducation, M. Nojorkam voudrait préciser certains points.

M. NOJORKAM : Monsieur Ralea, vous avez parlé hier d'une façon lucide et réaliste, et aussi peu intellectualiste que possible. Nous comprenons que vous êtes un homme d'action. Que le soi-disant problème de la jeunesse soit en réalité un problème d'adultes, je puis y souscrire entièrement. Mais que ce soit un problème de structure, je ne le crois qu'en partie. Je pense qu'il faudrait remplacer tout ce qui est intentionnel par l'estime et l'affection. Ce sont deux sentiments que l'on ne dirige pas, mais que l'on suscite. Il faut donner pour recevoir, et pour donner, il faut être riche soi-même, au moral s'entend. Quand les élèves n'entendent leurs maîtres discuter que de luttes syndicales et d'heures supplémentaires, quand une jeune fille est interrogée à l'examen par une maîtresse qui est en train de se faire les ongles, l'affection est exclue parce que l'estime est entamée.

Que l'on démontre aux jeunes combien a été plus pénible que la leur l'existence des adultes qui ont connu deux guerres et qui, arrivés à l'âge de 45 ans, se trouvent infailliblement écartés des cadres opérants, mais que — en dépit de cet état de choses — ces adultes ne demandent pas mieux que de donner aux jeunes tout le fruit de leur expérience et de leur travail, et l'on aura établi une base de compréhension fondée sur le sentiment.

Aucun de mes disciples n'a manqué de répondre aux marques d'une sollicitude suivie et d'une confiance totale qui règne dans l'atelier où nous travaillons ensemble.

Vous pouvez dire qu'un cas individuel échappe aux structurations administratives ou sociologiques. Mais précisément, il faut refaire le compagnonnage, et soustraire le jeune artiste aux miroirs à alouettes agités par le marché. Dans mon cours libre, nous étudions l'anatomie quatre fois de suite, alors que dans les institutions officielles, les professeurs du modèle

La vie et le temps

vivant, nommés par les partis, sont souvent incapables de dessiner un portrait.

Monsieur Ralea, je vous demande comment un dirigisme quelconque pourrait inculquer à la jeunesse la fusion entre nature et culture, nécessaire à l'éclosion d'un art sain ? Cette fusion ne peut être enseignée que par des individus qui en possèdent le secret. Cette conception d'un enseignement en vue d'un art plus humain, pour le prochain, donc pour la masse, est-elle conciliable avec vos points de vue ?

M. MICHEL RALEA : p.216 Vous nous dites, si j'ai bien compris, que la jeunesse manque de sentiment artistique et que l'éducation artistique est très mal faite ou insuffisante.

M. NOJORKAM : Dans l'enseignement officiel, la jeunesse ne se sent pas appuyée. Dans un atelier jouent davantage le sens de la responsabilité et la sympathie.

M. MICHEL RALEA : Cela tient aux défauts de la société actuelle ; c'est une question de structures. Le jeune ne peut pas choisir, il ne trouve jamais de place libre dans des carrières pour lesquelles il a des dispositions. Il est toujours forcé d'entrer là où il y a des places libres, et on ne trouve de places libres que dans les entreprises où le patron a intérêt à développer, dans un but commercial, telle ou telle fabrication.

Donc le jeu des aptitudes artistiques n'est pas libre. Le jeune ne peut pas choisir ce qu'il veut ; il ne peut que prendre ce qu'il trouve.

Vous me dites qu'on peut remédier à cela par la bonne camaraderie. Cela se trouve dans les associations professionnelles. Il y a des associations de peintres, de musiciens, d'hommes de science, et dans ces associations une certaine influence s'exerce des uns sur les autres.

M. NOJORKAM : Mais on n'y enseigne pas les arts...

M. MICHEL RALEA : Je crois absolument nécessaire d'instituer dans les lycées un enseignement polytechnique. Il ne faut pas faire une trop grande

La vie et le temps

différence entre les manuels, les intellectuels et les artistes. Mais il ne faut pas renoncer à une éducation humaniste ni à une éducation artistique.

Cela, cependant, ne me semble pas avoir une grande importance pour remédier à la crise actuelle de la jeunesse.

M. ALESSANDRO PELLEGRINI : Je voudrais revenir sur le problème des « blousons noirs » et de la famille.

Les « blousons noirs » représentent un phénomène de criminalité tellement grave qu'en différents pays on a dû recourir à des dispositions spéciales. Dans certaines grandes villes des Etats-Unis, le couvre-feu a été fixé à 10 h. ¹/₂ pour les jeunes qui n'ont pas encore 17 ans.

Ce phénomène se retrouve en Occident, en Orient, en Amérique du Nord, en Russie, au Japon, et il faut dire qu'il ne peut pas être imputé au chômage ; il s'agit souvent d'enfants qui n'ont que 12 ans. On a constaté en Amérique que, pour une grande part, la criminalité intéresse des enfants de 10 à 14 ans. Cela n'est donc pas dû au chômage ; ces enfants vont encore à l'école.

Ce phénomène n'existe pas, ou est beaucoup moins apparent dans les pays sous-développés. Il augmente dans les pays dont le standard de vie est élevé. Ce qui prouve que la révolte contre la société provient d'un désarroi psychique. Et cela doit encore nous amener à conclure que la ^{p.217} répression policière n'est pas ce qui convient pour réduire et vaincre ce phénomène.

Ce problème a déjà été étudié par des spécialistes, et j'aurais aimé entendre des spécialistes en psychologie, en criminologie, nous parler de ce problème, qui aurait pu occuper une plus grande partie de notre décade.

Je voudrais seulement rappeler que dans l'étude de ce problème, on est arrivé à certaines conclusions relatives à la famille. A savoir, que l'absence maternelle dans l'enfance, et le manque d'un exemple positif du père au début de l'adolescence, permettant d'acquérir une notion précise du bien et du mal, sont les causes principales de cette inquiétude juvénile qui culmine dans l'angoisse et peut conduire jusqu'au crime.

Par suite d'une carence de l'éducation familiale, il y a donc une absence de sécurité intérieure ; d'où l'impossibilité de s'orienter dans la vie, origine des mouvements irréfléchis de révolte.

La vie et le temps

L'adolescent qui ne réussit pas à s'adapter à la vie sociale, recherche un groupe d'enfants de son âge qui lui ressemblent. Les insuffisances et les inaptitudes de chacun trouvent leur rempart dans le groupe, qui se montre violent et agressif contre la société où le sujet isolé ne réussit pas à s'adapter.

On pourrait dire que le comportement de ces jeunes révoltés signifie un refus global de la société telle qu'elle se présente à eux, refus causé par un ressentiment profondément enraciné. On pourrait même retrouver un fond de protestation morale dans cette révolte contre la vie que famille et société leur imposent, contre le désordre de la société qui se manifeste par le désordre des familles et qui se répercute dans l'âme des jeunes en provoquant une tendance à la violence et au crime.

Il faut évidemment une transformation sociale pour guérir ces jeunes, mais aussi une transformation des consciences. On peut évidemment, par des principes d'autorité, adapter ces jeunes à la société ; mais il se peut que cette adaptation laisse les jeunes déçus.

Permettez-moi de vous faire remarquer un trait de caractère qui, à notre surprise, est commun aux jeunes révoltés et aux meilleurs d'entre les jeunes, c'est-à-dire nos meilleurs élèves à l'université. Je veux parler du reniement constant du principe d'autorité, sur lequel l'âge mûr s'était toujours appuyé vis-à-vis des plus jeunes. Il est évident qu'une société peut toujours, par tous les moyens, imposer son autorité. La propagande suffisait à convaincre les jeunes Allemands que Hitler était sacré. Avoir foi en lui était une religion. Il faut reconnaître que le reniement de ce principe d'autorité, en tant que culte de la personnalité, en Russie, est un signe réconfortant. Staline n'est plus sacré, c'est déjà mieux. Mais en Occident, pourquoi donc ce principe d'autorité, hier encore essentiel, n'a-t-il plus de valeur, ou si peu ? Tout simplement parce que les aînés n'ont plus un ordre de vie à proposer, un système de certitudes ; le principe d'autorité a perdu toute valeur parce que les aînés n'avaient plus grand-chose à dire aux jeunes.

Nous ne voudrions pas, dans la ville de Rousseau, douter de l'attitude spontanée et naturelle de l'homme. Mais il faut bien que nature et jugement soient cultivés, ce qui s'est toujours produit par la transmission et ^{p.218} l'osmose, d'une génération à l'autre, d'un système de croyances selon lequel on a formé et éduqué les jeunes. Or, aujourd'hui, cette transmission ne se vérifie

La vie et le temps

plus. Il faut donc trouver un substitut au principe d'autorité... au moins ici, en Occident, puisque nous en sommes là. Nous n'avons pas à notre disposition une autorité absolue pour imposer aux jeunes ce qu'ils doivent croire. Je m'en réjouis, pardonnez-moi... Il faut donc recourir à un nouveau principe, pleinement valable. Lequel ? L'exemple, accompagné de la persuasion, suivant une méthode que nous pourrions appeler socratique ; la persuasion à laquelle on arrive par le doute. Etrange fait que ce soit les meilleurs d'entre les jeunes qui demandent, exigent, cette méthode.

Si d'un côté il y a un principe d'autorité, il pourrait, d'un autre côté, y avoir un principe de critique et de liberté ; et peut-être ce principe de liberté, qui est dans la tradition occidentale, pourrait aider à donner aux jeunes une perspective pour leur vie.

M. MICHEL RALEA : M. Pellegrini croit que la crise de la jeunesse est née de la crise du principe d'autorité. Sa conclusion est assez pessimiste. J'ai insisté sur la conception que nous, les aînés, avons de la jeunesse. Nous sommes pessimistes. Nous la considérons assez souvent comme une catégorie déchuée et sans importance de la société.

M. Pellegrini a cité des chiffres qui ne sont pas exacts. Il a dit qu'en Amérique la criminalité est le fait des jeunes. Ce n'est pas exact. La criminalité juvénile représente tout au plus 15 à 20 %. Mais ce qui est, à mon avis, une cause de la crise actuelle, c'est que nous, les aînés, avons une idée très pessimiste sur la jeunesse. On croit la jeunesse très difficile à éduquer. C'est une erreur. Il faut faire tout son possible pour éduquer cette jeunesse, qui n'est pas aussi déchuée qu'on pourrait le croire.

On a parlé des *teddy boys*, des « blousons noirs » ; mais il résulte de nombreuses enquêtes faites dans différents pays qu'il y a une jeunesse saine, très sérieuse, qui veut travailler et qui constitue la couche supérieure de la population de cet âge.

J'ai dit qu'on ne peut pas refaire la famille comme elle était auparavant ; on ne peut pas créer des sentiments de tendresse entre parents et enfants. Il y a des problèmes de structure qui concernent l'évolution de la société. On ne peut pas revenir sur tout cela, mais on peut trouver des institutions capables de remplacer la famille ; cependant, celle-ci va encore durer. En tout cas, il faut

La vie et le temps

l'aider, parce que c'est une institution très bonne, très efficace. Il faut aussi des associations de jeunesse ; il faut donner du travail aux jeunes. Quand on travaille, quand on crée, on a une mentalité optimiste. Si la jeunesse est considérée comme traversant une crise qui la place, dans une certaine mesure, en dehors de la société, elle a le sentiment de son inutilité sociale ; elle ne peut pas s'adapter.

Il y a encore quelque chose de très grave, c'est la peur qu'à la jeunesse d'une guerre future. Je parle assez souvent à des jeunes qui me disent : « A quoi bon faire quelque chose, puisqu'une guerre éclatera et que nous serons tous détruits... » D'où un certain scepticisme, qui est une des causes principales de la crise actuelle de la jeunesse.

M. ALESSANDRO PELLEGRINI : p.219 Vous avez déjà dit tout cela. Vous répétez votre conférence d'hier. Peut-être vaudrait-il mieux que chacun de nous dise ce qu'il a à dire et vous résumeriez ensuite vos observations.

M. MICHEL RALEA : Je suis obligé de répéter certaines chose parce que je vois qu'on ne m'a pas bien compris. Peut-être ne m'a-t-on pas bien entendu...

Le travail, les associations de jeunes qui remplacent la famille, les loisirs, les voyages, ce sont là des palliatifs. Or, la crise de la jeunesse ne peut être réglée définitivement que par un changement de structures. Mais d'ici-là, on peut essayer certains palliatifs.

Refaire la famille n'est pas possible. Vous me dites que je dois vous expliquer comment ? Dites-moi, vous, comment vous concevez qu'on refasse la famille...

M. ALESSANDRO PELLEGRINI : Je vous donne le résultat des enquêtes...

M. MICHEL RALEA : Moi aussi...

LE PRÉSIDENT : Nous allons remonter d'un échelon dans la chronologie de l'être humain, avec Mme Gérard de Parrel, qui va nous parler plus particulièrement de l'enfant.

Mais je voudrais exprimer un regret et constater que les intervenants, en

La vie et le temps

général, lisent des papiers préparés à l'avance. Je dois déplorer cette façon de faire. Les débats seraient beaucoup plus vivants, beaucoup plus animés, et pour le public et pour nous-mêmes, si les intervenants consentaient à mettre leur papier de côté et à parler devant le micro... Ce serait plus amusant et plus vivant.

M. MICHEL RALEA : Ce n'est d'ailleurs pas juste pour moi, car je ne sais pas ce qu'on va me dire, alors que je n'ai rien préparé.

Mme GÉRARD DE PARREL : M. Michel Ralea a fait hier soir une conférence très intéressante et de tendance concrète. Il a envisagé avec raison que le problème des générations dans le monde actuel est un faux problème. Pourquoi établir des divisions aussi nettes, créer des cloisons étanches dans l'évolution de la vie de chacun ? Jeunesse, adolescence, âge adulte, âge mur — naturellement nous ne prononçons plus le mot « vieillesse », qui n'a plus cours de nos jours... N'est-ce pas, après tout, le même personnage qui, de la naissance à la mort, subit, en dehors de sa volonté, des bouleversements biologiques, hormonaux, physiologiques, psychiques et intellectuels ? On oublie que l'humain, à travers les aventures de son destin, ne fait qu'une seule et même personne. Le problème des générations et de leurs rapports entre elles est au fond une lutte contre soi-même, une véritable guerre civile des âges et c'est une lutte contre l'inéluctable.

p.220 Je me permets de demander à Michel Ralea quelques suppléments d'informations.

Première question : Dans cette classification des étapes de la vie, pourquoi débiter par la jeunesse ? A partir de quel âge commence-t-on à être « jeune » ?

Deuxième question : Pourquoi ne pas attacher une importance primordiale au premier âge, à l'enfance ?

Le professeur Jean Piaget est le maître incontesté en ce qui concerne les évolutions psycho-intellectuelles de l'enfant. Toutefois, les choses ne vont pas toujours de façon normale.

M. Ralea nous a parlé de manière concrète, et nous lui demandons de nous révéler ce qui se fait dans les pays socialistes en faveur de l'enfance déficiente récupérable.

La vie et le temps

Pourrait-il nous renseigner sur ce qu'on fait en Roumanie pour les retardés ou les perturbés de l'articulation, de la parole et du langage ; pour les entravés de la stabilité, de la psycho-motricité, les agités, les instables, les agressifs ? Pour les agités, emploie-t-on les grands exercices d'immobilisme qui remplacent plus que victorieusement les dangereux tranquillisants ? Applique-t-on de façon précoce les traitements rééducateurs plurivalents, condition essentielle dont dépend le résultat favorable, ou non ?

C'est à partir de 18 ou 24 mois que doit intervenir la rééducation plurivalente, thérapeutique de première importance, en même temps que les thérapeutiques médicales.

De même pour les enfants pervers ou de tendances caractérielles anormales, la rééducation est dans l'unique prophylaxie efficiente envers les égarements et les crimes des délinquants. Quand un enfant est délinquant, il est déjà bien tard. Si on l'avait soigné quand il était un pervers, à 18 mois, 2, 3 ou 4 ans, au plus, il arriverait à l'âge scolaire beaucoup plus calme. Il aurait beaucoup plus d'aptitudes pour les acquisitions pédagogiques ; il serait un enfant qui ne perturberait pas les classes, comme il y en a tant, surtout maintenant, alors que les classes sont pléthoriques...

Prendre un enfant déficient quand il est encore récupérable — c'est-à-dire le plus tôt possible — est, nous l'affirmons, le seul moyen de récupérer un sujet pour la famille, la société et les activités professionnelles. Et nous demandons à M. Michel Ralea de nous dire sous quelle forme — sous l'égide de l'idéal socialiste — on envisage cette question ?

M. MICHEL RALEA : Répondre à votre question : où commence la jeunesse ? est un peu difficile. J'ai combattu la notion sociologique de la génération, d'abord parce qu'il n'y a pas entente entre les sociologues sur les limites d'âge ; mais pour la jeunesse, je crois qu'on peut prendre pour critère la puberté. A partir de 14 ou 15 ans on peut parler de « jeunes ».

Pourquoi n'ai-je pas parlé de l'enfance ? D'abord parce que la question n'était pas au programme. On a envisagé ici les remèdes à apporter dans la crise de la jeunesse. Les enfants ne sont pas encore des citoyens p.221 productifs. Ils sont dans une période de préparation. C'est très intéressant pour le pédagogue ; moins pour le sociologue.

La vie et le temps

En ce qui concerne les pays socialistes, je ne connais pas la situation dans tous les pays, mais en ce qui concerne la Roumanie, je peux répondre que ces questions de déficience de la jeunesse retiennent l'attention de tous les pédagogues et de tous les gens qui s'occupent d'enseignement. Il y a chez nous des cours de défectologie, qui comprennent de nombreuses sections, pour les amnésiques, pour les enfants qui ont des difficultés de la parole, pour les turbulents, les agressifs, etc.

Dans chaque lycée il y a un psychopède, c'est-à-dire quelqu'un qui comprend la psychologie des défauts et qui cherche à y remédier par divers moyens.

Il y a dans presque tous les lycées d'enseignement secondaire des cours de perfectionnement du langage. Il y a, pour ceux qui ont des difficultés à s'exprimer, des exercices spéciaux et on soigne les élèves qui ont des difficultés du point de vue du langage.

Mme GÉRARD DE PARREL : Mais les enfants des cours moyens et des lycées sont déjà trop âgés...

M. MICHEL RALEA : Dans les écoles primaires, il y a aussi des psychopèdes. Et également dans l'enseignement préscolaire.

Mme GÉRARD DE PARREL : Il faut qu'un enfant d'âge scolaire soit déjà préparé, ne soit plus encombré de troubles de l'articulation, du caractère, etc.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Tor, qui voudrait nous parler des générations dans les pays sous-développés.

M. VEDAT NEDIM TOR : Dans les pays sous-développés qui subissent une crise d'adaptation à la civilisation occidentale, l'antagonisme entre les vieux et les jeunes est une question sociale de brûlante actualité. Et comme ces peuples sous-développés constituent presque les trois quarts de la population mondiale, il s'agit là d'une question vitale pour le sort de l'humanité.

La Turquie, qui est entrée avec Ataturk dans une ère de réformes et d'occidentalisation radicale, constitue un exemple typique pour le thème des Rencontres.

La vie et le temps

On pourrait brièvement énumérer comme suit les principaux facteurs qui déclenchent le conflit entre les générations dans les pays sous-développés :

1° Dissolution des habitudes traditionnelles de travail et de la vie sociale et familiale par suite de l'apparition des techniques modernes ;

2° Abolition du système juridique théocratique et bouleversement des valeurs morales, religieuses, par la laïcisation de l'Etat ;

3° ^{p.222} Accroissement des frottements dans la famille et dans la société, par l'émancipation de la femme, surtout dans les pays musulmans ;

4° Education primaire obligatoire, qui élargit de jour en jour l'abîme intellectuel entre les parents analphabètes et les enfants plus ou moins éclairés ;

5° Manque d'éducateurs et de pédagogues qualifiés ;

6° Taux d'accroissement de la population qui augmente les difficultés de la tâche éducative et constructive de l'Etat ;

7° Mauvaises conditions d'habitation ;

8° Abus démagogiques des partis politiques pour gagner la majorité des voix des électeurs en grande partie ignorants et rétrogrades ;

9° Jeunesse bombardée de revues, livres, chansons et films qui tournent tous autour des thèmes : sexe et violence.

Le choc stupéfiant et désintégrant de tous ces facteurs sur une société statique et médiévale, en voie de transformation rapide, est facile à imaginer. C'est la négation de toute discipline interne et externe ; c'est la désintégration sociale et c'est l'épanouissement de générations rebelles et pauvres de tout idéal, alors que toutes ces nations ont un besoin urgent de générations animées d'un idéalisme ardent et patient, prêtes à tout sacrifier pour le relèvement et la construction des pays arriérés, pauvres et malheureux.

Nous nous trouvons alors face à une tâche colossale d'éducation. Je me bornerai au problème des publications qui joue un rôle immense dans la formation morale et sociale de l'homme.

Dans les pays sous-développés où la famille, l'éducateur, l'école, l'Eglise, ne sont pas à même d'exercer une influence éducative et positive, c'est surtout la rue qui agit sur la formation des enfants.

La vie et le temps

Pour vous donner une idée succincte de la qualité misérable de ces publications, je vous ai apporté quelques spécimens de revues et de livres. Voici quelques titres : *Texas, Kid Sally, Tom Mix*, etc. Voici maintenant des titres d'articles : *La fiancée pécheresse, La nuit de noces, La vierge folle, Le désir nu*, etc.

Toutes ces revues et ces romans ne sont pas, fort heureusement, de provenance turque ; tout cela est importé d'Europe et d'Amérique.

Je regrette également de n'avoir pas pu apporter quelques spécimens de films qui ont inondé nos cinémas. Mais comme ils sont en grande partie importés, vous pouvez vous imaginer combien ils sont utiles au relèvement intellectuel, artistique et culturel de la jeunesse et des masses des pays sous-développés.

Au cours d'un entretien, M. Victor Martin s'est plaint de l'abus des tranquillisants dont la grande industrie des produits chimiques inonde le marché. Mais je trouve que c'est un résultat tout naturel, et même nécessaire, pour atténuer un peu les effets dévastateurs de ces excitants qui attaquent la santé et le repos moral de notre jeunesse.

p.223 Dans un autre entretien, on a abordé la question de l'accélération du développement intellectuel chez l'enfant. Je peux seulement vous assurer que toutes ces publications contribueront beaucoup à l'accélération de l'immoralité et de la criminalité.

Comme vous le voyez, il s'agit d'une question éminemment culturelle et éducative qu'on doit essayer de résoudre en collaboration internationale.

Il s'agit de créer, par une collaboration des psychologues, des pédagogues, des criminologistes, des psychiatres, des juristes, conscients de leurs responsabilités, une nouvelle notion juridique de « crime culturel », afin de pouvoir condamner internationalement toutes ces productions nuisibles à la santé morale de l'homme.

LE PRÉSIDENT : Nous remercions beaucoup M. Tor de son intervention.

Nous aussi, nous souhaitons vivement qu'une organisation internationale — et je pense à l'UNESCO — puisse effectivement mener le combat contre ce genre de littérature.

La vie et le temps

Mme ELLEN JUHNKE : A l'ère atomique, le problème de l'éducation se présente d'une façon différente de celle où il s'est présenté précédemment. Nous nous trouvons dans une situation singulière. Il n'y a plus « la génération », « la jeunesse », mais des groupes de jeunes très divers. Les uns se jettent dans le plaisir, dans les divertissements superficiels et même dans la criminalité ; les autres se dévouent à la recherche scientifique, philosophique, etc. Ce sont eux que l'on entend dire : Nous sommes même plus sérieux que nos parents. D'autres encore font leur travail ou leurs études médiocrement, apprennent le minimum nécessaire pour leur examen, sans élan, sans inquiétude intérieure et sans contacts avec leurs professeurs, ni même avec leurs camarades.

Qu'est-ce qui fait que la situation de la jeunesse diffère tant de celle des autres générations ? C'est qu'elle a le sentiment de ne plus avoir de temps à perdre. Elle sent consciemment ou inconsciemment que l'empoisonnement radioactif de l'air et des aliments augmente de jour en jour. Les jeunes disent : « Nous serons tous volatilisés par des bombes atomiques », et pensent de ce fait qu'il n'y a pas pour eux de passé, pas de futur, mais seulement le moment présent. Alors ils veulent profiter du temps qui reste, de la manière qui nous a été montrée dans divers films. Ils ont conscience de vivre dans un monde où règnent le non-sens et l'absurdité.

Il y a par contre d'autres jeunes qui, s'inspirant des mêmes motifs, réagissent dans des sens différents. Eux aussi ont consciemment ou inconsciemment un pressentiment que nous n'avons plus beaucoup de temps à perdre, et c'est pourquoi ils travaillent avec une ardeur rarement vue dans les autres générations. Ils veulent encore accroître leurs connaissances et réaliser leur idéal.

M. PATOCCHI : J'ai l'impression que l'on parle d'une jeunesse totalement malade, alors que je trouve qu'il y a à notre époque — et on n'en parle pas assez — une jeunesse merveilleuse dont les études sont ^{p.224} devenues très difficiles. Je suis dans l'enseignement depuis 25 ans et je dois dire qu'il y a des jeunes qui travaillent beaucoup. Il faut penser à toute cette solidarité de travail et d'étude qui sort du silence des laboratoires, des ateliers. N'y a-t-il pas, derrière tout cela, une moralité de la jeunesse, que la presse ne met pas assez en évidence, mais qui cependant existe. Il suffit que, dans un collège, quelques enfants commettent quelque chose de mal pour que tout le monde en parle.

La vie et le temps

Mais on ne parle pas des autres, bien entendu. Ces jeunes-là ne travaillent pas uniquement en vue du succès, mais parce qu'ils sont conscients de leur responsabilité.

Je crois que nous ne pouvons pas esquisser un tableau général des générations sans tenir compte de cette réalité et de cette réserve de vitalité énorme qui nous entoure et qui nous prolonge.

Je voudrais encore remarquer autre chose, c'est que le problème des « blousons noirs », le problème de la jeunesse dévoyée a toujours existé. Songez qu'au siècle dernier, à l'instar des parents, les jeunes accédaient au crime par le duel. La criminalité juvénile a toujours existé ; maintenant, elle a pris l'aspect de notre temps. Et puis, la presse a donné une ampleur excessive à tout cela.

Je voudrais, pour conclure, aborder le problème de la famille et dire que la famille est maintenant indestructible. Elle est fondamentale pour nous, mais n'est pas toujours le vrai lieu de tendresse que l'on exige pour les enfants. Souvent les mères sont trop tendres et n'ont pas cette fermeté que seuls le vrai amour et la vraie conscience de la valeur morale de leurs enfants peut leur donner. On voit toujours les parents accourir pour excuser les faiblesses de leurs enfants.

Puis, dès que les enfants sortent de la famille, on les rappelle à certains devoirs purement économiques, ce qui n'est pas toujours très noble.

D'autre part, que trouvent les enfants auprès de leurs parents lorsque toute la famille est assise devant le poste de télévision ? J'ai quantité d'élèves qui doivent aller se cacher pour étudier.

M. LOUIS FOUCHER : J'avais l'intention de présenter quelques remarques qui touchent un peu à l'histoire et qui doivent en fin de compte donner quelques leçons d'optimisme.

Les jeunes aiment à se grouper entre eux. D'abord ils ont le même âge ; puis ils ont des perspectives semblables sur le passé, le présent et l'avenir. S'ils s'assemblent, c'est parce qu'ils se ressemblent ; et s'ils se lient, nous pensons que c'est parce qu'ils se comprennent.

Mais par le fait des circonstances que nous connaissons (habitat, situations

La vie et le temps

psychologiques, etc.) tout ce qui pouvait être vertu devient énervement. Si nous étudions le phénomène de la formation des « bandes », on voit que tout ce qui pouvait être désir du beau et du bien devient tout d'un coup maléfique. Mais le passé nous apprend qu'il s'agit d'une très vieille histoire...

Qu'on fasse faire du rugby à une jeune « terreur » d'un quartier parisien, cette jeune « terreur » a un comportement tout à fait normal : il a pu se bagarrer dans la légalité. Historiquement, lorsque Charles VII a rassemblé les bandes qui terrorisaient le pays français, au temps de la p.225 guerre de Cent Ans, il n'a rien fait que de rassembler une certaine espèce de « blousons noirs ». Est-ce qu'autrefois, avec le duel, il n'y avait pas un défoulement des « blousons dorés » de l'aristocratie ?

Ces bandes ont des meneurs, mais il suffirait de peu de chose pour que ces meneurs aient des qualités de chef.

Si nous voyons *Les sept contre Thèbes*, qu'étaient Étéocle et Polynice, sinon des « blousons dorés », des chefs de bande. Si ces deux jeunes avaient été des chefs politiques, ils n'auraient pas été des meneurs, mais des hommes d'Etat. Les bandes ont leurs dieux et leurs rites. Ces dieux, et leurs rites, ce sont des acteurs, ce sont des chanteurs, ce sont peut-être des malfaiteurs célèbres. Mais dans le fait qu'ils se cherchent des modèles, il y a tout de même un certain idéal, au sens complet du terme, et il suffirait peut-être de peu de chose : d'un illustre exemple pour que, la vertu aidant, tout soit changé. Il faudrait peut-être faire habiller la vertu un peu plus joyeusement.

Je ne voudrais pas avoir l'air de faire l'apologie des « blousons noirs », mais il y a dans ces bandes un esprit de corps, une solidarité, un refus de trahir. Qu'est-ce que cette solidarité, sinon celle de la chevalerie ? On a vu, dans l'histoire, des aventures que je ne dirai pas gratuites, mais pour la foi ; des emballements considérables, au temps des Croisades par exemple...

Le goût de plaire, de plaire aux filles, aux camarades, le sentiment d'être le plus fort, le meilleur, de vouloir être admiré, n'est-ce pas le même qui a présidé à la constitution des cours d'amour ? N'est-ce pas le même qui a donné naissance aux exploits antiques sur le Stade, aux Ivanhoé, aux Lancelot du Lac, qui sont encore aujourd'hui choisis comme modèles par un bon nombre de jeunes.

La vie et le temps

Il y a le goût de la liberté qui nous a donné la Guerre des gueux, en Flandre, le goût du bruit, des transistors, des cyclomoteurs, ce grondement des autos que la jeunesse aime à retrouver pour se dépenser d'une manière effrénée. Est-ce que les jeunes cavaliers romains, est-ce que les jeunes chevaliers de la Renaissance, les mousquetaires ne faisaient pas de bruit en rentrant de leurs équipées triomphales ?...

Tout cela pour dire que si nous comprenons mal les jeunes, c'est que nous voulons indûment nous les approprier. Mais les enfants ne sont pas « nos » enfants, ils ne nous appartiennent pas ; ils ont besoin d'avoir notre amour mais non de recevoir des idées toutes faites ; ils ont leurs pensées à eux ; ils ont leur âme qui est toute orientée vers demain. Et c'est à nous d'essayer de les suivre et non à eux de nous imiter.

Comprendre les jeunes, c'est d'abord aller avec eux. Evidemment, le malheur des temps veut que le père de famille ne puisse pas s'intéresser suffisamment à ses enfants, et ne puisse pas suivre cette progéniture à qui il a eu la chance de donner la vie. Or, que nous apporte la jeunesse ? La jeunesse nous a apporté le goût de l'indépendance et de la liberté. La jeunesse nous a apporté et nous apporte le sens de la justice. N'est-ce pas, d'une part, un souci de justice et, d'autre part, une rébellion contre une autorité toute faite et qu'elle n'a pas voulu reconnaître, qui a fait qu'une Antigone s'est dressée contre Créon ? Il n'y a rien là que de très p.226 naturel, et c'est l'honneur de l'humanité qu'une Antigone se dresse ainsi, même si elle est perdante, contre Créon. Or, qui était Antigone, sinon la sœur de deux « blousons dorés », Etéocle et Polynice, et la sœur d'Ismène, que l'on imagine fort bien assister à toutes les surprises-parties de son temps.

En terminant, je voudrais évoquer les *Burgraves* où les rôles s'échelonnent entre 25 et 90 ans et où Job, le grand vieillard, l'arrière-grand-père, parlant à son fils, le vieux Magnus, lui dit :

— Jeune homme, taisez-vous...

La jeunesse n'est donc qu'une chose toute relative et ce conflit de la jeunesse n'existe pas en tant que conflit de génération. Et l'histoire nous apprend à conserver un certain optimisme.

LE PRÉSIDENT : Est-ce que M. Ralea peut partager ce point de vue ?

La vie et le temps

M. MICHEL RALEA : Cette intervention va dans le sens de ma conférence d'hier soir. Je suis très optimiste en ce qui concerne la jeunesse.

Je crois, moi aussi, qu'on exagère énormément ces aventures de « blousons noirs » ou de *teddy boys*. Il y a dans tous les pays une jeunesse saine, une jeunesse qui s'occupe de productions et de créations scientifiques. Il ne faut pas exagérer l'importance de questions qui peuvent être préoccupantes, mais qui ne sont absolument pas définitives.

En ce qui concerne le divorce qui a toujours existé entre les parents et les jeunes, je crois en général que le principe en est vrai ; il y a une différence entre deux âges, il y a l'âge de l'enthousiasme, de la mobilité, du dynamisme, et puis l'âge de la sagesse, qui ne s'entendent pas toujours très bien.

On nous a parlé des bandes du temps de Villon, de la chevalerie, des duels. C'est vrai. Mais ce n'était pas la même chose que la crise actuelle. La crise actuelle est provoquée par des motifs très solidement appuyés sur une certaine structure sociale. Et c'est tout autre chose. Il ne s'agit pas seulement d'une différence biologique qui commence à la puberté.

En ce qui concerne la famille et le mauvais comportement des mères qui accordent trop d'attention à leurs enfants, je crois que c'est une question de tempérament et de conviction, et que toutes les mères ne sont pas semblables. Il y a des mères très sévères et des mères très affectueuses. Il faut laisser la nature travailler comme elle l'entend.

M. CONSTANTIN DESPOTOPOULOS, évoquant la position subordonnée de la femme, fait état d'un projet de formation des noms patronymes à partir du nom du père et de la mère, celle-ci ayant conservé dans le mariage son nom de jeune fille.

LE PRÉSIDENT : Nous remercions infiniment M. Despotopoulos de ses suggestions qui serviront à nos réflexions et nous demandons à M. Gustave Thibon de prendre la parole.

M. GUSTAVE THIBON : ^{p.227} Je me déclarerai d'abord en accord avec M. Ralea au sujet du problème de la jeunesse, où il voit non pas tellement un problème de générations, mais avant tout un problème de structures. Il a raison de ne pas croire à un abîme infranchissable qui séparerait les générations. C'est l'homme

La vie et le temps

qui est en jeu, ce n'est pas l'âge. On parle de la crise de la jeunesse, on pourrait parler aussi de la crise de l'âge mûr, et même de la crise de la vieillesse, les gens âgés étant tout aussi dangereux pour l'espèce humaine, par leur fausse tranquillité ou par leurs regrets, que la jeunesse par ses emballements. On pourrait évoquer le mot de La Rochefoucauld, qui parle de ces vieillards qui ne donnent de bons conseils que pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples... Et s'il y a crise dans le monde actuel, cette crise est générale et n'est pas particulière à la jeunesse.

M. Ralea a passé en revue les causes de cette crise de la jeunesse. Il a analysé la carence familiale, le chômage, le travail excessif ou, en somme, le manque de contacts. Il a beaucoup parlé de la psychose de guerre quoique, d'une certaine manière, la jeunesse aime la guerre et que certaines perspectives belliqueuses peuvent l'enthousiasmer aussi. Hitler et Mussolini ont recruté beaucoup parmi la jeunesse, il ne faut pas l'oublier. Cette force, il s'agit de la canaliser et de l'endiguer au service de buts supérieurs.

Il y a aujourd'hui, chez beaucoup de jeunes, un individualisme marqué, qui se caractérise surtout par une soif de jouissance immédiate. Cette soif est d'ailleurs très caractéristique de notre siècle et de l'accélération de l'histoire ; ce culte de l'immédiat, dans tous les domaines, est d'ailleurs favorisé par une ambiance sensuelle et mercantile, par un hédonisme de pacotille. Il est certain qu'une bonne partie des hommes modernes ne savent plus attendre. Autrement dit, beaucoup de jeunes, en particulier, ne se sentent plus reliés — c'est l'étymologie du mot religion —, ils ne se sentent plus intégrés dans un ensemble qui les porte et qui les dépasse ; ils ne se sentent plus reliés par un au-delà à leur propre vie.

Ma grande objection à l'exposé de M. Ralea, c'est qu'il voit le remède dans une perspective uniquement sociale, c'est-à-dire dans la perspective de l'administration, de la planification — qui par ailleurs est nécessaire, étant donné la multitude de l'espèce humaine aujourd'hui — : travail assuré, paix garantie, dirigisme dans tous les cas. Et M. Ralea ne l'a pas caché en disant que pour éviter le chômage, il faut des moyens très dirigistes. Il en a indiqué quelques-uns ; des moyens qui, d'une certaine manière, contredisent la liberté et la spontanéité de l'être humain.

Eh bien ! je pense que cela ne suffit pas. Il existe des pays (et ce n'est pas

La vie et le temps

la peine de les nommer) qui sont à la pointe du progrès matériel et de l'égalité sociale, et qui n'ont pas résolu ce problème humain. Or, ce sont certainement les pays où l'on s'ennuie le plus, il ne faut pas se le cacher.

Il y a donc autre chose. Nous sommes dans un monde de plus en plus planifié, de plus en plus quadrillé, dans un monde sans risques, sans aventures et nous y allons de plus en plus étant donné la loi du nombre. Oh ! je sais bien qu'il y a les cosmonautes... Mais ils ne sont pas nombreux. ^{p.228} Ils peuvent servir en quelque sorte de projection au rêve de ceux qui restent bien terre à terre, un peu comme les stars de cinéma représentent la sexualité pour certains hommes, et représentent la femme qu'ils n'ont pas et qu'ils n'auront jamais. Mais enfin, cela est de l'imagination...

Eh bien ! nous vivons dans un monde où le bonheur est de plus en plus préfabriqué, et je crois que, trop souvent, la jeunesse verse dans l'illégalité, parce qu'elle trouve dans l'illégalité l'aventure, le risque, la chasse, qu'un monde trop planifié lui refuse.

Je dirai enfin en deux mots que dans ce monde où il y a de moins en moins d'aventures à l'extérieur, le problème métaphysique et le problème religieux se posent plus profondément que jamais, car c'est à ce niveau seulement que nous réaliserons l'équilibre entre la vie sociale et les aspirations les plus profondes de l'individu humain, que la société, si planifiée soit-elle, et peut-être même dans la mesure où elle est trop planifiée, ne parvient pas à satisfaire.

Je ne crois pas que le lien social puisse suppléer complètement le lien humain, et surtout le lien religieux. Je crois même le contraire ; je crois que c'est le lien religieux — en prenant ce mot dans le sens le plus profond, et dans lequel j'inclurai même le contact avec la nature, les traditions familiales qui conditionne le lien social authentique. Je crois aussi que la société agonise dans la mesure où elle prétend assurer seule le bonheur des individus, dans la mesure où elle prétend se suffire à elle-même, dans la mesure où elle ne repose pas sur le mystère et sur le sacré. Un sociologue a dit : Les sociétés commencent par le sacré et finissent dans l'administratif...

Je crois, pour conclure, qu'il faut dépasser l'homme pour retrouver et sauver l'homme ; et je demanderai à M. Ralea s'il pense que l'aménagement purement administratif et social de la cité puisse répondre aux éternelles questions, toujours actuelles, que posent l'homme et ses exigences profondes.

La vie et le temps

M. MICHEL RALEA : M. Thibon croit que les remèdes que j'ai indiqués pour sortir de la crise de la jeunesse ne sont pas suffisants, et il appelle cela un « dirigisme administratif ». Il n'est pas toujours question d'administration ; il y a aussi une initiative sociale d'autre nature. Il pense que le dirigisme supprime la liberté, bien qu'il se soit plaint d'un accroissement de l'individualisme parmi la jeunesse. Si le dirigisme tue la liberté, il tue aussi l'individualisme. Mais l'individualisme et la liberté ne sont pas la même chose.

M. GUSTAVE THIBON : La liberté profonde se trouve dans la discipline aux lois non écrites dont parlait Antigone...

M. MICHEL RALEA : Il est difficile de discuter sur le sens de la liberté, mais je prends les mots dans leur acception courante.

Quant à l'attitude religieuse, je ne suis pas religieux ; je suis indifférent, ni athée, ni croyant. Mais la religion, c'est une question de tempérament. On est religieux comme on est musicien, ou mathématicien, ou on ne l'est pas. Il faut avoir une certaine vocation.

p.229 Que deviennent les sociétés où il n'y a pas cette vocation ! Il y a beaucoup de sociétés qui ont perdu cette attitude — que vous prenez pour une sorte de bonne à tout faire. Alors, il faut une morale rationnelle ; il faut une morale laïque. Il faut quelque chose qui puisse les conduire vers le même résultat sans recourir à la religion.

M. GUSTAVE THIBON : S'il y a des sociétés qui ont cette vocation, je vous assure qu'elles n'attendront pas que nous leur conseillions d'être religieuses, parce qu'elles le sont par leur nature même.

M. MICHEL RALEA : Je ne peux pas discuter d'une question pour laquelle je ne suis pas compétent. Un des participants aux Rencontres conseillait à M. Piaget d'employer la gymnastique comme remède à la crise de la jeunesse. Et celui-ci a répondu : Je ne suis pas compétent en matière de gymnastique... Moi, je dis que je ne suis pas compétent en matière religieuse, mais je dis qu'il y a des sociétés qui ont perdu cette vocation, ou qui sont en état de douter. Alors, il est difficile de les faire croire à nouveau et de passer de nouveau à une mentalité religieuse.

La vie et le temps

M. GUSTAVE THIBON : Elles ont perdu la mentalité religieuse ou elles ont orienté vers d'autres buts et d'autres étiquettes le sentiment religieux, qui est inhérent à l'humanité.

M. MICHEL RALEA : Je ne sais pas si c'est ou non regrettable, mais enfin, c'est ainsi.

M. VALENTIN LIPATTI : Je voudrais en quelques mots relever un aspect du problème des moyens d'information.

Un des derniers rapports de l'UNESCO rappelait que plus de 70% de l'humanité est privée de toute information, bonne ou mauvaise, et que, par conséquent, il faut élargir les réseaux de radiodiffusion, de télévision, de la presse, du livre, du cinéma, etc.

Toute une armée d'experts, de conseillers, de spécialistes, de techniciens s'emploient à connaître comment on peut fonder un journal, comment on organise une maison d'édition, comment on fait du mauvais ou du bon cinéma. Mais ce que l'on perd de vue, c'est précisément le contenu de l'information, c'est-à-dire qu'il y a une bonne et une mauvaise information.

J'ai revu ce matin, comme vous-mêmes, ce film magnifique d'Antonioni, qui parle de lui-même : *I vinti*.

Il m'a confirmé que la crise de la jeunesse est due, dans une très large mesure, à un bourrage de crâne, à ces livres sur la sexualité, à ces mauvais films, à cette mauvaise presse, à ces mauvaises émissions de télévision, etc.

Il faudrait un peu veiller au contenu concret de l'information, et je crois que l'une des tâches des Rencontres internationales serait, à mon humble avis, de formuler quelque chose de plus concret à l'attention des milieux internationaux ; de ne pas s'égarer dans des considérations ^{p.230} générales, théoriques, qui sont excellentes, sans doute, mais qui n'auront peut-être pas de portée pratique.

Je parle d'un point de vue un peu spécialisé, celui de l'UNESCO, où nous sommes toujours habitués à faire des projets de résolution, des recommandations qui n'ont pas toujours une grande efficacité. Mais il faut veiller à ce que les générations précédentes, les vieux, ne bourrent pas le crâne aux jeunes. Si les jeunes pensent mal, si les jeunes raisonnent mal parfois, c'est la faute des adultes.

La vie et le temps

Il s'agit de penser concrètement, de quelque religion, de quelque opinion qu'on soit. Et dans ce dialogue Est-Ouest, où il faut trouver un dénominateur commun et un langage accessible à tous, il faut s'employer pour la bonne cause, c'est-à-dire pour cette dignité de l'homme qui intéresse vieux et jeunes à la fois.

LE PRÉSIDENT : C'est nous qui remercions M. Lipatti de ses dernières paroles.

M. CLAUDE ROCHE : A la suite des conférences qui ont été prononcées, je voudrais essayer de voir comment on pourrait envisager une possibilité d'éducation et de communication à notre époque, dans la situation actuelle.

Il semble, en effet, que les premières conférences soient parties sur un certain optimisme, je dirai un optimisme classique, qui a le plus souvent considéré un certain idéal : l'idéal de l'homme adulte, normal et civilisé, tel que, par exemple, le sociologisme classique envisage l'homme depuis l'état primitif jusqu'à l'état civilisé.

Si l'on veut envisager les choses d'une façon objective, il faudrait peut-être voir que le monde de l'enfant, le monde du jeu, est un monde fermé en lui-même et que le monde du primitif, le monde du mythe et du rite est un monde également fermé en lui-même ; que le monde de l'aliéné, le monde de l'irrationalisme morbide est aussi un monde fermé en lui-même ; que ces mondes n'ont pas tellement de communications entre eux, et que parfois ces divers mondes peuvent coexister en nous.

C'est Gaston Bachelard qui montre cette sorte de pluralisme dans nos manières de penser. Nous pouvons être à un moment de notre journée réalistes, à un autre empiristes, à un autre rationalistes. Le pluralisme des mentalités coexiste en nous.

Cela ne provoque-t-il pas des conflits, d'abord à l'intérieur du moi ? Des conflits qui provoqueront des contradictions dénoncées par certains psychologues tels que Adler dans sa notion d'ambivalence, des incompréhensions et des hermétismes vis-à-vis des autres. Ceci s'exprime très bien dans la difficulté qu'ont certains de comprendre le monde des enfants. L'adulte qui veut pénétrer le monde du jeu de l'enfant est bien souvent considéré comme un intrus. Et en nous-mêmes, nous nous retrouvons souvent avec une mentalité enfantine. Nous faisons preuve d'une mentalité primitive

La vie et le temps

lorsque, comme Freud l'a bien montré, nous en sommes encore au niveau affectif et que nous projetons dans le surnaturel une explication qui ne peut pas se donner par la raison.

p.231 Le monde primitif, le monde ludique de l'enfant provoque un certain nombre de conflits, non seulement avec les autres, mais même en nous et je pense qu'on y doit mettre l'accent.

Peut-être y a-t-il un enrichissement de la conscience à essayer de puiser dans ces divers mondes. Il est certain que du jeu pourra naître l'art ; que du mythe et de ses merveilleuses fonctions fabulatrices, que Jung a montrées avec tant de beauté, on peut tirer de grandes richesses ; et que nous connaissons tous le caractère créateur des grands tempéraments morbides, Van Gogh, Schumann.

Je reviens au R. P. Teilhard de Chardin en disant qu'il faudrait beaucoup de compréhension pour essayer, avec amour, de tirer peut-être tout ce qu'il y a de richesse dans les autres consciences. Mais cela est un autre problème.

Cette notion de conflit, je voudrais, à la suite de la conférence d'hier soir, la prolonger et la projeter dans un autre domaine : les classes sociales.

Le conflit des classes a été une des très grandes découvertes de la sociologie marxiste. Il semble en effet que le social, dont on vient de parler abondamment, est essentiellement pluraliste et fait de tensions. La sociologie moderne, qui s'est beaucoup inspirée de la sociologie du jeune Marx, a d'ailleurs insisté sur ce pluralisme des tensions, ce pluralisme des multiples environnements qui font l'insertion de l'individu à son milieu.

En effet, entre les diverses insertions dans le social, il y a des difficultés de relations et je crois qu'au sein de classes différentes, il y a des hermétismes aussi rigides qu'entre la conscience de l'enfant et celle de l'adulte, qu'entre la conscience du primitif et celle du civilisé. Et je pense qu'entre la conscience d'un capitaliste et celle d'un prolétaire, il y a une aussi grande différence qu'entre celle d'un croyant et d'un incroyant. Et toutes les tensions faites pour susciter un dialogue entre ces consciences se sont avérées sinon impossibles, du moins très difficiles. Et je prendrai le cas de Simone Weil qui, après avoir abandonné sa profession de professeur de philosophie et toute sa condition sociale pour se mettre exactement dans la condition d'un ouvrier de chez Renault, avoue n'avoir

La vie et le temps

pas pu « prendre » la conscience de l'ouvrier de chez Renault, car il y a quelque chose, dans l'environnement social de l'ouvrier, dans quoi on n'entre pas du dehors.

Il y a une totalité qui fait que si l'on pouvait arriver à psychanalyser complètement tous les humains, et si on arrivait par des psychodrames à réduire les tensions, on n'aboutirait en définitive qu'à un monde de robots.

On voit un certain nombre de systèmes qui n'ont pas pu aboutir à une solution de ces conflits. Je pense, par exemple, au socialisme nordique qui a mis au point l'éducation permanente. Or, c'est le monde de l'ennui, avec les grands drames, les catastrophes que cela provoque. Je pense à d'autres pays socialistes qui n'ont pas réussi non plus à réduire le conflit. Je pense à la Russie où le capitalisme a été supplanté par l'Etat mais où — j'ai pu le constater de mes yeux — il semble que le conflit entre le capitalisme et le prolétariat demeure entre l'Etat et le peuple. ^{p.232} Je parlerai, par contre, d'une autre expérience que j'ai pu faire, où j'ai vu s'élaborer une harmonie qui semblait dépasser ce conflit entre l'Etat et le peuple ; je veux parler de l'expérience yougoslave, où l'on assiste à une sorte de solidarité dans le respect de l'humain, et où j'ai entrevu peut-être une possibilité de conciliation entre le socialisme de Proudhon et celui de Marx.

Le conflit existe, il est là, au niveau de la conscience et au niveau des peuples. Mais je pense qu'il faut, de ce conflit, essayer de tirer une création et une liberté, et c'est là où se pose le problème. Car tant que le conflit subsiste dans l'homme, c'est morbide ; c'est au moment où il se libère que la santé est retrouvée.

M. TANASSIÉ MLADENOVIC : Il est très difficile de parler d'un problème aussi vaste, parce qu'on tombe nécessairement dans des généralisations qui peuvent être mal fondées, ou peuvent n'être pas tout à fait démontrées. Je préférerais parler de problèmes plus isolés et m'entretenir d'une cause bien définie de la crise de la jeunesse.

Je suis certain que toutes les causes ici évoquées — et beaucoup d'autres qui ne l'ont pas été — contribuent sans doute à la crise dont nous parlons, mais je crois qu'il y a une cause plus essentielle : l'aliénation de l'homme et des œuvres humaines. Les œuvres sociales se tournent contre nous, et commencent

La vie et le temps

à nous dominer ; nous ne pouvons plus les comprendre et nous devenons les esclaves de nos propres œuvres.

Dans cette aliénation, il y a deux éléments. Un élément est l'aliénation dans la société capitaliste, où tout est mesuré par l'argent, et où les plus hautes valeurs morales, esthétiques, d'amour, etc. — comme l'a dit Marx — peuvent être achetées avec de l'argent. Cette aliénation, qui se résume en ceci que l'argent est la valeur principale, et que la course au profit est le mobile essentiel de la vie sociale, fait que l'homme est appauvri, mutilé, ramené à un état d'objet matériel. Les gens sont des instruments de production. C'est cette aliénation qui est la cause profonde de l'appauvrissement humain, qui fait que l'homme n'est pas un homme total dans la mesure du possible, mais qu'il est seulement partiel, qu'il est devenu un objet technique, une chose. Il y a donc un phénomène de réification.

Je suis reconnaissant à M. Roche d'avoir cité l'exemple yougoslave. Je ne m'y attarderai pas. Peut-être avons-nous mieux réussi dans ce sens que d'autres sociétés socialistes. Nous avons résolu ce problème du capitalisme, quoiqu'il y ait encore beaucoup de choses à faire.

Mais il y a une autre cause de l'appauvrissement humain, que je voudrais évoquer ; c'est le fait que la vie est de plus en plus accaparée par les techniques, dans une urbanisation excessive. Nous sommes devenus les moyens techniques les uns aux autres ; nous ne considérons pas l'homme comme sujet, comme le voulait Kant, mais comme un objet. Vous vous rencontrez avec des hommes, comme vous vous rencontrez avec des objets. Et nous remplaçons ces hommes-objets par des robots. Il y a donc un processus de robotisation.

p.233 Qu'y a-t-il face à cela ? La famille est en voie de dissolution. Qu'y a-t-il d'autre ? Je crois que le phénomène de technisation, d'urbanisation, d'appauvrissement humain qui en découle, n'est pas résolu par le socialisme lui-même, ni par l'anéantissement des traces du capitalisme.

Le socialisme lui-même a donc des problèmes à résoudre. Le premier est celui de la marchandise ; nous avons toujours une économie de marché dans les pays socialistes. Mais lorsque ce problème sera résolu, il y aura un autre problème plus profond et plus difficile à résoudre, c'est celui de la technisation. Il faudra surmonter les effets de la technisation, de la robotisation, de

La vie et le temps

l'urbanisation excessive. Comment ? Nous n'avons pas de recettes, du moins je n'en vois pas. Il faut les chercher. C'est une de nos tâches principales.

LE PRÉSIDENT : Nous avons épuisé la liste des orateurs. Je pense que l'ensemble de cet entretien a confirmé le grand intérêt que nous avons trouvé hier soir à la conférence de M. Ralea.

@

CINQUIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Fernand-Lucien Mueller

@

LE PRÉSIDENT : p.235 Nous allons aujourd’hui discuter de la conférence de M. Claude Autant-Lara. Nous allons essayer, dans toute la mesure du possible, de canaliser cette discussion sur deux questions : Comment la jeunesse actuelle voit-elle le cinéma ? et qu’attend-elle du cinéma ? Cela nous conduira à entendre des jeunes s’exprimer sur la production actuelle du cinéma, et notamment sur la radicale condamnation de la Nouvelle Vague à laquelle notre conférencier s’est livré hier.

Si nous en avons le loisir, nous considérerons le problème de la censure, de la fonction sociale de la censure, du principe de la censure, sans entrer, bien entendu, dans les applications concrètes de cette censure —, dans un pays voisin comme la France, par exemple.

Nous avons le privilège d’avoir à cette table des jeunes qui s’intéressent au cinéma, et quelques personnes qui ont une compétence professionnelle en matière de cinéma. Je crois que nous pourrons avoir ainsi un échange de vues intéressant.

Je donnerai d’abord la parole à M. Buache pour qu’il expose à la fois son accord et les réserves qu’il veut faire à notre conférencier.

M. FREDDY BUACHE : Il se trouve que, professionnellement, je suis en contact permanent avec la jeunesse, puisque je dirige une institution qui a pour tâche de développer la culture cinématographique auprès de la population en général, mais de la jeunesse en particulier.

L’exposé de M. Autant-Lara m’a paru d’une clarté assez extraordinaire. Il a relevé un certain nombre de points très importants, qu’on trouve très rarement exposés dans la presse spécialisée ou dans le cadre des ciné-clubs et des écoles qui s’intéressent au cinéma. Par conséquent, mon accord à son exposé a été

¹ Le 12 septembre 1962.

La vie et le temps

total. Je ne pensais pas participer à cet entretien. Or, il se trouve qu'à la sortie de la conférence — et pendant la conférence même — une certaine animosité, ou peut-être un certain désintérêt s'est manifesté chez certains auditeurs. Et j'ai rencontré ^{p.236} quelques jeunes qui ont été choqués par ce qu'avait dit M. Autant-Lara ; la lecture de la presse a également montré qu'il y avait une sérieuse incompréhension à l'égard de cet exposé. C'est pourquoi je viens dire ici que ce fut un exposé d'une importance capitale, et qu'on aurait bien tort de le sous-estimer.

Le cinéma, vous le savez, a une audience considérable auprès des jeunes spectateurs. Les statistiques prouvent que le public des cinémas est un public jeune. On s'en est préoccupé dans différents milieux, et le développement d'une culture cinématographique — je parle de la Suisse comme M. Autant-Lara a parlé de la France — se fait d'une manière très régulière ; on peut en être très content. La Suisse, dans ce domaine, a d'ailleurs une dizaine d'années de retard. Mais cela me paraît assez normal...

On assiste maintenant à des cours de cinéma, donnés non pas *ex cathedra* dans les universités, mais au moyen des ciné-clubs universitaires. Certains maîtres, au niveau de l'École supérieure de commerce ou des gymnases, se préoccupent de donner une culture cinématographique à leurs élèves. Tout cela est très bien. Seulement ce mouvement de ciné-clubs, né au lendemain de la dernière guerre, dans un certain climat, s'est peu à peu dégradé du point de vue intellectuel et spirituel. Un certain nombre de revues, qui se sont répandues dans ces milieux, ont commencé par utiliser un jargon qu'elles ne comprenaient d'ailleurs pas très bien elles-mêmes. On a extrapolé des textes de M. Jean-Georges Auriol ; M. André Bazin est venu par la suite, qui a dit des choses très intelligentes. Mais elles étaient intelligentes quand lui les disait ; quand elles ont été dites par les autres, c'est devenu de la logomachie. Cette logomachie s'est étalée à travers tous les ciné-clubs et nous sommes dans une immense confusion des valeurs.

L'intérêt de la conférence d'Autant-Lara a été de recentrer les vrais problèmes du cinéma, non pas sur la forme et l'esthétique, mais véritablement sur le contenu. J'ai trouvé que c'était important pour essayer de dissiper cette confusion des valeurs.

La critique, qui n'existait pas il y a vingt ans, a emboîté le pas, et

La vie et le temps

actuellement on ne sait plus très bien sur quels critères se fonder pour parler du cinéma et pour en juger. Il suffit, comme l'a fait la Cinémathèque suisse, de publier un livre sur le néo-réalisme italien, — qui est certainement le phénomène le plus important de l'histoire du cinéma d'après-guerre, et peut-être même de toute l'histoire du cinéma — en envisageant ce phénomène du point de vue du contenu, pour être immédiatement traîné dans la boue partout. C'est une expérience qu'on a faite et qui a bien démontré que le néo-réalisme italien est une école complètement méconnue.

Entre les critiques dans les hebdomadaires, dans les quotidiens ou dans les revues, il y a collusion pour que cette confusion persiste.

Qu'en est-il enfin de la Nouvelle Vague ? C'est un phénomène de mode, qui a été porté par une publicité énorme, à laquelle ces critiques qui ne savent plus très bien ce qu'ils pensent, ont apporté leur aide. Ceci est dans le cadre de mon accord avec l'exposé de M. Autant-Lara.

Je ferai cependant deux réserves partielles :

p.237 D'une part, il y a eu de sa part une condamnation globale de la Nouvelle Vague, ou du jeune cinéma, qui me paraît injuste dans la mesure où elle met dans le même panier des réalisateurs qui ont des talents, des intelligences et des sensibilités différents. Je pense en particulier que l'exécution de Resnais, — qui n'a pas été cité — a été une exécution sommaire. C'était un peu facile de dire de Resnais qu'il représente un retour à la manière de Marcel L'Herbier et à la littérature. Resnais n'est d'ailleurs pas tellement Nouvelle Vague. Il a fait des courts métrages ; il connaît admirablement son métier. On ne peut pas le traiter d'amateur comme Godard, qui n'est rien du tout. Mais je pense que c'est faux de lier l'amateurisme nul et néo-fasciste de Godard avec l'humanisme d'Alain Resnais.

D'autre part, M. Autant-Lara a fait, vers la fin de son exposé, un certain nombre de remarques qui m'ont personnellement beaucoup gêné et qui avaient trait à l'utilisation, comme critère du bon cinéma, du succès d'un film. Or, vous savez bien que ce sont en général les mauvais films qui attirent le plus le public. Je me souviens d'avoir lu, il y a trois ans, dans la *Cinématographie française* que le film français qui avait fait le plus de recettes dans l'ensemble de la France, avait été, à part *Le Chanteur de Mexico*, un film avec Tino Rossi qui portait un titre stupide. Je pense que, sur ce point, M. Autant-Lara est allé un

La vie et le temps

peu trop loin. On ne peut pas dire : un film est mauvais parce que les gens ne vont pas le voir.

Je suis bien d'avis que le cinéma est un art populaire ; mais à l'intérieur de cet art populaire peuvent se dessiner des mouvements qui, au départ, sont impopulaires. J'en veux pour preuve un certain nombre de films de Chaplin, qui est un cinéaste populaire. Vous savez que depuis un certain temps on condamne les films de Chaplin au nom du précédent. On a dit : *Limelight* est très mauvais. Puis est venu *Le Roi à New York*, et on a dit : C'est très mauvais alors que *Limelight* était remarquable.

Il y a dans l'histoire du cinéma — et ce sera ma conclusion — un certain nombre de films classiques qui ont été de grands succès. Je prendrai l'exemple de *Citizen Kane*, dont on ne peut pas nier que, sur le plan de la forme et du contenu, ce fut une œuvre très importante, un des tournants de la cinématographie. Or, lors de son lancement, ce film fut une très mauvaise affaire. Il a fallu une seconde exclusivité pour que les gens se mettent à la portée de *Citizen Kane*. Il y a un autre exemple, plus proche de nous : c'est *Senso* de Visconti, un des films capitaux de l'histoire du cinéma de ces dernières années. Ce fut un insuccès total et aujourd'hui encore, c'est un échec quand on le passe dans les ciné-clubs.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Je remercie M. Buache de son indulgence, et je voudrais tout d'abord m'excuser d'avoir été un peu long hier soir, n'ayant malheureusement pas eu le temps de faire court... Je n'en ai pas moins dit exactement tout ce que je voulais dire, et quel qu'ait été l'accueil fait à mes paroles je n'en retire rien. Vous me connaissez ; je suis un impulsif, quelqu'un qui va parfois au delà de sa pensée, mais dont, en tout cas, la sincérité ne peut pas être mise en doute. Je n'exhale aucune amertume ; je n'en aurais d'ailleurs p.238 aucune raison. Je n'arrête pas de faire des films ; je n'ai pas été gêné par la Nouvelle Vague. Si je me suis permis des attaques — et je m'en permettrai d'autres encore — c'est que j'y vois réellement une des raisons pour lesquelles le cinéma français est en train de traverser une période très grave de son histoire. Je vous en ai donné hier des chiffres, et les raisons que j'invoquais de cette crise coïncident très exactement avec l'apparition de la Nouvelle Vague.

Je voulais procéder à une démystification indispensable d'un mouvement

La vie et le temps

dont la plupart des œuvres ont été surfaites et ne dépassent pas une honnête moyenne. Les raisons pour lesquelles elles ont été encensées d'une manière aussi extravagante, soufflées et gonflées par la presse, je vous les ai dites hier. Il est évident, en tout cas, qu'ayant quelque peu malmené hier les journalistes, je ne pouvais pas attendre d'eux une autre réaction que celle qu'ils ont eue ce matin.

Cela dit, ma plus grande critique — et c'est celle qu'a relevée M. Buache — c'est que l'arrivée fracassante de la jeunesse dans le cinéma français n'a pas, selon moi, donné les résultats qu'on aurait été en droit d'escompter.

Je vous ai dit hier que, finalement, la chose qui compte le plus dans une œuvre, qu'elle soit cinématographique ou autre, ce n'est point la forme mais le contenu, c'est-à-dire : ce que l'on a à dire. Nous espérons de cette jeunesse qu'elle prenne à bras-le-corps toute une série de problèmes dont nous attendions de savoir ce qu'elle en pensait, ce qu'elle désirait et quelle orientation elle voulait que prennent les choses de ce monde.

Qu'attendons-nous de la jeunesse, quelle qu'elle soit ? C'est, si l'on peut dire, qu'elle participe à la vie sociale, à la vie intellectuelle d'un pays, et qu'au lieu de nous montrer les voyous que nous avons vu évoluer sur leurs écrans, nous la voyons prendre position sur tous ces problèmes dont je vous parle, et qu'elle participe à la rectification des erreurs de notre temps et de la société dans laquelle nous vivons.

Voilà ce que j'en espérais. Et les années ont passé, et nous voyons s'effriter un mouvement parce qu'il n'a pas rempli la tâche qui lui incombait. D'abord, ils ont pris les choses de la manière la plus maladroite ; ils ont commencé par nier le fond pour pouvoir aisément prôner la « forme » ! Puis ils ont continué par crier contre l'envahissement de la littérature au cinéma, contre les scénarios trop « bien faits », sans les avoir pour autant remplacés par de meilleurs, que je sache !

Et ils se sont attachés à la forme à l'exclusion du fond. En cela, ils ont commis l'erreur la plus grave et c'est ce qui vaut à leur mouvement d'être en plein déclin, en pleine déliquescence.

Le malheur est que, les promotions s'étant faites à un rythme accéléré par suite d'un certain snobisme assez désagréable et inconsidéré de la presse, nous

La vie et le temps

nous sommes trouvés devant près d'une centaine de films qui sont insortables, immontrables, dont nul distributeur, nul exploitant, nul acheteur à l'étranger ne veut.

Parallèlement, les conséquences sont désastreuses sur le plan de la fréquentation. Comment se fait-il, si elle est si brillante, que cette Nouvelle Vague n'ait pas été capable d'arrêter cette grave hémorragie de p.239 spectateurs, et que le cinéma français vienne de perdre, pendant les trois ans de son ascension, la somme énorme de 100 millions de spectateurs ? Il y a là une corrélation que nous ne pouvons pas ne pas faire, et qui est tout de même très significative.

Que nous ayons vu, parmi la production de cette Nouvelle Vague, un ou deux films amusants de forme, je n'en disconviens pas. Peut-être qu'emporté par mon élan, je suis allé un peu loin... Il n'en reste pas moins que, pour l'essentiel, nous n'avons vu que des œuvres assez médiocres, commerciales tout au plus, qui ont contribué à avilir peu à peu le marché cinématographique, et le marché spirituel, et qui ont causé finalement un tort grave à notre Industrie nationale.

Je n'ai exhalé aucune haine ; pas le moins du monde, croyez-le bien. J'ai simplement exhalé l'amertume d'un cinéaste qui voit dégrader, par l'introduction désordonnée d'une jeunesse non préparée, une profession qui est un patrimoine collectif. Là je suis très amer. Comme je suis amer d'avoir vu supplanter des camarades qui étaient de bons serviteurs du cinéma, qui l'avaient après tout fabriqué ce cinéma français dans lequel cette Jeune Vague s'est installée très confortablement, croyez-le bien ; et aujourd'hui des camarades qui méritent tout autant qu'elle de travailler, sont réduits au chômage. J'ai un cœur assez fraternel, et je n'oublie pas les camarades qui sont placés dans cette situation dramatique par une faute de gestion, — car j'estime que c'est aussi à une faute de gestion dans notre profession, que nous assistons.

Cela dit, M. Buache a parlé tout à l'heure du néo-réalisme italien. C'est certes un mouvement doté de beaucoup plus de gens de talent et qui a eu beaucoup plus d'influence sur l'histoire du cinéma, que la Nouvelle Vague française dont les décombres laissent malheureusement l'industrie dans l'état que vous savez.

La vie et le temps

Je crois que le temps fera son œuvre et mettra tout cela à sa vraie place. Pour le moment, nous sommes face à une situation que nous allons être obligés de redresser, car il est évident que nous ne pouvons pas continuer à laisser se perpétuer les productions qui ne sortent pas, fussent-elles faites par d'estimables jeunes gens.

Ce n'est point que nous détestions la jeunesse, c'est absolument faux, inexact. Nous avons aidé beaucoup de camarades jeunes et nous sommes prêts à le faire, mais nous voulons le faire selon des normes qui ne mettent pas en péril la production française.

LE PRÉSIDENT : On a reproché à notre conférencier d'avoir dit beaucoup de choses en dehors du sujet. Je crois qu'il est maintenant dans le sujet, car un des aspects de l'immense problème de la jeunesse et du cinéma, c'est aussi celui de la jeunesse faisant du cinéma.

M. Autant-Lara vient de renouveler sa condamnation globale de la Nouvelle Vague. Il nous intéresserait de savoir si les jeunes — qui représentent un public de cinéma, mais qui représentent aussi la jeunesse et ses aspirations — partagent à l'égard de cette production les sentiments et les idées de M. Autant-Lara.

Je vais donner la parole à M. Lewinter.

M. LEWINTER : p.240 Vous condamnez la Nouvelle Vague pour la pauvreté de ses sujets. Vous la condamnez parce qu'elle accorde trop d'importance à la forme, et pas assez au contenu ; et vous trouvez que toute œuvre cinématographique valable doit s'attaquer à un problème également valable, doit mettre en question un certain ordre social. Mais tout au long de votre conférence vous avez fait preuve d'assez peu d'objectivité. J'aimerais, avant de vous voir condamner quelqu'un, vous demander ce que vous avez fait vous-même. Vous dites : la Nouvelle Vague, c'est médiocre. Je suis d'accord avec vous. Mais quelles sont vos bandes de ces dernières années ? Si on considère votre production depuis 1955, quels sont les problèmes que vous avez abordés ? Zéro. Nous voyons des films comme *Vive Henri IV*, *Vive l'amour*, *Le Comte de Monte-Cristo*, *Les Régates de San Francisco*, qui sont d'un niveau plutôt bas !

La vie et le temps

Il y a *La Jument verte*, qui est scandaleux. Il ne faut tout de même pas se donner le beau rôle tout au long d'une conférence, et condamner la Nouvelle Vague pour sa pornographie, quand soi-même, mon Dieu...

Je suis d'accord que la Nouvelle Vague a été injuste avec la vieille garde, qu'elle a fait preuve d'une partialité éhontée. On ne peut plus lire les *Cahiers du Cinéma* ; ils sont totalement illisibles. Je suis d'accord. Mais ce n'était absolument pas le cas il y a six ou sept ans, lorsqu'ils ont paru. Ils étaient remarquables. Ils ont eu un effet absolument extraordinaire, aussi bien sur la critique cinématographique que sur le renouvellement du cinéma français.

Voulez-vous que je vous dise les films qu'on présentait avant l'apparition de la Nouvelle Vague ?

Du 1^{er} au 21 juin 1955 : *Mademoiselle Casse-cou, Chéri-Bibi, Les Gaîtés de l'escadron, Le Printemps, l'automne et l'amour* ;

De septembre à octobre 1955 : *Chantage, les Nuits de Montmartre, Je suis un sentimental*, etc... Trouvez-vous que ce soit une production digne d'un grand pays ? Je dirai même que, maintenant, le niveau est peut-être un peu supérieur.

Quant à la désaffection du public, c'est une tout autre question. On pourrait peut-être dire que le grand public va moins au cinéma parce que la qualité intellectuelle des films est en hausse ; parce qu'on lui présente moins de *Nuits de Montmartre*...

Pour terminer, je ferai remarquer que vous avez insisté avec raison sur le rôle de la télévision, et que le Gouvernement français actuel fait tout son possible pour développer la télévision. Il y a peut-être là une raison à la désaffection du public français. Cette désaffection, on peut d'ailleurs l'observer aux Etats-Unis. Vous avez dit que le cinéma américain se porte bien ; c'est tout à fait faux.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Et pourtant, dans un pays voisin où la Télévision est plus développée qu'en France — et avec des émissions comme le Totocalcio certains soirs les cinémas se vident — les gens ont gardé le goût du cinéma. Malgré la Télévision, la production italienne a passé de 150 à 410 films cette année.

La vie et le temps

M. LEWINTER : p.241 C'est annexe...

M. CLAUDE AUTANT-LARA : C'est absolument lié. Et la fréquentation des salles qui a également augmenté, c'est annexe ?

M. LEWINTER : Il n'y a pas que le cas de l'Italie ; il y a l'Allemagne, la France, les Etats-Unis.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Cela m'ennuie de porter un jugement sur une production autre que celle de la France, mais on doit convenir que la production allemande est une production artistiquement très faible. Et si le public s'en va des salles de cinéma, il a raison.

M. LEWINTER : Peut-être les films deviennent-ils trop difficiles.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Le cinéma est un art populaire avant tout. Je ne suis pas pour un cinéma d'esthètes. J'ai appartenu à l'avant-garde. J'ai fait deux films avec René Clair, mais nous avons compris que si nous continuions dans cette voie-là, nous n'aurions plus aucune audience, à part les snobs. Le cinéma, Dieu soit loué, c'est autre chose que cela. C'est un grand art populaire et un grand art qui doit influencer sur le peuple, sur les sociétés. C'est pour l'avoir oublié que certains films sont en train de détourner un public qui sent une rupture entre lui et la production cinématographique.

Je tiens à m'expliquer après votre attaque. Vous avez parlé des *Régates de San Francisco*, de *La Jument verte*, que vous n'aimez pas. C'est bien votre droit. Moi, ce sont des films qui me plaisent et me paraissent intéressants. Je trouve que *La Jument verte* est un film très gaulois, très français et très rabelaisien. Il a eu le malheur de tomber au milieu d'autres films qui étaient des films de beaucoup plus mauvais goût, et il en a pâti. Il s'est trouvé tout d'un coup le bouc émissaire. Mais j'aime mieux vous dire que, pour moi, le succès d'un film est quand même un élément très important. La faveur du grand public pour *La Jument verte* est une réponse suffisante ; c'est un des trois grands succès de 1960.

Vous faites allusion à trois ou quatre films que je viens de faire. Votre attaque n'est pas très juste, et je vais vous en donner les raisons ; elles sont

La vie et le temps

très simples. Je tenais absolument à faire un film qui prenne à bras-le-corps l'un de ces problèmes que je trouve brûlants. Ce film — je ne l'ai pas dit dans ma conférence, mais nous sommes entre nous — aurait dû être fait non pas par un cinéaste chevronné comme moi, mais par un jeune, parce que c'est un jeune qui en était le héros, un objecteur de conscience. Et ce film s'adressait aux jeunes dont tout l'avenir est menacé. Ce film-là, je n'ai trouvé aucun producteur pour le faire : très peu de gens m'ont aidé. Je me suis dit, en mon âme et conscience, que ce film, je devais le faire, et que l'argent que je gagnerais en faisant trois ou quatre films pour moi fort honorables, mais peut-être un peu plus complaisants ^{p.242} que ceux que j'ai l'habitude de faire, je pourrais le consacrer à une entreprise qui serait follement déficitaire. Je n'ai pas gardé un sou pour moi. Tout est passé dans ce tonneau des Danaïdes qu'a été *Tu ne tueras point*. J'estime qu'on n'a pas à m'en tenir rigueur aujourd'hui — au contraire !

M. FREDDY BUACHE : Ce qu'on a dit à propos de la Télévision est inexact. Il y a des statistiques très claires en ce qui concerne le Japon. Nous y voyons que les postes de télévision et les spectateurs ont augmenté.

Puis, quand vous dites que les films de la Nouvelle Vague ont apporté quelque chose de nouveau, tandis qu'avant on passait la *Margotton du bataillon* et les *Nuits de Montmartre*, je dis qu'on passe toujours la *Margotton du bataillon* ; cela n'a pas pour autant fait disparaître ces films-là.

M. LEWINTER : Il y a d'autres films qui sont un peu moins mauvais. Le jugement de M. Autant-Lara sur la Nouvelle Vague, en bloc, est plus qu'exagéré ; il est de la même injustice que celle dont font preuve les *Cahiers du Cinéma* quand ils condamnent le film d'Autant-Lara : *Tu ne tueras point*. Je trouve regrettable que pour condamner une injustice on se serve des mêmes armes, sinon d'armes encore plus basses que celles de l'adversaire.

M. FREDDY BUACHE : Vous n'aimez pas la *Jument verte*, c'est votre droit. C'est un film qui se défend. Mais il y a un film que vous n'avez pas cité, c'est *Le Bois des amants* et c'est un film très important. Il est signé Autant-Lara. Pensez-y !

Mlle EGGLY : Je voudrais revenir sur le problème des jeunes réalisateurs. Il

La vie et le temps

faut comprendre qu'il y a des jeunes qui désirent s'exprimer par le moyen du cinéma — qui est le moyen d'expression le plus populaire — et qui estiment avoir le même droit de le faire que ceux qui s'expriment par l'écriture. Ils ne désirent pas attendre d'avoir 35 ou 40 ans, et être passés par les filières habituelles, c'est-à-dire par l'IDHEC ou autres écoles assimilées, et être ensuite, pendant de nombreuses années, assistants de réalisateurs dont ils ne partagent pas les idées, les opinions, ou dont ils n'apprécient pas le style.

Il y a les jeunes de la Nouvelle Vague française. Nous les connaissons. Personnellement, je les désapprouve parce qu'ils manifestent un révoltant mépris de l'homme, une indifférence totale à la vie politique et à la réalité sociale de leur pays. Mais il y a d'autres jeunes qui ont fait des films courageux ; ces films sont restés dans l'armoire car ils ne pouvaient pas les projeter. De ceux-là, on ne parle pas. (Ici se place le problème de la censure et de la liberté d'expression. Nous en parlerons peut-être plus tard ; je ne veux pas l'aborder ici.)

Je ne défends pas la Nouvelle Vague française, mais il y a des cinéastes dont on parle comme faisant partie de la Nouvelle Vague, qui défendent ^{p.243} leurs opinions, qui défendent une réalité profonde, avec lucidité et avec probité. Il y en a même en France ; il y a Resnais qui a fait *Guernica, Nuit et brouillard, Hiroshima*. Son *Chant des sirènes* reflète son désarroi devant les progrès de l'industrialisation. Il y a Chris Marker, avec les *Lettres de Sibérie, Un dimanche à Pékin*.

Mais il y a aussi des Nouvelles Vagues étrangères ; il y a la Nouvelle Vague italienne, la Nouvelle Vague américaine, avec le réalisateur de *Connexion*. Il y a la Nouvelle Vague anglaise, avec Carroll Race, qui a fait *Samedi soir et dimanche matin, Nous sommes les garçons de Lambeth*. Avec leur contenu social, ils plaisent certainement autant aux jeunes spectateurs anglais et américains et italiens, que les films de la Nouvelle Vague française, tels que *A bout de souffle, Les cousins* ou *Les Godelureaux*, plaisent aux jeunes spectateurs français.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Que l'on ne se méprenne pas sur nos intentions ni sur nos désirs. Nous souhaitons de tout cœur qu'il y ait des Jeunes Vagues, si c'est pour opérer une relève intéressante, qui aille dans le sens d'une

La vie et le temps

participation à la vie sociale, qui influe sur le cours des choses. Voilà ce que nous désirons, et non pas une Nouvelle Vague de grammairiens ou de petits esthètes fumeux.

Je sais qu'il y a une Nouvelle Vague italienne très intéressante en ce moment, que nous connaissons insuffisamment en France, et ici aussi, certainement. Je ne connais pas la Nouvelle Vague américaine ; j'enregistre avec beaucoup d'intérêt ce que vous venez de nous dire.

M. BUHLER : Je voudrais poser une question. Hier, en fustigeant la Nouvelle Vague, M. Autant-Lara a parlé de nullités, et maintenant il la qualifie de grammairiens et d'esthètes...

M. CLAUDE AUTANT-LARA : J'ai employé cette formule pour désigner des gens qui se sont plus orientés vers la forme que vers le fond. C'est le reproche que nous leur faisons tous. Quand je parle de « grammairiens », je veux dire qu'ils se sont orientés vers des subtilités, pour éviter ce qui est le plus grave et le plus important. Et on ne le répétera jamais assez, c'est le contenu des films qui compte. Je trouve un film comme le *Sel de la terre* — quoique très simple de technique, donc de forme — plus important que tout ce que j'ai vu de la Nouvelle Vague.

M. BUHLER : J'aimerais reprendre ce que nous a dit M. Autant-Lara au début de sa conférence. Il nous a expliqué quelle était la structure économique et professionnelle du cinéma français avant l'apparition de la Nouvelle Vague, et que l'apparition de la Nouvelle Vague dans les milieux du cinéma avait brisé la carrière de certains anciens techniciens du cinéma ; qu'il n'admettait pas que des jeunes arrivent, en quelques mois, de quatrième opérateur à un poste de chef opérateur.

^{p.244} Pendant de nombreuses années, en France comme dans bien d'autres pays, les postes importants du métier du cinéma étaient monopolisés par un groupe de gens qui faisaient un peu bouchon et qui empêchaient les jeunes de percer. Or, quelques jeunes réalisateurs, qui avaient fait déjà des courts métrages, se sont dit qu'avec un petit budget, de petits moyens, et avec une équipe réduite au minimum, ils pourraient très bien faire un film aussi valable qu'en utilisant les moyens traditionnels et en déplaçant de grandes équipes de personnel.

La vie et le temps

Puis M. Autant-Lara a attaqué ce qu'on appelle le « cinéma-vérité ». Je ne sais pas si le « cinéma-vérité » découle du fait qu'on a diminué les équipes de tournage, ou si c'est le fait d'avoir introduit le « cinéma-vérité » qui fait qu'on a eu besoin de moins de personnel. Mais on s'aperçoit, à la lecture du scénario et aux plans de tournage de certaines équipes, qu'on fait beaucoup de scènes de rues avec un minimum d'acteurs ; on tourne des séquences très courtes, et je crois que c'est aussi valable esthétiquement que les grandes mises en scène des cinéastes traditionnels. Je ne crois d'ailleurs pas que cela influe sur le fond des films. Je crois qu'on peut faire, avec un minimum de personnel, un film ayant du fond, tout aussi valable qu'avec une équipe d'hommes très qualifiés et de l'ancienne garde.

Quand on nous dit que la Nouvelle Vague est responsable de l'écroulement du marché du cinéma français parce que ses films sont trop compliqués, trop intellectuels, — des films d'esthètes pour petites chapelles — je me permets de n'être pas tout à fait d'accord. D'abord, il existe beaucoup de courts métrages, et même de longs métrages français, qui sont à la portée de tous ; d'autre part, il y a aux Etats-Unis, en Angleterre et en Italie, des jeunes qui font, avec de petits moyens, des films très valables.

Il faut chercher ailleurs la cause de l'effondrement économique du cinéma français. Il est très facile de dire que la Nouvelle Vague a fait s'écrouler le marché. Personnellement, je n'en suis absolument pas convaincu. Certains producteurs, qu'on peut qualifier d'avant-garde, vous diront qu'un film de la Nouvelle Vague, pris individuellement, a rapporté beaucoup plus d'argent qu'un film fait par une équipe traditionnelle qui a englouti plusieurs millions.

J'aimerais donc savoir ce qui vous fait dire que la Nouvelle Vague est la cause de l'effondrement du marché français, soit sur le plan économique, soit même sur le plan esthétique.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Je ne suis pas le seul à dire qu'il y a une étroite corrélation entre l'arrivée de la Nouvelle Vague, depuis ces trois dernières années, et la baisse de fréquentation des salles. C'est une situation exactement parallèle avec l'existence de la Nouvelle Vague et que celle-ci, en tout cas, même avec les années, s'est avérée incapable de redresser.

Je rappelle, d'autre part, qu'il y a cent films qui sont insortables, donc

La vie et le temps

improductifs. Il y a ainsi deux ou trois phénomènes qu'il faut joindre si on analyse les choses sagement.

p.245 Je voudrais répondre à votre observation sur les syndicats qui empêchaient les gens d'accéder à la profession de cinéaste. C'est absolument faux. Je suis président et de la Fédération du spectacle et du Syndicat des techniciens. Nous ne voulons pas que n'importe qui entre demain dans le cinéma, parce qu'il y a des gens qui en vivent. Il faut préserver cela. C'est le rôle du syndicat que de défendre ses membres et de ne pas admettre n'importe quels petits jeunes qui décrètent que demain ils feront du cinéma. Sinon on embouteille la profession. Les producteurs, qui sont extrêmement malins, s'en servent sur le plan des salaires pour faire de la sous-enchère. Et c'est comme cela qu'on finit par saboter un métier.

Il y a donc une réglementation professionnelle qui protège la profession, mais comme toutes les autres professions, ni plus ni moins qu'une autre. Il ne faut pas accuser faussement les syndicats. Et ce fut une des astuces de la Nouvelle Vague que de partir contre les syndicats, contre les équipes et de tailler des croupières à tous les règlements professionnels.

Vous avez encore parlé du « cinéma-vérité » et de ce que l'on pouvait faire en tenant un appareil à bout de bras dans la rue. Cela n'a d'ailleurs pas été inventé en France. Le néo-réalisme italien l'a fait un peu avant eux, et d'autre part, nous faisons aussi des prises de vues que nous appelons « à la sauvette », dans des camions. C'est souvent nécessaire. De là à en faire tout un film, c'est différent. C'est d'ailleurs là contre que nous nous gendarmons, dans la mesure où nous avons vu beaucoup trop de films de la Nouvelle Vague avec des acteurs mal photographiés, des appareils branlants et des conditions techniques absolument désolantes, — qui nous rapprochent, hélas, de la télévision — et qui finissent par provoquer un appauvrissement technique qui, joint à celui des scénarios, donne une production de qualité médiocre qui rebute le public.

Quant à dire qu'on ne peut faire du cinéma qu'en prenant la vérité sur le vif, je dirai que, précisément, notre métier est de faire du réel avec de l'artificiel. Mon métier est non pas de prendre un tonnelier pour jouer un tonnelier, mais de prendre un acteur et d'en faire, moi, un tonnelier. Voilà ce que j'appelle du cinéma. Et nous sommes faits pour cela. Sinon, on appauvrit également le métier d'acteur. Voilà pourquoi nous nous élevons, et je m'élève aussi, même

La vie et le temps

sur un plan artistique, contre certaine théorie du « cinéma-vérité » qui, devenue une théorie d'ensemble, finit par aller, elle aussi, au-delà de sa pensée, et par nuire au cinéma.

Il y a des normes de production que nous avons établies avec les syndicats en ce qui concerne les équipes, même réduites au minimum. On peut toujours demander des dérogations pour certaines prises de vues ou certains films. Mais les gens de la Nouvelle Vague se sont bien gardés de s'y soumettre, parce qu'ils voulaient faire des films entre eux et avec n'importe qui. C'est cela qui a été grave et contre quoi nous nous sommes élevés.

Quant à l'argent rapporté par les films, c'est un raisonnement qui n'est pas tout à fait exact, permettez-moi de vous le dire. Beaucoup de ces films ont été faits dans des conditions frauduleusement économiques, qui font que la comparaison ne peut certainement pas s'établir avec d'autres productions. Il y a des productions de la Nouvelle Vague qui ^{p.246} ont rapporté ce qu'elles avaient coûté. Sur un plan économique, c'est évidemment satisfaisant. Mais nous en connaissons tant d'autres qui ont été des échecs, ou qui, mort-nées, se sont amoncelées, et qui constituent une perte irrémédiable pour le cinéma français. Comme il s'agit d'un cinéma de faible économie, la présence de 120 films inutilisables, insortables et immontrables alourdit terriblement le marché. Une perte de 5 milliards par an est absolument catastrophique pour un cinéma doté de faibles moyens, mal défendu par les pouvoirs publics, et en plus écrasé de taxes.

LE PRÉSIDENT : Je rappelle encore une fois que nous devons aborder ici le cinéma en fonction des préoccupations de la jeunesse.

Et à cet égard, Claude Roche aurait quelques observations à nous présenter.

M. CLAUDE ROCHE : Pardonnez-moi d'intervenir au milieu de jeunes qui ont certainement des choses intéressantes à signaler.

Je dirai d'abord combien j'ai été heureux, lorsque j'ai reçu l'invitation des Rencontres, de voir le nom d'Autant-Lara. Je me suis réjoui qu'il vienne à Genève, d'autant plus que des films tels que *Le diable au corps* ou *Le blé en herbe* ont été pour moi des dates, si je puis dire, dans ce que j'ai pu voir au cinéma. Ce sont des films auxquels j'attribue une grande valeur pédagogique ;

La vie et le temps

je les ai présentés plusieurs fois, en essayant de montrer tout ce qu'ils pouvaient contenir de leçons morales.

Ici je voudrais essayer de montrer, peut-être à l'encontre de ce que M. Autant-Lara pense lui-même de son œuvre, que *Le diable au corps* présente un jeu entre deux aspects du temps : le temps de la passion et le temps de la situation ; deux êtres se placent comme en marge du temps de la situation collective. Peut-être ce jeu du temps, quoique M. Autant-Lara ait pu dire de la Nouvelle Vague, n'est-il pas tellement éloigné de certains jeux du temps que nous trouvons chez des réalisateurs contemporains — je pense à Resnais. Resnais, sans aucun doute dans *Hiroshima*, semble lui aussi entrer dans une dialectique du temps. Il y a, semble-t-il, le temps de l'amour et le temps de la situation : l'amour pour l'officier allemand et la libération ; l'amour pour le japonais au milieu des manifestations anti-atomiques. Il y a là, semble-t-il, un contrepoint qui ne m'a pas semblé si éloigné du contrepoint que l'on peut trouver dans *Le Diable au corps*. Et puis, dans *L'Année dernière à Marienbad*, cette mise en évidence du temps de la passion, qui se trouve en marge de tout un décor et qui finit par rendre cet amour indifférent.

J'ai dit que je m'étais réjoui de la venue de M. Autant-Lara. Il me sera d'autant plus facile de dire que je suis tombé d'assez haut en entendant certains propos hier, car j'attendais une conférence esthétique. Et puisque je suis Français, je me permets de signaler plus aisément que j'ai trouvé chez lui une certaine hargne. En effet, il y a eu des attaques de la Nouvelle Vague, sans jamais donner un nom, ni aucune analyse, mêlées à de sordides questions de gros sous, qui ont dominé l'exposé. Et d'autre part, il y a peut-être certaines questions de forme, sur lesquelles ^{p.247} je voudrais passer rapidement, qui ont fait de cet exposé un procès du Gouvernement français. Ceci m'a gêné, surtout lorsqu'on choisit l'aula de l'université de Genève pour le faire.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Je vous remercie des paroles aimables, entre certaines, que vous venez de prononcer sur *Le Diable au corps*. Pour moi, *Le Diable au corps* est un film qui me plaît bien. Je crois qu'une grande partie de son succès et de sa résonance a été dû au fait qu'il a été produit à peine deux ans après la guerre, et que les blessures de celle-ci n'étaient pas encore pansées. Ce film a donc appuyé sur une plaie qui était encore douloureuse. Cela dit, je suis fort content d'avoir fait ce film.

La vie et le temps

J'ai été amusé de ce que vous avez dit sur le temps. Chacun pense de *L'Année dernière à Marienbad* ce qu'il veut, d'*Hiroshima* également. Personnellement, je me suis souvent amusé à me demander, quand je vois un film, comment j'aurais traité le même sujet. En ce qui concerne *Hiroshima*, j'aurais certainement supprimé les deux histoires, et je me serais contenté d'une seule. J'aurais fait un film à la manière du *Diable au corps*, en prenant l'histoire d'une jeune Française amoureuse d'un jeune Allemand qu'on tue au moment de la Libération, et je me serais arrêté là. Je n'aurais pas mêlé le temps ; c'est une chose qui m'a semblé très troublante et avec des rebondissements qui finissaient par me fatiguer un peu.

M. CLAUDE ROCHE : C'est l'essentiel du film.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : J'aurais centré mon film sur une des histoires, et j'aurais éliminé certainement la question temps. Tant il est vrai que, lorsque les choses se présentent sous un aspect artistique, ce sont les réactions personnelles de l'individu et du créateur qui comptent.

Mais je crois que vous m'avez mal compris. Les gros sous n'ont jamais rien eu à faire dans mon exposé. Ce n'est pas du tout l'essentiel de ma préoccupation et cela ne l'a jamais été. Je crois avoir agi avec un manque d'intérêt constant et simplement dans le souci de défendre la profession et mon métier. Je crois que vous n'avez peut-être pas bien compris ni suivi, pour insinuer ce que vous avez dit.

Vous m'avez reproché d'être venu ici parler du cinéma français en faisant grief à nos pouvoirs publics de ne pas agir comme ils le devaient vis-à-vis du cinéma. Mais permettez-moi d'avoir une amertume, celle de nous voir bridés et de voir — comme je vous l'ai dit hier, et j'ai le droit de le dire partout — que nombre de films que le génie français pourrait produire ne sont pas faits parce que l'on nous muselle, et parce que l'industrie est insuffisamment protégée. Cela, j'ai le droit de le dire, et je ne vois pas pourquoi je ne le dirais pas ici.

Une des raisons de mon grief contre les pouvoirs publics, c'est le tort fait à *Tu ne tueras point*. C'est un film qui m'est très cher ; que j'ai fait avec beaucoup de risques et beaucoup de périls. On le « contre » chez nous, p.248 et l'obstruction vient d'assez haut, de la manière la plus inélégante — parce

La vie et le temps

qu'avant de condamner quelqu'un ou quelque chose, ou même un film, on a au moins l'élémentaire courtoisie de le voir. Là-dessus, j'ai une amertume qui me donne une certaine liberté sur bien des problèmes, et je me permets de la prendre.

M. CLAUDE ROCHE : A votre décharge, j'ai compris qu'il y avait un *a priori* affectif dans votre exposé...

LE PRÉSIDENT : M. Picot veut poser une question un peu astucieuse à M. Autant-Lara.

M. PICOT : Pourrions-nous savoir ce que les réalisateurs de l'ancienne garde attendent de la jeunesse ? j'entends du spectateur, cinéphile ou non ?

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Il faudrait d'abord retourner cette question à la jeunesse en lui disant : Qu'attendez-vous d'un cinéma fait par des gens de votre âge ? C'est cela qui est intéressant. Quant à ce que nous en attendons, nous... Je fais partie d'une génération de cinéastes combattifs, sur tous les plans d'ailleurs, sur le plan de la paix, sur un plan social et autres, et nous avons été dressés à ces luttes. Nous avons grandi comme cela, et j'exprime peut-être le désir d'un père qui voudrait voir son fils continuer dans la même voie que lui. Mais nous espérons de la part des jeunes qu'ils prennent la relève de cette combativité. Nous vivons dans un monde où trop de choses ne vont pas, où trop de choses vont dans un sens qui nous fait peur. Nous voudrions vraiment que, lorsque des jeunes prennent une place, ce soit pour faire autre chose que de nous montrer les évolutions de héros plus ou moins discutables.

Voilà ce que nous en attendions : j'ai déjà dit pourquoi nous avons été déçus. Il n'y a là, je le répète, aucune amertume. Nous sommes au-dessus de cela ; nous en avons passé l'âge, et beaucoup d'entre nous ne sont pas menacés dans leur situation. Pourquoi voulez-vous que je parle avec amertume ? Je parle avec amertume d'un cinéma que j'aurais voulu voir naître, et que nous aurions aidé de toutes nos forces, au lieu de le combattre. Nous voudrions voir accéder au cinéma des gens capables d'améliorer la société de demain. Voilà ce que nous espérons des jeunes.

La vie et le temps

Mlle EGGLY : Je voulais répondre à M. Autant-Lara que nous, nous désirerions faire des films combatifs. Mais qui nous en donne les moyens ? Nous risquons d'enlever le pain de la bouche de la vieille garde des réalisateurs ; mais comment faire autrement ? Et quelle liberté d'expression nous est laissée dans nos pays pour faire des films combatifs ?

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Je n'ai pas plus de moyens que vous. Depuis onze ans, j'ai voulu faire un film — je reviens toujours à cela parce que c'est un critère, cette aventure — p.249 sur un des sujets les plus brûlants qui soient ; un problème de conscience, le problème de conscience d'un homme de vingt ans. Je voudrais bien que les généraux ne soient pas seuls à avoir des problèmes de conscience ; que les soldats puissent en avoir et les simples « pékins » également. Aussi, j'aime mieux vous dire que mon film, je n'ai pas pu le faire. Alors j'ai employé des moyens jugés illégaux par certains. J'ai cherché ailleurs les moyens de faire ce film, et je suis arrivé à le faire. Je ne suis pas plus fort qu'un autre et j'ai disposé de beaucoup moins de moyens que certains jeunes gens de la Nouvelle Vague, qui sont allés chercher dans les poches de papa les 40 ou 50 millions nécessaires pour démarrer. Je sais à qui je pense, et il n'y en a pas qu'un... Il y a des moyens de faire des films, quand vous avez l'appareil à votre disposition, et la pellicule.

Ce que je voudrais voir, c'est un film vraiment jeune, un film explosif, un film qui m'apporte, quant au fond et avec son contenu, un matériau vraiment intéressant ; un film qui me fasse dire qu'on a en face de soi un jeune qui a quelque chose à exprimer sur son temps.

M. DUSAN MATIC : Comment avez-vous fait votre film et où l'avez-vous fait ?

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Ce film, j'ai voulu le faire en France, naturellement. Quelques jours avant que nous ne montions sur le plateau, il y a un certain Service psychologique de l'Armée qui a fait pression sur le distributeur, et le film s'est effondré.

M. DUSAN MATIC : Vous êtes venu me trouver à Belgrade il y a quelques années ; j'ai fait votre connaissance là-bas.

La vie et le temps

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Je suis resté plusieurs années sans pouvoir faire ce film que j'offrais vainement à tous les producteurs. Ne croyez pas que nous faisons toujours tout ce que nous voulons dans le cinéma. Nous ne sommes que des employés. Nous faisons les films que nous pouvons, et comme nous pouvons. Nous avons affaire à des forces financières terribles. Un film est une lutte que vous ne pouvez imaginer, de tous les instants, où l'on défend pied à pied un sujet contre distributeurs, producteurs, financiers, etc.

M. DUSAN MATIC : C'est dans la nature des choses...

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Quand j'ai vu que je ne pouvais pas le faire en France, je suis allé en Italie. Là, nous nous sommes heurtés, encore une fois, à la censure. Le producteur italien qui avait pris le film en main n'a pas trouvé l'appui nécessaire pour surmonter les objections de la censure. Il a eu l'excellente idée, étant d'origine yougoslave, d'aller demander de l'aide à la Yougoslavie, qui m'a accueilli les bras ouverts. Elle a fait à peu près la moitié du film, le producteur en a fait un quart, j'ai fait l'autre quart. Personne n'a été payé. Nous avons fait ce film bénévolement, ce qui représente pour moi environ deux ans de travail.

p.250 En tout cas, je tiens à exprimer ma gratitude à la Yougoslavie qui m'a permis de réaliser un de mes films les plus importants. Sans l'aide yougoslave, je n'aurais jamais tourné ce film, et je l'ai fait en toute liberté.

M. FREDDY BUACHE : Le terme de « Nouvelle Vague » est un terme imprécis, qui ne recouvre pas pour tout le monde les mêmes choses. Des jeunes cinéastes, il y en a toujours eu. Je pense que Vigo était un peu dans la situation d'un jeune cinéaste français d'aujourd'hui, et il a fait les films qu'il avait à faire ; en 1928, il a fait *A propos de Nice* sans aucun moyen...

Mais M. Autant-Lara a bien cerné une certaine Nouvelle Vague. C'est celle dont parlent les hebdomadaires à succès, les *Cahiers du Cinéma*, etc. Mais il y a une autre Nouvelle Vague, faite de jeunes cinéastes dont les films ne sortent pas sur les écrans, mais pour d'autres raisons que leur médiocrité. J'en veux pour preuve le film de Philippe Durand, qui s'appelle *Secteur postal* ; le film de Chris Marker sur Cuba, celui de Resnais *Les statues meurent aussi*, qui sont autant de films interdits. C'est une autre

La vie et le temps

Nouvelle Vague. Ce sont des gens qui travaillent aussi sur le contenu.

Il fallait que ce point fût précisé.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Au sujet de *A propos de Nice*, que vous avez cité, je signale que c'est en partie grâce à moi que Vigo a fait ce film. Je l'ai mis en rapport avec des gens qui lui ont donné l'appareil, la pellicule, et je suis très content d'avoir pu aider, dans ses débuts, un cinéaste dont la vigueur de pensée et d'exécution n'a été égalée par aucun représentant de la Nouvelle Vague.

LE PRÉSIDENT : M. Autant-Lara vient donc de reconnaître qu'il y a Nouvelle Vague et Nouvelle Vague ; qu'on ne peut pas mettre tous les jeunes producteurs dans le même panier.

Pour enchaîner, je donne la parole à M. Vichniac.

M. JEAN-LOUP VICHNIAC : Il ressort de votre conférence d'hier soir une impression à la fois partielle et partiale. Le meilleur moyen de ne pas rester sur cette impression est de vous demander des approfondissements.

Je poserai deux questions, l'une à propos de la forme, l'autre à propos du contenu, dans le cadre du problème un peu plus général de la spécificité de la jeunesse.

Vous avez laissé supposer qu'il n'y avait pas de jeunesse en soi. Je ne crois pas non plus qu'il y ait une spécificité de la jeunesse ; je crois en revanche qu'il y a un décalage plus net qu'autrefois entre la jeunesse et les générations précédentes. Les jeunes gens essaient de s'affirmer d'une façon nouvelle, même s'ils le font très imparfaitement.

Dans le cinéma nouveau, il y a nécessité d'affirmer ce décalage. On ne tournerait plus *Autant en emporte le vent* comme on l'a fait, mais d'une ^{p.251} façon différente, parce qu'il y a de nouveaux besoins, des aspirations esthétiques nouvelles. Et, pour prendre exemple sur deux films nouveaux, je crois qu'*A bout de souffle* est infiniment plus vrai que *Les Amants*. Même si la phrase sur le lavabo, que vous avez rappelée hier soir, peut être choquante, je crois que c'est plus vrai. Il en va de même pour les films de Wajda qu'on n'a pas encore mentionnés.

La vie et le temps

J'aimerais vous demander si vous croyez à cette notion de décalage, et s'il ne faut pas tendre à quelque chose de radicalement nouveau.

Deuxième question. A propos du contenu, je suis d'accord avec vous : il faut que le film parte d'un certain engagement. Mais il y a, à mon sens, deux dangers : si un film peut faire part des problèmes qui se posent aujourd'hui et dont il sera une sorte de reflet, il a très vite la tentation d'avoir une action sur le public. Il y a alors danger de propagande. A cet égard, les problèmes qui peuvent se poser à nous peuvent être des problèmes comme la guerre d'Algérie, l'objection de conscience ; cela peut être aussi le problème de l'oubli et le problème du temps. C'est pourquoi *Hiroshima* a une grande importance.

Comment concevez-vous cette influence sur le public ?

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Sur le premier point que vous avez soulevé, je ne crois pas aux heurts des générations. Ce n'est pas vrai. La jeunesse, c'est une qualité d'esprit ; je tiens à le préciser. Je connais des gens beaucoup plus âgés que moi qui ont conservé une verdeur et une jeunesse d'esprit que je souhaiterais à bien des jeunes. Mais je crois qu'un esprit jeune, c'est-à-dire un besoin d'exhaler certains problèmes sous certaines formes, existe et que l'on ne peut absolument pas le méconnaître.

Si je m'élève avec vivacité, et non pas avec amertume, contre la Nouvelle Vague, c'est pour la façon dont elle impose ses vues. Si j'avais vingt ans aujourd'hui, je ferais peut-être comme eux. Je n'en sais rien. Mais à tout le moins, je pense qu'il faut reconnaître que la manifestation d'un esprit jeune — et nous pensons qu'il y a nécessité pour un pays d'avoir une jeunesse ardente — c'est d'avoir un angle de vue tant sur les choses elles-mêmes que sur la forme, et qu'elle s'attaque à un fond qui vienne un peu balayer et secouer les industries à forme intellectuelle comme le cinéma, qui sont en passe ou de s'assoupir ou de s'enliser dans des formules.

Là-dessus, je suis le premier à dire que le coup de semonce donné par la Nouvelle Vague était nécessaire. Tout n'était pas en ordre dans le cinéma et dans l'expression non plus. Il y avait besoin qu'on tire un coup de canon. Mais il ne faudrait pas pour autant lézarder la maison. C'est là où je commence à dire qu'il faut faire attention et que la direction du tir doit être vérifiée.

Quant au contenu des films, j'ai un avis qui est peut-être personnel. Je

La vie et le temps

pense que le contenu des films doit toujours être assez passionné et assez révolutionnaire. J'ai toujours été un révolté. Je vis dans une société sur laquelle j'ouvre des yeux parfois surpris, parce que je ne suis pas en accord avec elle. Je pense que le cinéma est un merveilleux moyen ^{p.252} d'expression pour parler au plus grand nombre, et que c'est une matière charnelle, vivante, qui a besoin d'une grande vivacité d'expression.

Tout film qui n'est pas chargé d'un certain venin ne peut pas passer les années et ne comporte plus cette espèce de message qui lui donne la possibilité de résister au temps, ce qui est l'essentiel. Un bon film, il est difficile de dire ce que c'est. Mais, attention, une œuvre qui vous emballe aujourd'hui, dans cinq ans peut-être aura-t-elle changé, ou vous-mêmes aurez peut-être changé au point que vous ne vous reconnaîtrez plus comme des amis. Je pense qu'un bon film, c'est un film qu'on peut revoir dans quinze ou vingt ans. C'est celui qui comportait ce que j'appelais le « venin » : une force dans son expression et une vivacité sans laquelle, à mon avis, il n'y a pas de bon film possible.

M. KETTERER : Je regrette pour ma part que l'on s'attarde trop — à la suite de M. Autant-Lara — sur la Nouvelle Vague, donc sur la jeunesse qui fait des films, et pas assez sur celle qui va les voir. Je me demande si le rôle du producteur, du cinéaste, n'est pas d'aller au-devant des besoins informulés de la jeunesse. Il est là pour traduire les aspirations profondes de la jeunesse, et ce qu'il y a peut-être de meilleur en elle. C'est évidemment un art difficile. Je ne crois pas que tous les films doivent contenir un message, je n'irai pas jusque-là. Mais c'est le rôle du cinéaste d'aller au-devant des problèmes de la jeunesse, de les précéder et non d'être à la remorque. Et si vous me permettez une comparaison empruntée au monde enfantin, si l'on demande à un enfant ce qu'il veut manger, il répond : Des bonbons. Mais il a besoin de légumes et de viande pour grandir et se fortifier. Or, la jeunesse, on l'a trop souvent satisfaite avec des films où il ne se passait pas grand-chose. On a fait un film qui s'appelait *Les Tricheurs*, que j'ai beaucoup aimé, puis on en a fait vingt-cinq du même acabit ; cela devenait fatigant. On aurait dû au contraire lui fournir autre chose.

La question que je veux poser à M. Autant-Lara est celle-ci : Est-ce que le cinéaste ne devrait pas se donner plus de peine en général pour aller au-dedans des problèmes de la jeunesse et remplir un rôle éducatif ?

La vie et le temps

Je prends l'exemple de *Rocco et ses frères*. Voilà ce que j'appelle un film positif. C'est à mon avis un chef-d'œuvre, parce qu'il pose le problème de notre temps dans un complexe social, lié à une question de métier ou de travail.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Vous m'avez reproché de m'être étalé un peu trop sur le problème de la Nouvelle Vague. Mais je voudrais dire qu'il s'agit là d'un cas unique dans l'histoire de la cinématographie. On n'avait jamais vu auparavant, en deux ans, une cinématographie nationale, quelle qu'elle soit, faire le vide des deux tiers, pour ne pas dire des trois quarts de ceux qui composaient la profession, pour la remplacer par des éléments jeunes. Cela ne s'est jamais vu. Ce cas unique d'accession de la jeunesse à la production cinématographique valait d'être relevé. Et j'en ai tant parlé, parce que cela paraissait être directement dans le sujet que nous avions à traiter.

p.253 Vous avez cité l'exemple de *Rocco et ses frères*. Ce film est merveilleux, peut-être un peu aride pour le public. Il n'est pas fait spécialement par un jeune, mais quel film jeune d'esprit ! Voilà un genre de film auquel j'aurais voulu voir s'attacher ceux qui nous ont offert des vaudevilles militaires ou autres pastiches de films déjà connus. Voilà ce que j'espérais de la jeunesse ! C'est l'Italie, encore une fois, qui nous donne l'exemple, même avec des cinéastes chevronnés, de ce que peut être un cinéma jeune.

M. LEWINTER : Je trouve regrettable qu'on passe avec une grande pudeur sur les bons cinéastes de la Nouvelle Vague française. Il y en a quand même, entre autres, Truffaut, que vous avez attaqué hier soir. Je suppose que c'était des *Quatre cents coups* que vous parliez lorsque vous avez parlé d'un film qui attaque l'école laïque.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : On ne peut rien vous cacher...

M. LEWINTER : C'est ridicule...

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Je sais comment c'est fait, et je démonte automatiquement un film en le voyant ; je vois très bien quel est le parfum qui se dégage d'un film. Allez le revoir, vous m'en reparlerez.

La vie et le temps

M. LEWINTER : Nous sommes d'avis opposé, et je suppose que c'est encore Truffaut que vous visiez en parlant de la *Sérénade à trois* de Lubitsch et de *Jules et Jim*. Mais une femme entre deux hommes, ce n'est pas Lubitsch qui a inventé cela.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Pourquoi reprendre ce thème, surtout en l'affadissant ?

M. LEWINTER : C'est un sujet éternel, et puis la manière dont il a été repris était tout à fait personnelle. Il s'est inspiré du livre d'un monsieur de soixante-dix ans...

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Le film de Lubitsch était plus audacieux. Le film de Truffaut auquel vous faites allusion, est celui d'une femme qui hésite entre deux hommes et qui va de l'un à l'autre sans savoir lequel des deux elle aime... Et la fin, bien conformiste, sauvegarde la morale bourgeoise, comme par hasard.

M. LEWINTER : Cela arrive très souvent...

M. AUTANT-LARA : Mais le film de Lubitsch était plus audacieux ; c'était l'histoire d'une femme qui aimait deux hommes... Et elle n'en avait pas honte.

M. LEWINTER : p.254 Et à propos de Lubitsch, j'ai trouvé également scandaleux le silence fait sur Lubitsch en France. Ce sont les *Cahiers du Cinéma* qui ont commencé à reparler de Lubitsch.

Ensuite, vous critiquez beaucoup le « cinéma-vérité » : il ne faut pas prendre un tonnelier pour jouer un tonnelier. Mais par ailleurs vous n'avez d'indulgence que pour le cinéma italien ; or, comme M. Buache l'a dit, l'un des phénomènes capitaux du cinéma, c'est le néo-réalisme. Mais qu'est-ce que c'est que le « cinéma-vérité », sinon le néo-réalisme ?

M. FREDDY BUACHE : C'est la définition du néo-réalisme donnée par les *Cahiers du Cinéma*. C'est une définition esthétique du néo-réalisme. Or, le néo-réalisme doit être défini par son contenu, et vous verrez que dans le néo-

La vie et le temps

réalisme vous avez le problème agraire, le problème de l'émigration intérieure, le problème de la condition de la femme, du chômage. Le fait de prendre, pour jouer le « voleur de bicyclette », un ouvrier d'usine n'est pas important.

M. LEWINTER : Ce n'est pas du tout important ? Mais si, puisque l'impression de vérité pourra être davantage donnée.

M. FREDDY BUACHE : Il y a un film de Rouquier qui s'appelle *Farrebique*, joué par des paysans. Eh bien, ils ont l'air de faux Jean Gabin. Là n'est pas le problème... Qu'est-ce que cela peut nous faire qu'on ait pris ou non un véritable acteur ; l'essentiel est que, quand on est devant l'écran, on y croie ; et puis, à partir du moment où on y croit, qu'on nous raconte des histoires qui ont un contenu social véritable. *Rocco et ses frères* a un contenu social véritable. *A bout de souffle*, c'est de la fumisterie, c'est rien du tout, c'est nul... absolument nul. Tout au plus dirais-je que c'est de l'anarchisme de droite, qui peut virer tout de suite au fascisme.

M. LEWINTER : Je suis d'accord avec vous sur *A bout de souffle*. Mais la manière dont un film a été tourné est capitale, et cela se reflète dans le contenu. Même dans *Rome ville ouverte*, il y a, du point de vue esthétique, énormément de défauts. Critiquer la Nouvelle Vague pour ses défauts techniques, cela tombe à côté.

M. FREDDY BUACHE : Le plus jeune cinéaste du monde, aujourd'hui, a 65 ans et il tourne en studio. Il s'appelle Luis Bunuel...

M. LEWINTER : Vous dites qu'il doit y avoir du venin dans un film. Tout à fait d'accord, et je suis content de pouvoir être d'accord avec vous au moins sur un point. Mais alors je vous demande : est-ce que vous croyez que vous pouvez être considéré comme l'auteur d'un seul film ayant du venin ? J'ai sincèrement l'impression que le seul de vos films qui aura du venin, et qui le gardera, ce sera *Tu ne tueras point*. Peut-être y en a-t-il un peu dans *L'auberge rouge*, mais dans l'ensemble de vos films, il n'y a pas beaucoup de venin...

p.255 Vous avez condamné la Nouvelle Vague en prenant pour argument que sa production était lamentable. Je suis d'accord avec vous : la production est

La vie et le temps

très mauvaise. Mais est-ce que la Nouvelle Vague est seule responsable ? Vous avez parlé de l'ingérence de l'Etat français dans le cinéma, et notamment dans le domaine financier.

Comment donc un jeune, qui a des idées qui ne seraient pas celles du gouvernement, et qui a besoin d'argent, donc besoin d'un commanditaire, peut-il faire pour réaliser ses idées ? Vous-même qui avez de nombreuses années de métier, qui êtes un ancien dans le cinéma, vous avez mis onze ans pour réaliser *Tu ne tueras point*.

D'autre part, est-ce que les milieux du cinéma n'auraient pas été à la hauteur pour parer au choc de l'accession en masse de la Nouvelle Vague ?

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Pas beaucoup de « venin » dans mes films ?

Alors, là... je ne comprends pas. Et je me demande pourquoi, alors, ils sont tous pourchassés, mutilés, amputés par toutes les censures du monde...

Je pense que si les pouvoirs publics voulaient se départir de leur indifférence à l'égard du cinéma, qu'ils laissent croupir dans son état, la situation serait différente.

J'ai évoqué l'expérience italienne, parce que le « Centro Esperimentale », qui est un admirable institut, forme précisément des jeunes, mais non pas théoriquement, comme notre IDHEC — qui fait d'ailleurs ce qu'il peut avec les moyens qu'on lui alloue. Les Italiens, eux, se penchent sur la question. Je pense que si nous avions une économie un peu différente de celle que nous avons, ou même, sans changer d'économie, des pouvoirs publics plus conscients de l'importante intellectuelle du cinéma, la question serait entièrement différente. C'est pourquoi je me suis permis de griffer un peu les pouvoirs publics. Voilà de nombreuses années que je le fais. Je n'ai pas changé ma manière en pensant que c'est à eux qu'il appartient de se pencher sur ce problème.

Dans la réorganisation du cinéma français qui doit nécessairement se produire maintenant, nous allons mettre l'accent sur ce point : qu'on ne laisse pas entrer dans la profession, et de façon aussi désordonnée, des gens qui n'ont aucune qualité. Quand vous entrez dans une compagnie de chemin de fer, ce n'est pas du jour au lendemain qu'on vous donne une locomotive à conduire.

La vie et le temps

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Autant-Lara qui, aujourd'hui, est beaucoup plus nuancé qu'hier. Il a reconnu qu'il y avait Nouvelle Vague et Nouvelle Vague ; il reconnaît qu'il y a pouvoirs publics et pouvoirs publics. Il y a ceux qui sont pleins de sollicitude et qui, surtout, ne freinent pas la production par une censure répressive, et il y a des pouvoirs publics qui, au contraire, ruinent le cinéma.

Le problème central reste pour nous celui-ci : le cinéma d'aujourd'hui reflète-t-il, et exprime-t-il — et dans quelle mesure — les aspirations des hommes ? Et ces aspirations, quelles sont-elles ?

M. Comte, qui a une expérience de pédagogue, a demandé la parole.

M. JEAN-ANDRÉ COMTE : p.256 Les jeunes critiquent volontiers les films de pur amusement et demandent au cinéma de devenir sérieux, artistiquement et aussi dans le sens éthique. Et pourquoi cela ? Eh bien, parce qu'ils paient déjà les places de cinéma plus cher qu'ils ne les payaient il y a cinq ou six ans. S'il faut donner 4 francs pour aller au cinéma et qu'on n'a pas beaucoup à dépenser, on voudrait au moins en avoir pour son argent.

Puis, le jeune va à l'école plus longtemps ; il est plus longtemps sous la direction de maîtres, de professeurs, et même sous la dépendance de ses parents, qui peuvent le développer d'une manière un peu plus poussée que ce n'était le cas quand la plupart des jeunes sortaient de l'école à 15 ans. Donc, quand il va au cinéma, il aimerait que le cinéma soit un prolongement de ce qu'il a entendu en classe, de l'ouverture qu'on a déjà pratiquée dans son esprit ; il voudrait que le cinéma apporte aussi sa contribution dans ce domaine-là. C'est un vœu, mais hélas les jeunes ne font souvent pas l'effort nécessaire pour entrer dans le sérieux de films qu'on leur présente.

En fait, si nous regardons ce qui se passe, nous voyons que les jeunes ne vont pas voir certains films auxquels on pourrait s'attendre de les voir s'intéresser. Quand on passe un film sérieux, ce sont plutôt les personnes d'un certain âge qui constituent le public. Je pense à un film comme *Léon Morin, prêtre*. Les jeunes n'iront peut-être pas facilement voir un film semblable. Je pense surtout aux jeunes qui sortent de milieux assez simples. Ceux-ci continuent à aller voir le film que recommande la publicité, contre laquelle on ne peut d'ailleurs pas se défendre.

La vie et le temps

Il y a donc ici un problème d'un autre ordre, à savoir que le cinéma est non seulement un moyen d'expression, mais encore que ce moyen est recommandé, d'une manière ou d'une autre, par la publicité.

Quand un jeune va voir *Ben Hur*, ne croyez pas qu'il en soit enchanté ; pas plus que l'adulte. Il n'en a pas retiré un véritable plaisir ; il en est même déçu. Il avait imaginé quelque chose de beaucoup plus grandiose ; et c'est la même déception qu'il ressent pour avoir vu de nombreux films de Western ou autres, permis aux moins de 15 ans. Le fait de voir souvent, à n'importe quel âge, ce genre de films fait que le jeune prend une attitude négative vis-à-vis du cinéma.

Quand nous dirigeons un ciné-club, nous nous trouvons en face de deux publics complètement opposés ; il y a une partie des jeunes que leurs parents ont guidés jusque-là et à qui on n'a permis de voir que certains films ; l'autre public, assez réduit, allait au cinéma trois fois par semaine. Les premiers ont un grand appétit et sont enthousiasmés à l'avance et ont grande envie d'en savoir beaucoup plus. Cet enthousiasme, nous cherchons à le cultiver dans les ciné-clubs.

Puis il y a l'autre public, déçu de tout et qui ne sait que dire : « C'est tout truqué » ou « C'est tout faux, c'est moche... », etc.

Cette attitude-là ne l'abandonnera pas s'il n'a été rééduqué par un ciné-club. Et nous trouvons maintenant des gens qui ont cette attitude-là vis-à-vis de films qui, incontestablement, ont des qualités artistiques et des qualités de fond.

p.257 Revenons à la question de la Nouvelle Vague. Les films de cette Nouvelle Vague ont certainement un fond, dans un certain sens. Ils ne veulent peut-être pas présenter une thèse, mais malgré eux ils en présentent une.

Quand on montre la jeunesse telle que la voit la Nouvelle Vague, on la montre telle que les jeunes la voient. Or, les jeunes comprennent les films de la Nouvelle Vague ; ils se retrouvent dedans, tandis que les adultes ne s'y retrouvent pas, n'y retrouvent pas leur jeunesse, c'est bien entendu. Mais je crois aussi qu'ils ne peuvent pas la retrouver parce que la Nouvelle Vague emploie un langage auquel le public n'est pas habitué. On ne peut pas être ouvert aussi bien à la démonstration d'une thèse, telle que la pratique Cayatte, par exemple, et aimer de la même manière, sans être cultivé, un film de Chabrol.

Ce que nous cherchons dans les ciné-clubs, c'est à montrer ce qu'est le

La vie et le temps

cinéma en général, à habituer le jeune à être actif quand il va au cinéma, à savoir en parler, en discuter, à se former le goût. Le cinéma étant un art, il fait appel au goût. Encore faut-il que ce goût soit développé ; et c'est ce que nous essayons de faire dans les ciné-clubs.

Les jeunes qui ont passé par les ciné-clubs, qui ont suivi des cours de cinéma, ne seront pas étonnés du langage qu'a dû tenir M. Autant-Lara.

M. ERIC WERNER : Je voudrais revenir sur l'aide des pouvoirs publics au cinéma, qui est une arme à double tranchant : si les pouvoirs publics aident le cinéma, on aura un cinéma tel qu'on en a eu depuis l'origine jusqu'à la Nouvelle Vague, qui exalte le conformisme, l'apolitisme, la diffusion d'une mythologie.

Je pense que tous les films anciens, comme les nouveaux, n'ont pas eu ce contenu social dont parlait M. Buache, et que ce n'est pas en demandant aux gouvernements des aides et en prenant des mesures administratives qu'on réussira en quoi que ce soit à donner une impulsion révolutionnaire et véritablement sociale à ce cinéma. Le cinéma, c'est avant tout une question de liberté, et M. Gustave Thibon nous a rappelé que tout commençait par le sacré et finissait par l'administratif.

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Là, nous entrons dans un chapitre qui est un peu ésotérique, si je puis dire. La structure qu'il faut donner à une industrie cinématographique n'est pas du ressort de cet entretien. Pour vous répondre en une seconde, je dirai qu'on doit, dans la mesure où c'est une industrie, lui donner la structure d'une industrie, avec une planification qui lui permette de vivre sainement, et d'autre part, il faut lui donner le large et la liberté sur le plan culturel et sur le plan de l'esprit.

M. ERIC WERNER : C'est donc tout ou rien...

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Pas du tout.

M. ERIC WERNER : On n'a jamais donné d'argent gratuitement...

M. CLAUDE AUTANT-LARA : p.258 La Loi d'Aide ancienne distribuait des fonds gratuitement.

La vie et le temps

M. FREDDY BUACHE : Je voudrais, bien que ce soit toujours délicat d'aborder ce sujet, parler d'un cinéma nationalisé, qui est le cinéma polonais...

M. ERIC WERNER : Cinéma soviétique !...

M. FREDDY BUACHE : Je ne sais pas si vous le connaissez, c'est un cinéma non conformiste et c'est un cinéma d'Etat.

M. ERIC WERNER : Vous appelez anticonformiste le conformisme qui cherche à diffuser une propagande...

M. FREDDY BUACHE : Je n'ai jamais vu le cinéma polonais chercher à diffuser une propagande ; et si l'on nationalisait également la distribution, il pourrait peut-être y avoir des films pour jeunes...

M. CLAUDE AUTANT-LARA : Un cinéma qui sort *Cendres et diamants* est un cinéma respectable ; cela a beau être un cinéma d'Etat. Et j'en oublie...

On peut donner une structure industrielle au cinéma dans la mesure où il y a une industrie, et lui laisser le champ libre quant à l'expression de la pensée. Cela peut se faire et ce serait même à l'honneur des démocraties de le faire, sinon leur devoir...

LE PRÉSIDENT : Je crois qu'il convient maintenant de clore cet entretien. Nous avons prévu de le poursuivre en abordant le problème de la censure ; c'est impossible et c'est dommage.

Je voudrais encore remercier M. Autant-Lara, qui a eu l'occasion de nuancer une pensée qu'hier, emporté par son tempérament fougueux, il a peut-être exprimée d'une manière un peu trop massive. Cet entretien a été intéressant grâce à la participation efficace de jeunes, et j'espère que M. Autant-Lara en conservera une impression favorable.

@

SIXIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Jean Möri

@

LE PRÉSIDENT : p.259 M. Armand, hier soir, nous a ouvert une source inépuisable de discussions. Et pour ma part, je voudrais saluer l'optimisme dont fait preuve notre conférencier en face de l'accélération inouïe de la science et de la technique. Personnellement, je considère qu'il est bien que quelques optimistes saluent cette source d'enrichissement prodigieux qui s'offre à l'humanité. Mais, il est évident qu'il y a toutes sortes de réserves à formuler. Vous m'excuserez de songer aux répercussions sociales des progrès scientifiques et techniques, et de penser que si l'on ne veut pas aboutir à une catastrophe, il est indispensable que le social suive le plus rapidement possible la technique ; sinon on ne pourra pas éviter de grosses difficultés. La machine et la technique sont destinées à alléger la peine des hommes, non pas à l'écraser.

Je pense, par exemple, au problème du plein emploi, ou à la question des niveaux de vie à rétablir. Plus les richesses s'accroissent, plus il faut avoir le courage d'accroître les niveaux de vie, afin de permettre de distribuer les richesses produites. On ne saurait envisager une époque où des robots produiraient pour le simple plaisir de produire et où il serait impossible de répartir les richesses. Sur tous ces problèmes d'accroissement des niveaux de vie, de réduction de la durée du travail, le conférencier a proposé des solutions qui n'appellent aucune critique.

Je tiens simplement à dire quelles sont les préoccupations, en matière de travail, des gens que je représente dans ce pays, et même sur le plan international ; je tiens à affirmer qu'il faut tenir compte du fait nouveau que présente l'organisation des travailleurs, qui doivent avoir un mot à dire sur la planification, sur l'organisation de l'économie à tous les échelons. Il me semble avoir entendu notre conférencier parler du planisme. Il faut tenir compte de cette préoccupation particulière, qui implique, pour que soient trouvées des

¹ Le 14 septembre 1962.

La vie et le temps

solutions acceptables par les travailleurs, que les travailleurs soient exactement informés des affaires de l'entreprise. Il faut les informer de tout ce qui touche à leur situation ^{p.260} de travailleurs, afin qu'ils aient la possibilité de coopérer à la marche de l'entreprise.

Je vais donner la parole à une dame dont la réputation est parvenue jusqu'au Secrétariat de l'Union Syndicale Suisse à Berne, Mme Paule Rey. C'est avec plaisir et attention que je vais suivre son intervention.

Mme PAULE REY : Je remercie M. le Président de ses aimables paroles et je vais tout de suite entrer dans le vif du sujet.

Il me semble que l'on confond souvent l'information dans le sens où l'emploient les cybernéticiens, et l'information dans le sens où l'emploient les journalistes. Il me semble que cette confusion persiste même dans la conférence de M. Armand.

Que dire alors du public lorsqu'il reçoit des informations de type journalistique fournies par des calculatrices qu'il considère comme des espèces d'êtres ressemblant à l'homme, sans en avoir toutes les qualités ? Il me semble que si l'on comprenait bien ce que sont, en fait, des calculatrices électroniques, on aurait moins peur de la technique. On imagine qu'une machine électronique, une calculatrice, absorbe n'importe quelle information et qu'il en ressort des renseignements désordonnés. En réalité, la machine n'absorbe qu'une information organisée. Elle ne peut l'absorber que si elle a auparavant emmagasiné des structures logiques. C'est ainsi que la machine peut rejeter des informations fausses ou confronter les informations nouvellement reçues aux informations qu'elle a déjà emmagasinées.

Par analogie, l'intelligence peut être définie en fonction des quantités d'informations que l'on est capable de recevoir, et surtout qu'on est capable d'utiliser. C'est justement sur ce point qu'il est nécessaire d'insister, vu la quantité d'informations non structurées que reçoivent les hommes par les moyens audio-visuels dont parlait hier soir M. Armand. S'ils n'ont pas dans leur cerveau une préparation, une information des circuits logiques, les hommes sont incapables de trier ces informations ; ils sont submergés.

C'est pourquoi je pense qu'il faut distinguer entre la technique, dans ce qu'elle nous apporte d'enrichissements par la création de nouveaux systèmes

La vie et le temps

logiques même mécanisés, et la technique dans ce qu'elle nous apporte en objets de consommation. Si nous faisons cette distinction, je pense que se dissiperont certaines inquiétudes vis-à-vis de l'avènement d'une ère technique toujours plus poussée.

LE PRÉSIDENT : M. Armand, voulez-vous répondre et essayer de dissiper les inquiétudes, assez justifiées, de Mme Paule Rey ?

M. LOUIS ARMAND : Je voudrais dire, en premier lieu, que hier soir je me suis promené dans une quantité de sujets, et que je n'ai abordé celui de l'information que de biais, juste pour montrer comment le temps est le volume de l'information. Je n'ai pas du tout développé le sujet dans le sens qui inquiète Mme Rey, si bien qu'il m'est très facile de lui dire : Bien sûr, il faut séparer les techniques. — Mais, p.261 alors que Mme Rey ne propose qu'une distinction entre deux termes, on pourrait en voir encore beaucoup d'autres. Ainsi, dans le développement des techniques, en ce qui concerne le social, des différences apparaissent aussi nettes que les différences que vous venez de faire entre machines électroniques et appareils électro-ménagers.

Si on voulait traiter le problème de l'influence de la technique sur la société moderne, on s'apercevrait qu'il y a beaucoup d'isotopes de la technique, qui en fait sont très différents.

Je vous donne raison. Nous aurons certainement la possibilité de généraliser et de montrer qu'il y a des techniques qui ne posent pas de problèmes — la machine à laver, par exemple. Ceci pour vous montrer, Madame, comment on peut lier tous les problèmes au point de vue sociologique.

En l'an de grâce 1938, dans une ville qui s'appelle Paris et qui ne passe pas pour être une ville conservatrice, faisant un exposé devant un public pas très nombreux mais groupant des hommes d'affaires relativement importants, j'ai dit que le développement de la machine à laver était absolument certain en France. Je me suis entendu dire — et j'ai des témoins de valeur pour le confirmer — que cela n'était pas possible. On m'a dit que c'était possible en Amérique, car la femme américaine n'avait pas, comme la femme française, le respect de son linge, mais que ce n'était certainement pas possible en France, où on ne confierait jamais le linge de maison à une

La vie et le temps

machine. Pour conclure, a dit quelqu'un, la femme française aime la beauté. Je me souviens très bien de ce mot.

Périodiquement, quand je rencontre un de ces Messieurs, on me dit : « Si je vous avais écouté à l'époque, j'aurais fait une fortune en affaires. »

Voilà comment, finalement, les problèmes psychologiques se posent à l'occasion de n'importe quelle intervention de la technique. Les hommes ont beaucoup plus peur de la bombe atomique que de la machine à laver, en quoi ils ont parfaitement raison ; mais ils comprennent beaucoup moins bien ce qu'est une machine cybernétique parce qu'on ne le leur a pas expliqué. Le rôle de cette machine est, comme vous l'avez dit si excellemment, de trouver les circuits logiques pour placer les informations ; et là, elle est beaucoup plus intelligente que le lecteur moyen du journal qui, lui, n'a pas les circuits voulus. Il y a alors deux solutions : ou attendre qu'il nous pousse à tous des circuits intérieurs extraordinaires pour classer les informations (et là il y en aura pour longtemps), ou demander aux informateurs de la télévision et de la radio, aux dirigeants des journaux, d'avoir eux au moins un minimum de circuits logiques.

Je vous dirai que je suis de ceux qui ont proposé qu'il y ait des gens à la radio ou à la télévision pour vérifier que les informations soient additionnables, c'est-à-dire qu'on les resitue pour l'auditeur dans un ensemble logique.

J'ai parlé beaucoup avec des journalistes, dont bon nombre sont de mes amis. Si vous expliquez à chacun ce qui précède, concernant la suite des informations, il vous répondra : Ce n'est pas sensationnel. Ce qu'on veut, nous, c'est que ce soit toujours nouveau. Il y a entre la recherche de la sensation, c'est-à-dire du toujours nouveau, et la recherche de ce ^{p.262} circuit logique, c'est-à-dire l'association des informations, une contradiction.

Ce qu'il faudrait expliquer à tous les hommes, c'est que les machines électroniques n'auront jamais de jugement, c'est-à-dire que des cerveaux dont nous parlions hier, elles remplacent le cerveau moyen, celui qui sait apprendre, celui qui sait combiner, mais elles n'ont absolument pas de partie frontale. Ce sont d'excellentes préparatrices de décisions, mais les décisions resteront toujours d'un niveau auquel la technique n'aura jamais accès. La réalisation du niveau de l'appareil qui remplacerait notre frontal demeure à jamais impensable.

La vie et le temps

LE PRÉSIDENT : L'électronique est mieux câblée que le cerveau humain, mais seulement pour certaines tâches déterminées et fixées par l'homme.

M. LOUID ARMAND : Exactement.

LE PRÉSIDENT : Le second orateur est M. Junod, ancien délégué de la Croix-Rouge en Afrique. M. Junod est surtout préoccupé par les questions spirituelles, qui méritent un grand intérêt.

M. HENRI-PHILIPPE JUNOD : On vient de parler de cybernétique, et je ne puis pas m'empêcher de penser que tout l'exposé de M. Armand sur la technique nous laisse pantois. Malgré tout, la question que posait un des jeunes qui ont pris part à l'entretien sur le cinéma, je crois que c'était M. Ketterer, demeure intacte. Il a dit : « Nous, les jeunes, nous demandons que nos aînés s'approchent de nous pour répondre à nos aspirations informulées. » Or, tout le développement technique, qui encourage constamment la passivité des individus, comme du reste M. Armand l'a très bien décrit, nous met devant une position très grave, d'abord en ce qui concerne les décalages entre générations, et ensuite entre peuples développés et sous-développés.

C'est sur cela que porte ma question. Elle est un peu en dehors du sujet ; je ne parle pas beaucoup du temps et de la technique, mais je parle de la vie. Quand on a vécu d'une façon un peu extensive et intensive, on ne peut pas s'empêcher de voir que la technique, qui se développe dans un compartiment à part, laisse l'homme sans principe directeur de vie. C'est quand même un très grave danger surtout dans le choc des cultures. Quand on vit au milieu des peuples sous-développés, on se rend compte que les parents n'ont plus aucune influence sur les enfants qui ont été à l'école. Il y a un hiatus ; il n'y a plus de communication possible.

Je voudrais demander à M. Armand s'il ne croit pas, quand même, qu'il y a tout un domaine — qui n'était peut-être pas le sien puisqu'il a voulu placer la technique dans la vie — essentiel pour nous, où doit être répondu, dans la mesure du possible, à des aspirations informulées. Ce qu'il y a de plus frappant, je crois, c'est que toute la progression scientifique n'a jamais réussi à passer sur l'ordre moral. Vous arrivez ^{p.263} à un affinement constant des techniques, qui est une raison d'émerveillement pour nous. Mais il semble que les savants soient

La vie et le temps

incapables de passer de ce domaine-là au problème d'un comportement humain.

Je demande d'une façon très claire à M. Armand : Quel est le principe régulateur des deux horloges que vous avez si bien décrites ? Quelle est la possibilité pour l'homme frontal d'imposer peu à peu le précepte : « Aimez-vous les uns les autres » ? Comment peut-on arriver à placer une nouvelle génération devant ce qui est véritablement la vocation humaine, qui n'est pas uniquement la vocation de développer des machines, mais la vocation d'une discipline de soi qui peu à peu amènera des sacrifices au domaine des valeurs ? Je m'excuse d'introduire le domaine des valeurs ici, parce que probablement on me dira que je suis hors du sujet. Il me semble tout de même, quand on fait une apologie de la technique et qu'on souligne par ailleurs le saut des générations — qui fait que nous ne pouvons plus nous comprendre — il me semble qu'il y a là un problème très grave.

M. LOUIS ARMAND : C'est un honneur que vous me faites de penser qu'on peut s'adresser à moi avec une telle question. Je l'accepte, bien sûr. Je croyais avoir expliqué — mais j'ai dû mal m'expliquer — qu'il y a plusieurs fonctions dans le cerveau — je simplifie beaucoup —, plusieurs axes d'activité. C'est sur le comportement du cerveau moyen que joue la technique, en multipliant les relations, en modifiant la notion du temps. J'avais laissé de côté ce qu'on appelle les frontaux et les pré-frontaux, dans lesquels se situent les valeurs morales dont vous venez de parler. De cela je ne m'occuperai pas, parce que incontestablement ce cerveau-là est le centre des considérations les plus élevées chez l'homme — ce que Dieu a ajouté au Pithécanthrope — et là-dedans, la technique ne joue aucun rôle.

Je dois dire que je n'en ai pas parlé, parce que je n'allais pas plaisanter en disant qu'on pouvait avoir une influence morale plus grande en prêchant Carême à la télévision, au lieu de le prêcher à Notre-Dame...

Par contre, en ce qui concerne les relations avec les peuples sous-développés, je les connais un peu. Je me suis occupé d'affaires africaines, comme certains d'entre vous le savent. Je sais à quel point le divorce est grand. Il est évident que le divorce des générations, dans certains pays, est encore plus grand que celui qu'on constate ici, puisque le fossé, mesuré en temps, pour revenir à notre sujet, mesure souvent dix siècles que l'on demande de franchir

La vie et le temps

en deux générations. Il n'y a pas de doute qu'on ne peut pas avoir été dans ces pays sans s'apercevoir que nous provoquons des fossés qui se mesurent en siècles. Je connais un homme très cultivé qui, ayant assisté à une discussion entre un fonctionnaire français et un Africain, sortit de la réunion en disant : « Ce ne sont pas 60 centimètres qui les séparent, ce sont des siècles ». Nous voyons bien, là, le temps et la technique.

Malgré tout, s'il y a la technique, il y a aussi autre chose. Sans dire que nos valeurs morales soient en cause vis-à-vis des peuples sous-développés, on est en droit, pour le moins, d'affirmer que nous n'avons ^{p.264} pas été compris. A partir du moment où on n'a pas été compris, on a commis une erreur. Vous dire que l'erreur est d'un seul côté, cela certainement pas, et de loin. Mais la technique n'y est pour rien. Comprendre les autres, cela fait partie de la recherche des valeurs, qu'aucune machine électronique au monde n'est capable de faire. Il n'y a que nous qui le saisissons.

C'est pour cela que je vous ai dit que j'étais tout à fait tranquille devant la science. Lorsqu'on va prospecter le cerveau, on retrouve toujours l'homme. Les fonctions faciles du cerveau, nous trouverons le moyen de les réaliser, de même que nous avons trouvé le moyen de faire travailler des outils plus facilement que nos muscles, sans pour cela nous diminuer. Il y a une partie des fonctions du cerveau que nous arrivons à mieux assurer avec une machine que nous ne le faisons avec des cerveaux, ne serait-ce que calculer. Mais le pouvoir de la machine s'arrête là.

Prenez le calcul de π . Tout le monde sait qu'il y a un mathématicien qui est célèbre simplement pour avoir calculé 725 décimales de π . Une machine vendue par IBM a, un jour, je crois, trouvé trois erreurs dans le malheureux calcul du mathématicien. Il y a donc des machines électroniques qui calculent π beaucoup mieux que nous. Par contre, se faire comprendre par un Noir, non, elle ne sait pas cela, cela nous reste heureusement. C'est tout ce que je peux dire et je suis heureux d'être tout à fait dans vos idées.

LE PRÉSIDENT : Je pense que la réponse de M. Armand, compte tenu de la difficulté, a donné satisfaction à M. Junod.

Le troisième orateur est M. Gustave Thibon, qui est un philosophe réputé et un hôte habituel de ces Rencontres.

La vie et le temps

M. GUSTAVE THIBON : J'ai quelques mots à dire sur votre exposé. Tout d'abord je veux préciser que je ne suis pas un philosophe ennemi de la technique. Le mot « ennemi de la technique » ne signifie rigoureusement rien, la technique étant un ensemble de moyens, de procédés, de facilités, et les moyens, les procédés et les facilités ne prennent de la valeur ou de la non-valeur que suivant l'usage qu'on en fait. Mais ce qui me paraît inquiétant, c'est justement le mauvais usage que les hommes peuvent faire de la technique, étant donné le manque d'éducation auquel vous avez fait allusion hier.

C'est sur ce problème que je voudrais enchaîner. C'est très important, parce que nous sommes devant une jeune génération qui est livrée en quelque sorte à la facilité et qui a besoin tout de même d'autre chose que de la facilité. Je crois que là, il faudrait faire une distinction, entre les techniques et les usagers des techniques. Pour les techniciens, il n'y a pas tellement de facilités. Le technicien travaille, le technicien crée, le technicien court un risque. La technique a quelque chose de rigoureux. C'est que dans la technique, l'homme est sanctionné par les résultats de son travail, ce qui n'est pas le cas de l'intellectuel ; l'intellectuel peut divaguer dans tous les domaines sans être sanctionné par la réponse de p.²⁶⁵ la matière, qui est quelque chose d'implacable. J'ai donc un grand respect pour les travaux manuels et ensuite pour les techniciens. On peut divaguer en philosophie et en politique. Par contre, si vous construisez un avion, l'avion vole ou l'avion ne vole pas. S'il ne vole pas, vous faites naufrage et vous êtes ainsi rattrapé par le résultat de votre travail. Eh bien ! la technique, dans la mesure où on la crée, implique certaines valeurs de rigueur et de respect qui sont extrêmement importantes. D'autre part, il y a l'utilisateur de la technique. Le technicien devient relativement rare et l'utilisateur de la technique devient excessivement nombreux. Il est certain que construire un avion, c'est important pour le constructeur ; pour le pilote, qui va de Paris à New York, c'est quelque chose de formateur. Mais pour le passager qui somnole, comme je le fais quand je vais en Amérique, dans un fauteuil d'avion très confortable, après un excellent repas, ce n'est pas formateur du tout. C'est vraiment très peu de chose, c'est une facilité et une commodité. Il ne faudra jamais confondre une facilité et une commodité avec des perfections.

Il est bien certain que la jeune génération se trouve devant un nombre incalculable de facilités, qui risquent d'encourager ce que j'appellerais les activités passives. Ils iront de plus en plus vite, ils s'agiteront de plus en plus,

La vie et le temps

mais d'une façon de moins en moins intérieure. Quand on marche à pied, nous sommes le principe du mouvement, mais quand on va en automobile, c'est l'automobile qui est le principe du mouvement. Le jeune homme qui va à toute vitesse à 120 km à l'heure pour éblouir la jeune fille qui est assise à côté de lui, ne devrait pas être admiré par celle-ci ; elle devrait plutôt s'extasier sur la puissance de la voiture.

Bien des choses humaines risquent ainsi d'être compromises non pas par la technique mais par les facilités qu'apporte la technique. On pourrait se servir de l'automobile pour sortir d'une ville affreuse, et ensuite aller à pied, mais on ne le fait pas. On ne sait plus marcher.

Dans le domaine des activités supérieures, c'est exactement la même chose, et c'est pareil pour le cinéma et la télévision. Ce sont des choses excellentes, mais qui, tout de même, substituent la passivité à l'action.

Dans le domaine de l'information, c'est la même chose. Je crois qu'il se pose là un redoutable problème d'éducation, et le fossé entre les générations sera de plus en plus grand, à mesure que les activités techniques seront plus « bouillonnantes ». Vous parliez hier des jeunes gens qui disent : « C'était l'année où est sortie la 403. » On juge d'après les réalisations techniques et surtout d'après les nouveautés, car dans la technique en général, le nouveau c'est le meilleur. Dans la technique on perfectionne. Quand on fait une rétrospective, les autos de 1895 ou 1910 nous paraissent vraiment drôles.

Cette mentalité tend à se répandre partout. On considère la nouveauté comme un critère de valeur absolument essentiel. Je me souviens d'une Américaine, qui me demandait quel livre lire. Je lui ai parlé des *Mémoires d'Hadrien*, de Mme Yourcenar, un très bon livre. Elle en avait vaguement entendu parler et m'a demandé quand il avait été édité. Il avait paru en 1951 ; nous étions en 1960. Elle m'a regardé comme si j'avais voulu lui refiler une vieille Chevrolet.

p.266 Il y a dans ce mauvais usage-là, qui tend à se généraliser, une immense délation des pouvoirs de l'homme. C'est comme si on apportait à un homme des quantités d'aliments sans proportion avec la capacité de son estomac. L'estomac humain réagit par la nausée. Le cerveau ne réagit pas par la nausée, parce qu'il est constitué en quelque sorte par un super-matériel : la pensée. Mais il réagit par une sorte de mécanisation, d'aplanissement où le

La vie et le temps

réflexe est cultivé beaucoup plus que la réflexion. Nous avons une civilisation de signaux. Le signal tend de plus en plus à remplacer le signe. Le signe est le symbole qui signifie ce qu'il y a d'originel, de profond et de vivant dans les autres. On réagit de plus en plus automatiquement aux signaux. Or, nous sommes dans une civilisation de signalisation. Eh bien ! le signe déclenche la réflexion, tandis que le signal déclenche le réflexe. Voyez-vous tout l'abîme ?

Nous avons parlé du cerveau frontal et de ses lobes, qui sont le support de la pensée, dans ce qu'elle a d'irréductible à la technique. Ne craignez-vous pas que dans les jeunes générations, si elles se livrent à la technique, ces lobes frontaux tendent peu à peu, je ne dirai pas à disparaître certes, mais à être un peu submergés par la partie du cerveau qui comprend les réflexes ? C'est pourquoi le fossé entre les générations me paraît devoir être comblé par une éducation qui ne négligera pas la technique.

Il s'agit, en effet, de combler le fossé qui sépare les générations par le souci des valeurs permanentes, des valeurs qui ne changent pas, qui seules peuvent les relayer. Que voulez-vous, nous sommes très loin de nos enfants quand il s'agit des derniers équipements techniques, de la dernière machine, de la dernière mode, du dernier film. Mais, si nous faisons une promenade dans la nature avec nos enfants (la nature a une valeur éternelle), si nous lisons Platon avec nos enfants (il y a encore des jeunes qui peuvent lire Platon), alors là, les générations peuvent communier en ce qui dépasse les générations, en ce qui est au-delà d'elles. Enfin, comme disait Péguy, il y a le monde extérieur que nous pouvons dominer et le monde intérieur qui est une donnée éternelle. Péguy disait encore : Peut-être un jour traverserons-nous la terre comme je traverse une orange avec une épingle, mais cela n'aura jamais de sens de dire que, dans un certain domaine on a dépassé Platon, comme, dans un certain domaine, on n'a pas pu dépasser Pascal.

Il serait donc très important d'éduquer la jeunesse dans ce sens, de façon que l'abîme entre les générations se comble par des valeurs réelles. Car l'homme vit de plus en plus dans le rapide, dans le discontinu, le fossé s'accroîtra de plus en plus. Une jeune fille me disait dernièrement : « Mais, cher Monsieur, les croulants, c'est maintenant ceux qui reviennent du régiment. » Evidemment, si l'accélération s'agrandit toujours, il n'y a aucune raison pour que cela s'arrête.

La vie et le temps

Ce sont toujours les gens qui ont été le plus esclaves de leur temps qui, quand ils auront vieilli, seront accrochés eux-mêmes à des vieilleries et seront les plus insupportables vis-à-vis des jeunes. Cela a toujours été. Les jeunesses anarchistes finissent par les pires conformismes. Comme disait le « père Hugo » : « A vingt ans les illusions, à quarante les préjugés. » Cela va très vite. Je crois qu'il est très bon de dépasser cela ^{p.267} et j'aimerais, car j'ai déjà parlé trop longtemps, connaître votre opinion sur ce point qui me paraît essentiel, car nous éprouvons une certaine angoisse devant cette menace d'aplatissement et d'émiettement de l'être humain par un mauvais usage de ses moyens d'action, que je ne conteste pas comme tels. Le même Victor Hugo disait, en parlant de Napoléon, qu'il était vaincu par ses conquêtes. On peut être vaincu par ses conquêtes dans tous les domaines, depuis la conquête de l'argent en passant par les conquêtes féminines, jusqu'à la conquête du monde matériel.

M. LOUIS ARMAND : Je dirais que je regrette que M. Thibon n'ait pas fait la conférence. Je n'aurais pas plus d'observations à lui faire qu'il ne m'en a faites. Moi aussi, je crois que tout le problème, c'est d'éduquer les gens pour qu'ils fassent un bon usage des outils techniques. Maintenant, vous dire quelles chances les pays ont de réussir cette nouvelle éducation... cela donnerait lieu à une très longue discussion.

Je peux vous dire que j'ai là-dessus des informations qui représentent certainement plusieurs volumes. J'ai parlé de cela aussi bien avec les dirigeants soviétiques qu'avec les responsables américains de l'éducation. J'ai dernièrement conversé avec le conseiller culturel de M. Kennedy à la Maison Blanche. Je pense que l'Amérique va se décider à mettre en place une série de gens de tout premier plan pour savoir quelle doit être l'éducation de la jeunesse à l'ère de l'abondance. L'ère de l'abondance, c'est l'ère où on a inventé des outils pour diminuer la peine de l'homme, c'est-à-dire des travailleurs. Mais il ne faut pas que les enfants en déduisent qu'ils n'auront pas d'efforts à faire. Or, c'est là le grand problème au point de vue éducation, car il n'y a de vraie satisfaction que par l'effort.

Le film d'hier (*Rendez-vous de Juillet*) était excellent, qui montrait que, entre ceux qui acceptaient les tourne-disques qui avalent quinze disques à la fois, il y avait là quelqu'un qui avait envie de voir les pygmées. Ceci n'est pas de la technique, c'est de l'effort. Entre-temps, il emportait quand même des appareils

La vie et le temps

de cinéma, et c'était de la technique, et il prenait l'avion, ce qui était également de la technique. Dans ce film, en fait, les uns se laissaient aller passivement à la technique pour marcher au tourne-disque, les autres utilisaient la technique, c'est-à-dire l'avion et l'appareil de cinéma pour aller voir les pygmées. Voilà un exemple de la technique mise au service d'une auto-éducation et d'une éducation.

Pour démontrer à M. Thibon que nous avons des idées voisines, sans nous être concertés, je vais vous raconter une histoire amusante.

Je donne des cours que j'appelle aussi bien leçons de choses pour enseignement supérieur — quand on est modeste — que philosophie de la technique — quand on ne l'est pas, à l'Ecole Nationale d'Administration qui prépare à tous les hauts postes non techniques.

Juste après la guerre j'ai dit à mes étudiants qu'un jour on ferait de l'aviation commerciale sur Jet. (Je tiens d'ailleurs une liste de toutes les choses que j'ai prédites ou prévues. J'ai l'habitude de tracer au bout de dix ans ce qui s'est réalisé, et comme j'ai déjà pas mal de recul... En fait, p.268 on est bien plus avancé, au total, que tout ce qu'on a annoncé.) J'avais expliqué ce que c'était qu'un avion à réaction et un réacteur, et notamment ce que c'était qu'un disque qui tourne à 20 ou 30.000 tours à la minute et dont les ailettes sont au rouge à cause de la température, et dont la force centrifuge est telle qu'un gramme d'ailette la soumet à une force d'une tonne. Je leur expliquais également que si c'était de l'acier ordinaire, il sortirait de l'ailette en gouttelettes d'acier fondu. Il faudrait donc un progrès technique aussi bien en métallurgie qu'en mécanique. Je me suis permis de dire à la fin : tout ceci vous paraît affolant, aucun d'entre vous n'aurait envie de fréquenter un outil aussi dangereux. Eh bien ! dans quelques années, nous verrons une dame, située à un mètre de cet outil, se plaindre au-dessus de l'Atlantique que son café n'est pas assez chaud. Je n'ai pas, bien sûr, vu cette dame se plaindre que son café n'était pas assez chaud, mais j'ai vu des gens se plaindre, en franchissant l'Atlantique sur Jet, qu'on était moins bien traité sur ce service que sur un autre.

La réponse est simple ; je l'ai dit d'ailleurs à mes amis de l'aviation. Il est anormal que l'on n'impose pas aux gens qui vont se servir de ces outils — qui sont respectables sur le plan de la technique, dans le sens que M. Thibon a fixé tout à l'heure — de réfléchir sur les risques que les ingénieurs ont pris par le

La vie et le temps

travail, en renversant des idées préconçues — car on n’imagine pas l’effort que fait le technicien toutes les fois qu’il s’agit de changer quelque chose. Et n’oubliez pas à quel point cela change. Pour les premiers avions, tout le monde pensait que les ailes devaient être fines à l’avant, pour fendre le vent. Entre-temps, on s’est aperçu qu’elles devaient être épaisses, contrairement à toutes les idées reçues. Il fallut mener une lutte constante contre les préjugés de la technique et prendre en même temps des risques.

Il faut comprendre la grandeur de ce qu’a été l’entreprise de ceux qui ont engagé leur responsabilité dans la construction d’un Jet. Pourquoi un avion vole-t-il ? Combien y en a-t-il qui comprennent cela ? L’année passée, j’ai fait l’expérience suivante dans une grande école française. J’ai posé la question : L’aviation, vous le savez tous par les journaux, se demande si on ne va pas faire la traversée de l’Atlantique avec des Mach 2, 3, ou 4. Vous savez tous ce que veut dire : Mach 2, 3 ou 4 ? Tout le monde a répondu : « Oui, Monsieur, c’est 2, 3, 4 fois la vitesse du son. » Vous êtes-vous demandé pourquoi le son, qui vous fait penser à la musique, a quelque chose à faire avec l’aviation ? Pour l’ensemble des gens, non. Personne n’avait pensé, dans l’enseignement secondaire français, à expliquer pourquoi la vitesse du son joue un rôle dans l’aviation. Quand on le sait, on peut admirer un avion, comme j’admire la flore de montagne. Je crois connaître à peu près toutes les fleurs que je rencontre quand je me promène, et quand je vois un avion, je comprends tout ce qui se passe dans l’avion. Par conséquent, on peut apprendre à la fois à admirer la nature et la technique, à condition qu’à la base de l’éducation, il y ait ce respect de la technique dont vous avez si bien parlé. Si c’est moi qui l’avais dit, on aurait prétendu que j’étais un technicien qui parlait trop.

LE PRÉSIDENT : Il est très sympathique qu’un technicien connaisse le nom d’à peu près toutes les fleurs qu’il peut rencontrer dans ses promenades dominicales. Personnellement, je ne suis pas un technicien et je ne suis pas non plus capable de reconnaître toutes les fleurs que je rencontre au Jura.

Je donne la parole à M. Widmer, de la faculté de Théologie de Genève.

M. GABRIEL WIDMER : J’enchaîne sur l’intervention de M. Thibon en disant tout d’abord mon admiration à M. Armand, ainsi qu’à la culture complexe qui est la sienne. J’ai toujours eu l’impression que M. Armand n’est pas seulement un

La vie et le temps

représentant éminent de la prospective, mais qu'il est en même temps l'homme de l'avenir. On voudrait voir accepter son désir secret, que tous ceux qui viennent après lui soient des petits Louis Armand. Ceci dit, venons-en à une question, plus précise, qui a malgré tout suscité en moi un certain malaise.

Dans toute la première partie de votre exposé, vous nous avez montré comment le temps s'était désabsolutisé et comment le temps était devenu relatif en s'imbriquant dans la notion du mouvement. Et tout à l'heure, M. Thibon nous a mis en garde contre cette mobilité du temps, parce qu'il existerait encore aujourd'hui des valeurs éternelles. Il y a quelque chose de pérenne dans le monde. Je pose donc la question : comment concilier ce monde désabsolutisé avec cette tendance de tout notre être vers une stabilité d'ordre métaphysique et d'ordre religieux et moral. Peu important ici les modalités. Je pense à un exemple frappant, celui de l'éducation. L'éducation, pendant des siècles — et je songe tout particulièrement aux humanités — a été tout entière fondée sur le passé et sur les documents que nous livre le passé. Songez à la culture que nous avons reçue de nos maîtres, que ce soit la culture latine, grecque, ou hébraïque, qui devenait présente parce que nous, nous la rendions présente à notre temps. C'était une culture qui nous obligeait à considérer le passé comme un immense trésor. Donc, il y avait là une tension vers le passé, que j'appellerais la rétrospection.

Or, vous nous avertissez non plus de regarder vers le passé seulement, mais d'abord de regarder vers le présent. Vous nous proposez un regard prospectif, c'est-à-dire de faire en sorte que toutes nos facultés puissent imaginer quelles seront les situations de demain et d'après-demain. Nous avons à prévoir sur un siècle, non par prophétismes — car les prophétismes ne se font pas sur un résultat d'aujourd'hui, mais sur une vision éclairée par des à priori religieux — mais dans le domaine des choses où l'on peut parler avec une certaine précision.

Nous sommes donc pris dans une tension profonde, au niveau de l'éducation formatrice, entre ces tendances rétrospectives vers les humanités classiques, et, d'autre part, ces projections vers l'avenir. Cette tension, je crois qu'elle est constitutive de notre être. Pour ma part, je suis persuadé qu'il n'y a d'histoire que s'il y a cette tension entre le passé et le futur, qui est aussi la source du conflit des générations.

La vie et le temps

p.270 Seulement, pour que cette tension ne nous fasse pas courir le risque de la destruction ou de la guerre, j'ajouterai qu'elle doit permettre à l'homme certaines préférences. Et voilà que nous touchons au centre même de la dernière partie de votre conférence. Nous courons un risque, du fait même que nous sommes en tension les uns avec les autres et à l'intérieur de nous-mêmes. Ce risque, nous devons en être conscients pour qu'il devienne actif et non pas un risque subi ; et pour qu'il devienne actif, il faut que nous puissions préférer.

Je finirai mon intervention en vous rappelant ce que vous venez de dire sur la flore. Vous avez réussi à faire converger l'amour du passé et la passion de l'avenir, mais au fond de vous-même, vous avez peut-être fait déjà un choix, émis une préférence pour l'un ou pour l'autre, une préférence, peut-être même pour les deux à la fois.

Il n'en demeure pas moins qu'il y a très certainement dans votre effort une prédilection pour quelque chose, en faveur de quelque chose, qui donne à votre attitude une valeur active.

LE PRÉSIDENT : M. Armand, j'attire votre attention sur votre montre ; il reste six orateurs...

M. LOUIS ARMAND : J'espère avoir la chance, un jour, de pouvoir continuer cette discussion avec M. Widmer, car les termes qu'il a employés sont de ceux qui me touchent. La préférence, c'est le choix, c'est le préfrontal, il n'y a pas de doute. Ma préférence va à l'avenir, mais avec la joie qu'on a à retrouver dans le passé ce qui va rester valable en raison du respect qu'on doit à ceux qui nous ont faits et à ceux qui nous ont légué des choses et des données qui resteront valables. Pour moi, il y a les deux.

Ce respect du passé, je le vois autant dans le fait de l'héritage que dans les livres. Je me suis autant intéressé aux livres qu'aux faits mêmes. Pour moi, ce continuum : le passé, le devenir, avec le présent comme période intermédiaire, défini simplement par le passage du passé à l'avenir, fait que c'est l'ensemble qui m'intéresse, mais dans cet ensemble il y a, bien entendu, une tension. Or, cette tension est un vecteur ; il y a un sens, et dans ce sens, incontestablement, je donnerai toujours priorité à l'avenir. Mais cette priorité à l'avenir ne me détache pas du passé. Au contraire. Je pense que le passé était fait de gens qui

La vie et le temps

aimaient l'avenir, sans quoi le développement que nous respectons dans le passé n'aurait pas existé.

Je reviens à notre sujet. C'est le mouvement que je respecte dans le passé, parce que je le sens. Je sens que les hommes qui faisaient du fer sur le Salève avaient des difficultés extraordinaires, qu'ils devaient absolument vaincre ; et c'est de leur combat que je suis l'héritier. Il me semble que je suis l'héritier d'un temps qui était bien utilisé — le temps, je le retrouve partout.

En ce qui concerne l'éducation, on ne peut pas tout faire maintenant. On ne peut pas passionner pour l'avenir et passionner pour le passé, dans le délai de nos études actuelles. J'en suis sûr. D'où la réponse que p.271 j'ai donnée partout : c'est l'éducation continue qu'il nous faut préparer, une éducation continue qui pousse à droite et à gauche, qui nous amènera à enseigner les choses à des âges différents. Nous ne sommes pas faits pour tout apprendre. Si j'ai appris certaines choses à quinze ans, je n'ai pas compris Phèdre. Je m'excuse, mais je n'ai pas compris Phèdre. Bien sûr, je l'ai appris à l'école, et quand je l'ai appris j'ai sûrement eu une bonne note ; mais, je n'ai pas compris. Par contre, ce que j'ai pu tirer de Racine à partir d'un certain âge, je ne l'échangerais pas contre un transistor de plus.

Je crois que la solution est d'aller vers une éducation permanente, répartie sur la période active de la vie, dans laquelle l'homme arriverait à être cultivé. Je crois qu'à ce moment il n'y aurait plus d'opposition entre le passé et le devenir — cette opposition, que montrait le *Rendez-vous de Juillet*, entre le grand qui prenait sa trompette pour aller jouer du jazz, courant à travers Paris sur une jeep aquatique, et le petit gosse auquel on impose une lecture en latin. Nous avons peut-être bien du plaisir à ce genre de lecture, mais pour le gosse, ce n'est pas le moment, c'est trop tôt.

Là, je vous dis tout de suite que c'est très difficile. Mais du moment que la technique pose des problèmes tellement difficiles — dont le plus communément évoqué est la bombe atomique — on ne peut pas s'attendre à ce que sur le plan moral il y ait des solutions simples et faciles. Les gens qui croient qu'il y a des solutions faciles à côté de la puissance de la bombe atomique, sont enfantins. Pour répondre à la bombe atomique, il va falloir que dans le domaine des sciences humaines on emploie des cerveaux de la même valeur que ceux qu'on a utilisés pour faire la bombe atomique et les missiles.

La vie et le temps

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Victor Martin.

M. VICTOR MARTIN : Ce que M. Armand vient de nous dire est capital au point de vue de l'éducation et permettrait des réformes qui paraissent indispensables. Je pense en particulier au désencombrement des programmes, car j'avoue que la jeunesse me fait pitié. Est-ce qu'il est normal que l'on tienne des adolescents quatre heures de suite à l'école, dans une attitude à peu près constamment passive ? C'est une question tout à fait technique.

Maintenant il y a un autre point, pour enchaîner sur ce qu'a dit M. Widmer. Je ne crois pas du tout que les anciennes humanités soient en opposition avec les connaissances du temps présent. Il ne faut pas oublier que ce sont les Grecs, 500 ans avant l'ère chrétienne, qui ont établi la distinction entre l'argent et la capacité de bien se servir d'un instrument. C'est le problème de la technique, tel qu'il se présente aujourd'hui aussi bien qu'alors. Qu'on fasse lire aux jeunes les dialogues de Platon ; ils y trouveront des problèmes qui se posent à nous dans la mesure même où nous sommes tournés vers l'avenir.

Voilà les seules choses que je voulais dire à M. Armand. Je ne sais pas s'il a l'intention d'y répondre.

LE PRÉSIDENT : p.272 Voilà un nouveau terrain de chasse ouvert devant vous, Monsieur Armand.

M. LOUIS ARMAND : C'est un terrain agréable. J'aimerais surtout dire à M. Martin, que le désencombrement des programmes est un élément important de la solution à trouver. J'ai écrit à plusieurs reprises que l'éducation permanente résolvait à la fois trois problèmes : celui d'une culture qui doit orienter la technique dans une voie favorable ; celui de la promotion sociale, car l'éducation permanente permettra à tout le monde de garder sa chance ; enfin celui du désencombrement des programmes, qui se repose toutes les années.

La France est probablement le pays où le problème est le plus aigu ; je le connais bien puisque j'ai la chance d'enseigner dans les deux écoles qui sont réputées les plus difficiles. J'entends tout le monde parler, à toutes les rentrées, de l'encombrement des programmes. Je vois les parents aider leurs enfants, et je souffre, comme M. Martin, de ce qu'on fait subir aux adolescents.

La vie et le temps

Tous les ministres de l'éducation m'ont dit que c'était leur problème n° 1. Or, c'est l'éducation permanente qui peut résoudre à la fois ces trois problèmes, et c'est pourquoi je pense que c'est un de nos devoirs, dans nos civilisations, de s'y attaquer.

LE PRÉSIDENT : Si nous avons le temps, nous pourrions aussi nous occuper de la coordination des programmes dans nos régions de langue française de la Suisse. Mais cela risquerait tout de même de nous entraîner un peu loin. Je vais donner la parole à M. le professeur Girod, de l'Université de Genève.

M. ROGER GIROD : J'ai quelques craintes de commencer cette intervention, parce que je pourrais heurter l'opinion de trois groupes, qui sont fortement représentés ici : les gens qui attendent beaucoup de la technique, les éducateurs, et les techniciens eux-mêmes, qui ont confiance dans leur art.

Je crois que M. Armand, dans son excellente conférence de hier soir, a peut-être — et ici je lui envoie une balle qu'il me renverra certainement violemment et victorieusement — laissé de côté l'aspect principal du problème. Quel est le problème ? M. Armand a très bien montré que la technique modifiait nos rapports avec tout l'univers, et également nos relations avec le passé et avec le présent, comme avec l'avenir. Mais, il y a un autre aspect du problème qui est plus concret, plus vital même.

En effet, nous sommes, pour la première fois de l'histoire, en possession de moyens qui nous permettent de déshumaniser, suivant l'usage que nous en ferons. La première menace réside dans l'abondance, qui risque de déshumaniser la civilisation. (J'y reviendrai tout à l'heure.) D'autres moyens nous permettent tout simplement d'exterminer les générations actuelles et, par conséquent, de rendre la vie des générations futures sinon impossible, du moins très difficile, parce que les bases mêmes de la civilisation auront probablement disparu.

p.273 M. Armand met surtout en évidence l'éducation comme remède à cette situation, Or, il me semble que l'éducation n'est pas un remède aux deux menaces que je viens de mentionner. D'abord pour une raison toute simple, qui est que les générations déjà instruites, c'est-à-dire en gros toute la partie de la population qui a aujourd'hui vingt ans, domineront la société pendant longtemps, pendant la période la plus critique, celle de notre adaptation à ces

La vie et le temps

moyens radicalement nouveaux. Et les générations qui vont être pendant 30 ou 40 ans aux leviers de commande étant des générations déjà instruites, il se fait que, même en nous mettant tout de suite à d'importantes réformes de l'éducation, nous n'obtiendrons aucun résultat dans cette période critique.

De toute façon, il me semble que le problème n'est pas un problème de comportement individuel. Nous pouvons améliorer grandement l'éducation personnelle des individus sans aboutir à de très grands résultats en ce qui concerne la maîtrise des grandes organisations économiques, sociales et politiques dont dépendent en somme, et la nature des biens qui nous sont fournis, et l'usage qui sera fait des armes d'extermination.

J'ai eu l'occasion, cet été, de voir une société qui est proche de l'abondance, encore plus proche que la nôtre. C'est la société américaine. Là je me suis trouvé en présence (les Américains l'admettent eux-mêmes) du vrai problème qui nous attend : celui d'une abondance de biens, mais de biens qui sont produits pour le profit, qui sont vendus, en quelque sorte, de manière forcée à des gens vivant dans des conditions telles qu'ils sont incapables d'en tirer véritablement une satisfaction quelconque.

J'ai vu, par exemple, dans certains quartiers de New York, des gens qui disposent absolument de tout : plusieurs appareils de télévision, etc... Mais il leur manque une certaine organisation de la ville, une organisation des relations du travail, des relations politiques et sociales, qui leur auraient donné une véritable dignité de vie. En fait, ils vivent dans des taudis. J'ai vu chez les Porto-Ricains l'extrême du sous-développement personnel et de l'abondance matérielle. J'ai vu les gens s'asseoir le soir sur les ailes de leur Cadillac, stationnée devant la porte de leurs taudis. J'ai vu des familles entières causer dans une voiture, qui chez nous ferait encore impression, s'en servant comme d'une sorte de banc devant la maison parce que, au fond, ils n'en avaient pas d'autre usage.

Voilà un premier problème. Là, l'éducation individuelle ne changera rien, parce qu'en somme on travaille en circuit fermé. On impose à ces gens d'acheter ces produits, de travailler beaucoup, à des rythmes très accélérés ; pour faire fonctionner l'économie, il faut écouler ces biens, qui n'ont aucune utilité immédiate pour ces gens-là. Nous sommes tous, à peu près, dans la même situation.

La vie et le temps

D'autre part, nous avons, sur un autre plan, le risque de guerre ; nous produisons, nous cherchons à accumuler des armes, et cette menace persiste.

Comme l'a dit M. Widmer, nous sommes déchirés, nous sommes constamment soumis à des tensions et à des tentations. En même temps, p.274 nous sommes placés en face d'un problème qui ne s'était jamais posé auparavant à l'humanité. Nous avons la faculté de la détruire entièrement. Ici la solution — dans la mesure où il y a une solution, ce qui n'est pas certain — est d'ordre politique, parce que tout dépend, non pas de l'état d'esprit des individus, mais de la nature des forces qui gouvernent ces grands ensembles qui commandent les modes de production et les moyens de défense.

Là, je pose la question à M. Armand, qui par ailleurs nous a apporté tant de choses : Dans quelle mesure la technique nous met-elle davantage en pouvoir d'agir de telle sorte que les forces de raison et de paix deviennent prépondérantes dans les grandes organisations ? Et je dirai franchement que les techniciens, jusqu'à maintenant, se sont montrés d'une inquiétante indifférence — pas personnellement, mais en tant que corps. Dans chacune des deux moitiés de l'Univers, si l'on veut, ils développent leurs techniques, à quelques exceptions près, sans attirer suffisamment l'attention de la population et du grand public sur les nécessités de certaines réformes politiques que les générations nouvelles devraient voir se réaliser très rapidement.

M. LOUIS ARMAND : J'ai très bien compris M. Girod. Mais je répète que hier je me suis toujours promené autour d'un point central, qui était le temps. Je n'ai pas pu m'étendre sur le problème de l'excès de la technique.

La technique toute seule n'améliore pas l'homme, c'est évident ; mais la technique multiplie les moyens de l'homme, dont elle rend de plus en plus grands les risques d'accidents par bêtise. Il faut donc que la conscience individuelle nous oriente pour bien utiliser la technique. Or, on vient de nous dire que la conscience individuelle n'est pas suffisante.

Vous avez cité le cas des Etats-Unis et des Porto-Ricains. S'il y a un pays où on n'a rien appris aux gens, c'est bien celui-là, et ils le savent. Ils n'ont pas d'éducation civique du tout. Je vous réponds donc : Bien sûr, il faut une conscience collective, et une conscience politique. Mais pour promouvoir une conscience politique, je crois qu'il faut passer par les organisations politiques. Et

La vie et le temps

là, les mots ont pu prêter à confusion. (Nos langages ne sont pas faits pour parler de choses nouvelles.) Si j'ai parlé d'éducation, c'est qu'à mon sens ce terme concerne aussi bien l'individu que le citoyen. Dans mon *Plaidoyer pour l'avenir*, qui est ici, c'est écrit en toutes lettres : l'éducation, c'est l'éducation du citoyen, c'est-à-dire de la partie politique de l'homme.

Je dois vous dire que dans les divers pays — je connais à peu près tous les régimes — l'éducation des citoyens est plus ou moins bien faite ; nulle part elle ne m'a satisfait, et de loin.

J'en viens donc à dire que pour tenir contre les dangers de la technique, il faut une conscience de citoyen, et que la technique peut apporter énormément à la formation du citoyen.

Vous m'auriez demandé, en l'an de grâce 1930, d'expliquer à la Suisse un problème quelconque, je n'aurais pu le faire que par la presse. Aujourd'hui, donnez-moi un mois pour expliquer le problème ^{p.275} atomique à la Suisse, je suis capable de le faire, et uniquement par la télévision, qui est immédiate. On fait un premier « amphi », on lit — ou on fait « lire » par des machines statistiques — les lettres des gens, et on voit la proportion de ceux qui n'ont pas compris. Ensuite on fait un deuxième « amphi », on répond, on corrige et ainsi de suite. Par conséquent, la technique apporte beaucoup pour la création d'un esprit civique et politique.

LE PRÉSIDENT : M. Armand, il est possible qu'on utilise d'autres informations publiques dans une deuxième votation fédérale sur le problème atomique, au cas où la question serait soumise une seconde fois au peuple. Il semble que la commission du Conseil national, chargée d'étudier une deuxième initiative, a renvoyé la question au Conseil fédéral, en espérant qu'un autre projet soit opposé à l'initiative, qui permettrait à l'initiateur de la retirer.

Il ne me reste plus qu'un orateur, deux de ces messieurs ayant bien voulu renoncer à parler. Je donne donc la parole à M. Despotopoulos.

M. CONSTANTIN DESPOTOPOULOS : Je voudrais poser au conférencier une question qui, je le pense, est la question numéro un de notre ère. Je partage entièrement son optimisme, c'est-à-dire que je partage l'espoir des hommes d'avoir toujours le dessus. Cela ne m'empêche pas de constater que la

La vie et le temps

valorisation de la technique, telle que M. Armand l'a présentée, est un peu unilatérale.

La civilisation humaine est l'incarnation des valeurs dont a parlé si brillamment M. Thibon, mais aussi un effort orienté dans deux directions : la création de biens nécessaires à l'homme, et la défense contre les dangers naturels. La société est formée d'abord pour procurer à l'homme la possibilité de faire face aux dangers naturels, et la technique a contribué de façon capitale à cette maîtrise du danger. Mais la technique, et surtout la technique de l'avenir, vient ajouter aux dangers naturels des dangers inouïs, qui changent l'essence même de la valeur de la technique et de la science en soi. Les dangers sont maintenant inhérents à l'expérience scientifique elle-même, et non seulement à certains usages de la technique.

Et vu l'éventualité d'une destruction quasi accidentelle du globe avec pour résultat qu'aucun être humain ne restera pour continuer l'effort de la science et le progrès de la civilisation, il est nécessaire de changer un peu d'opinion en ce qui concerne la valeur de la science. Ne sommes-nous pas forcés de contrôler non seulement l'usage de la technique et de la science, mais la science elle-même, dans sa phase purement de recherches ? Autrement, c'est la fin du temps humain à l'échelle de l'humanité. Il est encore temps maintenant, parce qu'il faut encore beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes de science pour que des expériences dangereuses soient organisées. Mais avec les progrès scientifiques très accélérés, nous serons à la merci du premier chercheur venu. Aucun contrôle ne pourra plus être appliqué alors.

p.276 Je demande donc à M. Armand : Peut-il, en tant que technicien, nous garantir qu'un désastre universel ne pourrait jamais avoir lieu sans que les hommes le provoquent consciemment ?

M. LOUIS ARMAND : Je vais répondre à cette dernière intervention et conclure. La conclusion, quand on a eu l'audace d'aborder un sujet aussi difficile, ne peut être que pleine de modestie.

Non, on ne peut pas garantir que les techniciens et les hommes de science ne soient pas un peu grisés de leur puissance et qu'il ne s'en trouve pas qui veuillent manifester cette puissance. J'ai eu l'occasion, un jour, de dire : « Il y a deux sortes de savants vis-à-vis de la bombe atomique. Ceux qui peuvent la

La vie et le temps

faire sont pour, ceux qui n'ont pas les moyens de la faire sont contre », et cela ne dépend strictement ni de la religion, ni de leur pays.

Donc, il est évident que l'homme peut se laisser griser par sa puissance. N'avons-nous pas parlé de celui qui est grisé par la puissance de son moteur, qui prend des risques que certaines autorités religieuses ont dénoncés comme un homicide ? Il est évident que les hommes sont tous les mêmes. Les savants et les techniciens qui fabriquent une bombe atomique sont des hommes comme les autres.

C'est la raison pour laquelle il est indispensable qu'un certain nombre d'esprits passent du camp de la technique et du camp de l'économie, dans le camp des sciences sociales. On n'a une influence que si on donne l'exemple. Ce n'est pas dans la section scientifique que je suis entré à l'Institut de France, c'est dans la section de morale et de sociologie. Je me rends bien compte, maintenant, qu'il y a un déséquilibre et qu'il faut qu'un certain nombre d'hommes passent dans le camp des sciences sociales. C'est le fondement de ma pensée.

J'ai dit un jour à un dirigeant français : « Je résumerais le monde actuel par « bravo » aux inventeurs et « bravo » aux utilisateurs. » Il faut donc insister pour que l'on perfectionne l'usage, et il se trouve que perfectionner l'usage — nous l'avons vu dans ce débat — cela nous apprend à respecter les hommes et la société humaine.

M. CONSTANTIN DESPOTOPOULOS : Excusez-moi de préciser ma question. Est-ce qu'il n'y a pas un cas où on ne doit pas dire « bravo », mais « assez » aux créateurs ?

M. LOUIS ARMAND : Jamais ! Il n'y a aucune de ces inventions qui ne puisse avoir des avantages. C'est toujours l'utilisateur qui est à critiquer, et jamais l'inventeur.

Est-ce qu'on refusera d'étudier la bombe à hydrogène sous prétexte qu'elle est mauvaise, tandis que ce qui sortira des études de la bombe à hydrogène, c'est l'énergie illimitée de la fusion, c'est-à-dire de l'énergie tirée de l'eau ? Qui acceptera de prendre cette décision ? Quel est celui qui refusera les études sur le cancer, alors que nous savons qu'une partie de ces études a un peu dérivé

La vie et le temps

sur des choses qui peuvent avoir ^{p.277} des répercussions graves sur l'humanité ?
Nous ne pouvons pas empêcher l'inventeur de poursuivre ses recherches sous prétexte qu'il a mal dosé l'usage qu'on en fera.

Je m'excuse de vous répondre ainsi ; il est possible que j'aie tout à fait tort... J'ai terminé.

LE PRÉSIDENT : Je pense que l'auditoire sera d'accord que nous terminions cet entretien. J'adresse mes remerciements à M. Armand, pour son exposé, pour sa patience, et pour les réponses qu'il a données aux orateurs. Je dois également remercier toutes les personnes qui sont intervenues dans ce débat et qui ont ainsi enrichi cette matinée. Je suis persuadé que les uns et les autres, nous en tirerons un grand bénéfice.

La séance d'aujourd'hui est levée.

@

ENTRETIEN PRIVÉ ¹

présidé par M. Georges Cattai

@

M. VICTOR MARTIN : p.279 Mesdames, Messieurs, vous me permettrez, avant que ne se déroule l'entretien prévu, d'apporter aux châtelaines de Coppet et à leur famille, l'hommage de la reconnaissance des Rencontres internationales. Je les remercie de nous ouvrir, une fois de plus, cette demeure historique où, avec elles, nous accueillent tant d'ombres illustres. Nous pensons en particulier aux nombreuses rencontres internationales qui se sont déjà déroulées dans cette bibliothèque, autrefois, et nous évoquons, autour de Mme de Staël, prestigieuse et étincelante présidente de ces entretiens, beaucoup de figures historiques : Benjamin Constant, Sismondi, Schlegel, Mme Necker de Saussure et tant d'autres. Puissent leurs ombres, qui voltigent encore entre ces murs, inspirer, vivifier nos discussions.

LE PRÉSIDENT : Henri Bergson, qui ne connaissait pas l'œuvre de Kierkegaard — il me l'a dit —, a souvent remarqué que les philosophes proprement dits mettant sur la même ligne espace et temps, ne se sont guère préoccupés de décrire la durée vivante. C'est plutôt chez les poètes, chez les romanciers, chez les mystiques, que nous retrouvons, çà et là, comme un pressentiment de cette durée, de cette notion de temporalité. Wordsworth, Joubert ou Kafka nous font parfois sentir cet « inimaginable attouchement du temps » et suggèrent un monde où l'homme « est mis en communication avec la source qu'il contient en lui, dans son être ». Cependant, avant que l'influence de Bergson se fût exercée sur les lettres françaises, aucun romancier ne s'était préoccupé, comme Proust, d'aller méthodiquement « à la recherche du temps perdu ». Assurément, dès le XVIII^e siècle on peut trouver — et tout à l'heure M. Chadourne vous le montrera en vous parlant de Restif de la Bretonne — des romanciers qui, par la mémoire affective, ont recréé des impressions qu'ils ont ensuite transformées en éléments d'intelligence. A ce titre, Proust a plus d'une fois évoqué ce qu'il devait

¹ Le 8 septembre 1962, à Coppet.

La vie et le temps

lui-même à Chateaubriand, à Nerval, à George Eliot, à Dostoïevski. Mais on ^{p.280} pourrait remonter bien plus loin. Comme il est difficile de fixer une date pour la naissance du roman, que nous ne songeons à remonter ni à *Don Quichotte* ni au *Roman de la Rose*, ni à la *Princesse Mourassaka*, nous prendrons comme point de départ Jean-Jacques Rousseau et Mme de Staël. Jean-Jacques Rousseau, puisque nous sommes dans son pays et que nous célébrons cette année le deuxième centenaire de l'Emile ; Mme de Staël, puisque nous sommes dans sa maison et les hôtes de ses descendantes. Et surtout Jean-Jacques Rousseau et Mme de Staël, parce que l'un et l'autre ont annoncé déjà le rôle de cette réminiscence, de cette mémoire affective, dans le roman, ainsi que nos amis Georges Poulet et Jean Starobinski l'ont si bien montré dans leurs ouvrages. Dans ses études sur le *Temps humain*, Georges Poulet a mis ce fait en lumière et Jean Starobinski dans son *Rousseau*, a traité la question.

Vous parlez de Rousseau ce soir, après tant d'autorités, serait vain si je n'avais à lui rendre cet hommage qu'il a été le précurseur de Proust. On ne le dit pas assez. Proust ne semble lui-même y avoir fait allusion que dans une lettre à Mme Strauss, où il le nomme. Bien avant Proust, Rousseau a pensé que, pour se produire, le phénomène de la mémoire affective avait besoin du concours de la sensation. En voyant une pervenche, Rousseau se rappelle soudain la même fleur aperçue dans sa jeunesse quand il revenait aux Charmettes, et l'« impression d'un si petit objet » suffit pour le replacer dans l'état d'âme de jadis. Ainsi, un objet présent, par association de ressemblance, rappelle l'image d'un objet passé qui, à son tour, par association de contiguïté, détermine le réveil des sentiments. Une autre fois, le signe mémoratif sera l'air genevois chanté par la tante de Rousseau, qui le faisait pleurer, ou la chambre d'auberge de la *Nouvelle Héloïse*, qu'il reconnaît être la même que celle qu'il avait occupée jadis en allant à Sion, si bien qu'il croit redevenir à l'instant tout ce qu'il était alors, dix années de sa vie s'effaçant. L'objet évocateur sera, plus loin, les rochers où Saint-Preux s'était trouvé jadis avec Julie. Il ne saurait se rappeler certains états d'âme tenant aux événements de sa vie sans sentir se modifier son imagination de la même manière que l'étaient ses sens et son être quand il les éprouvait. Quand il écrit : « Je ne sais voir qu'autant que je suis ému », cette phrase pourrait être contresignée par Marcel Proust. Et, toujours comme Proust, Rousseau n'est guère affecté par la sensation au moment où il l'éprouve pour la première fois ; c'est plus tard, dans le souvenir, que la

La vie et le temps

sensation réapparue l'émeut, pénètre jusqu'à son cœur. Il écrit : « Je ne vois bien que ce que je me rappelle. »

Pour Rousseau, le temps est le lieu de l'insuffisance, de l'insatisfaction, et par conséquent, du mal. « Tout est un flux continu sur la terre ; rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles », écrit-il. A la redécouverte du « moi » correspondait pour Jean-Jacques une redécouverte de la sensation pure. Il veut être tout entier au moment présent, échapper au pouvoir de la durée, connaître par le rassemblement de tout son être un moment d'éternité. La reviviscence du passé n'est pas moins intense pour lui que la jouissance de l'éternel p.281 moment. N'est-ce donc pas là, en quelque sorte, cette mémoire affective dont parlera Proust et par quoi il se livrera à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent, prenant ainsi conscience d'un moi qui n'appartient ni au passé, ni au présent, ni même à la durée ?

Quant à Mme de Staël, elle reconnaissait, dans le souvenir reconquis volontairement, quelque chose d'inefficace et que se souvenir affectivement, c'est ressentir plutôt que se rappeler. C'est là déjà toute la sensation de souvenir de Proust. Elle aimait à dire : « La poésie est la possession momentanée de tout ce que notre âme souhaite. » Et ce n'est sans doute pas un hasard si c'est en se rendant à cette maison même, je vous le dirai tout à l'heure, que Marcel Proust a eu l'intuition capitale qui devait décider de sa vocation. Mme de Pange nous éclairera d'ailleurs elle-même sur le rôle du temps dans l'œuvre et dans la vie de Mme de Staël.

Faute de temps, nous ne pouvons dire ici à quel point la réminiscence de Proust se rattache à celle de Chateaubriand, dont nous parlera Mme d'Andlau, et à celle de Nerval. Mais on sait qu'il a pris soin lui-même de reconnaître l'étendue de sa dette. Il a parlé du chant de la grive entendu dans les bois de Montboissier, sur ce même Loir où se situe Combray.

Georges Poulet a remarqué que, dans le roman de Proust, ne se distinguent pas seulement les temps d'une existence individuelle mais que s'y retrouvent aussi tous les temps de la pensée française jusqu'à ses origines. « Car, dit-il, cet être qui s'éveille dans un moment nu, comme l'être valérien, va s'enfoncer en arrière dans cette profondeur temporelle que Baudelaire a chantée et dont le

La vie et le temps

romantisme a eu la nostalgie. » Mais c'est surtout à l'étranger qu'on pourrait trouver les vrais précurseurs de Proust ; en Russie, avec Tolstoï et Dostoïevski, en langue anglaise avec George Eliot, les Brontë, Meredith, Thomas Hardy, R.-L. Stevenson et Henry James. Il a dit un jour : « La littérature française, la littérature italienne, la littérature allemande me sont presque indifférentes, alors que la littérature anglaise me bouleverse toujours. Une page du *Moulin sur la Ross* me fait pleurer. » C'est que toute sa vie, Proust a cherché à exprimer — et il ne l'a peut-être pas réalisé comme il croyait l'avoir fait, je le reconnais — ce sentiment de la durée dans l'écoulement des choses. Je préciserai tout à l'heure pourquoi je crois que chez lui c'est plutôt par le discontinu — et dans un ouvrage qu'il prépare, Georges Poulet le montrera plus clairement — que dans la continuité bergsonienne que s'affirme le sentiment du temps.

Mais nous ne pourrions parler du temps dans le roman avant Proust sans dire un mot très bref — puisque M. Pierre Abraham se chargera de nous en parler plus longuement — de Balzac.

On ne peut parler du roman proustien sans songer à Balzac, puisque toute l'œuvre de Proust, nous le savons aujourd'hui, est sortie d'une réflexion sur le roman de Balzac et de la méconnaissance de ce roman par Sainte-Beuve. Personne mieux que Balzac n'a appliqué au genre du roman ce sens génétique par lequel la cause engendre ses effets. En chaque événement de la *Comédie humaine* se distingue immédiatement l'action, à travers le temps, d'une force qui précède tous les temps du roman. ^{p.282} Balzac cherche à atteindre le passé par l'opération quasi magique de l'imagination évocatrice. Il décrète d'emblée l'existence d'une loi-force dont il ne reste plus qu'à exprimer ensuite, en des termes de plus en plus concrets, la courbe descendante dans la vie réelle. Balzac est le romancier du déterminant, tandis que Flaubert est celui du déterminé, remarque encore Georges Poulet.

Proust admirait la façon dont, chez Balzac, le roman est constitué comme un cycle : « les lentes préparations, le sujet qu'on ligote peu à peu, puis l'étranglement foudroyant de la fin, l'interpolation des temps, comme dans un terrain où les laves d'époques différentes sont mêlées ». Ainsi, chez Balzac, chaque mot, chaque geste a des dessous. Proust appréciait tout particulièrement, dans la *Comédie humaine*, les ajoutages, ces beautés rapportées, les rapports nouveaux aperçus brusquement par le génie entre les

La vie et le temps

parties séparées de son œuvre qui se rejoignent. Balzac présente la succession des époques historiques par une succession de personnages liés par des aventures. Or Balzac transforme cette succession en une simultanéité, découvrant que ces personnages ne représentent pas seulement des époques, mais des espèces différentes ; il se contente donc de décrire la société de ses contemporains. Lorsque M. de Belloy est revenu d'Italie et lui a parlé de la *Divine Comédie*, de Dante, il s'est frappé le front et il a dit : « J'écrirai la Comédie humaine. » Et c'est alors que rassemblant ces morceaux épars, il leur a ajouté la beauté d'une œuvre organisée.

Entre Balzac et Proust, l'antithèse est flagrante. Proust affecte d'être sans volonté. C'est à voir, pour l'homme qui a écrit cet immense cycle qu'est la *Recherche du temps perdu*. Mais Balzac s'affirmait, et nous reconnaissons qu'il ne se trompait pas, être tout entier dans la volonté. Quel contraste ! Rien de moins proustien que cette possession balzacienne de tous les temps par un être dont l'action s'exerce par la mémoire volontaire et non pas affective, sur le passé et sur l'avenir. On pourrait reprendre ce mot cité par un participant des Rencontres, à la Cour Saint-Pierre : « Il se souvenait de l'avenir. » Balzac n'a pas éprouvé la tristesse du temps enfui et enfoui. En fermant les yeux, il est volontairement dans le passé. Mais loin de se réjouir de cette réminiscence, il y voyait comme une combustion. Le temps est pour lui réversible, franchissable. L'espace-temps est anéanti par l'acte de l'esprit. Certes, Balzac a, comme Proust, connu l'extase de l'instant intemporel, mais loin de rechercher ce moment de félicité il n'y voit qu'une combustion instantanée et c'est pour lui un supplice véritable que de dissiper ainsi son énergie. Le roman balzacien sera donc une projection vers l'avenir, une « prophétie de la destinée ».

La méthode de Flaubert est strictement opposée à celle de Balzac, puisqu'il remonte les causes comme les marches d'un escalier. Quant à Victor Hugo, romancier, si les résurrections affectives sont aussi profondes pour lui que pour Proust, elles ne l'entraînent nullement vers une recherche solitaire du temps perdu. Le temps n'est jamais perdu il est au dehors, parmi les choses. Hugo ne discerne plus la part du souvenir et celle de l'imagination ; jamais il n'a de souvenir isolé, ni de souvenir pur. ^{p.283} En revanche, le roman de Stendhal est plus proche du roman proustien, puisque « son héros oublie à chaque instant ce qu'il était pour être ce qu'est son acte ».

La vie et le temps

Proust a dit que tout chef-d'œuvre crée lui-même sa postérité, mais il n'est pas moins vrai de dire, avec Jean-Louis Borgès, que les artistes créent leurs précurseurs. Selon le principe bergsonien, s'il n'y avait pas eu l'œuvre de Proust, nous ne pourrions apercevoir chez ses devanciers certaines beautés latentes ou larvaires, puisqu'elles ne nous deviennent perceptibles que par effet rétroactif. Il ne faut d'ailleurs pas voir dans ces réminiscences proustiennes une nouvelle illustration des thèmes chers aux romantiques, tels que *le Lac* ou *la Tristesse d'Olympio*. Proust écrit :

« Les poètes prétendent que nous retrouvons un moment ce que nous avons jadis été en rentrant dans telle maison, dans tel jardin, où nous avons vécu, jeunes. Ce sont là pèlerinages fort hasardeux et à la suite desquels on constate autant de déceptions que de succès. Les lieux fixes, contemporains d'années différentes, c'est en nous-mêmes qu'il vaut mieux les trouver... L'excursion ne suffit pas pour visiter la ville morte, les fouilles sont nécessaires. Mais on verra combien certaines impressions fugitives et fortuites ramènent bien mieux encore vers le passé, avec une précipitation plus vive, d'un vol plus léger, plus immatériel, plus vertigineux, plus infaillible, plus immortel que ces dislocations organiques. »

Proust fonde sa « psychologie-dans-le-temps » sur la distinction entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire, distinction qui, dit-il, non seulement ne figure pas dans la philosophie de Bergson, mais qui est même contredite par elle. M. Roche abordera peut-être ce point tout à l'heure. Il est en effet matière à controverse. Ce n'est donc pas par ingratitude, c'est par conviction intime que Proust déclare avoir « rencontré » Bergson, plutôt qu'il n'a subi son influence.

Peut-être Proust est-il, en fait, plus proche de Kierkegaard que de Bergson, car le penseur danois distinguait le temps abstrait du philosophe ou du savant — temps mathématique ou temps biologique —, le temps discontinu de l'artiste, et enfin, l'instant d'éternité du mystique.

A l'écoulement continu de la durée bergsonienne, Proust oppose les intermittences du cœur », où nous voyons ressurgir un ancien moi qui s'était effacé. Pour Bergson, le temps affecte l'être même ; c'est la durée pure. Il s'est souvent montré soucieux de créer un *continuum* espace-temps. Vous connaissez

La vie et le temps

peut-être le témoignage de Robert Curtius sur ce point ; c'est plutôt par des coupes dans le passé que Proust nous a fait connaître les divers aspects successifs qu'un même personnage aura pris.

Pour Proust, le temps n'est nullement la réalité par excellence ; il est souvent spatialisé ; il n'atteint pas le fond de l'homme ; en nous subsistent certains éléments permanents. Proust rétablit, en quelque sorte, la notion psychologique de la personne. Pour Bergson, le temps se révèle dans la continuité du mouvement ; pour Proust dans sa discontinuité. L'évolution des individus et des sociétés est faite de ces mutations. Et c'est précisément en décrivant ces mues que Proust entend « isoler » la substance invisible du temps. Il nous donne « la sensation du temps écoulé » en nous peignant « les divers aspects successifs qu'un même p.284 personnage aura pris aux yeux d'un autre. » Souvenez-vous des métamorphoses de Mme Verdurin, d'Oriane. Proust n'en garde pas moins la certitude que le monde est régi par des lois intelligibles, que « la durée n'est en rien créatrice » et que « c'est contre elle que l'esprit crée ».

Ainsi, s'opposant à l'écoulement bergsonien, l'effort de Proust tend à l'abolition même du temps. Il écrit :

« Ce que nous appelons notre amour, notre jalousie, n'est pas une même passion continue, indivisible. Ils se composent d'une infinité d'amours successives... et qui sont éphémères, mais par leur multitude ininterrompue donnent l'impression de la continuité... »

La *Recherche* débute par un instant vidé de tout contenu. Elle s'achève sur des instants ayant pour contenu « des impressions véritablement pleines, celles qui sont en dehors du temps ». Ainsi, le Narrateur, en quête du Temps perdu, a retrouvé deux choses distinctes : des instants privilégiés et une sorte d'éternité. Il a triomphé du temps, puisque « une idée profonde, qui a enclos en elle l'espace et le temps, ne saurait finir ». C'est ainsi que, pour Proust, « le geste, l'acte le plus simple reste enfermé comme dans mille vases enclos dont chacun serait rempli de choses d'une couleur, d'une odeur, d'une température absolument différentes ».

Loin d'être, comme l'a dit Bergson, « une continuité mélodique », le temps n'apparaît chez Proust que sous l'aspect d'instant isolés, évoqués par la mémoire affective et séparés les uns des autres. En dépit de ce qu'ont affirmé

La vie et le temps

Floris Delattre et quelques autres, Proust n'avait pas tort d'estimer que sa conception de la durée était entièrement différente de celle de Bergson.

Pour Bergson, l'être se découvre dans le souvenir profond, non de façon fragmentaire, intermittente, isolée, mais en laissant la mémoire ineffaçable et totale, qui demeure aux ordres de la conscience, s'épanouir en un instant de détente, ce qui fait que par la véritable pensée du devenir continu des choses, nous pouvons en atteindre l'essence, joignant à l'avenir le passé par un mûrissement créateur et libre, où chaque instant est acte, est option ; pour Proust, au contraire, nous avons besoin d'une grâce spéciale pour explorer le passé, car notre pensée doit tout d'abord dissiper le temps chronologique, le temps abstrait des horloges, qui est celui de l'intelligence ratiocinante et des habitudes et de la mémoire conventionnelle ; puis, nous devons traverser les espaces résistants du passé, affronter le néant de l'oubli, avant de pouvoir, en de très rares instants intemporels, en vertu d'une similitude, d'une réminiscence spontanée, retrouver en toute sa fraîcheur notre moi passé, le souvenir nous faisant respirer un air nouveau, qui nous donne une sensation profonde de renouvellement en nous permettant d'appréhender un peu de temps à l'état pur, ou plutôt de connaître cette minute affranchie de l'ordre du temps recréant en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps.

L'homme est donc, pour Proust, un être sans âge fixe, qui n'est pas lié au temps ; la résurrection des souvenirs identifie le présent au passé. Le temps aide puissamment les pures affinités intellectuelles et le plus mystérieux de ses effets, c'est « la poésie de l'incompréhensible ».

p.285 Proust a voulu nous faire admirer « la force de renouvellement original du temps qui, tout en respectant l'unité de l'être et les lois de la vie, sait changer aussi le décor et introduire de hardis contrastes dans les aspects successifs d'un même personnage ». Certains êtres semblent « condamnés, comme dans une féerie, à apparaître d'abord en frêle jeune fille, puis en épaisse matrone, et bientôt, sans doute, en vieille branlante et courbée ».

Proust a voulu nous peindre le changement complet de la société en moins de trois générations. Il a voulu donner l'impression non seulement de ce qui se défait, mais de ces choses qui se sont faites en même temps que notre jeunesse s'écoulait. Il écrit : « Mes personnages feront dans la seconde partie du roman exactement le contraire de ce à quoi on s'attendait dans la première. » Proust a

La vie et le temps

donc été conduit à peindre le « monde » non parce qu'il l'aimait, mais parce qu'il y trouvait un intérêt historique, en illustrant l'action du temps sur le milieu. Epris de la croissance et de la désagrégation des choses, Proust a peint la transition et la métamorphose. Proust pensait que « les événements sont plus vastes que le moment où ils ont lieu et ne peuvent y tenir tout entiers. Certes, ils débordent sur l'avenir par la mémoire que nous en gardons, mais ils demandent une place aussi au temps qui les précède. » L'auteur de *Swann* a donc peint ce tournant historique qu'était la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, car les nations étaient pour lui un assemblage de cellules dont la vie reproduit celle des éléments individuels qui les composent. Il est aisé de retrouver le tout dans la partie. Chaque individu mesure le temps par sa révolution autour de soi-même et des autres.

Dans *Jean Santeuil*, nous trouvons la première révélation que Proust a reçue de cette réminiscence qu'il a appelée la *sensation-souvenir* et cette intuition s'est produite ici même, à Coppet. Cela n'a pas été dit très souvent. Il s'est un jour rendu avec ses amis Brancovan et d'autres, d'Evian à Genève, puis de Genève à Coppet. Dans le roman il dit « de Genève, à une station voisine ». Nous connaissons la date de cette page dans le roman et le même jour, il écrivait à sa mère en lui disant : « J'étais dans un état d'euphorie, j'allais rendre visite, non seulement à Mme d'Haussonville que j'aime bien, mais à Mme de Staël que j'aime beaucoup. » C'est au cours de ce pèlerinage qu'il s'est trouvé tout à coup au bout du lac qu'il voyait dans toute sa longueur, dit-il, avec une prairie à sa droite, plantée de pommiers, une église qui avait l'air de venir à sa rencontre, et il s'est cru, quelques années auparavant, à Beg Meil, en Bretagne. Mais à Beg Meil, la mer était dans un si grand repos qu'elle ne prenait plus la peine d'effacer les sillages des bateaux, et ce spectacle ne lui avait pas procuré de jouissances esthétiques. Et quand il cherchait à se souvenir de ce séjour, il n'était pas ému non plus. Pourquoi, tout à coup, à Coppet, a-t-il été bouleversé ? C'est que pour lui le temps n'est pas dans la mémoire. Il est dans l'imagination, ou plutôt il est dans ce qu'il appelle la sensation-souvenir, c'est-à-dire qu'il est dans un moment du passé, pris dans une réalité présente.

Qu'y a-t-il donc entre le lac et lui qui n'était pas entre la mer et lui ? « Serait-ce que la beauté, le bonheur pour le poète, c'est dans cette substance invisible qu'on peut appeler l'imagination, qui ne peut s'appliquer ^{p.286} à la réalité passée que nous rend la mémoire, et qui flotte seulement autour de la

La vie et le temps

réalité passée qui se trouve prise dans une réalité présente. De sorte qu'entre l'œil qui la voit, qui la voit aujourd'hui et autrefois, flotte cette imagination divine qui est peut-être notre joie et que nous trouvons dans les livres et si difficilement autour de nous ? »

Par-delà le spectacle indifférent de la vie présente, Proust a retrouvé tout à coup le sentiment qui l'animait grâce à la transmutation du souvenir en une réalité directement sentie.

Ainsi, en ce jour précis, sur les rives du Léman, Proust est parvenu à définir la qualité de la joie qui naissait en lui d'une sensation située hors de la prise des sens et dans le champ de l'imagination, laquelle ayant devant soi un objet éternel, peut le connaître. Ayant perçu l'essence variée et individuelle de la vie, Proust prend la grande résolution de n'écrire que chaque fois que le passé ressuscitera soudain en lui. Il pense que ce plaisir profond nous révèle nous-mêmes en nous montrant si heureux dès que nous sommes dégagés du présent, comme si notre vie était hors du temps, mécontente du présent et attristée du passé, faite pour goûter l'éternel ! Il nous faut donc poursuivre cet instant intemporel où le temps ne dissimule plus les essences.

C'est dans le *Septuor* de Vinteuil qu'il a également trouvé les mêmes émotions et s'il a déclaré que la musique nous donnait le sentiment de l'âme individuelle et de l'éternité, c'est parce que c'est dans la musique que nous avons le plus souvent de ces réminiscences.

C'est grâce à l'oubli que nous pouvons de temps à autre retrouver l'être que nous fûmes. Dans la vie millénaire de l'humanité, comme dans celle de l'individu, des événements infimes peuvent être épargnés par l'oubli. Longtemps après que les pauvres morts sont sortis de nos cœurs, leur poussière indifférente continue à être mêlée, à servir d'alliage aux circonstances du passé. Et c'est pourquoi les réminiscences, abolissant le temps écoulé, sont pour Proust, comme pour Nerval, le fondement de l'œuvre d'art. La petite phrase de Vinteuil et le *Septuor* sont les exemples de ces résurrections du passé grâce auxquelles les créateurs de génie nous révèlent, plus encore qu'une distance dans le temps, la différence qu'il y aurait entre des univers différents, c'est-à-dire « le chant de leur patrie perdue ». Et l'on sait que, pour Proust, l'accent unique des grands musiciens prouve l'existence individuelle de l'âme. Cette vision nouvelle de l'œuvre d'art a eu, on ne saurait trop y insister, une influence

La vie et le temps

séminale sur l'œuvre de poètes comme Rainer Maria Rilke et T. S. Eliot, de critiques, comme Georges Poulet et Jean-Pierre Richard.

Depuis la mort de Proust, il n'est pas un romancier, pas un poète, pas un critique, en France et même à l'étranger, qui n'ait plus ou moins subi l'influence de ses conceptions. Les romans de Mauriac, de Julien Green, de Lacretelle, cela va de soi, mais aussi ceux d'André Malraux et d'Albert Camus, ne seraient pas tout à fait ce qu'ils sont s'il n'y avait eu avant eux l'exemple de la *Recherche du Temps perdu*. Ces auteurs en ont eux-mêmes témoigné. Il faudrait également nommer Robbe-Grillet dont vous parlera Claude Roche. Et que dire, à l'étranger, de Virginia Woolf, d'Aldous Huxley ou de ce Stephen Hudson qu'on a surnommé le Proust ^{p.287} anglais, nom qui pourrait également convenir à Lawrence Durrell ?... Que dire d'Italo Svevo, qui fut, à tort ou à raison, appelé le Proust italien et, depuis lui, de Moravia, de Tomasi di Lampedusa ? Enfin, aux Etats-Unis où cette influence est encore plus éclatante, un William Faulkner et un William Goyen n'ont-ils pas reconnu que leur conception du temps, si personnelle soit-elle, devait beaucoup au choc, à l'ébranlement qu'ils avaient reçu de Proust ? Nous savons même que le développement dans le temps des personnages de la *Recherche* a bouleversé l'un des aînés de Proust, René Boylesve, à tel point qu'il a regretté, après l'avoir lu, de ne pouvoir recommencer tout son œuvre. Un autre aîné de Proust, Henry James, sur le point de mourir, a déclaré que Proust avait réalisé ce qu'il avait lui-même voulu faire : et pourtant, les romans de James — en dehors de sa nouvelle *Sense of the Past*, qui est une pure régression dans le passé historique — nous donnent rarement le même sentiment de l'instant intemporel que la *Recherche du Temps perdu*. En somme, il est rare de dire que ces romanciers, initiés par leur grand précurseur, aient à leur tour écrit un livre de délivrance et d'illumination semblable au *Temps retrouvé*.

Innombrable est cependant la postérité de Proust, de même que ses devanciers ont été innombrables. Aujourd'hui quelques-uns contestent ou combattent son influence : par exemple Sartre et les théoriciens du nouveau anti-roman. Mais qui songerait à prendre au sérieux les articles que Nathalie Sarraute a écrits sur l'art du roman ? Elle accuse Virginia Woolf de naïveté, sans se douter qu'elle est elle-même bien plus naïve encore lorsqu'elle déclare que les œuvres de Proust et de Joyce se dressent déjà dans le lointain comme les témoins d'une époque révolue, que le mot de *psychologie* a quelque chose d'un

La vie et le temps

peu ridicule, de désuet, de cérébral, de borné, pour ne pas dire de prétentieusement sot ! Et elle ose ajouter :

« Proust a eu beau s'acharner à séparer en parcelles infimes la matière impalpable qu'il a ramenée des tréfonds de ses personnages, dans l'espoir d'en extraire je ne sais quelle substance anonyme dont serait composée l'humanité tout entière, le lecteur, à peine a-t-il refermé son livre, que ces particules s'amalgament en un tout cohérent où l'œil reconnaît un riche homme du monde amoureux d'une femme entretenue, un médecin arrivé, gobeur, balourd, une bourgeoise parvenue ou une grande dame snob qui va rejoindre dans son musée imaginaire toute une vaste collection de personnages romanesques. »

Et Mme Sarraute se permet d'opposer l'art d'Hemingway et des romanciers behavioristes aux résultats que Proust obtient « en coupant les cheveux en quatre ». Le procédé de Proust nous est présenté comme une maladie juvénile et l'effet d'un égocentrisme propre à l'adolescence. Mme Sarraute rêve donc depuis dix ans de refaire — mais sans y jamais parvenir ! — ce que Proust n'aurait pas, à son avis, su réaliser, c'est-à-dire à plonger le lecteur dans les flots de drames souterrains dont Proust n'a observé que les grandes lignes immobiles, grâce à une technique qui donnerait au lecteur l'illusion de refaire lui-même ces actions avec une conscience plus lucide ! Et Mme Sarraute nous annonce qu'elle a découvert, en Ivy Compton-Burnett la romancière qui a su donner à ces problèmes la solution la plus originale.

p.288 M. Michel Butor, qui est à la fois plus jeune, plus modeste et, je crois, plus doué que Mme Sarraute, se permet de ne pas afficher tant de mépris pour l'œuvre de Proust. Car il a compris l'expérience des « moments magiques » de la *Recherche* : moments rayonnants et réminiscences où la répétition parfaite d'un détail en apparence insignifiant, restitue tout l'événement passé dont faisait partie ce détail, avec une présence plus grande encore qu'au moment même où il avait lieu. Butor sait que « ce grand œuvre » est pour Proust une façon non seulement de se sauver ou de mourir, mais de survivre... Il sait que le *Septuor* de Vinteuil apporte à Proust une révélation plus mystérieuse et plus vive que l'amour même d'Albertine, un cri d'aurore, un signe de présence, un signe de libération par rapport à l'usure et à l'exil, et que Marcel a tout d'un coup revêtu.

La vie et le temps

Pour Butor, chaque jour éveillant de nouveaux jours harmoniques, transforme l'apparence du passé, et « cette accession de certaines régions à la lumière s'accompagne de l'obscurcissement d'autres, jadis éclairées, qui deviennent étrangères et muettes jusqu'à ce que, le temps ayant passé, d'autres échos viennent les réveiller ».

Ainsi, la succession primaire des jours anciens ne nous est jamais rendue qu'à travers une multitude d'autres, changeant chaque événement, en faisant résonner d'autres antérieurs, qui en sont l'origine, l'explication ou l'homologue, chaque moment, chaque objet, chaque image nous renvoyant à d'autres périodes (qu'il est nécessaire de ranimer pour y retrouver le secret perdu de leur puissance, bonne ou mauvaise) souvent lointaines ou oubliées, dont l'épaisseur ou la distance se mesurent non plus par semaines ou par mois, mais par siècles, se détachant sur le fond confus et obscur de notre histoire entière.

C'est pourquoi la méditation des réponses de Proust aux questions angoissantes que posent la vie et le temps peuvent également nous aider à résoudre, de façon imprévue, les problèmes des générations nouvelles dans le monde présent.

M. MARC CHADOURNE : C'est certainement grâce à l'ordre chronologique que je me vois appelé à parler, après Georges Cattai, du premier devancier de Marcel Proust. L'âge des lumières, l'âge de Jean-Jacques a connu en effet un précurseur dont la vie et l'œuvre, intimement confondues, n'ont été qu'une lente remontée du temps, une longue recherche du temps perdu. Je veux parler de Restif, de ce Restif de la Bretonne dont Paul Valéry, hasardeusement peut-être, disait : « Je mets Restif fort au-dessus de Rousseau... »

Ce jugement de Valéry, quelque peu provoquant, j'ai cru devoir le mettre en épigraphe à l'ouvrage que j'ai consacré il y a quelque cinq ans à Restif, non pas pour provoquer des critiques des historiens universitaires de la littérature, mais pour ramener l'attention sur le plus méconnu des génies français, sur l'ouvrier-auteur dont aucune rue de Paris ne garde le nom, même en sa chère île Saint-Louis, dont il grava pourtant les murs et les parapets, d'inscriptions, de dates, qui étaient ses jalons dans sa constante poursuite du temps. Par dérision pour cette étrange ^{p.289} manie d'inscription, les habitants de l'île Saint-Louis, les enfants qui lui jetaient des pierres, comme ceux de Môtiers-Travers à Rousseau,

La vie et le temps

l'appelaient le « dateur », le « griffon », car nul n'est prophète en son pays...

Dirai-je, entre parenthèses, qu'il n'en était pas de même à Genève, où il faillit venir en 1789, appelé par de nombreux amis.

« Dans toute la Suisse, lui écrivait de Genève Sébastien Mercier, votre nom est à l'égal des plus grands. » *Le Journal de Neuchâtel*, par la plume de son rédacteur, le mettait, avant Valéry, au-dessus de tous les écrivains du temps, en y comptant Goethe, Schiller et Rousseau.

A Lausanne, le baron de Ville-d'Avray entonnait l'éloge de son génie. « Restif, disait-il, ce génie vraiment extraordinaire, cette apparition véritablement incroyable dans le siècle où nous vivons. »

Et en octobre 1785, *Le Journal de Genève* publiait les vers de l'avocat Marandon sur Restif, pour être gravés sous son portrait.

Passons sur ces jugements pour tenter de voir en quoi ce fils de paysan bourguignon, devenu ouvrier typographe à 20 ans, auteur-imprimeur à Paris à 33, chroniqueur de lui-même et de son temps jusqu'à sa mort, en 1806, les méritait.

Le premier roman par lequel il se signale dès 1774 à ses contemporains, *Le Paysan perversi*, est une confession ; le premier en date des romans du « moi ». C'était la confession d'un enfant du siècle, la sienne. Son enfance à la campagne, dans la ferme natale de la Bretonne, le drame de son déracinement. D'abord, quand il est envoyé à la ville, à Auxerre puis, comme apprenti, à Paris. Son apprentissage de l'amour et des passions, les périls de Paris, égoût redoutable ; enfin les tribulations qu'il avait en partie frôlées, en partie vécues, les virtualités tapies dans le gouffre de la ville.

« Pour juger de l'espèce de sensation que fait ce nouveau roman, pouvait-on lire en novembre 1774 dans *La Correspondance littéraire, philosophique et critique*, il suffira de dire que plusieurs personnes l'ont attribué à M. Diderot, le plus grand nombre à M. de Beaumarchais. *Le Paysan perversi* est devenu le livre du jour. » « Le roman fourmille de traits de génie », renchérissait Metra dans la même gazette. Et, parmi les femmes, la plus emballée était la fameuse Julie de Lespinasse, l'amie de Diderot qui écrivait au comte de Guibert, en 1776 : « Minuit. Je viens de finir le premier volume du *Paysan perversi*. C'est le bonheur, c'est le langage du siècle. Ah ! que le monde est dangereux pour

La vie et le temps

quiconque a le cœur fait comme cet Edmond. » — C'était le nom du héros.

Un paysan parvenu à la Marivaux, un paysan de convention à la manière de Segrais, n'eussent pas plongé l'amie de Diderot dans cette transe de minuit si elle n'avait trouvé, dans les malheurs d'Edmond, l'enfant de la nature, l'enfant des champs perverti par la ville et la société. La ville aspirait les campagnes, la société pourrissait l'homme des champs. Restif, un bon siècle avant Zola, amorçait en même temps que son histoire, celle d'une famille et d'une société. Il instituait une expérience. Le roman expérimental était né, issu du roman du « moi ».

A Restif, créateur du genre, il convient d'appliquer, comme à Proust, et à pas mal d'autres, la remarque de Valéry dans ses *Cahiers* :

« p.290 Le 'je' ou le 'moi' est une condition. Les romanciers prennent pour des personnages une mimique, un déguisement mental, une extériorité même psychique. Mais s'ils voulaient aller plus au fond, ils se trouveraient et seraient conduits vers eux-mêmes par la précision ou conduits à la folie. »

Et ainsi, à partir du *Paysan perversi*, Restif sera-t-il conduit à sa grande entreprise, aux confessions de *Monsieur Nicolas*, son anatomie morale.

Après lui — Rousseau dans ses *Confessions*, Chateaubriand de *René* aux *Mémoires d'outre-tombe*, Marcel Proust, plus tard, de *Jean Santeuil* à la *Recherche du Temps perdu* — la roue a beaucoup tourné. La chaîne continue. Premier maillon : *Le Paysan perversi*.

C'est à l'approche de la cinquantaine que Restif, rentrant en lui-même, avec son éternel espoir de ressortir de la plongée homme nouveau, s'efforce, pour le grand testament, le vaste ensemble où il se mettra enfin tout entier : cette histoire de lui-même, conçue avant Jean-Jacques, que dès 1777 il s'est par avance dédiée : « A moi, cher moi, le meilleur de mes amis, et mon souverain le plus direct. »

Le temps presse pour lui. Ses infirmités l'aiguillonnent. Trouvera-t-il le temps de la mener jusqu'au bout ? Le temps...

A la pointe orientale de l'île Saint-Louis où chaque soir le ramène, enveloppé dans son vieux manteau qui s'effiloche, le « dateur » de l'île Saint-Louis vient s'asseoir à la même borne et reprend son colloque avec le temps.

La vie et le temps

« L'avenir, note-t-il, est pour moi un gouffre effrayant que je n'ose sonder, mais je fais comme les gens qui craignent l'eau, j'y jette une pierre. C'est un événement qui m'arrive actuellement, je l'écris, et puis j'ajoute : Que penserai-je dans un an à pareil jour, à pareille heure ? Je savoure le présent. Ensuite, je me reporte vers le passé. Je jouis de ce qui est comme de ce qui n'est plus. Je jette dans l'avenir une nouvelle pierre que le fleuve du temps doit, en s'écoulant, laisser à sec à son tour... Voilà quelle est la raison de mes dates. »

Obliger le temps à restituer, à laisser à sec ce qu'il ravit, retremper cette impondérable matière de la mémoire par les émotions du souvenir, ressusciter ainsi dans l'enchaînement des choses et des faits ce roman ou ce drame qu'est une vie, tel est pour lui le but de ses inscriptions gravées au fer tout le long des murs de sa chère île. Tel est, pour lui, le sens de son testament, de sa grande entreprise : *Monsieur Nicolas*.

C'est à la tombée du jour que le « griffon » franchit le pont de la Tournelle pour avoir à *lui*, sans partage, le grand vaisseau de pierre.

Les souvenirs l'étreignent. Chaque nom éveille une voix, des joies, des remords, des hontes, rappelle une date. Le point fait, à la poupe ou à la proue de son vaisseau de nuit, ses dates revues, l'événement du jour inscrit à la lueur d'un falot, il double ainsi le cap du temps, sanctuaire de ses souvenirs. L'île qui, en sa ceinture de silence et d'eaux mouvantes, est le jeu de sa durée, il la bénit de le préserver d'un naufrage où sombre l'âme privée de mémoire. « Tous les jours y sont inscrits dans la pierre. Un mot, une lettre, expriment la situation de mon âme. Je vis quatre fois dans un seul instant : au moment actuel et les trois années précédentes. Je compare, et cette comparaison me fait vivre le temps passé ^{p.291} comme dans le moment présent. Elle empêche la perte des années écoulées et qu'au bout d'un temps je ne sois étranger à moi-même. »

Cette revie dans le passé présent, n'est-ce point par avance la démarche, pour ne pas dire la méthode de Proust lui-même ? Nul, jusqu'à Proust, n'aura cherché cette durée du « moi » par la mémoire avec pareille angoisse du néant, d'un néant où la perte du temps intérieur équivaut à la perte de soi-même. A cette angoisse est dû le prodigieux mémorial dont Restif put, le 14 novembre 1783, dater enfin le commencement, et le voici lancé — « Une grande douleur

La vie et le temps

entre les deux épaules », dit-il, — à la remontée du temps perdu... Quatorze années et seize volumes lui suffiront à peine pour arriver, en pleine Terreur, au terme de ses mémoires destinés à être d'outre-tombe, *Monsieur Nicolas*.

A ce grand œuvre, tout récemment réédité, il me reste à vous renvoyer après avoir évoqué ce portrait d'un devancier de Marcel Proust.

Mme DE PANGE : On a pu dire de Mme de Staël qu'elle a toujours été jeune et n'a jamais été enfant. La précocité de cette vie était légendaire. On sait qu'elle lisait Montesquieu à l'âge de 7 ans. On sait qu'elle discutait de l'amour avec les philosophes dans le salon de sa mère. On sait qu'à l'âge de 10 ans, elle va en Angleterre et qu'elle voit Garrick jouer Shakespeare, souvenir qui lui permettra, trente ans plus tard, de comparer le jeu de Garrick et de Palma. Elle n'a pas eu, elle n'a pas connu la vieillesse, puisqu'elle est morte à 51 ans ! Quand on pense à tout ce qu'elle a accompli en quarante ans — car il faut bien lui laisser quelques mois de nourrice —, à tout ce qu'elle a accumulé d'action, il faut bien admettre qu'elle a vécu plusieurs vies en une seule et que le temps n'avait pas pour elle sa valeur normale. Elle a vécu dans un temps statique ; dans un présent inexorable. Je pense qu'elle a éprouvé des sensations avec la même force, aussi bien dans son enfance que dans cet âge mûr qu'elle a à peine connu. A tout moment, elle s'est donnée avec la même passion, avec le même enthousiasme, à la politique, aux passions. à la rédaction de ses livres, à l'éducation de ses enfants, à la défense de ses amis. On la voit se mêler aux discussions politiques de tous les hommes qui l'entourent. On la voit chercher par tous les moyens à dominer l'opinion de ses contemporains par des moyens qui lui étaient propres, et notamment sa conversation fulgurante. On la voit se donner de tout son cœur à l'éducation de ses enfants, en même temps qu'elle écrivait, voyageait et qu'elle se mêlait à tous les mouvements de l'Europe.

On a l'impression que dans ses romans les héros échappent au temps. Elle ne les décrit jamais comme étant très jeunes. Corinne a 26 ans, lorsqu'elle rencontre Oswald, et elle a déjà éprouvé plusieurs passions. Delphine n'est pas une ingénue. Dans un des derniers chapitres, Corinne raconte à Oswald son histoire et elle la commence quand elle a 15 ans. Elle a déjà tous les talents qui feront d'elle, plus tard, la séductrice que l'on sait. Elle ne décrit jamais que des gens qui ont atteint déjà la plénitude de leurs facultés. Tous les gens qu'elle

La vie et le temps

décrit, elle les décrit complets ; elle ne fait jamais état des indécisions, des balbutiements d'un talent qui va se développer.

p.292 Il est évident que Mme de Staël n'a pas la nostalgie de la fuite du temps ; nostalgie qui a été si intense chez Chateaubriand. Elle ne regrette pas son inexistante enfance et elle ne craint pas l'avenir. A 50 ans, malade, comblée de gloire et d'honneurs, elle ne peut concevoir un avenir différent de son passé.

Mme D'ANDLAU : Chacun connaît l'épisode de la madeleine de Proust. Bien avant lui, une sensation tout à fait analogue fut éprouvée par Chateaubriand en entendant la grive. Celle de Proust était une sensation gustative. Il décrit longuement le goût de ce biscuit trempé dans du thé. Pour Chateaubriand, c'est une sensation auditive. C'est en 1817, au moment où il était à Montboissier, pendant ce qu'on a appelé « l'orageux été ». Et pour bien comprendre à quel point cette sensation a été importante, il faut se souvenir que Chateaubriand traversait à ce moment-là une des périodes les plus tragiques de sa vie. Il avait, à cause de sa brochure *La Monarchie selon la Charte*, perdu sa situation de ministre d'Etat et sa pension, et avait dû vendre la « Vallée aux Loups ». De plus, Mme de Chateaubriand avait imaginé, une fois de plus, d'être malade. Elle avait la rougeole ; c'était une malade insupportable... Chateaubriand se trouvait donc, à tous égards, dans une période fort pénible.

Or, il raconte que se promenant un jour à Montboissier, il entendit une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. Tout d'un coup, cette grive le fait revivre à Combourg. Il dit exactement : « Ce son magique me remet dans le souvenir des jours de Combourg. »

Cette grive lui rappelle les grives qu'il entendait à Combourg, sur la lande ; et immédiatement il revit. Il reprend les *Mémoires d'outre-tombe* dont il avait déjà écrit trois tomes mais auxquels il avait cessé de travailler depuis trois ans. Et nous ne savons pas si vraiment il les aurait repris, si la grive de Montboissier ne l'avait pas ramené à Combourg.

Il faut dire aussi que Chateaubriand était sans cesse ramené vers le passé. Autant Mme de Staël, comme l'a dit Mme de Pange, est la femme du présent, autant Chateaubriand est l'homme du passé — l'homme de l'avenir aussi —, comme en témoignent les derniers chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*. Il a le pressentiment des communications qui vont se développer avec l'Amérique. Il

La vie et le temps

parle de ces bateaux qui, plus tard, favoriseront tous les échanges entre l'Amérique et la France. Il parle de l'importance de la Russie. Il a donc des paroles prophétiques sur l'avenir.

Chateaubriand est néanmoins un homme du passé, il y revient sans cesse, voudrait arrêter la fuite du temps. Il l'a dit. « Hélas, les années ne sont pas des ancras avec lesquelles on arrête la vie dans les eaux du temps ! » Chateaubriand a perpétuellement cherché à arrêter les eaux du temps, sans y parvenir ; sa vieillesse fut un drame.

M. PIERRE ABRAHAM : Les souvenirs d'enfance, les souvenirs de lecture, les souvenirs venant du milieu social, et notamment de la famille, agissent sur le romancier — et ce n'est pas Georges p.293 Cattai qui me démentira. Même sur un romancier aussi objectif que Balzac, les souvenirs d'enfance, les souvenirs de jeunesse, les souvenirs de lecture ont agi avec une force, une pénétration toute particulières.

Ceci posé, on peut se demander à quelle distance romanesque il va choisir de placer ses héros au moment où il écrit.

Je m'explique.

Après avoir écrit des romans portant sur le Moyen Age, sur des temps fort anciens, en 1830, brusquement, Balzac décide d'écrire un roman contemporain. Ce sera *La Peau de chagrin*. Ce roman se passe « de nos jours » en supposant que nous soyons en 1830. C'est le roman contemporain par excellence ; c'est le roman de la jeunesse d'aujourd'hui. Mais les romans subséquents qu'il va écrire ne vont pas tous être contemporains, les événements vont se situer à une certaine distance en arrière du moment où il écrit. A quelle distance ? Balzac a signé 97 romans. Ces 97 romans mettent en jeu un nombre d'événements évidemment beaucoup plus grand. Dans les longues préparations de ses récits, il fait intervenir des événements très nombreux et assez lointains. Mais ne prenons que les événements participant directement à l'intrigue et cherchons à les classer d'après le nombre d'années qui les sépare du moment où Balzac les écrit, et là, nous allons faire une constatation très curieuse.

On a souvent dit : Balzac, c'est le romancier de la Restauration. Il a pris cette époque-là, il s'y est tenu et nous a fait un portrait de l'Empire et de la Restauration. Or ce n'est pas exact. Si Balzac nous a fait le portrait de l'Empire

La vie et le temps

et de la Restauration, et surtout de la Monarchie de Juillet, c'est simplement que Balzac opérait à une distance romanesque constante, ou à peu près constante. On ne peut évidemment parler d'une constance absolue, mais on peut parler d'une constance statistique. C'est-à-dire que si on aligne toutes les distances romanesques telles que nous venons de les définir, nous constatons qu'elles s'organisent autour d'une distance moyenne de 15 ans. Cette moyenne de 15 ans permet de suivre les événements romanesques, et au fur et à mesure que la vie de Balzac pousse sa carrière romanesque à travers le siècle, cet intervalle de 15 ans est à peu près régulièrement maintenu, et tend même à se raccourcir, à la fin de sa vie, en raison de l'habileté romanesque qu'il a acquise. Cet intervalle tend à se réduire à zéro à partir de ce roman contemporain qu'était *La Peau de chagrin*.

On peut alors se demander si cet intervalle de 15 ans est valable pour d'autres romanciers que Balzac. C'est là une question que je me permets de poser.

Je sais, par exemple, que pour Proust, lorsqu'il écrit : *Cahier vingtième et dernier*, les derniers ajouts correspondent à une période de sa vie qui est d'environ 15 ans en arrière.

M. ALESSANDRO PELLEGRINI : Ne pouvant faire, en quelques minutes, une histoire du roman italien contemporain, il serait peut-être plus simple que je dise quelques mots de Italo Svevo, qu'on a appelé le « Proust italien ».

p.294 Italo Svevo était le pseudonyme d'un grand seigneur juif qui s'occupait d'affaires. Il s'appelait Schmitz ; je l'ai très bien connu. Il s'occupait d'une entreprise de peinture pour les coques de navires et voyageait constamment entre Trieste, l'Italie, l'Angleterre, l'Amérique. En dehors de cela, il s'occupait parfois de littérature et il avait écrit trois romans, parfaitement inconnus. Personne n'en savait rien, si ce n'est Joyce qui, alors, habitait Trieste. Et Svevo avait beaucoup d'amitié pour Joyce, qui enseignait l'anglais à ses filles.

Lorsque Valéry Larbaud eut décidé de traduire l'œuvre de Joyce, Joyce signala certains des romans d'Italo Svevo. Ainsi cet esprit curieux — car Valéry Larbaud était une des grandes personnalités de la littérature française de ce temps — a découvert Svevo et, le premier, en a parlé. Et on s'est aperçu que, peut-être, et jusqu'à un certain point, il existait des affinités entre le dernier roman de Svevo, *La Coscienza di Zeno*, et Joyce et Proust.

La vie et le temps

En effet, on assiste dans *La Coscienza di Zeno*, à la désintégration de la personnalité du héros, et à l'effritement du temps, qui devient un temps purement subjectif. Mais c'est tout. En vérité, on pourrait dire aujourd'hui que Svevo, en tant que Triestin, et lié à la civilisation autrichienne, est redevable beaucoup plus à Musil. On trouve en effet la même ironie, la même tournure d'esprit, une même manière ironique de se ressouvenir. Ces éléments n'existent pas chez Proust.

Mais Svevo est aussi redevable à une tradition tout à fait italienne. Or, je dis là quelque chose qui provoquerait les protestations de mes collègues. Il y a ainsi une charmante scène dans *La Coscienza di Zeno*. Le héros décide de se marier et il veut demander la main d'une des jeunes filles d'une famille qui en comprend trois. Il s'adresse à la première, et celle-ci lui fait comprendre qu'elle ne veut pas, et qu'il pourrait peut-être s'adresser à sa sœur. En effet, il s'adresse à la seconde qui lui répond : « Non, mon cœur est déjà pris. » Alors le pauvre héros se décide pour la cadette qui, elle, accepte. Mais alors il découvre qu'en réalité, c'est toujours la troisième qu'il avait désiré, mais qu'il n'osait pas la demander. Peut-être le savait-elle et avait-elle convaincu ses sœurs de le lui laisser.

Cela constitue un chapitre tout à fait dans le style d'une comédie masquée de Goldoni.

Je pense qu'on n'a pas assez considéré cette tradition vénitienne et du XVIII^e siècle, qui se reflète dans certains chapitres de l'œuvre d'Italo Svevo. Or cette tradition se relie, comme vous le savez, à la tradition baroque de Vienne et de la littérature autrichienne.

M. CLAUDE ROCHE : Je voudrais vous dire quelques mots sur les rapports qu'on peut envisager entre Bergson et Proust et finalement tirer comme conclusion de ce parallèle quelques propos sur un romancier contemporain qui s'est surtout illustré en France, dans le cinéma, Alain Robbe-Grillet.

Je voudrais en effet essayer de montrer comment le roman est — ainsi que l'expliquait récemment Michel Butor dans une conférence à p.295 la Société d'Esthétique, à la Sorbonne — un jeu de ces deux dimensions fondamentales que sont l'espace et le temps.

Dans un roman, en effet, se trouvent divers personnages qui sont divers temps, et ces divers temps vont avoir des rencontres, et ces rencontres se font

La vie et le temps

dans l'espace. La vie de chacun d'entre nous est le retentissement d'événements psychiques — ce retentissement, ce sont des impressions —, et c'est ce retentissement qui va faire de notre vie une sorte de double histoire : celle du monde et mon histoire.

Je trouve que cette dualité de l'histoire a été très bien montrée par une romancière française contemporaine, Simone de Beauvoir. Dans *La Force de l'âge* nous voyons très bien comment l'histoire du monde, l'histoire des événements — il s'agit de l'entre-deux-guerres — va être comme en arrière-fond sur l'histoire de chacun des personnages de son groupe, qui se trouvent face à de grands événements communs à toute la collectivité.

La fiction romanesque consiste à jouer avec la relation temps-espace, afin de provoquer des « situations ». Dans une situation, il y aura donc deux éléments fondamentaux, car toute situation sera intéressante par le retentissement qu'elle aura sur l'histoire personnelle. Le talent du romancier sera d'arriver à créer des situations qui vont éclairer le personnage.

Entre Bergson et Proust il y a sans aucun doute de grandes parentés ; l'un et l'autre sont dominés par l'introspection ; l'un et l'autre sont dominés par cette sorte de complaisance dans les détails de la psychologie.

Bergson, dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui est sans doute son livre de psychologie le plus lumineux, insistera sur la qualité et l'unicité de chaque état de conscience. Les colorations successives d'une histoire qui me crée sont ma durée. Dans la suite de son œuvre, Bergson va continuer la durée dans une sorte d'élan, de poussée, dans une continuité qui sera très profondément inspirée par un philosophe américain qui a eu une grosse influence sur lui, William James. Cette durée va devenir propulsante, et cette propulsion nous la retrouvons dans *l'Evolution créatrice*.

Donc, pour Bergson, il faut essayer de retrouver sa source en se repliant sur soi-même, en essayant de se concentrer sur soi-même, de revenir au plus profond. C'est finalement ce qu'il appellera l'intuition. Et dans *Matière et mémoire*, nous allons trouver deux sortes de mémoires : cette mémoire pure, cette mémoire qui se replie au plus profond de notre être, et presque à notre insu (cette mémoire que l'on pourrait appeler autistique, pour reprendre l'expression de Jean Delay), et d'autre part une autre mémoire, celle de l'adaptation intelligente à la situation.

La vie et le temps

A vrai dire il y a une ambiguïté, car Bergson tantôt essaie de revenir et de se complaire dans cette mémoire pure, qui est celle de l'autisme, mais qui peut nous amener à une sorte de confusion où on ne s'y retrouve pas ; tantôt il appellera cette sorte de concentration et d'unification pour se retrouver vraiment soi-même. Où est vraiment le moi pour Bergson ? Est-il dans le fond de cet autisme insaisissable où jaillissent soudainement, de temps en temps, des souvenirs — ce qui amène Bergson à dire qu'on n'oublie jamais rien, car à tout moment on peut voir surgir un ^{p.296} souvenir qu'on a cru oublié ; ou, au contraire, le moi est-il dans cet effort pour s'adapter au présent ?

Ce point représente la dualité bergsonienne, le drame de Bergson, à savoir : un esthétisme qui est le fond de sa psychologie et de sa philosophie, et une sorte d'exigence morale, créatrice, qu'il a poursuivie toute sa vie. Et entre la détente de la durée et la reprise, la synthèse personnelle, il y a chez Bergson constamment une sorte d'ambiguïté dont lui-même n'a d'ailleurs jamais pu tirer exactement au clair quelle était la véritable authenticité du moi.

Avec Proust, nous trouvons peut-être une sorte de jonction entre ces deux aspects. Proust bâtit, pourrait-on dire, toute sa reviviscence sur ce qu'on appelle la sensation pure. C'est-à-dire qu'un événement actuel va me permettre de revivre tout un moment passé, car le souvenir, pour Proust, est essentiellement souvenir de tout l'entourage d'un objet passé. Proust nous dira fréquemment combien l'objet, le passé matériel, si on y revenait, serait décevant. Mais ce qui est actuel, éternellement actuel, c'est ce qui entoure la chose, comme souvenir. C'est la reviviscence d'états d'âme et d'états associés, tout à fait au niveau de l'association des idées et non pas de la logique pratique.

Cela nous amène à un instant de vie privilégié qui va transcender le devenir. A ce moment, je ne suis plus une durée, mais je me trouve être hors du temps, par une sorte de stabilité de mes retentissements intérieurs.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, chez Proust, c'est ce monde des associations d'idées, qui est en deçà de la logique matérielle stable. En somme le temps n'est pas perdu par cette sorte d'identité de mes raisonnements intimes.

A cette durée continue, à cette durée propulsante dans Bergson, Proust va substituer des moments intenses que l'on pourrait peut-être rapprocher de la conception de l'instant que nous trouvons chez Gide et qui a été si fondamentale

La vie et le temps

chez un Kierkegaard. L'instant y est beaucoup plus un instant de rupture qu'un instant de continuité.

J'ai pensé, en évoquant Kierkegaard, à une idée que je vous soumetts, à savoir que l'évocation intérieure que l'on trouve chez Proust dans le *Septuor* de Vinteuil se trouve chez Kierkegaard à propos de l'ouverture du *Don Juan*.

Je pense aussi à un autre auteur qui a nettement pris position contre Bergson : Gaston Bachelard dans la *Dialectique de la Durée*. Selon lui, notre vie est beaucoup plus faite d'instant de rupture que d'une durée continue.

Tout le problème de la fiction romanesque est évidemment centré sur cette conception proustienne où me trouvant beaucoup plus profondément moi-même, j'ai l'illusion de retrouver l'objet passé. Ce sont les couches profondes du moi que je retrouve et c'est au fond l'illusion de l'objet qui devient ma vérité.

Voilà quelques propos sur des rapports et des oppositions entre Proust et Bergson. Ils m'ont amené à poser aussi quelques idées sur le jeu du temps dans le roman de Robbe-Grillet.

p.297 On a souvent parlé d'une dualité entre le temps et l'éternité. Cette dualité n'est pas une dualité d'opposition. L'éternité n'est pas la négation du temps, mais un dépassement du temps. Et on pourrait montrer que chez un romancier comme Robbe-Grillet, la passion va être le même ressort de reviviscence du temps qu'était la sensation pure pour Proust. Il s'agit dans les deux cas d'une reviviscence par intensité de l'instant. Chez Proust comme chez Robbe-Grillet, le retour sur un devenir est essentiellement dû à une sorte de plénitude intérieure, qui fait que je peux ainsi revenir sur le passé.

Dans le film *L'Année dernière à Marienbad*, j'ai tout de suite été frappé par les rapprochements à faire avec un auteur que je trouve remarquable comme analyste du temps et de l'éternité, je veux dire Alquié dans son *Désir d'éternité*. Alquié montre d'une façon remarquable comment la passion peut donner une réalité au passé. Car l'essentiel de la passion humaine, c'est de refuser le temps et de revenir toujours à un passé que l'on veut un éternel présent ; de refuser en somme que la réalité soit passée comme telle, et ainsi essayer à tout prix de la recréer. C'est pourquoi Robbe-Grillet va essayer, avec une technique tout à fait adéquate, de nous amener à cette abolition du devenir.

J'en reviens au film. Peut-être dépasserons-nous le cadre du roman, mais je

La vie et le temps

pense que l'expression cinématographique est peut-être une expression privilégiée de cette forme de fiction. Je montrerai comment Robbe-Grillet, avec Resnais, va arriver à réaliser, par tous les moyens, cette sorte d'abolition du devenir.

Je pense d'abord à la première abolition du devenir, qui est le devenir du langage. Par des phrases répétées, qui reviennent telles un leitmotiv, s'opère une sorte de suppression du devenir profond du langage. Dans *L'Année dernière* nous assistons, par le retour de mêmes phrases, à un anéantissement du devenir comme tel. Le temps est remplacé par un éternel retour, tel que l'envisageaient les Stoïciens et tel que l'envisage Nietzsche. C'est l'éternel retour qui rend indifférent le devenir. Cette indifférence, nous la retrouvons dans le décor baroque du château ; cette indifférence à la dimension temporelle actuelle fait que le langage n'a plus sa dimension temporelle et que les gens qui se trouvent dans ce château, le décor lui-même, deviennent indifférents. Ce film est au-delà des dimensions temporelles traditionnelles, et finalement la projection passionnelle prend une réalité telle que le décor est un peu à côté : peu importe que ce soit l'année dernière, peu importe que ce soit à Marienbad, c'est dit en toutes lettres.

Il y a donc là une sorte de déréalisation où les personnages n'ont plus de substance. Ce n'est pas la psychologie des personnages qui importe, mais leurs relations. Et la passion devient un moyen pour mettre entre parenthèses, comme dirait la phénoménologie, la psychologie subjective. Il y a une sorte de réduction psychologique, une sorte de logique affective qui fait que ce n'est plus la densité et la substance du personnage mais la relation passionnelle qui fait de ce film un des plus grands films d'amour que nous ayons. Il est au niveau pur de la relation amoureuse dans l'intemporalité de la passion.

p.298 Il n'est pas étonnant que Robbe-Grillet ait trouvé, avec Resnais, une sorte d'harmonie préétablie — je pense à *Hiroshima mon amour* — où il y a une sorte de suppression de la distance, de la disparité des lieux ; et on pourrait penser à une nouvelle relativité temps-espace, qui ne serait peut-être pas tellement loin de celle d'Einstein.

Si cette œuvre est vraiment projection d'une réalité, je pense que ce n'est pas la première fois que l'on peut trouver ainsi la passion créatrice d'une réalité indépendante des personnages. Dans un entretien déjà bien lointain que j'avais

La vie et le temps

eu avec René Lalou, ce dernier montrait qu'il y avait toute une tradition platonicienne dans le roman anglais. Dans la relation entre les personnages, il y aurait une sorte d'essence qui serait une essence de l'amour. Depuis Shelley jusqu'à Charles Morgan pour les contemporains, nous aurions affaire à une sorte d'essence intemporelle, au-delà du devenir de ce que peut être un sentiment.

C'est alors que les prestiges de l'imagination peuvent avoir une sorte de projection envoûtante, qui est dans l'acte même de la passion. On pourrait même envisager une sorte de nouveau romantisme où la philosophie classique de la passion serait créatrice de son illusion. Et Proust dit vraiment comment la passion est créatrice de son illusion.

On pourrait encore montrer que dans *L'Année dernière à Marienbad* il y a l'éternelle dialectique de l'amour et de la mort, de la mort et de l'éternité : la condition humaine, exaltée par la passion, trouve son authenticité fondamentale dans l'opposition, dans le drame entre la mort et l'éternité. Je crois qu'un film comme *L'Année dernière à Marienbad*, une œuvre comme celle de Robbe-Grillet représentent certainement le style du roman et du film de l'avenir.

Mme JANINE WORMS : Je trouve que M. Roche a eu parfaitement raison de rappeler la définition que Michel Butor donnait du roman : Tout roman est jeu avec les dimensions du réel : espace et temps. Cette définition me semble également recouvrir le terrain propre au cinéma, par exemple. Il me semble que le roman peut se passer de l'espace et que le temps à lui seul est une dimension qui doit lui suffire. Etant donné la possibilité qu'ont les cinéastes de s'exprimer par l'image, cette seconde dimension, celle du temps, pourrait et devrait même devenir leur seul terrain.

Des œuvres ont déjà été faites dans ce sens. Les plus probantes me paraissent être celles de Beckett, — dont on n'a pas assez parlé ce soir — et notamment *L'Innommable*. Ce roman est en dehors de l'espace. Il saisit le temps non pas dans son développement, mais au point où il sourd, au moment où il naît pour disparaître ensuite dans on ne sait quoi. Ce me semble une œuvre que seul un romancier pouvait donner.

On n'a pas parlé non plus du livre de Virginia Woolf, *Entre les actes*, qui est une recherche du temps à l'état pur, dans la mesure où il cesse de s'écouler. C'est un roman vertical ; c'est-à-dire un instant de diverses consciences qui

La vie et le temps

jamais ne se rencontrent. A travers ce temps réduit à l'instant, il y a à la fois communication de l'espace et aussi une sorte d'apparition de l'éternité malade.

M. LOUIS FOUCHER : p.299 Pour confronter plusieurs romanciers et pour essayer de voir clair dans cette question du temps romanesque, qui me paraît très complexe, je prendrai le temps dans son sens très personnel, le temps individuel, car chaque créateur, et aussi chacun de nous, a son temps personnel.

Je voudrais que nous passions rapidement en revue quelques grands noms du roman : Mme de La Fayette, Alexandre Dumas, Balzac, Nerval, Poe, Giraudoux, Butor, Nathalie Sarraute.

Allons très vite et survolons l'œuvre de ces romanciers. Avec Mme de La Fayette, je crois que nous sommes dans la perfection du roman psychologique. Là, il y a accord parfait entre le récit, la vie des personnages, l'action et le style (qui est un style indirect). Donc temps psychologique.

Avec Dumas, nous entrons dans le temps historique proprement dit. Non point parce que les personnages sont historiques, mais parce que nous sommes dans l'action, et dans une action jeune. Le récit va très vite. La plupart des éléments sont donnés à la faveur d'un dialogue qui est théâtral. C'est un roman très jeune, qui correspondrait à l'âge de l'adolescence, et bien qu'on dise « Dumas jeune », je trouve qu'on aurait profit à le relire étant plus âgé.

Si je mets à côté de Dumas un Balzac, je peux constater que Balzac place ses personnages dans la dimension du temps historique. Il les situe et ensuite l'action est très bien conduite, à la faveur d'un grand cycle. Mais en plus, nous pénétrons avec lui dans un temps intérieur. Je ne sais si Pierre Abraham me contredira, mais je crois que Balzac est notre plus grand créateur d'âmes. On peut le placer à côté de Shakespeare pour ses créations. Avec Balzac, nous entrons dans le temps intérieur.

Avec Nerval, nous entrons dans une sorte de temps intérieur différent, parce que nous touchons au temps magique. Si nous devons parler aujourd'hui de poésie, nous verrions que Nerval est à l'origine de la poésie moderne par ce sens du surréel. Mais dans un roman comme *Aurélia*, il fait le récit d'une aventure intérieure personnelle ; c'est là le temps magique.

La vie et le temps

Si je place à côté de Nerval un Edgar Poe, j'y trouve un côté purement intellectuel, le côté clinique d'un être qui analyse, qui analyse peut-être une folie, comme cela se retrouvera ensuite chez Pirandello. Mais je pense que je peux situer Poe dans un temps intellectuel.

Giraudoux nous apparaît comme faisant des fugues, des variations sur le temps, dans l'instantanéité.

Avec Nathalie Sarraute, nous sommes dans un temps viscéral.

Avec Butor, en particulier dans *Mobile*, nous arrivons à la simultanéité des temps, — passé et présent, temps historique, temps psychologique, jusqu'au temps solaire proprement dit, puisque tout le roman est basé sur un système de notations disant : « Il est telle heure à San Francisco ; à ce moment même, à New Jersey, il se passe telle chose... » Nous sommes dans un temps tout à fait simultané.

Ces quelques remarques me conduisent à penser que tous ces temps, différents chez chacun de ces grands romanciers, déterminent chez eux p.300 des *tempo*. L'écriture est rapide, elle est brève, ou lente comme chez un Balzac. Je ne veux pas parler de Dostoïevski qui lui, apporte la dimension épique.

Et qu'est-ce que c'est que ces *tempo*, sinon à proprement parler le style, la condition même du style d'un auteur. Buffon nous dit : « Le style est de l'homme même. » Bien sûr. Ne veut-il pas dire par là que le style marque précisément les rythmes humains, les rythmes des battements du cœur, les rythmes des célébrations, les rythmes mêmes du génie de l'homme. Donc temps et *tempo*, pour moi, sont à peu près synonymes.

Mme EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD : En tant que lectrice et, parfois, juge de romans, je parlerai des difficultés que j'ai remarquées en ce qui concerne les rapports des écrivains avec le temps.

Certains romanciers ont imaginé, il y a quelques années, d'écrire dans le chapitre VII ce qui aurait pu intervenir jadis dans un chapitre III. On revenait en arrière. C'était le *flash-back*.

D'autres, qui ne savent pas très bien comment jouer avec le temps, inventent la simultanéité des présents. Je viens de lire récemment un livre de Guy Pons de Léon, qui s'appelle *Les enfants du Seigneur*, où vous voyez trois

La vie et le temps

histoires se dérouler en même temps. A chacune est consacrée une page, ou même un seul paragraphe, et vous êtes transporté tantôt à Lausanne, avec une dame très riche, tantôt à Paris, avec un couple à qui il arrive des histoires assez pénibles, tantôt à Lima dans un milieu de prostituées, et finalement, à la dernière page, les trois héros, si j'ose dire, se rencontrent dans un bar. Un point c'est tout. Le roman se termine. Et vous avez eu tout le temps cette impression de simultanéité des présents. Je ne sais pas à combien de présents nous pourrions nous intéresser en même temps, à trois, à cinq, à dix ? C'est une expérience à faire.

Mais il est encore un autre temps. C'est celui dont les physiciens parlent parfois, le temps irréversible : on ne peut pas remonter le cours du temps.

Cela arrive aussi chez certains êtres et dans certaines situations romanesques.

Pour illustration, j'évoquerai l'histoire que Pearl Buck raconte dans son très beau roman *Vent d'est, vent d'ouest*, qui se passe une vingtaine d'années avant la révolution chinoise, déjà à un moment où une évolution s'est faite. Le soir de ses noces, un jeune Chinois, qui a fait ses études de médecine en Europe, dit à sa femme (qu'il n'a jamais vue auparavant, car il s'agit d'un mariage « arrangé ») : « Je te traiterai en amie. Nos parents ont désiré ce mariage, j'attendrai que tu m'aimes... » La jeune fille commence à sangloter, elle a l'impression d'être méprisée. Puis son mari, qui ne l'est pas encore, lui dit : « Retire les bandelettes de tes pieds. » Nouveaux sanglots. « Ma mère m'a dit que si j'avais des pieds très menus, je plairais à mon mari. » — « Non, lui dit-il, retire tes bandelettes, délivre tes pieds et commence à comprendre qu'il y a une évolution qui s'est faite... »

p.301 Le roman continue naturellement. La jeune femme, après avoir résisté dans la tradition, dans le passé, finit par céder et c'est un ménage très heureux.

Que voyons-nous ? Nous voyons un phénomène du temps irréversible. La jeune femme ne reviendra plus dans le passé ; elle aura beau se souvenir, en respirant un parfum, ou en voyant quelque image, de ce qu'elle était autrefois, ce ne sera plus elle. Son caractère aura changé parce que sa vie ne sera plus la même.

LE PRÉSIDENT : Au cours de la demi-heure qui nous reste, M. Starobinski va ouvrir un débat général au cours duquel nous entendrons des voix multiples.

La vie et le temps

M. JEAN STAROBINSKI : Il va de soi que c'est vous qui continuez à diriger ce débat, Monsieur le Président. Ma tâche est d'essayer de faire rebondir quelques questions.

Au point où en étaient arrivés les derniers orateurs, certains d'entre vous pouvaient sentir monter une question ou une objection : est-ce que cette littérature — celle de Butor, de Robbe-Grillet — n'apparaît pas certaines fois comme une sorte de pure manipulation technique, comme la recherche de structures, le présent, le passé et l'avenir étant des dimensions qui peuvent être mises en œuvre et structurées contrapunctuellement. Puis on peut y injecter, plus ou moins artificiellement, quelquefois avec une très grande sincérité, des éléments passionnels qui font passer la rampe.

Voilà ce que le mauvais génie, ce que l'avocat du diable pourrait peut-être dire devant cette littérature.

En ce qui concerne Butor, je crois que, malgré certaines apparences, il y va de tout autre chose. Mais cela m'oblige à poser une question préjudicielle et fondamentale concernant la nature même du roman. Le roman a une histoire. Le roman a duré un certain temps. On peut plus ou moins clairement lui donner une date de naissance, celle de *Don Quichotte* ou quelques années auparavant. Mais ce que l'on sait, c'est que le roman descend plus ou moins directement de l'épopée, de la littérature épique ; la littérature épique précède le roman. Et ici, provisoirement, et de façon peut-être un peu mythique, on peut essayer d'imaginer une caractéristique de l'épopée et de comparer la structure du roman à celle de l'épopée. Cela a été fait — et même fort bien fait — par un sociologue marxiste, Lukacs, dont Michel Butor a une excellente connaissance. Il a traduit en français, avec Goldman, une petite *Histoire de la littérature allemande* de Lukacs et il connaît sans aucun doute la théorie du roman de Lukacs.

Or, que nous dit Lukacs dans sa théorie du roman ? Il faut prendre cela comme un exposé mythique, mais qui a son importance. Dans le monde de l'épopée, la conscience vit une sorte de plénitude des rapports humains. La société est une ; elle ne s'est pas fêlée. L'individu ne s'oppose pas à son groupe. Il participe aux valeurs du groupe. Le monde épique présentera des héros, dont le destin, même singulier à l'extrême, p.302 est en quelque sorte emblématique de la destinée totale de la communauté.

La naissance du roman, à la Renaissance, avec *Don Quichotte*, coïncide avec

La vie et le temps

la découverte de la subjectivité. Le sujet, pour des raisons qu'il faut analyser, qui sont peut-être sociologiques, se découvre différent, se découvre autre, et cette différence est d'emblée posée au maximum dans *Don Quichotte*, puisque Don Quichotte vit dans la folie, dans la paranoïa, dans l'illusion. La subjectivité est très pauvre chez Don Quichotte. Jamais il ne s'interroge sur sa propre expérience intérieure ; jamais il ne la met en question ; jamais il ne s'interroge sur sa propre histoire, sur sa propre durée. Il n'empêche qu'il est en quête de quelque chose, de quelque chose qui est précisément ce monde épique qui a été perdu et qu'il veut récupérer, contre l'impossible qui est le monde — le monde « bourgeois », ou le monde « en train de s'embourgeoiser », dira Lukacs. C'est peut-être une exagération, peut-être une simplification. Le monde des relations sociales de l'Espagne commerçante de la fin du XVI^e siècle, c'est cela que Don Quichotte veut nier en réaffirmant de façon délirante le monde épique. Il vit son aventure dans la solitude ; il est un héros solitaire, et cette aventure est une quête. C'est la quête de quelque chose qu'il ne retrouvera pas. Et il semble bien que toute la grande tradition du roman soit une tradition de la quête, et de la quête qui échoue. *La Recherche du Temps perdu* est une quête et peut-être n'échoue-t-elle pas, mais elle ne reconquiert en tout cas pas la totalité perdue ; elle ne reconquiert pas la dimension épique.

C'est dans la subjectivité et dans la négation du temps, bien plus que dans l'affirmation d'une durée, que Proust réussit.

Tout ce que l'on a si bien analysé tout à l'heure me paraît être, dans l'ordre du roman, avant et après Proust, une expérience du temps, mais qui se constitue essentiellement contre le temps. C'est parce que le temps est destructeur pour l'expérience subjective, que le sujet — qui est le héros du roman moderne — se révolte, se cabre contre le temps et veut affirmer sa permanence ou une permanence contre le temps.

Or il semble bien que dans l'œuvre de Michel Butor — elle n'est peut-être pas unique — il y a quelque chose qui mérite d'être signalé. Le thème de la quête est constamment présent et constamment lié au problème du temps. La quête est partout dans cette œuvre. *L'Emploi du temps*, c'est une recherche du temps perdu, mais qui échoue. *La Modification*, c'est de nouveau quelque chose qui se raconte, mais dans un présent qui est déjà un passé. C'est une histoire qui a échoué, qui s'est enlisée, qui redevient un roman et qui se totalise ou qui

La vie et le temps

tente de se totaliser sous la forme du roman. *Degrés* est un livre d'un abord plus difficile ; c'est l'histoire de la totalisation impossible dans le monde de l'enseignement, de la totalité du savoir qui converge vers le jeune étudiant, le jeune élève de lycée de l'époque contemporaine. Et enfin, *Mobile* est une tentative de totalisation d'un pays, tentative de description d'un pays à travers son passé et à travers sa structure spatio-temporelle.

Voilà donc qui nous permet de voir, malgré les innovations, malgré les nouveautés techniques, quelquefois déroutantes, de cette littérature, p.303 quelque chose qui la rattache à ce passé du genre romanesque en employant à peu près toutes les possibilités du roman. On ne renie pas, dans ce nouveau roman, la quête subjective qui fut celle de Proust et qui fut celle de Chateaubriand, mais on s'efforce de l'ouvrir, on s'efforce de récupérer en quelque sorte les dimensions épiques dont la privation se fait peut-être plus fortement sentir à notre époque.

Il semble bien que nous vivions à une époque où le besoin de totaliser se fasse sentir de façon impérieuse, et c'est pourquoi je crois qu'il y a, à côté de beaucoup d'autres tendances, une nostalgie de l'épique qui pourrait aller jusqu'à la négation même de certaines formes traditionnelles du roman, où la subjectivité singulière deviendrait peut-être quelque chose de secondaire après avoir été, pendant si longtemps, mis au premier plan.

Voilà les quelques remarques que je voulais vous proposer. Je les crois contestables et susceptibles d'amener un débat.

LE PRÉSIDENT : Je voudrais souligner à quel point je suis d'accord avec M. Starobinski. Le fait qu'à la fin de *Don Quichotte* le héros perde ses illusions... Eh bien, toute l'histoire de la *Recherche du Temps perdu*, c'est la recherche de cette perte d'illusions.

M. JAROSLAV IWASKIEWICZ : Nous avons entendu évoquer ici une quantité de prédécesseurs de Proust. Nous avons aussi parlé de ses successeurs. Nous sommes arrivés à Robbe-Grillet, à Butor. Qu'est-ce qui les unit ? M. Starobinski a presque exprimé ma pensée, mais il a eu peur des conclusions. Je pense que tout artiste et tout écrivain, dans son œuvre, livre une bataille contre le temps. Chaque création est une bataille. Tout écrivain veut ou bien conserver le temps,

La vie et le temps

conserver cette minute de la création, ou bien la détruire. Il s'agit toujours d'un corps à corps avec le temps. C'est la gloire et la tragédie des artistes. Goethe l'a dit dans le second Faust : « Verweile doch, du bist so schön... »

On répète souvent ce vers. Mais on oublie à quel moment Faust le prononce. Il entend creuser les lémures ; il pense qu'il s'agit d'une œuvre qui fera le bonheur de l'humanité et ce n'est que le tombeau de Faust qu'ils creusent.

Goethe voulait signaler cette tragédie du temps qui gagne toujours la bataille. L'écrivain, cependant, jette toujours sa pierre dans l'eau, il croit en sa mission, il croit que viendra un moment où le temps sera vaincu. Ce n'est pas avec le temps d'aujourd'hui que se bat l'écrivain, c'est avec le grand fleuve du temps qui court et qui monte vers la surface.

Je crois qu'on peut retrouver chez Ionesco, chez Beckett, chez Robbe-Grillet, tout ce qui unit les grands écrivains, les grands artistes : précisément cette bataille contre le temps.

M. NOJORKAM : Isoler l'élément du temps dans le genre littéraire du roman est une opération artificielle et intellectualiste, puisqu'un roman est un tout, où il faut distinguer le temps *ensemble* avec ^{p.304} les autres composantes espace, intrigue, édition, lecture. Choisir Proust comme horloge de Greenwich me paraît également dangereux, parce que ce grand artisan, travaillant la nuit dans la fumée des cigarettes, ne pouvait avoir du temps qu'une notion très obnubilée. Il me semble que Stendhal eût été un jalon comparatif plus sain. Puisque la littérature du roman est à proprement parler universelle, et que les frontières littéraires existent encore moins que les frontières sentimentales ; puisqu'il est vain de gratifier d'un autre nom, dans chaque romancier, cet élément isolé du temps, la bousculade des catégories scientifiques risque une fois de plus d'être source de malentendus. Que l'on dise : temps newtonien, d'accord ; dans Simenon, Maigret est toujours à l'heure ; ou temps historique, d'accord ; Charles de Coster devait respecter la chronologie des années espagnoles de Flandre. Maeterlinck devait suspendre ses héros dans une atmosphère intemporelle qui est à la fois Moyen Age, âge futur et monde sans âge. Mais souvent les appellations venant d'un romancier ne sont que des métaphores. Voyez *Tempo di Roma* d'Alexis Curvers, cela veut dire à la fois : Méridien de Rome, Séjour à Rome, Précellence de Rome, Chance de Rome,

La vie et le temps

Siècle de Rome, Validité de l'Occident, et nous aurions tort d'aller chercher le temps du roman dans cette œuvre où le temps est nécessairement incorporé sans y être toutefois le premier personnage. On fait le même abus du terme « présence », dans le sens d'actualité, mais d'une actualité presque toujours soulignée par l'éditeur. Celui-là aussi a son temps, et son temps, c'est de l'argent. Qui nous dira combien Jules Verne, Eugène Sue, Charles Dickens et Henri Conscience ont travaillé pour le roman à paraître en fascicules, donc volontairement allongé ? On aurait tort d'y chercher une conception particulière du temps.

Finalement le temps disponible du lecteur influe sur le roman : roman policier, ou roman fleuve, petit roman pour le train ou roman d'anticipation pour les vacances.

L'auteur peut très bien malmener le temps de son lecteur en lui servant des excroissances du temps, en lui fournissant un temps monstrueux, à la Joyce, à la Céline, à la Miller. Le romancier guérisseur, dont le souffle apaise et rassérène est beaucoup plus rare — dans le genre de Hamsun, de Morgan, de Julien Gracq. Ce sont ceux-là qui, ayant respecté une observance harmonieuse du temps, deviennent finalement son vainqueur : leur œuvre de date pas, elle est de tous les temps.

LE PRÉSIDENT : Nous ne saurions clore cet entretien sans demander à un « homme du métier » de nous dire comment le problème du temps se présente au romancier à l'œuvre. Je donne donc la parole à M. Jacques Chenevière.

M. JACQUES CHENEVIÈRE : Je n'ai pas songé un seul instant à me mesurer ici avec des critiques, des savants qui connaissent beaucoup mieux que moi, sans doute, l'histoire littéraire et les différents aspects que prennent aujourd'hui les inventions des romanciers.

p.305 On m'a engagé à vous apporter quelque chose de plus subjectif, à exposer des expériences que j'ai pu faire ; expériences de romancier aux prises avec le temps.

Il ne s'agit pas ici des heures ou des jours que réclame le travail. Et pourtant, je me suis aperçu souvent que ce temps-là — le nôtre, à nous qui écrivons — se confond singulièrement avec le temps imaginaire qui, dans

La vie et le temps

l'économie interne du roman, compose et commande même la vie d'un personnage, le fait évoluer, le fait agir.

Je pense en effet qu'une créature de roman possède son temps à elle. Il lui est propre. Elle s'y développe. Le romancier doit donc donner à son lecteur la sensation d'une durée imaginaire mais utile, efficace. En effet, le passé d'un personnage, qu'on le raconte ou non, ses précédents, son pedigree moral, si je peux me permettre ce mot, conditionnent ses réactions présentes que nous montrons et elles préparent l'avenir des actes, presque des sentiments de personnage.

Ce temps-là est donc un élément essentiel de la présence, de la réalité, de la crédibilité que nous essayons de donner à un être fictif. Je ne parle pas ici d'une aventure ou du conflit qui déroule, en quelques heures, des événements précipités. Je pense au roman plus ample, donc moins rapide, plus ramifié, qui peut se développer sur des mois ou des années et il nous faut alors, la plume à la main, faire percevoir cette durée plutôt que l'expliquer.

Ecrire tout bonnement : « Elle avait cherché le bonheur pendant dix ans... » ou bien : « Bien des mois avaient passé... », c'est évidemment le plus commode ; mais ce moyen expéditif ne me contente et ne nous contente guère, je l'avoue. Il me semble que le lecteur doit sentir, à un détail, à un propos, à un geste, que cette femme ou cet homme n'est plus tout à fait la ou le même ; qu'il ne le sera plus désormais. Suggérer de façon indubitable, mais suggérer seulement.

Or, je vous confesse qu'il n'est pas toujours facile de refléter ainsi ce que la vie mettrait, elle, bien des jours ou bien des années à accomplir. Il y a donc là une synthèse nécessaire, une contraction du temps, bref une sorte de télescopage de quelques moments, parfois même d'années, et voilà, je pense, une des difficultés que nous rencontrons.

Comment la résoudre ? Seulement, je crois, par une étroite, une longue intimité avec nos créatures, car celles-ci ne nous confient pas d'emblée tous leurs secrets. Oh ! pas du tout ! Quelle que soit la précision de notre plan initial, elles nous font faire des découvertes sur elles...

Et puis, pour moi, jamais un modèle utilisable tel quel ne m'a été donné par la vie. Dans celle-ci, d'ailleurs, que savons-nous exactement des uns et des

La vie et le temps

autres ? Et chose curieuse, pour être vrai dans un livre, un personnage ne doit pas être calqué sur le réel. Il s'élabore. Il se compose de nos souvenirs, de nos observations, lié par notre plus ou moins longue expérience d'homme. Là encore intervient le passé, donc le temps.

Ainsi, nous imaginons bien sûr, nous ressentons même ce qu'un personnage doit être ou devenir. Je pense que la vérité romanesque est à ce prix.

Nous voilà donc revenus au temps du personnage de roman qui se confond avec le temps même de l'écrivain.

M. J.-A. PILET : p.306 A la suite du remarquable exposé de M. Georges Cattai sur la récréation du temps dans l'œuvre de Marcel Proust, nous pouvons nous demander : qu'aurait fait Proust s'il avait eu à sa disposition quelques-unes des drogues auxquelles ont recours de nombreux auteurs contemporains pour étudier le problème du temps ? Les aurait-il utilisées pour reconstruire le passé selon sa manière particulière ? Proust, au cours de ses travaux et en raison de sa santé déficiente, a souvent fait usage de somnifères, mais il ne semble pas avoir utilisé de drogues hallucinatoires comme l'avait fait avant lui Baudelaire avec le hachich, Edgar Poe et Thomas de Quincey avec l'opium. De nos jours Aldous Huxley s'est servi de la mescaline ou peyotl, mais ses expériences ne lui ont pas permis d'accéder à un état lui permettant de revivre une partie de son passé. Il n'a obtenu que les effets de coloration et de formes imprécises quoique intenses.

Nous pouvons cependant de nos jours affirmer avec quelque certitude que les effets des trois principales drogues produisent ce qu'on peut appeler « une extension du champ de la conscience dans le temps ».

La première de ces drogues est l'opium et ses dérivés. Notre ami Gerhard Heym a expérimenté pendant plusieurs semaines, sous le contrôle médical d'un psychologue, l'opium et ses dérivés. Le sujet, à cette occasion, est mis dans un état de transe mental au cours duquel ses désirs non réalisés s'accomplissent *selon* les propres dons de son imagination et de sa capacité mentale. De plus, il est vrai que les personnes adonnées à la pratique de l'opium depuis environ cinq ans ou plus, peuvent réaliser ou prendre contact de visions d'une nature extra-personnelle. Ils peuvent se voir eux-mêmes dans un infini d'espace, observer des combinaisons extraordinaires de couleurs et ressentir, tout naturellement,

La vie et le temps

une sensation du plus grand bien-être. Ces drogués, par une pratique de plusieurs années, peuvent aussi être amenés à diriger leur volonté vers un paradis qu'ils ont eux-mêmes imaginé et qui est en vérité la représentation picturale de tous leurs désirs non réalisés sous une forme hautement sublimée.

Gerhard Heym, par exemple, au cours d'une expérience psychologique, a fait une expérience de plusieurs semaines en fumant l'opium. On lui ordonna « de revivre l'histoire du Comte de Monte-Cristo » selon le roman de A. Dumas. Au cours de celle-ci, il eut la conscience que l'histoire était devenue en chacune de ses péripéties comme partie de son existence avec le sens le plus grand de la réalité. Le sens de la suite du temps était différent : le temps paraissait *concentré* et la « vie » s'écoulait beaucoup plus vite que sur le plan ordinaire, tout à fait transformé. L'histoire du roman reconstruite par la volonté semblait vivre avec une plus grande intensité. On doit souligner que ni l'opium, ni le hachich ne stimulent les émotions ou les sensations d'origine vulgaire. D'autre part le rôle joué par l'opium dans la vie des Soufis est grande et les poètes persans en ont tiré une grande part de leur inspiration, pour le bien de leurs œuvres de grande littérature où s'expriment des sentiments élevés.

La seconde drogue dont il convient de parler est le peyotl, connu aujourd'hui sous le nom de mescaline. Celle-ci est tirée du cactus Peyotl p.307 et l'effet sur la conscience de l'expérimentateur est beaucoup plus grand et différent de celui produit par l'opium. Cette drogue est utilisée par les Indiens Navachos du Mexique et toutes les tribus indiennes d'Amérique du Sud. Nous possédons une information exacte sur la quantité de drogue absorbée, lors des cérémonies d'initiation, par les Navachos, l'effet produit, le temps nécessaire pour produire l'effet final lorsque le néophyte arrive à un état de connaissance supérieure. L'initié indien fait alors la grande expérience de l'Union avec la « Vibration Cosmique ». Le néophyte est toujours guidé par un maître, qui le conduit suivant un plan et des méthodes traditionnelles, préétablies et très anciennes, d'un champ de la conscience à un autre. Par exemple, à un instant donné le néophyte rencontre « les esprits de ses ancêtres », à un autre il participe à des chasses, dont nous trouvons la représentation en Europe dans les cavernes et grottes préhistoriques (Les Eyzies, Lascaux, Altamira, etc.). C'est une sublimation de la chasse et des animaux sur lesquels il opère un véritable charme pour les tuer plus facilement ensuite, ou bien encore il est mis en présence de l'image des dieux héros qui n'ont évidemment rien à voir avec

La vie et le temps

notre conception philosophique et métaphysique de Dieu. Mais nous le répétons, le néophyte a toujours besoin d'un guide, d'un maître pour le diriger.

L'adepte européen, ou plutôt l'homme blanc civilisé, n'arrive pas à ces résultats, peut-être par un manque d'initiation ou d'accoutumance. Mais le peyotl pour lui étend simplement le champ de sa conscience, lui donne à affronter la sensation de vivre dans un état où le temps et l'espace ne font qu'un. Le *temps*, justement, nous manque pour décrire l'expérience complète de Gerhard Heym à ce sujet. Il a eu l'occasion d'absorber des pilules de peyotl mexicain, semblables à celles des Indiens, qui sont plus fortes que la mescaline. Là encore il agissait sous la direction d'un professeur expérimenté qui lui aussi faisait l'expérience de cette drogue. La première pilule — on en utilise toujours deux — produisait un malaise physique. Le jour suivant, cependant, après trois quarts d'heure environ, le sujet entra dans une sorte de transe, dans laquelle la conscience était comme retenue d'une part — le professeur ne s'arrêtant pas de parler et de l'interroger sur ce qu'il voyait — et d'autre part des effets — si on peut employer ce mot — se produisaient, très différents et plus profonds que ceux produits par l'opium. Après deux semaines environ, au cours desquelles deux pilules étaient absorbées chaque après-midi et pendant lesquelles l'effet ne se fit jamais ressentir plus d'une demi-heure, suivie par environ une heure et demie de repos, les « visions » suivantes se manifestèrent — « visions » est bien le mot convenable ; il n'y avait aucune ressemblance avec les scènes imaginaires produites par l'opium. Tout d'abord, les objets dans la pièce se teintèrent de couleurs légèrement plus intenses et les bords des objets et leurs contours semblaient émettre de petites flammes. La pièce tout entière paraissait en quelque sorte colorée d'une manière désagréable, d'une intensité gênante, et les couleurs semblaient à chaque instant se fondre l'une dans l'autre. Il y avait encore une impression d'espace infini dans la pièce qui n'aurait pas pu se manifester dans un état normal de conscience. ^{p.308} Par la volonté et les suggestions du professeur, la conscience du sujet était comme poussée hors de la pièce, par la fenêtre, dans un infini bleu immobile, mais il y avait des objets dans cet espace. On pouvait y voir le cube — familier à tous ceux qui utilisent cette drogue — visible des six côtés à la fois — avec des contours et des coins légèrement enflammés, le cube lui-même étant coloré intensément de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Puis se révéla la sensation d'avoir été en rapport avec quelque chose d'extra-personnel de la plus grande importance ; il y avait

La vie et le temps

d'autres objets dans le bleu infini de l'espace, tels que de petits objets jaunâtres en mouvement, semblables à de petites boîtes ; il y avait encore des globes magnifiquement colorés et resplendissants et ces globes paraissaient s'étendre dans l'infini. En dépit des suggestions du professeur, le sujet fut incapable d'entrer en rapport avec d'autres choses que ce qui a été décrit. Le sentiment que quelqu'un avait fait l'expérience d'un état dans lequel le temps et l'espace sont réunis a été le résultat positif de cette expérience et ceci peut avoir été une impression subjective.

La troisième drogue est celle dérivée du champignon sacré des Mexicains, appelé Teonanacatl. Les expériences que l'on peut mentionner sont celles entreprises par un jeune médecin suisse avec la drogue psilocybin ou indocybin, produite par des laboratoires pharmaceutiques de Bâle.

Voici le rapport mot à mot de l'expérience du jeune professeur après absorption d'une dose de 10 milligrammes. Après vingt minutes : gaieté, désir de parler, sentiment agréable de vertige. Toutes les couleurs s'intensifient en rouge, le monde paraît se concentrer au milieu de la table.

« Je suis partagé en deux êtres. Je quitte la pièce et entre dans le jardin ; mon débordement d'expérience intérieure est si grand qu'il va me submerger. La parole et l'écriture paraissent inutiles et inadéquates. Mon expérience intérieure est si grande qu'un siècle ne suffirait pas à la raconter. Avec un plaisir indicible j'aperçus des rangées d'arbres à l'infini qui s'étendaient dans les bois tout proches, puis de merveilleux effets de nuages qui semblaient chevaucher les uns sur les autres dans les cieux. Les cieux les uns au-dessus des autres ! J'attendais que quelque chose se produise de la sorte la plus merveilleuse et la plus extraordinaire, là dans les Cieux. Verrai-je la Divinité ? Mais je restai là, au bord de l'attente. Je me dirigeai vers un coin du jardin et m'allongeai sur le sol. Je fermai les yeux ; j'étais dans un espace creux garni d'ornements rouge vif ; j'étais « au centre du monde où le vent ne souffle jamais ». Je sus alors que la cause de toutes choses était bonne et en même temps je compris les souffrances et les incompréhensions de la vie ordinaire où chacun n'est jamais « un tout », mais est écartelé en morceaux, en morceaux de temps, où il est l'esclave du temps Moloch, qui le

La vie et le temps

dévore par menus fragments. Alors l'homme est condamné à des travaux sans fin et ne peut jouir d'une vie parfaitement accomplie dans ce rêve fiévreux du présent qui nous conduit au futur incertain. Je compris alors tout ceci. Mon état d'exaltation dû à la drogue était une fuite de ma propre personnalité devant elle-même, du moi « intérieur » et non pas de l'homme de l'extérieur. Pour un instant j'avais fais l'expérience de la réalité d'un point situé en dehors du centre de gravité du Temps. »

p.309 Nous avons donc là eu la preuve d'un champ de conscience étendu dans ce qu'il convient d'appeler le « Temps absolu », faite grâce à l'expérience d'un homme hautement doué et qualifié et possédant la faculté d'expression d'un poète. Cependant nous sommes tout au début des expériences avec le champignon sacré. Le livre de M. Aldous Huxley est certes intéressant, mais s'arrête court devant de grandes possibilités et il n'est pas allé si loin dans sa vision.

Nous devons, en concluant, mentionner que les plus anciens textes égyptiens retrouvés décrivent ce champignon sacré.

LE PRÉSIDENT : Nous devons maintenant clore cet entretien. Je remercie toutes les personnes qui ont bien voulu prendre la parole.

@

ENTRETIEN DE CLÔTURE ¹

présidé par M. Victor Martin

@

LE PRÉSIDENT : p.311 Cette dernière séance ne sera pas, à proprement parler, un entretien, mais plutôt une séance de clôture, dans laquelle nous aurons l'avantage d'entendre M. Louis Foucher, Directeur des émissions culturelles de la RTF, faire une sorte de bilan de notre décade. Mais auparavant, quelques-uns de nos invités désirent encore faire une déclaration, qui ne donnera pas lieu à une discussion. Je prierais seulement ceux qui désirent parler et qui se trouvent à cette table, de le faire aussi brièvement que possible.

Je donnerai d'abord la parole au professeur Feldmann, de Bonn.

M. ERICH FELDMANN : Après les conférences de M. Piaget et de M. Ralea, il est difficile de compléter les deux thèmes de nos Rencontres :

1° thème psychologique qui étudie le comportement de la jeunesse envers les adultes ;

2° thème sociologique, c'est-à-dire la description des conditions sociales de la vie de la jeunesse.

Il me semble qu'il y a plusieurs aspects dans les recherches scientifiques relatives aux différences de comportement de la jeunesse dans les divers pays. C'est la raison pour laquelle il faut avoir un système ou schéma général, afin de pouvoir séparer les problèmes et trouver des méthodes scientifiques appropriées à des recherches spécialisées. En Allemagne, notre travail consiste à trouver les lois organiques et psychologiques qui régissent toute la courbe vitale de l'homme, depuis la naissance jusqu'à la mort. Nous disons « Lebenslaufforschung ».

Les phases de la vie individuelle ne sont pas isolées les unes des autres. Mais d'autre part, la situation d'une génération ne ressemble pas à la situation de deux autres générations contemporaines. C'est dans ce sens que je vous

¹ Le 14 septembre 1962.

La vie et le temps

prie, Mesdames et Messieurs, de me permettre de vous présenter mes propres thèses sur la situation d'ensemble de toutes les ^{p.312} générations dans la société industrielle moderne. Il faut partir du fait que, tant du point de vue subjectif des couches d'âge que du point de vue objectif de la culture et de l'ordre social, des modifications sont intervenues qui commencent à renverser l'ordre traditionnel et à le modifier.

Je vais d'abord essayer d'expliquer comment les rapports normaux des générations, les unes envers les autres, ont été modifiés par l'évolution des attitudes subjectives à l'égard de la vie et par les conditions générales d'existence.

En deuxième lieu, je vais essayer de montrer comment s'est modifiée la position sociale et la fonction des différentes couches de générations dans la société moderne de masse.

Pour ce faire, nous allons partir d'une théorie sociologique, qui explique les relations des groupes par rapport à un état de civilisation (« Zeitkultur »), ainsi que les lois immanentes de l'évolution de la civilisation.

Dans mon système sociologique, je comprends le temps présent comme la conception de l'avenir social et culturel, dans l'espace de temps de la vie commune, des trois couches de générations vivant dans un groupe national de population. Par la vie et le travail communs et simultanés, les générations communiquent les unes avec les autres. Le contact des générations diminue aussi bien vers le haut que vers le bas et influence le plus fortement la génération médiane.

Tous les membres des trois couches sont contemporains. Les plus âgés peuvent, en quatre-vingts années de vie ou plus, appartenir à la quatrième génération de la population ; les plus jeunes peuvent n'être que nés, si bien qu'un laps de temps de quatre-vingts ans et plus s'insère entre les âges de contemporains. Sont appelés « compagnons d'âge » les membres de chaque demi-génération, c'est-à-dire ceux qui appartiennent à la couche d'âge qui comprend les mêmes années d'enfance et de jeunesse, soit une série complète de frères et de sœurs, avec une différence d'âge d'environ quinze ans.

Il faut alors trouver de quelle manière cette couche de demi-génération va s'intégrer à toutes les formes de la vie active et de la culture du présent, pour

La vie et le temps

en assumer les traditions et les transformations tout en tenant compte de l'éducation des générations précédentes. En tant que membre de sa couche de génération, l'individu possède son milieu spécifique, qu'il partage cependant avec les membres les plus proches de sa famille ; ce milieu est néanmoins élargi par ses contacts avec d'autres personnes et avec d'autres milieux de vie que le sien. Ce milieu définit, dans une large mesure, son développement et son comportement. Il est composé d'éléments du monde et du milieu extérieur naturel que je nomme « biosphère », du milieu personnel, que je nomme « sociosphère » et du milieu culturel dit « noosphère ». Les générations de parents et d'enfants ne partagent ces sphères que dans l'espace restreint de la communauté familiale et de la coexistence locale.

La sphère culturelle subit déjà de fortes modifications, du fait des changements de la mentalité d'une époque (« Zeitgeist ») et de l'ordre social — dans la période séparant la jeunesse des parents et la jeunesse ^{p.313} des enfants ; si bien que les deux générations se développent dans des conditions de vie culturelle les plus diverses, et conçoivent leur existence de manière également différente.

En ce qui concerne la noosphère, les générations appartiennent en quelque sorte à des époques différentes. Leur espace spirituel est différent dans son contexte, quoique les conditions naturelles du milieu puissent rester inchangées.

Ce qui est valable d'une personne en tant qu'individu, et du point de vue œcologique, doit l'être également pour la multitude des hommes qui appartiennent à une seule génération. Des hommes de la même époque historique, « compagnons d'âge » (« Altersgenossen ») par leur année de naissance et par les conditions sociales de leur existence, s'intègrent dans les générations en tant qu'hommes élevés dans les mêmes conditions culturelles, par des parents et des éducateurs vivant dans des conditions sociales identiques. Ils ont des cycles de vie analogues même lorsqu'ils sont soumis à des destins individuels et à des tâches très dissemblables. On peut donc dire que chaque génération est soumise à l'influence spécifique de son milieu culturel, dans sa vie et dans son comportement.

L'œcologie anthropologique explique les liens physiologiques entre l'homme et son milieu naturel. De façon analogue, c'est à une œcologie sociologique, ou doctrine du milieu ambiant culturel, qu'il incombe de montrer de quelle manière

La vie et le temps

les individus et les collectivités sont influencés, modelés et conditionnés dans leur comportement par l'esprit objectif et les fonctions de culture, ainsi que par le milieu. Les éléments de cette culture agissent cependant de la manière la plus diverse sur les hommes.

C'est ainsi que l'ordre juridique intervient dans l'ordre des relations humaines des citoyens par les organes de l'Etat. L'économie s'occupe de l'approvisionnement de la population en travail et là, la technique prête ses services. Dans l'éducation, parents et maîtres arrachent les jeunes générations — pour les faire atteindre à une organisation indépendante de leur vie dans la société — à leur désorientation et à leur dépendance.

Seule la vie de l'esprit a sa propre loi supérieure. Mais, celle-ci ne répond pas à la dialectique de Hegel, mais bien aux fonctions psychologiques dans leur contexte téléologique, et à l'ordre objectif du sens même de la vie de l'esprit.

Sur cette toile de fond vient se détacher l'homme et son processus de développement par l'étude, l'expérience et la pensée ; l'homme émerge lentement et se meut, orienté par son individualité, dans une dépendance qui persiste au cours des âges de vie ultérieurs, quand bien même l'homme devient co-créateur.

Cependant le contenu en culture objective et en fonctions culturelles de la société, revêt de tout temps, et au sein de tout groupe de population géographique ou nationale, une forme concrète de caractère collectif particulier. En langue allemande nous parlons de « Zeitgeist ». L'époque en tant qu'expression historico-culturelle détermine, par la corrélation entre événements et faits au sein d'un laps de temps limité, la vie culturelle pendant une période donnée. C'est la tâche de l'historien de remonter aux sources des faits et des événements, dans l'espace restreint et dans ^{p.314} le temps limité de telles entités historiques, reconnues dans leur individualité spirituelle. L'histoire doit décrire ces entités de vie, dans leurs traits individuels, leur destin et leur structure.

On peut dire que de tels liens dans l'espace culturel existent pour chaque génération et que la vie de l'esprit et la fonction créatrice d'une génération en sont marquées. C'est ainsi que chaque génération trouve sa position historique et son individualité spirituelle.

La vie et le temps

En tout cas, les contemporains seront définis, de façon plus ou moins uniforme, par les mêmes éléments culturels et fonctionnels qui auront eu cours pendant leur période. Ils sont formés dans l'esprit objectif de leur temps. Ils vivent des formes de la morale, des us et coutumes de leur époque, de la constitution de leur Etat, des lois qui orientent leur comportement. Ils se voient confrontés aux mêmes conditions économique-techniques d'existence et doivent s'en accommoder. C'est là que résident les difficultés à surmonter et les tâches à accomplir.

Toute coupe transversale opérée dans la structure d'une unité ethnique, nationale ou géographique, ou dans une couche de population, découvre les méandres de la vie sociale et culturelle de cette unité. L'historien recherche cette vie dans ses fonctions téléologiques — ou fil chronologique de l'évolution — en essayant d'appréhender le devenir dans une coupe longitudinale. Le sociologue, par contre, suit une coupe transversale de l'unité historique. Il porte donc son regard — au sein de la génération — vers la loi de structure du corps social, et y reconnaît la configuration des complexes et des conditions propres du devenir historique.

Nous avons alors trouvé les conditions de vie de chaque génération, et, en particulier, l'ensemble de toutes les conditions qui modèlent la vie des contemporains dans le cadre d'un groupe ethnique ou social. La génération parvient à l'unité de sa vie sociale et culturelle par l'uniformité des conditions dans lesquelles les contemporains se développent et structurent leur existence.

Mme GÉRARD DE PARREL : Nous avons assisté, depuis le début de ces Rencontres internationales, à des débats très élevés. Ce sont des astronautes de la science dont nous sommes entourés. Moi-même, je ne peux vous apporter que des réalisations concrètes.

Je propose à votre attention un problème auquel j'ai consacré à peu près ma vie entière. Il existe, en ce qui concerne la jeunesse, un problème très important : c'est celui de l'enfant qualifié de déficient, c'est-à-dire présentant des conditions anormales de développement, qu'il s'agisse de la parole, de l'audition, du comportement caractériel, etc. Les causes de troubles de développement sont nombreuses. S'il y a des cas douloureux, inguérissables, tous les autres peuvent être corrigés. et l'on peut faire d'un sujet atteint un

La vie et le temps

sujet récupéré pour la famille et pour la société. On s'occupe avec succès d'orienter les forces neuves ; encore faut-il que les sujets soient d'intelligence para-normale et de compréhension adaptée à l'enseignement sous toutes ses formes, en état d'adhésion scolaire, voire professionnelle.

p.315 C'est pour les attardés, les entravés psychiques, les déficients de la neuro-motricité que nous avons tenté d'employer des méthodes de rééducation physico-neuro-motrices de coordination dont, depuis bien des années, nous avons pu apprécier les résultats déterminants.

Nous avons demandé à un jeune neuro-psychiatre, le Dr Jean Van Steenkiste, une étude sur les mécanismes psycho-neuro-moteurs et l'entraînement neuro-psycho-moteur que nous pratiquons. Nous notons, dans le début de cette étude, un renseignement d'importance primordiale : la maturation se fait chez l'homme vers 2 ou 3 ans.

Voici donc un argument en faveur du bien-fondé de mon objurgation habituelle : appliquer l'entraînement rééducatif dès qu'un fonctionnement anormal est constaté, qu'il soit psycho-moteur, phonétique, caractériel ou autre.

L'âge de 36 mois au plus tard est opportun pour commencer l'intervention rééducative ; pour les enfants sourds, la rééducation doit intervenir beaucoup plus tôt, vers sept ou huit mois, dès que le trouble auditif est constaté.

Il est très regrettable de voir commettre une erreur trop fréquemment observée, qui est de reculer dangereusement, en conseillant l'attente, le début de la rééducation thérapeutique de première valeur, propre à seconder de façon efficace la thérapeutique médicale, voire chirurgicale. Tout atermoiement, toute remise à plus tard peut être fatal. Cela ne s'arrange ni avec le temps, ni au temps de la puberté. Tous les troubles s'aggravent et risquent de devenir rebelles à toute rééducation.

Il faudrait que les enfants puissent aborder l'âge scolaire débarrassés des troubles qu'on a pu constater dès l'apparition et l'acquisition, par exemple, de la parole ou du mouvement.

Nous attachons à la parole une importance considérable, car, après tout, c'est le grand moyen de communication de l'enfant avec son entourage. Et quand il est privé de la parole, l'enfant ne peut arriver à l'âge scolaire en état de réceptivité pédagogique.

La vie et le temps

Il ressort à l'évidence des travaux du Dr Van Steenkiste que toute perturbation, trouble anarchique, arythmie dans le fonctionnement des mécanismes des segments du corps, réclame une rééducation appropriée qui vise à régler, rythmer, redresser les troubles constatés.

Un exemple : il y a des enfants agités qui, dès qu'ils peuvent marcher, éprouvent une amélioration par des exercices d'immobilisme que je fais faire depuis quelques années, et qui donnent les résultats les plus tangibles.

Je vois entre 140 et 150 enfants à Paris, dans les hôpitaux et dans mes consultations. J'ai pu constater que ces exercices d'immobilisme constituent une thérapeutique moins dangereuse que les tranquillisants, et plus efficace. Car les tranquillisants ont des effets peu durables et ne sont pas toujours inoffensifs, tandis que les exercices d'immobilisme, répétés tous les jours 25 ou 30 fois, ont des influences calmantes sur les enfants, au bout de quelques semaines, de quelque agitation qu'ils soient atteints.

LE PRÉSIDENT : p.316 Je remercie M. le Professeur Feldmann et Mme de Parrel, et je donne la parole à M. Tör.

M. VEDAT NADIM TÖR : A l'entretien de clôture des Rencontres internationales, je voudrais me permettre de faire une petite critique. Les deux premières conférences, d'une grande valeur d'érudition, n'avaient, à mon humble avis, aucun intérêt actuel. On s'est entretenu pendant trois jours, savamment. C'était un match intéressant, académique, spéculatif, sans but pratique. Cela m'a fait penser un peu aux prêtres byzantins qui, lors du siège de Constantinople, discutaient nuit et jour du sexe des anges.

La troisième conférence, celle de M. Michel Ralea, fut d'une extrême actualité, mais comme le conférencier est idéologiquement engagé, ses analyses et ses conclusions étaient fatalement un peu unilatérales. Le matérialisme historique est une idéologie du XIX^e siècle, qui ne peut plus satisfaire nos besoins actuels ; mais le XIX^e siècle, où le libéralisme était à la mode, où l'individu était attaché à son sort, où les classes se battaient comme des bêtes féroces, où on niait le social et l'humain, où les sciences sociales se trouvaient à une étape rudimentaire, est aujourd'hui dépassé. Nous avons franchi une étape scientifique beaucoup plus élevée. Nous savons mieux analyser les problèmes

La vie et le temps

économiques et sociaux. Nous possédons des méthodes beaucoup plus aptes à remédier à l'insuffisance économique et sociale. Nous avons appris à surmonter les crises et les prévenir.

Dans ces conditions, il ne devrait plus y avoir de place pour la haine. On devrait pouvoir résoudre nos problèmes solidairement avec une sagesse et une maturité scientifiques. C'est pour cela que je suis contre toute intoxication idéologique de la jeunesse, contre toutes ces publications excitantes, brutalisantes, animalisantes qui nuisent à la santé morale, qui minent le fondement même de l'éthique démocratique, en multipliant les « super-men » qui ne respectent et ne tolèrent rien, sauf la force brutale, la colère et les voluptés bestiales. Les films qu'on nous a montrés étaient éloquentes sur les maladies d'une jeunesse agitée, surexcitée, mécontente, en conflit avec son milieu et qui veut oublier le présent et son temps, en buvant, en dansant comme des derviches tourneurs sur des rythmes hystériques, avec des mouvements épileptiques.

Louis Armand nous a montré l'écart qu'il y a entre notre pouvoir technique et notre impuissance sociale. La technique oblige les jeunes à la passivité d'une culture audiovisuelle, faite d'images qui trompent leur faim d'activité, avec des décharges malsaines, antisociales et même criminelles. Nous sommes fautifs envers les jeunes générations, parce que nous restons passifs devant les abus de la technique. Nous faisons peu de chose pour préserver leur santé morale. Nous sommes fiers que le taux de la mortalité ait baissé, mais nous ne savons que faire devant la mortalité croissante de l'âme et de l'esprit.

Le conflit des générations n'est donc que le résultat de notre maladresse politique. C'est certainement la faute de nos systèmes d'éducation et de nos organisations sociales.

p.317 C'est pourquoi je veux souhaiter que les Rencontres internationales traitent une fois la question de l'organisation de l'éducation, la question du bon emploi des *mass media*, des loisirs, en tenant compte des conditions particulières des pays sous-développés.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Tör pour ce qu'il a dit. Le Comité des Rencontres internationales tiendra certainement compte des suggestions qu'il a bien voulu nous faire.

La vie et le temps

Je donne la parole à M. Mensignac.

M. MENSIGNAC : Nous avons entendu, somme toute, depuis la première jusqu'à la dernière conférence, parler de l'homme, de l'enfant et de la technique.

Alors que tout le monde, ou presque, a parlé contre la technique, je voudrais très simplement dire ce qu'elle nous a apporté à nous autres ouvriers. Elle nous a permis, dans beaucoup de cas, de supprimer certaines dégradations. Elle nous a aussi permis de nous cultiver, d'avoir des loisirs, des facilités de s'instruire. Il y a eu les cours de l'Université ouvrière qui sont généralisés. Il faut se rappeler le temps où il était impossible pour un ouvrier, qui avait travaillé 12 à 15 heures dans une mine, de s'instruire.

Mgr Ancelle a dit : « Il n'est pas possible de vivre en chrétien quand on vit dans un taudis. » Alors que tout le monde ne voit que les dangers de la technique, je pense qu'il y a danger seulement pour ceux qui l'utilisent mal. Elle donne quand même des loisirs.

Maintenant je voudrais parler du côté pratique des choses. Si la technique va en s'améliorant, elle doit conduire à la diminution des horaires de travail. Je ne pense pas seulement à la diminution des horaires de l'ouvrier, mais à ceux de trois classes de la société qui en ont grandement besoin. Je veux parler du travail des jeunes apprentis, des femmes mariées, et particulièrement des vieux et demi-vieux. Je pense aussi à l'horaire des écoliers.

Pour ces trois catégories : les femmes mariées, les jeunes apprentis et les vieux travailleurs, qui sont obligés à l'heure actuelle de continuer à travailler, il faut s'occuper de faire des horaires de travail réduits.

Je me permets encore de revenir sur le mot « optimisme ». On a accusé le premier et le dernier conférencier « d'optimisme béat ». Il me semble que l'optimisme béat est justement le contraire de l'optimisme. Je crois que l'optimisme, c'est l'amour du travail et de la lutte, avec les risques de perdre la partie, c'est d'accord, c'est un choix à faire. Depuis Adam et Eve, on nous a donné un choix : ou le bien, ou le mal. Je crois que l'optimisme, c'est l'esprit de la jeunesse, c'est l'esprit du sportif, c'est le désir de la lutte. La vie, pour l'ouvrier, c'est, je crois la lutte ; et on peut nommer cette combativité un « optimisme ».

La vie et le temps

LE PRÉSIDENT : Merci à M. Mensignac. Maintenant je vais donner la parole à M. Louis Foucher, Directeur des émissions culturelles de la RTF, qui a bien voulu se charger de la tâche délicate, p.318 et assez lourde, de vous donner une vue générale sur le déroulement de notre décade. Je l'en remercie d'avance. Je me rends très bien compte du service qu'il nous rend.

M. LOUIS FOUCHER : C'est en effet une tâche lourde et délicate, car je n'ai aucune compétence particulière pour faire cette synthèse des conférences, des débats et même des divertissements que nous avons pu prendre. Je vais simplement essayer de rassembler quelques découpes dans le riche tissu des conférences et entretiens de cette décade. J'ai rassemblé en fonction des trois thèmes : la vie, le temps et le problème des générations, tout ce qui peut s'y rapporter, en mêlant les apports des différents conférenciers et en confectionnant une sorte de manteau, qui serait couleur de la vie, et du temps.

Sur la vie, tout d'abord, je crois que le premier propos à signaler est celui de M. Maire. Je dois dire aussi — et je crois que je suis l'interprète de tous les congressistes ici — combien nous avons regretté l'absence de M. Maire, que nous espérons tous retrouver à Genève.

Au cours du déjeuner qui inaugura les XVII^{es} Rencontres internationales aux Eaux-Vives, M. Victor Martin nous lut une allocution de M. Maire où il est dit : « Il semble que la vie se soit organisée selon une logique qui a permis l'apparition de la pensée. » Cette phrase, qui mériterait de longues méditations, j'aimerais la rapprocher de cette image donnée par le physiologiste : « La vie, disait M. Chauchard, la vie est une véritable passoire. » Il donnait à entendre par là une conception dynamique, fonctionnelle de la matière vivante. Celle-ci est constamment renouvelée. Ce qui dure, ce n'est pas la structure, ce sont les structurations. Je trouve que cette définition est très importante.

Alors comment, d'une telle conception de la vie, allons-nous passer à la notion « temps » ? C'est la technique, justement, qui nous en a fourni le moyen, grâce à ces deux merveilleux petits instruments dont il a été question : la clepsydre du V^e siècle avant Jésus-Christ, et la montre. — Sans clepsydre ni montre, il n'y a pas de temps évaluable, donc pas de temps du tout, car le temps, en fait, ce n'est que l'écoulement du temps, mais un écoulement auquel nous sommes infiniment sensibles. Si le temps ne

La vie et le temps

s'écoulait pas, nous ne pourrions pas le mesurer et le connaître.

Evidemment, et on nous l'a dit, le temps est une dimension essentielle de la nature humaine, car l'homme est en rapport, d'une part avec les rythmes cosmiques et, d'autre part, il possède ses rythmes propres, les rythmes sanguins, respiratoires, circulatoires, etc.

Après la clepsydre et la montre, il y a deux images qui m'ont beaucoup frappé. Ce sont ces deux horloges intérieures dont le Dr Chauchard a tout d'abord parlé, et ensuite M. Louis Armand. Ces horloges qui correspondent aux deux cerveaux que nous avons en plus du cerveau préfrontal. L'une est une horloge instinctuelle, l'autre une horloge intellectuelle. La première se rapprocherait de cette petite horloge qu'ont les vers marins qui, mis dans un bocal, sortent du sable au moment des marées, comme s'ils étaient encore à attendre la mer. Je crois que les bêtes, tout ^{p.319} particulièrement, sont sensibles au temps. Là, il s'agit véritablement du temps cosmique, qui est le temps du créateur et en particulier du poète.

L'autre horloge est celle dont parlait le Dr Chauchard, qui introduit le temps venu de l'extérieur. Il n'a rien à voir avec le temps cosmique, c'est un temps artificiel que nous fabriquons, un temps social. La deuxième de ces deux horloges intérieures est, bien entendu, fort différente de ce qu'elle était il y a deux mille ans. M. Armand nous l'a appris. Il y a donc une infinité de temps. L'homme qui agit n'a pas le même temps que celui qui demeure passif. Le temps d'un embryon n'est pas le temps d'un vieillard. La notion du temps est différente chez les jeunes et chez les vieux. Mais, l'homme est un être qui a la possibilité de perdre son temps, de perdre et de retrouver son temps.

Nous sommes allés à Coppet où Georges Cattai nous a parlé de Marcel Proust. Il nous a rappelé judicieusement que c'est à Coppet même que Marcel Proust avait ressenti un moment du temps passé dans la réalité présente, transformant ainsi complètement le temps romanesque en introduisant dans le roman la mémoire affective. Il est très important que ceci se soit passé ainsi.

Ce même jour, à Coppet d'ailleurs, on a parlé du temps du roman chez nous, indiquant qu'il y avait un temps des créateurs qui livrait son passé, qu'il y avait le temps du héros, un temps des personnages. Je crois, d'ailleurs, que ces héros et personnages dépendent, pour une bonne part, du temps de l'auteur lui-même.

La vie et le temps

Je voudrais ici rappeler, pour illustrer ce rappel des souvenirs par la mémoire affective, ces quelques vers d'Apollinaire :

J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur de temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends.

Je crois que le brin de bruyère, bien sûr, est une espèce de concentration du temps, dont parle Louis Armand quand il nous dit que lorsque le temps se concentre, il devient corpuscule, et qu'à ce moment une salutaire concentration du temps nous permettrait de traverser le champ des esprits. Je sais bien que le domaine de M. Armand n'est pas du tout celui du poète. Je ne puis m'empêcher de faire ce rapprochement, puisque de toute façon on m'a demandé de faire un rapprochement entre des choses disparates.

Le temps en mouvement est chanté nostalgiquement par un autre grand poète, dans cet alexandrin magnifique : « Le temps passe, Madame, et nous nous en allons. » Il n'y a pas d'image plus belle de l'écoulement du temps. Je pense que nous pouvons trouver là, dans le développement de la phrase, une espèce d'appréhension du temps, une manière de concentrer le temps sous un voile d'images. Ce voile est celui-là même de ces œuvres de peinture qu'on a pu voir à l'exposition *60 ans de peinture française* au Musée de l'Athénée, à la passionnante exposition Chagall, p.320 ou à celle, également étonnante, des tapisseries de Gobelins, présentée à Coppet. Eh bien, dans ces œuvres d'art, que ce soit sur des tapis rares du début du XVII^e siècle, que ce soit dans une œuvre comme *David et Bethsabée* de Chagall, ou encore dans les *Fêtes* de Debussy, que nous avons pu entendre au concert qui nous a été offert, c'est là qu'il est, le temps écoulé, dans ces rythmes qui demeurent longtemps en nous, après que les prestiges s'en soient allés.

On a souvent créé des formes imaginaires pour retrouver cette concentration du temps dont parle le savant mathématicien et économiste. Ce n'est pas le temps du psychologue. Le professeur Piaget nous a dit qu'il fallait beaucoup de temps pour aboutir à la possession du réel, que le temps était nécessaire en tant que durée dans le développement de l'enfant. Et il nous est apparu que cette organisation progressive de la logique, cette avancée vers le

La vie et le temps

raisonnement, cette liaison étroite manifestée ainsi entre le temps, l'intelligence et le langage, dans la formation de l'enfant, est une chose fort importante.

Je crois qu'il est temps d'aborder le troisième chapitre, pour voir le problème des générations. Eh bien, là, M. Maire nous avait dit tout de suite que l'avenir ne dépendait pas seulement de la jeunesse, car la science donne la longévité de l'homme. Il y a eu, par la suite, des entretiens et entre autres l'intervention de Me Starobinski qui a dit qu'il y a certainement un bon usage à faire de la vieillesse. Il faut trouver à utiliser les vieillards mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, ou dans les temps primitifs où le vieillard était respecté parce qu'il était une exception. Dans notre civilisation, le vieillard est simplement condamné à l'isolement, voire même à la ségrégation. Une voix rassurante s'est fait alors entendre, celle de M. Edgar Michaëlis, qui disait avoir le pressentiment que la vieillesse était une nouvelle dimension dans l'existence. N'est-ce pas consolant, au fond, alors que le Dr Chauchard nous assure qu'il n'y a en réalité qu'une seule jeunesse : celle de la conception. Le reste, c'est-à-dire la durée totale de la vie, correspond simplement à la durée d'une réalisation de l'être. S'il n'y a pas de jeunesse, il me semble que le conflit des générations soit résolu. Ce conflit serait donc purement verbal.

Sur ce problème, ainsi que sur celui du mal de la jeunesse, nous avons vu quatre films : la *Fureur de vivre* et *Le jeune étranger*, deux films américains très remarquables, *Les Vaincus*, film italien et *Rendez-vous de Juillet*.

M. Ralea a pensé pouvoir nous dire que si dans tous les pays on observe une crise de la jeunesse, « blousons noirs », « tricheurs », *teddy boys*, si à partir de quarante ans tous les hommes sont des vieux, le problème des générations est néanmoins un faux problème. Car en réalité, combien d'hommes sont-ils solidaires de leur génération ? Est-ce que le fils d'un noble est solidaire du fils d'un ouvrier ? A quoi correspondent exactement les générations ? Cela ne signifie pas grand-chose. Par contre, la notion de « génération » pourrait être remplacée, avantageusement à mon sens, par celle du « même événement vécu ». M. Louis Armand nous a appris à son tour qu'il y a une autre notion qui serait meilleure que p.321 celle de « génération ». Ce serait celle des « âges contemporains », caractérisés par la technique. A l'âge de la pierre on travaillait autrement qu'à l'âge du frigidaire et de l'atome. Ceci est beaucoup plus exact pour caractériser les âges que la simple dénomination de « génération ».

La vie et le temps

Les « blousons noirs », comme l'a dit M. Ralea, ne représentent qu'une partie de la jeunesse ; celle qui est désorientée (et non pas déchirée). On observe, en effet, que bon nombre d'individus d'élite se trouvent aussi bien chez les jeunes ouvriers que chez des étudiants ou chez des apprentis. Il faut s'efforcer de les comprendre. Or, comment les comprendre, sinon en entrant dans leur temps intérieur ? Cela pourrait être facile, car les jeunes sont peut-être mieux tournés que nous ne l'étions pour comprendre le monde actuel.

M. Armand l'a dit. Un enfant qui pousse aujourd'hui au milieu d'autos et d'avions, etc., a une matière cervicale appropriée au présent. Or, devant ces enfants, conditionnés à la technique, nos méthodes d'éducation souffrent évidemment d'un décalage ; il faut les reviser complètement. Dans quels sens ? Avec le sentiment de quels devoirs ?

M. André Chavanne, Conseiller d'Etat, nous l'a indiqué. Devant la menace que la pensée ne se détruise elle-même, il faut opposer le devoir de l'espérance, que nous avons retrouvé avec la *Jeanne d'Arc*, si peu jouée, de Péguy.

Il ne faut pas désespérer, car — je rappelle ici ce que nous disait le Dr Chauchard — « il semble que l'évolution biologique soit dotée d'un sens où l'homme peut être créateur de son rythme vital, et qu'elle s'achemine vers des mutations prodigieuses ».

Puis, j'ai retenu trois déclarations, empreintes d'une telle foi, d'une telle espérance, que je les fais suivre, quoiqu'elles n'aient pas du tout été prononcées le même jour. Il y a une déclaration du professeur Baruk, qui dit que nous avons le devoir de rétablir les valeurs de l'affectivité et du cœur dans le monde actuel. La seconde déclaration serait celle de M. Thibon, qui nous a rappelé que « la société commence dans le sacré et finit dans l'administration ». La boutade — qui n'est pas de lui, d'ailleurs — est admirable, et M. Thibon nous indique que notre devoir est double, et consiste surtout à rendre aux hommes leur foi dans l'avenir, le goût de l'œuvre commune, le sens de la communauté.

Je veux ajouter à ces deux déclarations celle de M. Louis Maire : « Nous ne sommes qu'un moment dans le monde, prisonniers de nos humaines limites que nous aspirons sans cesse à transgresser, comme si notre existence temporelle ne trouvait son sens que dans une justification du temps dans l'éternité. »

Alors, comment imaginer l'avenir ? Est-ce que Louis Armand, dans sa

La vie et le temps

conférence, nous a apporté une réponse, quand il nous dit : « On est obligé d'imaginer un avenir différent du passé ». On est au temps de la planification et de la littérature de science-fiction. D'autre part, toutes les inventions techniques entrent dans le foyer, et sont utilisées par la jeunesse, ce que les jeunes d'autrefois ne pouvaient pas faire. Entre le jouet à images et l'automobile, il n'y a aucune solution de continuité.

p.322 Ceci pose d'autres problèmes, d'ordre éducatif. Je crois que c'est un point essentiel, que l'éducation nouvelle à penser à partir des données technologiques actuelles. Un autre fait, que M. Philippart avait déjà abordé, est l'avènement d'une conception nouvelle de l'éducation permanente. En apprenant aux jeunes des méthodes de pensée et d'éducation fondées sur le développement du qualitatif, plutôt que du quantitatif, on pourrait résoudre le problème du déracinement moral de l'individu et de l'incompréhension entre peuples de mentalités très différentes.

Tous ces problèmes, l'éducation peut les résoudre, si on y fait entrer cet élément de curiosité dont parlait Pierre Abraham. Il ne faut pas oublier le monde de demain. Il faut en être curieux, aussi curieux que de ce qui va suivre. La curiosité crée un climat de participation à l'œuvre commune. Il nous permet de faire l'équilibre des jeunes et vieux ensemble, en vue du devenir du monde.

Là j'enchaîne pour retrouver les paroles de M. Ralea, qui disait : « Jeunes et vieux, nous sommes solidaires de l'avenir, nous devons apprendre à nous aider, ce qui est encore le meilleur moyen de guérir la jeunesse des mystifications, créatrices de malheur. »

Je voudrais, l'occasion en arrive tout naturellement, donner un exemple de cet esprit commun en parlant du cinéma dont Autant-Lara nous a entretenus si excellemment. Le cinéma, dit-il, est un contrat social. Le cinéma est d'un grand apport pour les jeunes ; il a le devoir de refléter leur temps. Le cinéma doit contribuer à faire le bonheur, et à faire rayonner la paix et la liberté.

Autant-Lara a raison de dire que la jeunesse ne doit pas nous décevoir ; qu'elle doit se lancer dans la mêlée, foncer tête baissée et prendre corps avec tous les problèmes de notre temps. Le cinéaste, par contre, a le devoir de traduire en films les aspirations de la jeunesse. Merci à Claude Autant-Lara, d'avoir montré que la lutte, c'est autre chose que la guerre. J'ai relevé ceci, dans la chanson de son film *Tu ne tueras pas* — chanson que nous avons eu le

La vie et le temps

privilège d'entendre : « Les temps sont bien finis de mourir pour le roi ». Je trouve que la formule est assez belle. Et l'idée du roi m'a amené à l'idée de l'empereur. Je voudrais rappeler, puisque nous en sommes à l'avenir, que Victor Hugo disait dans *Napoléon le Petit* : « L'avenir n'est à personne, Sire, l'avenir est à Dieu ». Peut-être ne peut-on plus, maintenant, être aussi entier. Il faut nous engager à nous aider, et à nous aider seuls. Il y a un autre proverbe qui dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera »...

Nous retrouvons là le sens religieux que j'ai relevé dans certaines déclarations. Pour nous et pour les autres, assumons simplement et pleinement notre condition d'homme, efforçons-nous, en toute simplicité, de devenir ce que nous sommes.

Voilà la conclusion que m'a permis de tirer ce bref bilan que j'ai pu faire de ces Rencontres.

LE PRÉSIDENT : M. Louis Foucher vient de nous démontrer victorieusement qu'il n'y a pas besoin d'être philosophe de profession pour posséder l'esprit de synthèse et pour l'utiliser d'une façon ^{p.323} admirable. Je le félicite d'avoir su nous rappeler si éloquemment les éléments les plus intéressants de cette décennie fort variée.

M. JACQUES HAVET, représentant de l'UNESCO, ayant dû quitter Genève précipitamment, M. Fernand-Lucien Mueller assure la lecture du message adressé par M. Havet aux participants des Rencontres :

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

Rappelé au siège de l'UNESCO par des devoirs urgents que je n'avais pas pu prévoir il y a quelques jours, je ne pourrai pas, lors de la séance de clôture, vous apporter de vive voix le message amical de l'organisation internationale, de son Directeur et du directeur des activités culturelles.

Je me réjouissais très sincèrement d'être près des Rencontres l'ambassadeur de l'UNESCO et d'apporter, après tant d'années de présence, le témoignage vivant de la continuité de son intérêt. Du moins ce message, que le Secrétaire général, mon ami Fernand-Lucien Mueller, a bien voulu lire en public, vous apportera-t-il le salut et les vœux de l'organisation que je représente.

La vie et le temps

Par le sérieux, la liberté de leurs débats, par la haute qualité des conférenciers et des participants, par l'hospitalité inégalable dont Genève est coutumière, les Rencontres de Genève se sont acquies une place définitive dans la vie intellectuelle de l'Europe et du monde. Elles ont éveillé une foi, donné l'exemple d'un style, d'un ton, d'une résonance humaine, qui ont exercé, toujours dans les milieux les plus divers, une influence très profonde. A tout cela, qui se situe au cœur de la vie de l'esprit, en notre temps, l'UNESCO ne pouvait, ne peut demeurer insensible.

Cette année encore, le problème brûlant et parfois angoissant des rapports entre générations a donné lieu à des échanges d'une haute tenue, dont malheureusement je n'ai pu suivre qu'une faible partie. Au nom de l'UNESCO, je tiens à rendre hommage à cet effort de sincérité et d'approfondissement, auxquels se sont employés si généreusement le Président des Rencontres internationales de Genève, leur Secrétaire général et l'ensemble du Comité d'organisation.

Le nombre des Etats membres de l'UNESCO dépasse aujourd'hui largement la centaine. De multiples problèmes posés par le développement des pays les moins favorisés, aussi bien que par l'édification de régimes d'échanges intellectuels et culturels à l'échelle mondiale se posent à elle. Soyez assurés que dans l'accomplissement de cette immense tâche, l'UNESCO a besoin de faire périodiquement appel à la libre réflexion des hommes de culture, afin d'éclairer en profondeur les problèmes humains qui dominent son action.

Si les Rencontres le veulent bien, l'UNESCO désire s'associer à elles pour l'exploration de tel ou tel de ces grands problèmes, par des groupes largement internationaux, et cela, bien sûr, dans le plein esprit de la liberté intellectuelle des Rencontres, ce qui fait précisément leur prix aux yeux de l'UNESCO.

^{p.324} Malheureusement les ressources toujours trop exiguës de l'UNESCO ne peuvent lui permettre d'offrir aux Rencontres une telle coopération constructive, sur la base de périodicités annuelles. Il a semblé plus fécond de concentrer une plus forte proportion des ressources de l'UNESCO sur certaines de vos décades et de leur assurer ainsi une coopération plus étroite et plus substantielle. Mais, je suis sûr que vous ne doutez pas de l'intérêt extrêmement vif avec lequel l'UNESCO ne cessera de suivre tous les travaux des Rencontres, qu'elle se soit, ou non, associée à leur préparation.

La vie et le temps

C'est avec un grand espoir de voir se développer et se renouveler sans cesse une inspiration où se reflète en tous ses aspects le souci humaniste de notre temps, que je formule, au nom de l'UNESCO, et au mien propre, les vœux les plus chaleureux pour l'heureux développement de ce foyer irremplaçable de la vie et de la conscience contemporaine : les Rencontres internationales de Genève.

LE PRÉSIDENT : Nous sommes extrêmement sensibles au message amical de l'UNESCO. Je saisis l'occasion pour exprimer publiquement la reconnaissance des Rencontres internationales envers l'UNESCO qui nous soutient moralement d'abord, ce qui est extrêmement important, mais aussi, à l'occasion, matériellement.

Après avoir remercié en termes chaleureux tous ceux qui ont contribué au succès des Rencontres de 1962, le Président déclare close la XVIIe session des Rencontres internationales de Genève.

@

INDEX

Participants aux conférences et entretiens

@

- ABRAHAM, Pierre : 155, 292.
AJURIAGUERRA, Julian de : 171, 189.
ANDLAU, Mme D' : 292.
ARMAND, Louis : **119**, 260, 262, 263, 267, 270, 274, 276.
AUTANT-LARA, Claude : **75**, 237, 240, 241, 243, 244, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 255, 257, 258.
BARUK, Henri, Dr : 151, 162, 176, 183, 195.
BUACHE, Freddy : 235, 242, 250, 254, 258.
BUHLER : 243.
CATTAGUI, Georges : 279.
CHADOURNE, Marc : 288.
CHAUCHARD, Paul : **13**, 152, 154, 155, 157, 159, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 169, 197, 203, 208, 209.
CHAVANNE, André : 143.
CHENEVIÉRE, Jacques : 304.
COMTE, Jean-André : 256.
DESPOTOPOULOS, Constantin : 158, 201, 202, 275, 276.
EGGLY, Mlle : 242, 248.
FELDMANN, Erich : 279.
FOUCHER, Louis : 224, 299, 318.
GIROD, Roger : 272.
HAVET, Jacques : 323.
IWASKIEWICZ, Jaroslaw : 303.
JUNKE, Ellen : 223.
JUNOD, Henri-Philippe : 161, 162, 163, 262.
KETTERER, Claude : 252.
LA ROCHEFOUCAULD, Edmée DE : 184, 300.
LEWINTER, Adolphe : 240, 241, 242, 253, 254.
LIPATTI, Valentin : 229.
LUKIC, Radomir : 174.
MAIRE, Louis : 145.

La vie et le temps

MARTIN, Bernard : 202.
MARTIN, Victor : 171, 184, 193, 271, 279.
MATIC, Dusan : 249.
MENSIGNAC, Etienne : 214, 317.
MICHAËLIS, Edgar, Dr : 167, 191.
MLADENOVIC, Tanassié : 232.
MÖRI, Jean : 259.
MUELLER, Fernand-Lucien : 235, 323.
NOJORKAM : 160, 215, 216, 303.
PANGE, Mme DE : 291.
PARREL, Mme Gérard DE : 209, 219, 221, 314.
PATOCCHI, Pericle : 187, 189, 223.
PELLEGRINI, Alessandro : 216, 219, 293.
PHILIPPART, Louis : 163, 211.
PIAGET, Jean : **35**, 179, 184, 185, 188, 189, 191, 192, 201, 202, 206, 207,
208, 209.
PICOT : 248.
PILET, J.-A. : 306.
RALEA, Michel : **59**, 175, 198, 213, 214, 216, 218, 220, 221, 226, 228, 229.
REY, Paule : 260.
ROCHE, Claude : 153, 230, 246, 247, 248, 294.
SAFRAN, Alexandre : 156, 157.
SCHAERER, René : 204, 207, 208, 209.
STAROBINSKI, Jean : 151, 301.
STAROBINSKI, Joseph : 165.
THIBON, Gustave : 227, 228, 229, 264.
TÖR, Vedat Nedim : 159, 221, 316.
VICHNIAC, Jean-Loup : 250.
WERNER, Eric : 257, 258.
WIDMER, Gabriel : 269.
WORMS, Janine : 298.

*

Conférences : [Chauchard](#) — [Piaget](#) — [Ralea](#) — [Autant-Lara](#) — [Armand](#)

Entretiens : [Premier](#) - [Deuxième](#) - [Troisième](#) - [Quatrième](#) - [Cinquième](#) - [Sixième](#) - [Clôture](#) --- [Entret. privé.](#)

@